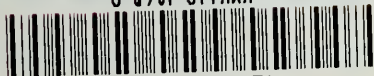


U d/of OTTAWA



39003003500971











LÉON A. DAUDET

L'ASTRE NOIR

— ROMAN —

« Vous êtes un homme, monsieur Goethe. »
(NAPOLÉON A GËTHE)

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1893



L'ASTRE NOIR

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

Germe et Poussière.

Hæres.

EN PRÉPARATION

Le Bourgeon frissonnant.

Le Fleuve humain.

LÉON A. DAUDET

L'ASTRE NOIR

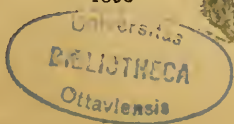
— ROMAN —

« Vous êtes un homme, monsieur Goethe. »
(NAPOLÉON A GÖTTE)

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1893



PQ.
2607
.A8A7
1893

A MA CHÈRE GRAND'MÈRE

LÉONIDE ALLARD,

A sa haute intelligence

Je dédie ce livre.



L'ASTRE NOIR

CHAPITRE PREMIER

SPLendeur ET ZÉNITH

Le 7 août de l'année que l'on voudra après J.-C., la petite ville capitale de cet État neutre de Séneste, qui s'intercale si curieusement entre la France et l'Allemagne, fêtait le soixantième anniversaire de son grand homme, l'illustre Malauve, dramaturge et philosophe dont la gloire inondait les deux continents.

Sur la place vibrante de soleil, devant la haute maison grise d'apparence très simple, une fanfare s'était installée, cuivres aveuglants dont les sonorités rendaient sourd. Alentour, transportée d'enthousiasme, exaltée encore par le rythme dur et grossier, mais harmonique aux cœurs populaires, la foule se pressait frémissante, se bousculait, riait, criait; elle subissait ces lois confuses qui d'une multitude assemblée font un seul être aux décisions tirillées, aux gestes contradictoires, frénétiques, expliquent l'individu par la masse. Tout à coup la musique se tut : un long buste surmonté d'une tête blanche de chat effarouché où cheveux, barbe et poils sans nom s'embrossaillaient, fusaient en neige d'avalanche autour

d'un front infini, surgit à l'une des fenêtres, tandis qu'une main grasse et belle demandait le silence; puis sur cette poussière de bruit qui succède aux grandes clameurs une voix forte lança des paroles métalliques : « La maison est trop petite pour que tous vous puissiez entrer; mais mon cœur vous enferme tous; mon esprit vous comprend tous; je ne suis que votre expression. En réponse à vos vœux pour mon soixantième anniversaire que vous faites si doux, si glorieux, je vous souhaite longue vie, bonne santé, joie saine et vigoureuse, je souhaite à Séneste, à notre cité, de prospérer longuement par les soins de notre adorable et vénérée régente Clotilde, à l'abri de son savant général, le duc Tronquin. Vive Séneste! » — Un long cri de : « Vive l'*Astre noir*! » répondit à la haute silhouette qui s'écartait de la fenêtre avec une rapidité nerveuse. Ce surnom de l'*Astre noir*, parti d'on ne sait quel salon ou carrefour, aux origines obscures comme toute légende, était devenu populaire à Séneste. Les citoyens désignaient ainsi couramment leur Malauve, et ils trouvaient l'ampleur et les sons du vocable conformés aux conceptions puissantes et sombres du génie qui faisait leur fierté : « C'est bien en effet un soleil voilé d'un crêpe, » avait dit la régente un jour de verve.

Force de la pensée! Malauve, l'illustre auteur d'*Eucrate*, drame philosophique sur les analogies de la joie et de la douleur, du *Circuit souterrain de la Justice*, du *Prométhée déchaîné*, de *la Croix sans Christ*, de tant de tragédies, de pamphlets intellectuels, de brochures aussi lourdes d'idées que légères de papier, l'*Astre noir* roulait dans sa tête un océan de conceptions dont la moindre vague ne pouvait parvenir au cerveau du plus capable de ses concitoyens, et cependant il était prophète en son pays, chacun se tournait vers lui, l'admirait, le vénérait, enseignait son respect aux enfants. Quand on citait devant un Sénestoïse quelque génie d'une contrée, d'une époque quelconque, il répondait fièrement : « Nous

avons l'*Astre noir*. » Et son interlocuteur, Italien, Anglais, Allemand ou Français, s'inclinait. C'était là une gloire sans conteste, un patrimoine de l'univers en même temps qu'un honneur local. Or Malaube, qui recevait tous les jours à sa table, honorait de son hospitalité cérébrale l'élite du monde entier, qui dépouillait à son courrier plus de cinquante lettres où des fous, des convaincus, des sceptiques, vieux, jeunes, des deux sexes, répandaient les formules admiratives, Malaube, qui se sentait de communion avec l'univers, tout chargé de lauriers, environné de spirales d'encens, n'avait pas de joie plus vive qu'une célébration comme celle-ci où ses voisins, le boucher, le boulanger, s'unissaient aux plus grands dignitaires pour apporter leurs vœux et leurs bouquets au seuil lumineux de sa maison, faire crépiter en son honneur leurs plus beaux feux d'artifice. Il savait, dans sa souveraine intelligence, la valeur du terroir, profondeur resserrée, où la force s'accumule et germe et mûrit et sans cesse se renouvelle. Il était né, il avait grandi dans la demeure de ses parents. De cette petite place qui aujourd'hui portait son nom, ce nom avait ruisselé sur l'Europe. Là étaient la racine et la tige et la fleur. Cet esprit nomade reconnaissait la valeur de l'immuable et du sédentaire.

Il songeait vaguement, précipitamment à ces choses, agitées chaque jour dans un coin de sa cervelle, vaste, formidable, retentissante comme une armée en marche, tandis que le cœur bondissant d'orgueil, les oreilles pleines d'acclamations, il descendait l'étroit, l'habituel escalier qui, des étages supérieurs, d'où il avait harangué la foule, le menait aux pièces de réception. Au palier du premier étage, il frôla de l'œil une gravure du couronnement de Bonaparte qui jadis avait envahi sa jeune imagination par la vapeur d'or de la gloire. Il rêvait alors, dans ces rêves aux paupières levées que ne perd jamais la mémoire, d'une foule tumultueuse le portant en triomphe,

d'une supériorité universelle et bruissante. Aujourd'hui tout se réalisait d'une si étrange manière que la fanfare lui envoyait les dernières mesures des marches mêmes qu'il se souhaitait héroïques et fatales et fastueuses. Le désir chez les natures puissantes n'avait-il pas une force attractive, et ces mirages prématurés n'étaient-ils pas la règle à l'aurore des destins fameux?

Au rez-de-chaussée, il poussa la porte du salon, entra d'un pas de conquérant, se jeta de travers sur un fauteuil et fit un bruit rauque de la gorge, indice d'un contentement extrême. Les gens qui s'approchaient de lui, le saluaient, lui parlaient, avaient l'apparence indécise comme quand sa tête était en rumeur, lui semblaient émerger de la brume avec certains traits d'une vigueur infinie. A ces minutes-là il percevait le monde extérieur par jets brusques, par effraction.

« Femme, figure-toi cela, criait-il dans un élan d'orgueilleux égoïsme, serrant entre ses mains vigoureuses les doigts maigres et osseux de M^{me} Malaube, peu habituée à ces transports. Oui, ma bonne Félicie, ils m'ont tant acclamé que j'ai dû dévorer des larmes et que ma gorge m'était un fer rouge. » Il attirait près de lui son fils Gaston, un être disgracieux, visage triste, mais lumineux d'une bonté qui faisait également pardonner à M^{me} Félicie Malaube, compagne fidèle, esclave assujettie de son illustre époux, une ressemblance lointaine avec un cheval de labour, morne et fatigué, au crépuscule.

« Marie n'est pas là, pourquoi? dit l'*Astre noir* très vite, à demi-voix au milieu de sa sèche accolade et d'un ton subitement dur et glacé.

— Elle achève sa toilette, père, » interrompit une longue personne à l'apparence souffreteuse, aux grands yeux noirs, étendue tout auprès dans un fauteuil par une paralysie précoce et dont l'acuité sensitive bénéficiait de ce qu'avaient perdu les jambes.

Au même instant Marie Malaube, la femme de Gaston,

entra. Fine et brune dans une délicieuse toilette rose, parcelle de joie et de lumière, fleur svelte et désirable, elle tenait à la main un bel enfant d'une douzaine d'années aux cheveux bouclés qui gambada vers son grand-père avec une insouciance parfaite. « Tu as entendu la musique, Eucrate. — Oui, grand *Astre noir*. Elle est bien mauvaise; mais elle te célèbre, donc elle est excellente, » s'écria le petit bonhomme du même timbre d'airain par lequel le vieillard remerciait ses concitoyens tout à l'heure.

Pendant ces mouvements familiaux un certain nombre de personnages, la plupart âgés, corrects et chauves, pêle-mêle sur des sièges, assis, accoudés, séparés et groupés, ou debout et appuyés aux murs, écoutaient les explications rapides que leur donnait le secrétaire, confident, patito, disciple du maître, l'honnête Caldus, individu court et gras, à tête de prêtre, trop forte pour son corps, et qui, dans toute la maison, lui valait l'étiquette irrespectueuse de Bilboquet. « C'est la famille entière, madame Félicie, Gaston et Clotilde, les deux enfants du maître; M^{me} Gaston sa belle-fille, qui vient d'entrer, là près de lui, qui se penche, et son petit-fils qu'on a appelé Eucrate à cause du drame, vous savez. » Tout le monde savait et l'on hochait la tête, et ces gens de langue différente, ces admirateurs accourus de divers pays pour assister à l'anniversaire, se murmuraient à l'oreille les détails qu'ils venaient d'apprendre, et trouvaient inconsciemment la réalité inférieure à leur rêve; de loin, Malauve leur semblait si solitaire, si élevé, si dictateur de la pensée. Il avait des liens du sang, lui aussi, qui le ligottaient, le ramenaient au sol par les mille bras de Lilliput : cette jeune fille paralysée subissait tout l'exès nerveux de la magnificence paternelle sous une forme moins noble et vraiment pitoyable. Le fils, la mère paraissaient résignés : la belle fille évaporée, Eucrate irrespectueux, le vieux Caldus proluxe et bouffon. Ainsi

souffre l'humanité de voir tout à coup rapetissé ce qu'elle avait eu tant de peine à grandir.

En dehors des nouveaux venus il y avait là des habitués de la maison qui n'écoutaient point Caldius : le juriste italien Faldati, au nez si fin, aux yeux si clairs et qui, perpétuellement agités par petites secousses brèves, se dirigeaient comme des lunettes de spectacle vers tous les coins de la pièce et tous les personnages; Ennaïej, l'illuminé sociologue du Nord, pâle et blond, mais ardent d'une ardeur cachée, geysier des brumes; Néhier, le peintre londonien, à la silhouette recherchée et fantasque; le ventripotent baron Dupré, le flatteur des gloires, l'habile intermédiaire de l'intelligence de l'Europe; d'autres encore de tous pays et de toutes professions, unis par une commune foi en Malauve. Le mystérieux journaliste russe Mégatcheff simulait un vif intérêt pour les tirades académiques de l'astronome Clouin de l'Observatoire de Paris. Le naturaliste anglais Monlay, qui changea par quelques remarques judicieuses les idées courantes sur l'évolution, manœuvrait lentement ses mains rugueuses, son corps de paysan, sa tête large aux pommettes saillantes, charbons ardents dans la neige de la barbe. On parle, on écrit à Séneste un français un peu lourd et traînant. L'accent chanteur de Faldati, aux inflexions ensoleillées et molles, se mêlait aux « aoh, very well » de Monlay, aux gutturales rogues et autoritaires du fameux Allemand Würmer, linguiste, archéologue, métaphysicien, trois professions à arêtes vives et qui enlèvent toute douceur aux rapports sociaux. Bien qu'il eût étudié les origines pélagiques du Gaulois, il cherchait ses mots, le docte Würmer, et montrait en ânonnant le plafond traversé de poutres énormes et blanches.

L'*Astre noir*, qui malgré son émotion et ses épanchements de famille, suivait de l'œil ses admirateurs, cria soudain de sa voix troublante : « Écarte-toi, Caldius. Tu me caches mon soleil; mon soleil, c'est vous, Würmer. »

A ce moment la famille Malauve formait un tableau vivant spontané, capable de ramener le sens de la gloire, d'écarter les images mesquines. Le beau petit Eucrate s'était campé les yeux brillants sur les genoux du grand-père et jouait avec ses poils de chat aux hérissements bizarres. Autour du large buste de Malauve se groupaient sa femme et son fils, demi-dissimulés par sa radieuse belle-fille. Seule la triste paralysée sur son fauteuil gâtait cette patriarcale symétrie, note fausse dans un concert de sérénité apparente.

Les admirateurs tressaillirent au son de cette voix qui remuait les nerfs les moins sensibles : « J'ai voulu pour ma maison, Würmer, une absolue simplicité, aucun ornement ; rien d'inutile. J'affirme que la pensée, sorte de buée invisible, crée une atmosphère spéciale, remplace bibelots et tapisseries. Ce salon est en bois blanc ; mon cabinet aussi, mais peint en noir, les préoccupations y étant plus graves ; les chambres, en bleu, couleur d'amour. — Son intonation tournait vite au sarcasme. — Seulement, je prie mes amis, et nul n'échappe à la corvée, de décorer eux-mêmes ces pièces par quelques axiomes, leurs meilleurs, tracés au pinceau sur les murs, en belle encre rouge. De l'épigraphie morale, cher Würmer, voilà qui est fait pour vous plaire. »

Les regards aussitôt se tournèrent vers les murs, le plafond, le plancher, et les plus distraits, les plus intérieurs y remarquèrent, en effet, la simplicité nue que vantait Malauve. Une reproduction de la *Melancholia*, d'Albert Durer, doux ou trois cauchemars de Goya, des devises choisies et célèbres, en lettres qui semblaient saigner, troublaient seules la surface d'un bois mat où la lumière crue s'épandait.

Würmer, embarrassé, n'ayant point de phrase prête à répondre, joignait les *ya* aux *oui* avec un excessif étonnement. C'était une habitude de Malauve d'adresser la parole de loin et sur un ton tranchant à des interrogateurs

surpris, et, même dans l'intimité, il tenait à déconcerter. Ses faits et gestes, qui de prime abord semblaient bizarres, prenaient au souvenir une force de cohésion prodigieuse; ils parlaient d'une méthode inflexible.

La porte s'ouvrit, lourde et massive, ébranlant toute la pièce. Une bonne en costume breton, au visage informe, au teint verni sous sa coiffe blanche comme une rocaille par l'eau de mer, balbutia timidement quelque chose. « Eh bien, Louise, que dis-tu, que dis-tu? lui cria d'un air moqueur le petit Eucrate. — Le général venir, monsieur. — Le général! Mais qu'il entre! » *L'Astre noir* se leva, courut au-devant d'un personnage de taille exiguë, en grand uniforme couvert de décorations, à tête de vieille femme plissée, ridée, ratatinée, et qui marchait par saccades menues. Ils se donnèrent l'accolade. « Vous aussi, Tronquin, vous venez dans l'après-midi! Quelle bonne surprise! Je ne vous attendais que pour le dîner... Messieurs, notre célèbre tacticien, le duc de Séneste, dont vous connaissez au moins de nom les travaux, et qui fait de notre État neutre et pacifique le foyer des grandes guerres futures. — C'est votre fête que l'on souhaite aujourd'hui, non la mienne, » répondit ironiquement le général; et, remerciant d'une inclination de tête les saluts des admirateurs, il s'assit au milieu d'eux. « Que de monde dehors! continua-t-il; moi qui n'aime ni le bruit ni la foule, j'en suis encore suffoqué, et cette fanfare m'a déchiré les oreilles. » Il ôta ses gants, les repliait avec lenteur, méthode, des gestes méticuleux, puis les glissait d'un petit coup sec dans les pans de son uniforme.

Il y eut un silence. Cette entrée avait jeté du froid parmi ces étrangers réunis dans un salon pour fêter chose aussi fugitive que la supériorité de l'esprit. En vain Caldius se multipliait, renouvelant explications et anecdotes à voix basse et quelquefois dans divers langages; en vain, Malaube lui-même, bon enfant pour la circonstance, parcourait et flattait les inconnus, tapotait les épaules ou les

moins des amis, et demandait quelques rafraîchissements, la simplicité de sa demeure ne prenait rien de cordial.

La famille s'était dispersée. Gaston Malauve, sa femme et Eucrate avaient disparu. Seules, M^{me} Malauve et sa fille avaient attiré près d'elles quelques figures amies, entre autres le vieux Le Chaminant, riche amateur, membre influent des Méprisards, la noblesse de Séneste, mais que le prestige du génie emplissait plus encore que les préjugés de sa classe. La Bretonne Louise, et André, son mari, aussi fruste qu'elle, versaient de grandes chopés de bière. On attendait quelque chose ou quelqu'un.

L'*Astre noir* s'impatientait. Il quittait vite un interlocuteur pour un autre, chuchotait avec Tronquin qui lui répondait peu, approuvait ou désapprouvait d'un signe de tête. Pour le général, tout ce monde était des bavards, mais il admirait Malauve, parce qu'il trouvait dans ses théories sur la force et l'énergie confirmation de ses propres hypothèses sur la nécessité des guerres périodiques, et le manque de sensibilité de son illustre ami lui plaisait aussi infiniment comme conforme à sa propre nature.

Enfin, n'y tenant plus, Malauve s'adressa brusquement à la petite paralytique, qui prit aussitôt un air effarouché, lequel se refléta sur le visage de sa mère en plus effarouché encore. « Mais, Clotilde, ta marraine n'arrive donc pas? — Je ne sais, père; elle tenait à entrer avec vos disciples avec lesquels elle se range. » Et Clotilde expliquait à divers groupes que cette marraine attendue était la régente de Séneste, la gracieuse souveraine Clotilde, par laquelle le pays prospérait, les arts avaient le pas sur les besoins matériels et les nécessités politiques. Elle aussi, enthousiaste du grand philosophe, peut-être un peu plus qu'il n'eût convenu, affirmaient les mauvaises langues, avait fait construire par souscriptions un théâtre où tous les ans, pendant quelques jours, les seules œuvres de l'*Astre noir* étaient représentées. Elle savait ses livres

par cœur, s'en faisait lire une page tous les soirs, avait été la marraine de sa fille, avait donné son nom à la place, s'était abstenue à grand'peine de lui élever une statue de son vivant. Elle le demandait au palais à toute heure, afin de converser sur les sujets les plus métaphysiques. Et lui la respectait, par son très vif sentiment de l'utile, puis par son admiration pour les grands, les titrés, admiration qui chez lui dominait toutes les colères, tous les dédains, tous les mépris, et faisait à son nihilisme une antithèse humaine et comique. Ce négateur universel tremblait devant le jugement d'un Méprisard de la haute société sénestoise, et un coup d'œil de la souveraine le mettait hors de lui, le faisait plat courtisan.

On percevait par bouffées et à intervalles périodiques la fanfare du dehors et les acclamations continues. Le salon donnait par de larges baies vitrées sur un jardin où s'élançait un svelte jet d'eau, épée d'or ruisselante dans la lumière. Il semblait, lui aussi, chercher la vérité de ses millions de gouttes superposées, puis, vaincu à un certain niveau, retomber dans la vasque, éclabousser sa propre transparence. L'incertitude de l'attente perçant à travers les chuchotements en contraste avec l'agitation du dehors devenait à la longue telle que tous, Allemands, Anglais, Français, Italiens, Slayes, la ressentaient de la même manière, malgré la différence des formes d'esprit et de sensibilité. Il fût entré là un Chinois qu'il eût, sans nul doute, saisi à la minute que la vanité d'un grand homme n'était pas satisfaite et qu'on espérait une régente. Ces atmosphères-là, pour des hommes réunis, sont la vraie langue universelle. Elles agissent sur les foules et les esprits plus vite que le télégraphe, plus sûrement que les ordres, et toute la planète terre est entourée d'une zone d'inquiétude et de pressentiment que chacun comprend sans la connaître, qui accumule ses tourbillons et trouble les cerveaux qui y plongent.

Alors Malauve sentit la nécessité d'une diversion,

s'écarta des groupes, bouscula Caldius, deux ou trois philosophes, se dirigea vers le jardin et, montrant les allées lumineuses : « Là, messieurs, j'ai eu mes meilleures inspirations. Quelque temps qu'il fit, le baromètre n'agit point sur moi, j'activais mes idées par la marche ; je concevais bien des choses sérieuses ; j'en devinais d'autres que jamais je ne réaliserai. Une réflexion a trois zones, trois rayons : l'un qu'on utilise, un qu'on garde, qui n'est pas encore net, que les mots déterminent mal ; un troisième, enfin, de pénombre, qui fait vapeur sur les deux premiers et leur donne à la fois imprécis et relief, met en valeur, généralise. Le monde extérieur, ce monde dont nul ne peut décider s'il est en nous ou si nous sommes en lui, à coup sûr nous stimule. Ces allées, ces arbres, ce jet d'eau furent pour moi autant de portes d'entrée dans ma philosophie quotidienne, car vous savez qu'à mon avis tout vrai penseur modifie incessamment sa doctrine ; l'immuable, cette fiction, est le grand ennemi. Or ces tiges qui poussent un peu plus chaque jour, ce soleil qui, à chaque minute, modifie ses ombres et son rayonnement, ces feuilles que le moindre souffle met dans une agitation perpétuelle, tout ce mouvant ensemble me fut d'un vrai secours. Sans lui, peut-être serais-je resté un de ces fades discoureurs éclectiques qui ne changent point de hardiesse. Un même décor mobile et prompt à des modifications successives, voilà qui contente mes deux antipodes : l'amour du varié, la haine de ce qui s'éparpille. »

Il se fit un grand brouhaha : la Bretonne reparut, effarée ; Gaston Malauve, sa femme et Eucrate se glissaient rapidement derrière elle : « La régente... La régente... » Ce mot circulait comme une pièce d'or et les cris de la rue redoublaient. Tous se levèrent de nouveau comme pour le général Tronquin. « Mais c'est la messe, » murmurait le beau Faldati à son voisin ; son voisin ne l'écoutait guère : Caldius, cete fois, abandonnait les admirateurs et se préci-

pitait vers l'entrée. La réception s'organisa spontanément. L'*Astre noir*, sitôt son discours interrompu, fit de l'ordre dans l'assistance, prit son petit-fils par la main. Des trompettes retentirent, trop fortes pour la pièce et dont les vibrations se brisaient durement contre le plafond et les murs. Elles étaient animées par six hérauts d'armes, grands et trapus, couverts d'étoffes d'or et d'argent toutes éclaboussées de soleil qui marchaient en cadence et soufflaient en mesure. Ils firent la haie de chaque côté de la porte et dans leur allée tumultueuse et brillante s'avança d'un pas majestueux une longue femme blonde au fin visage qui prit vite une douceur infinie.

« Que je vous embrasse pour votre fête, mon grand citoyen. » Et il y eut un frémissement dans l'accolade du vieillard et de la souple créature. Déjà elle serrait la main à Caldius, à Tronquin, à d'autres; sa grâce aimable et simple évoluait: « Ma filleule, où est ma filleule? » et, traversant les rangs des admirateurs avec une rapidité déconcertante, elle embrassait M^{me} Malauve et la petite paralytique.

Les trompettes avaient éteint leurs sonneries, laissant l'atmosphère vibrante. Les hérauts d'armes disparurent. Dans le sillage de la souveraine étaient entrés une dizaine de jeunes gens hardis ou gauches, mais tous intimidés au fond du cœur, dont quatre portaient un énorme livre qu'ils déposèrent sur une table avec respect. L'*Astre noir* les serra dans ses bras. On fit le cercle, la belle régente s'avançait et tous remarquèrent son nez un peu fort, ses magnifiques cheveux dorés, sa robe de satin sombre, ses regards à feux changeants, tandis que sa voix déroulait une pénétrante harmonie.

« Je suis venue mêlée à vos disciples, puisque vous êtes mon maître, ô mon fidèle sujet. C'est aujourd'hui votre soixantième anniversaire. Nous avons, suivant la tradition, réuni dans ce respectable livre — elle montrait l'in-folio d'un bras svelte et charmant — nos travaux issus des

vôtres, pauvres petits pages autour d'un roi. Pour aujourd'hui je dépouille ma souveraineté; elle est à vous : gloire à vous, Malauve, gloire de Séneste! »

« Gloire à vous, Malauve, gloire de Séneste! » répétèrent dans les notes graves les jeunes gens, suivant le cérémonial.

« Et maintenant soyons gais, c'est jour de fête. » La régente éclata de rire, un rire frais où ses dents splendides étincelèrent, prit dans ses bras Eucrate, le fit tourbillonner.

Une musique militaire s'était glissée au jardin. Au milieu d'une confusion familière, une belle marche courte, scandée, rythma les cœurs et les feuillages frémirent plus fort : le soir venait, tiède et doux, caressant le départ du jour. Le soleil plongeait à l'horizon avec une majesté modeste. On n'entendait pas de cris au dehors et la foule, satisfaite de ses acclamations, n'espérant point de nouveaux discours, s'écoulait peu à peu en filets, en remous liquides. Dans le salon, M^{me} Félicie Malauve, Eucrate, Marie, Clotilde et sa glorieuse marraine formaient un groupe intime où la femme se mêlait à l'enfance, à la maladie ornée d'irréparable, à tout ce que la faiblesse a de touchante grâce. Cependant autour du gros livre les hommes s'étaient rangés, Malauve examinant, Caldius tournant les pages.

« Ah! ah! — L'*Astre noir* avait l'œil perçant, lisait sans se baisser et, comme il observait, en aigle. — Quelle magnifique reliure! Est-on riche à Séneste! livre du soixantième anniversaire. Au maître ses fervents disciples : *les Sources de l'Enthousiasme*, par Clotilde de Séneste. Il faut que je lise cela tout haut. — Non, non, cria la régente en s'élançant, ou je reprends mon ton de commandement, mon sceptre, mon général! Et elle saisissait l'épaule étroite de Tronquin. — Bah, faites-moi mettre à la citadelle, j'aime mieux cela et lire; c'est trop joli. » Et, malgré ses protestations, il commença :

« Pour toutes choses successivement je m'enthousiasmé, un jour les fleurs, un autre les nuages, le génie, la flamme, le pauvre insecte. C'est qu'avec tout je sympathise. C'est que de tout j'ai en moi une parcelle. Mon pouvoir est vain. Le seul, le vrai pouvoir, c'est d'admirer et c'est d'aimer. »

« Que vous avez raison ! » L'Astre noir coupait court par une adresse infinie à des bravos qui, plus discrets, devinrent une flatterie plus douce. « De tout nous avons une parcelle. Méditons bien ceci. C'est la loi fondamentale de l'univers. Il n'y a pas d'esprits particuliers, il y a un esprit général chargé différemment sur ces portefaix transitoires qui sont les individus. Chacun de nous enferme un monde réduit, le jeu complet des passions, des raisons et des destinées : alors les circonstances, alors le contact d'autrui et une force indéterminée mais circulante font de celui-ci un avare, de cet autre un prodigue, un criminel, un fou. La pâte était la même. Un grain de levain fit la diversité. Et par l'enthousiasme en effet nous pouvons animer toute la masse et jouir à pleines baies de ce qui semble nous entourer, de ce qui, en réalité, fait partie de nous-mêmes. Se rétrécir, se limiter, quand la vie, notre assemblage actuel, est si courte, me paraît la plus grande folie. Je suis heureux que mon livre anniversaire commence par l'élégante affirmation d'une aussi excellente vérité. »

Tout le monde semblait approuver. On entendit une voix douloureuse. C'était la petite paralytique qui faisait un effort pour se soulever et dont les yeux brillaient d'un dangereux éclat : « Père, et ceux dont la maladie accapare plusieurs de ces forces, qui, développées, seraient des jouissances, et qui, par elle, deviennent des tortures, ceux-là, quelle est leur destinée ? » — O ma Clotilde, poser cette question, toi ! Ignores-tu que toute souffrance est un pas vers l'Idéal, la maladie, un manque d'équilibre grâce auquel la personnalité se détache d'elle-même, acquiert

une valeur plus grande et se dirige vers l'état le plus élevé de l'âme, l'abnégation.

— C'est parler en homme bien portant, » grinça le général Tronquin, et, mû par une sympathie immédiate, il se dirigea vers la jeune favorisée.

Malauve continuait à feuilleter le volume, la régente était auprès de lui; elle le regardait, le détaillait avec admiration. La famille et les habitués s'occupaient au jardin, libre maintenant de musique, de faire dresser les tables du souper. Eucrâte s'était faufilé entre son grand-père et celle que, dans l'intimité, les enfants appelaient marraine. Nul des disciples n'avait encore ouvert la bouche; ils se serraient autour de Caldius, l'unique figure qui leur fût familière, et regardaient du coin de l'œil les étrangers fameux qui remplissaient aujourd'hui le temple où d'ordinaire un seul autel était perpétuellement dressé. Ceux-ci se fatiguaient à s'agiter sur un petit espace, et, la contemplation du gros livre ne les intéressant pas directement, ils s'éparpillèrent vers le jardin.

« Attends un peu, Bilboquet. — L'*Astre noir* retint le bras de son secrétaire. — Ceci, c'est de Piéval. Elle m'a l'air très intéressante, mon Piéval, ta dissertation sur *les Joies d'une passion méconnue*. Mais approche-toi donc, trop modeste garçon. Ne reste pas toujours en arrière. » Le jeune homme ainsi interpellé, long, pâle, aux cils malades et aux grosses mains, dépassa un ou deux camarades avec un effort visible, puis, découragé, s'arrêta encore loin de son patron. Ses pommettes étaient devenues toutes rouges et il ne savait plus quoi faire de ses dix énormes doigts: « Mets-les donc dans ta poche, » lui souffla moqueusement un grand garçon antithétique, à la mine hardie, aux cheveux noirs. Celui-ci, à l'appel de son nom, cria un « présent » qui fit tressauter. C'était Petit Julvin, l'espoir de Séneste, dialecticien impeccable.

« Certes, maître, je l'avoue, le sujet des *Diverses Images de la Mort* est un peu sombre pour une fête. Mais il me

tentait depuis longtemps. Puis il était bien dans votre doctrine. — Oh, je te ne le reproche pas, reprit le maître, et, si tu l'as traité avec ta fougue ordinaire, ce tableau funèbre doit être mouvementé. Eh! ton neveu s'est distingué, Caldius! Ce cher Méron : *Le monde tel que nous le percevons n'est qu'un petit ensemble dans une perception supérieure qui elle aussi est un grain, un atome d'un milliard de perceptions de plus en plus vastes.* Voilà un début qui me plaît.

Méron, le neveu de Caldius, restait impassible sous ses lunettes d'or; il semblait bougon et fidèle : sa tête, grosse comme celle de son oncle, oscillait de droite à gauche, mise en braule par les compliments.

Tous ces jeunes gens supportaient l'éloge d'une manière diverse : certains avec fierté, d'autres avec pudeur, quelques-uns avec des mouvements de gêne tout à fait comiques. Leurs attitudes variées, mais gardant un respect profond, attestaient quelle influence leur patron avait prise sur eux. C'est une merveille que, dans son pays même, un vieillard domine ainsi la jeunesse par l'attrait d'un talent reconnu. D'ordinaire les générations naissantes redoutent le jong et renient les temps écoulés. Petit Julvin, Méron, Piéval étaient les plus originaux de cette jeune école de Séneste, tête, grâce à Malauve, de la philosophie européenne. Et ils ne croyaient pas déchoir en saluant et vénérant dans leur maître un vrai père intellectuel.

« Voilà Caldins, voilà Caldius, » s'écria la régente d'une voie aiguë en battant des mains, ce qui soulignait son enfantillage, et elle embrassa machinalement Eucrate. Le grand homme sourit de ce sourire cruel et figé qui simulait une bonhomie vite éteinte : « Qu'a-t-il pondu notre étincelant Bilboquet? *Les Cloches de mon enfance*, et des vers encore! Je t'ai dit, vieux têtù, qu'en cette maison nul ne doit entrer s'il n'écrit en prose. Et c'est toi qui fausses les règlements! Enfin, s'ils sont gentils, tes vers, Eucrate les apprendra par cœur et nous te les réciterons à ta

propre fête, où il y aura sans doute moins de monde. »

Ce dernier trait d'un assez plat orgueil fit visiblement souffrir Cadius; une grimace douloureuse contracta son visage poupin, tandis qu'Eucrate sautait après lui en criant : « Comment, avec une tête six fois plus grosse que celle de grand-père, n'as-tu rien de toutes ces belles choses qui sont dans la sienne et as-tu des idées toutes, toutes petites, dis, Bilboquet ? »

L'*Astre noir* achevait de parcourir son livre de fête. Il en était maintenant aux signatures des étrangers et aux témoignages exotiques. Les disciples s'écartant rejoignirent les admirateurs et les langues des divers pays se mêlèrent au français traînard de Séneste. « Père, » dit Gaston s'approchant de Malauve et de la souveraine demeurés silencieux côte à côte, et il murmura à l'oreille contournée et velue un détail domestique. « Faites à votre guise; cela m'est égal, » répondit le philosophe avec un air de parfait mépris. Puis, dès que son fils eut le dos tourné : « Gaston est un brave homme, sans doute, mais d'une médiocrité effrayante. Il tient de sa mère. Ah, chère amie, que je suis facilement irritable! Le moindre détail domestique m'écoeure aujourd'hui. Je voudrais fuir dans une île déserte. — Vous êtes aimable, riposta la régente avec un court frisson et feuilletant distraitemment le livre qu'elle connaissait par cœur. — Je suis sincère; seul mon Eucrate m'est une distraction. Il a des trouvailles spontanées qui me rappellent ma propre intelligence à son âge. Ainsi l'autre jour... — N'avez-vous rien de moins... familial à me raconter? » interrompit la belle Clotilde plissant sa bouche d'une fossette à la fois malicieuse et triste. L'*Astre noir* la regarda fixement : « Quant à vos questions d'hier?... Rien. Certes je vais de temps à autre chez les de Soirre : la jeune fille me traduit des poèmes russes que j'adore pour leur sauvagerie. Elle est charmante, mais... comment avez-vous pu croire?... Tout est calomnie dans une petite ville.

— Mon ami, je te demande pardon. — Quoi encore ? fit-il sur le ton du plus grand énervement. » M^{me} Félicie Malaube prit son air humble et accablé : « Nous avons absolument besoin de toi pour les places. — Allons, vous le voyez, on ne peut pas être tranquille. » Et avec un geste vague il quitta Sa Majesté, satisfait au fond d'échapper à une conversation gênante.

Restée seule, la régente tambourina le livre et la table de ses doigts élégants et fins. Puis elle regarda autour d'elle si elle était regardée, car elle ne pouvait se passer cinq minutes d'admiration et d'hommages. Mais tous avaient quitté le salon pour le jardin, se promenaient dans les allées étroites. La famille Malaube s'occupait des couverts et du souper avec le luxueux personnel de cour prêté pour la circonstance. C'était l'heure où le calme et la fraîcheur, succédant à la chaude agitation d'un jour d'été, surexcitaient dans l'âme de cette femme fantasque mille passions contradictoires, fleurs éclatantes du crépuscule, et la plus vivace, la plus empourprée de toutes, la jalousie. Son être entier avait pris l'inflexion de cette torture : ses yeux ardents, préoccupés, sa main machinale, la trépidation brève de ses mignonnes chaussures. Elle jalousait de tout son corps souple et vibrant. Elle avait eu vent par ses espions que Malaube, pour qui elle éprouvait une passion certes intellectuelle, mais d'autant plus vive et brûlante, se rendait chaque jour dans une maison du faubourg aristocratique, chez les de Soirre, restait là deux ou trois heures, et lui volait ainsi le temps qu'il consacrait jadis au palais. La gracieuse Clotilde était une imaginative : comme telle, pendant ses solitudes, car à certaines heures, éccœurée, elle congédiait ses plats et stupides courtisans, elle voyait son philosophe, sa chose, qu'elle avait créé, auréolé, mis sur un trône, dispersant toute son ardeur géniale et dont il lui devait chaque rayon, auprès d'une petite coquette perverse et sotté. Cette hallucination lui faisait mal, très mal. Elle enten-

dit le son de sa voix, ce son dur qui lui prenait le cœur et l'avait fait quelquefois penser à une possession moins mentale. Alors elle entraînait en fureur et brisait quelques bibelots précieux. Veuve de bonne heure, riche, belle, ardente, souveraine, elle tournait en enthousiasme les mouvements tumultueux qui par tourbillons et bouffées bouleversent les abandonnées de trente-cinq ans.

Cependant Louise la Bretonne rodait par la pièce autour de cette volcanique grande dame dont la présence l'intimidait horriblement pour son service, mais qu'elle était certes bien loin de deviner. Dans l'esprit de Louise, landes solitaires, pierres dures, aspects marins qu'on entrevoyait par ses yeux verts, il n'y avait place que pour des préoccupations immédiates et fidèles, l'amour de ses maîtres et d'André son mari : « Rangerai-je ces dernières chopes qui n'ont pas été bues. Tous ces beaux messieurs qui s'occupent du dîner vont abîmer ma cuisine. André aurait bien suffi au service. » Mais sans qu'elle s'en doutât, aux moments de distraction où, sa besogne finie, elle restait, ses rouges mains croisées, à rêvasser de là-bas, à ranimer de vagues paysages joints à ses souvenirs plus vagues encore, toute sorte de pensées délicates et honnêtes circulaient dans son âme obscure : un sentiment exquis du devoir, une bonté toujours prompte, et cette sublime possibilité du dévouement qui détache du sol l'être humain, lui donne des ailes, un paradis, tant de hautes qualités ornaient les ténèbres du cœur de Louise, faisaient d'elle une héroïne fruste aux paumes calleuses et presque privée d'expression. Malauve seul, avec cette vue intérieure qu'il avait prodigieuse, ce sens du moral aussi développé chez lui que le flair chez un chien de chasse, avait deviné sa servante. Quelquefois il l'arrêtait par le bras : « Tu vaudrais mieux que tout le monde, ma petite, et le beau c'est que tu ne me comprends pas. » Elle ne le comprenait pas, en effet, mais elle le vénérât parce qu'il était le maître.

Le bruit qu'elle faisait avec ses chopes pénétra peu à

peu les oreilles de la belle Clotilde qui utilisa aussitôt ce cliquetis cristallin dans le sens de sa rêverie. Quelque malice plissa ses lèvres fines, tel un petit dieu s'assied sur un coquillage rose : « Louise! — Madame Majesté? Quoi veut, madame Majesté? » La pauvre fille n'avait qu'une connaissance très rudimentaire du français : elle parlait comme on gesticule, avec la syntaxe du mouvement, et faisait ainsi la joie de toute la valetaille sénéstoise.

« Pose ton verre, approche-toi, écoute-moi bien, et essaye de comprendre. »

Louise essuya ses mains, ouvrit et referma sa bouche épaisse, fit quelques pas, s'arrêta. Sa grosse figure carrée, son teint rouge et cirieux faisaient un singulier vis-à-vis à l'ovale et lacté visage de la blonde régente.

« Tiens; voilà cinq pièces d'or. C'est bon, n'écarquille pas des yeux si grands. Tu en auras bien davantage si tu fais ce que je te dis.

— Oui, madame Majesté.

— Tu vas aller dans la chambre de ton maître... Dans... sa... chambre. Sous son oreiller, la chose où il appuie sa tête pour dormir, tu trouveras un portefeuille. Tu le descendras, tu le donneras à un de mes domestiques qui viendra te le demander et te le rapportera dix minutes après. Tu le remettras à sa place. Est-ce compris? »

Malauve, dont le défaut était une langue trop bien pendue, avait un jour d'expansion raconté devant Clotilde qu'il gardait toujours ses papiers les plus précieux dans un portefeuille sous son oreiller.

Louise restait là, les pièces dans sa main crispée. Son esprit fermentait. Elle avait eu du mal à comprendre; maintenant, sans savoir, elle sentait qu'il y avait dans ce qu'on lui demandait quelque chose de pas honnête, de pas clair.

« Et si monsieur chercher portefeuille? »

— Mais il ne le cherchera pas, et puis on ne le gardera

que dix minutes, cria comme à une sourde la régente que cette résistance impatientait.

— Louise aime mieux monsieur demande lui-même.

— C'est impossible. Il ne faut pas qu'il le sache.

— Pourquoi ? Louise aime mieux monsieur demande lui-même. »

Son devoir s'était cristallisé dans cette formule. Le sourd travail de sa conscience aboutissait là ; elle n'en démordrait point : Clotilde le sentit.

« Je te l'ordonne.

— Madame Majesté, Louise pas pouvoir ni vouloir.

— Tu dis ? Insolente ! » La souveraine eut du mal à contenir sa violence et à ne pas envoyer de sa blanche main un soufflet sur cette figure de paysanne qui lui paraissait odieuse et bouchée. Sa colère passa dans le geste furibond avec lequel elle agrippa les pièces d'or que lui retendait Louise, laquelle, épuisée par cet effort et absolument hébétée, laissa là ses chopes, témoins vides et ridicules, et quitta la pièce.

« Pourvu qu'elle ne parle pas, cette brute ! Bah, elle ne pourrait jamais expliquer l'histoire. Mon Dieu, que je suis maladroite ! Et je suis sûre que ce portefeuille contient des preuves, des lettres de cette petite de Soirre. Oh, si j'apprends jamais ! Je les bannis tous. »

A ce moment Caldius, l'air défait, rentrait du jardin au salon.

« Ah ! Majesté.

— Quoi ?

— Majesté, je suis bien malheureux. — Le gros homme fondit en larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Bilboquet ? »

Clotilde n'était pas méchante et la vue des pleurs lui faisait un effet irrésistible, surtout quand au désespoir se joignait comme maintenant la laideur dans une bouillie pitoyable et comique.

« Majesté, il a lu mes vers. Il les a trouvés détestables.

Moi qui m'étais tant appliqué pour sa fête. Ah, qu'il est dur le maître, qu'il est injuste !

— Allons, console-toi. Il y avait moitié plaisanterie là dedans, plaisanterie déplacée d'ailleurs. Mais Malaube n'entend rien à la poésie et son opinion n'est pas sans appel. Viens me les réciter un de ces jours au palais, tes vers. S'ils me plaisent, on te les couronnera. » Une brise d'orgueilleux espoir sécha le chagrin de Caldius qui sortit en secouant sa lourde tête.

Aussitôt le salon fut envahi par la haute société de Séneste venue pour prendre part au souper. Tous en entrant restaient troublés à la vue de la régente qui, remise de ses émotions intimes, s'efforçait de donner à son accueil la plus grande désinvolture possible. Ils étaient là, ces fameux Méprisards qui formaient dans le petit État une noblesse dotée de préjugés de caste et d'étiquette. Il était là, le ministre fortuné du seul et unique ministère, qui cumule le commerce, l'instruction publique, les affaires du dedans et du dehors, bavard épais et prétentieux doublé d'une énorme femme minaudière, tous deux appareillés, dindonnants, remplis de leur haute et transitoire fonction. Au-devant de ce flot d'invités accoururent la famille Malaube et l'*Astre noir* lui-même, les disciples, les admirateurs. Les vagues se mêlèrent écumantes et bruissantes. Il y eut mille présentations, mille intrigues, mille anecdotes non écoutées, mille vanités froissées et mille autres satisfaites.

L'État de Séneste, par sa situation économique, géographique et politique, démontre merveilleusement cet axiome : *L'organisme social tend toujours vers un modèle unique, une formule de composition simple, qui variera suivant des lois fatales.* Pour remplir une fonction qui exigerait ailleurs mille personnages, Séneste n'en offre qu'une dizaine. L'armée est de trente mille soldats environ, mais elle a à sa tête Tronquin, le premier tacticien de l'Europe. Les passions humaines sont aussi

vives, échangées, distribuées de la même manière que pour des pays de vingt millions d'âmes. Dans ceux-ci un fort petit nombre de citoyens actifs encadrent, dirigent et manifestent les tendances d'une masse passive, où s'accumulent, il est vrai, par le temps, des forces redoutables, mais aveugles. A Séneste il n'y a que les cadres : tout le monde est conscient et caractérisé. Si la masse manque, il s'y trouve autant d'individus que dans une cité du monde, et cela crée une vie d'autant plus pressée, plus dense et farcie d'événements sur un étroit espace. Ainsi telle pièce de Shakespeare gagne à être jouée avec un nombre minuscule de figurants tous zélés, et peu de décors, sur un petit théâtre, et l'imagination s'exalte d'autant mieux qu'elle est moins limitée par les faits.

Partant de ces principes, Malauve établit un parallèle entre la société et le cerveau. Le penseur, disait-il, sent en lui distinctement une foule inutilisée, presque inutilisable, qui s'appelle l'inconscience, encadrée par les divers serviteurs, administrateurs de la sensation, de la perception, de la volonté, etc., etc. Dans l'homme de l'avenir une plus grande partie de cette masse sera différenciée, domestiquée en quelque sorte ; mais la pâte passive, la ressource diminueront d'autant et l'on aboutira à des esprits qui seront l'image de Séneste, avec énormément de règles précises et très peu de ce qui est l'imprécis, la confusion si douce, toute la fleur de l'idée. L'excessive classification prendra le pas sur la rêverie, la sensibilité deviendra un chapitre de la logique. L'être se fera automate, se figera dans une série de formules, de symboles compliqués, ainsi qu'il arrive aux religions vieillissantes, où les fidèles ont perdu le sens des prières, n'en ont gardé que les signes, l'étiquette et l'esclavage. Ainsi, concluait l'*Astre noir*, le degré d'appauvrissement le plus grand sera atteint par des voies détournées et qui simuleront la plus grande richesse.

A ce moment même, délaissant les Méprisards qu'il

connaissait trop et dont il avait mesuré maintes fois la faible capacité (l'air de Séneste rend sublime ou stupide, répétait-il), il expliquait sa théorie à Faldati, l'Italien, qui, bien que comprenant le français, ne pensait pas en cette langue, peinait à saisir non les termes, mais l'enchaînement des idées. La régente, dédaigneuse de son peuple aristocratique et des blasons qu'elle redorait tous les jours, s'était approchée d'eux. Une seule question faisait idée fixe pour son imagination surexcitée, se présentait avec chaque syllabe incrustée, chaque mot gravé à l'eau-forte : La jeune fille dont on le prétend amoureux n'est point ici, pourquoi ?

« Oui certes, répondait avec condescendance et malice Faldati qui devinait la trame générale. Il y aurait une curieuse histoire comparée à faire, celle des esprits et des sociétés : dans notre Italie surtout, où l'État fut toujours chose instable. » Il prononçait *chose instable* en chanteur ; combien la régente préférait la voix mordante de Malaube !

« Elle est faite, mon cher ami, cette histoire, elle est là tout entière. Malaube frappait son front tourmenté où les rides semblaient des vagues pensantes. Mais je suis moi-même partie d'un petit État et partie de l'humanité, il y aura donc toujours un coin de vrai qui m'échappera, et ce coin c'est l'ombre portée de ma propre personne, l'ombre fléau de toute lumière, nuit des âmes et des choses, avant-goût du néant ! »

— M^{lle} de Soirre, votre amie, n'est pas là ? C'est singulier. Il y a pourtant tout Séneste, et j'aurais cru la voir des premières à votre fête, dit subitement la souveraine qui ne pouvait jamais dissimuler et eût fait sur un plus vaste théâtre un assez mauvais politique.

— Majesté, son vieux père ne peut l'accompagner.

— Cela l'eût distraite des traductions. Quel dommage ! » Elle s'écarta d'eux, la belle Clotilde, sa flèche lancée, avec une vivacité d'amazone, rejoignit la foule de ses

sujets et de ses sujettes actuellement pleine de caquetages comme une volière en rumeur.

Faldati continuait à son glorieux interlocuteur la comparaison de Séneste avec les petits États italiens du quinzième siècle, non sans laisser entendre par une aimable flatterie que cette fois la Renaissance entière se concentrait en un seul homme.

Dans un autre coin du grand salon, où les devises rouges au jour baissant prenaient quelque chose de fatidique, une sorte de chuchotement du diable, Gaston Malaube, sa femme et sa mère causaient d'une voix triste et basse : « Toute cette matinée, jour de fête, il l'a passée à me faire une scène brisante, horrible. Je n'ai plus la force. Quand j'étais jeune, c'était bien. Il prétend que de jour en jour je lui pèse davantage, que j'entrave son existence, que je nuis à sa gloire. Dieu sait pourtant si je l'ai admiré ! Ah, mon pauvre enfant, ma vie aura été sombre ! Enfin c'est un génie, il faut lui pardonner. » Le menton de la vieille dame tremblait. Marie Malaube la fixait de son œil impénétrable et clair, lissant d'une main parfaite ses bandeaux noirs. « Maman, tu es trop bonne ; il est mon père et je l'admire aussi ; mais, si grand homme qu'il soit, il n'a point le droit de te torturer. Et dire que je ne puis lui parler de tout cela ! Il a une façon nette et coupante de me répondre qui me glace. Et c'est ainsi depuis l'enfance ! — Chut ! » Un groupe formé de Tronquin, Caldius, Le Chaminant et plusieurs autres s'approchait d'eux. Le Chaminant dirigeait la gazette de Séneste. Caldius lui nommait les principaux assistants étrangers et il les inscrivait sur un calepin coquet et rebondi qui, perdu et retrouvé sur une route, eût donné à lui seul la physionomie rangée et l'âge plus que mûr de son propriétaire.

Un peu plus loin le petit Eucrate était près de sa tante. La pauvre infirme caressait les beaux cheveux bouclés de l'enfant : « Oh ! Clotilde, comme grand-père a parlé à

grand'mère ce matin, c'était terrible, j'écoutais à la porte. — Vilain. — Non pas vilain ; je ne me sers pas pour le mal de ce que j'entends. Eh bien, tu sais si je suis sensible ! je sanglotais contre le bois. Cette journée dont je me faisais tant de plaisir me paraît laide. Grand-père était si dur pour la pauvre vieille ! Il disait de ces choses qu'on ne doit jamais dire, qui cassent le cœur, qui feraient mal à répéter. Ah !... A toi il t'obéit. Tu devrais le supplier de ne plus faire ça jamais. La vie est si courte à leur âge ! Et puis grand'mère n'a pas de gloire, elle. On ne lui souhaite pas sa fête avec de la musique. Elle n'a que le méchant, que l'horrible de l'*Astre noir*. Comme tout est mal fait... — Allons, calme-toi, mon chéri. » Bien qu'habituee à la précocité de son neveu, la petite malade le regardait avec effroi et pitié. Le corps mince d'Eucrate tremblait, sa vive mémoire lui représentait exactement la scène du matin. Sa chair si tendre était en proie aux images.

Sénestois, admirateurs et disciples, formaient une confusion où l'on se cherchait, où l'on se montrait, où l'on s'appelait. On commençait à oublier un peu dans quel but on s'était rassemblé, et les dames étaient toutes au plaisir du bavardage et de la vanité, comparant les toilettes en sourdine, les hommes se faisaient ressortir, soit par le physique, soit par l'intelligence, disant *je crois, je crois* au commencement de toutes leurs phrases, et pendant que leurs interlocuteurs ne les écoutaient pas, mais songeaient à ce qu'ils diraient à leur tour. C'était à qui dans les deux sexes serait remarqué de la régente. On se plaçait sur son passage de biais, de profil, de trois quarts. On s'approchait des groupes où elle stationnait quelques instants. Mais la régente ne s'attardait guère là où elle s'ennuyait et encore moins lorsqu'elle était travaillée par des préoccupations qui chez elle se présentaient toujours avec violence ; cherchant sur qui passer sa mauvaise humeur, elle dardait pointes et allusions, prononçait un nombre in-

croyable de paroles désagréables et blessantes. Qu'importe ! La noblesse de Séneste, comme toutes les noblesses, était d'autant plus humble qu'elle était plus dédaignée, plus battue. Et pourtant la belle Clotilde avait là des adorateurs. Tous ses sujets l'aimaient ; son auréole royale était très propre à transporter les idéalistes, et la perspective des récompenses, décorations, etc., souriait assez aux réalistes. Mais ses adorateurs lui étaient odieux. L'idée que Malaube cessait d'être complètement sa chose lui rendait Malaube mille fois plus désirable. Sa sensualité même s'alarmait pour ce vieillard : elle jeune, charmante, à qui personne n'eût osé adresser un compliment dépassant le corsage ; elle qui depuis son veuvage n'avait jamais pensé à rien qui ne fût intellectuel, même pas à ce bon général Tronquin qu'un regard d'elle eût envoyé combattre aux enfers. Tronquin n'était-il pas aussi glorieux, redoutable et singulier que Malaube ? Alors ? Quelle attraction dans ce qui nous fuit ! Et toute à ses rêves, Clotilde l'altière bousculait, rudoyait, plantait là, interpellait, pendant que sa taille merveilleuse ondulait, que sa belle tête blonde où rien de gris n'apparaissait, où nulle ride ne troublait l'eau tranquille des traits purs, se renversait en arrière pour augmenter la majestueuse insouciance, refuser tout hommage banal.

Tronquin la suivait de l'œil, la devinait. Il rôdait, lui aussi, le rude général de Séneste, mais d'une autre manière. Nullement préoccupé de sa propre personne et dépouillé de la buée vaniteuse, il regardait tout autour de lui. Son imagination bien réglée ne s'appliquait qu'à son art. Hors de là il observait, et avec une finesse, une profondeur que peu supposaient, car, sauf en présence de Malaube, du médecin Aldébrat et de quelques esprits supérieurs, il ne racontait rien, aimait le silence et ne s'exprimait guère que par aphorismes. Mais ces savoureux aphorismes étaient la réunion d'une masse de jugements particuliers. Il avait la qualité rare chez un

esprit mathématique de juger les choses avec une objectivité parfaite. Par là, il se rapprochait de Malaube qui, métaphysicien et dramaturge, savait appliquer à son égoïste existence un bon sens froid, d'une trame impénétrable. En outre Tronquin voyait noir. Les meilleures qualités humaines n'étaient pour lui que des chimères ou que de courts répit du mal qui, trop tendu, fatiguerait : « La bonté, affirmait-il à une soirée de beaux esprits où l'on proposait des définitions, la bonté, c'est le repos du Diable. » Tout mobile oscillait selon lui de l'hypocrisie à la bassesse ; il classait vite et sévèrement, et pratiquait une méfiance sans bornes.

A cette minute de crépuscule, frissonnante d'étoffes et de causeries, il pensait aux théorèmes suivants :

« 1° Cela sent la sueur et la platitude ici ; je serai heureux de diner au jardin.

« 2° Que c'est piteux ces fêtes en l'honneur d'un grand homme ! Il n'y a pas de grand homme au sens où l'on prend ce mot, et par certains côtés rien n'est plus petit que Malaube. Il y a de hautes pensées qui circulent et des miroirs qui les superposent, mais reflètent en même temps des têtes de cabotins.

« 3° La belle Clotilde a l'air bien agité, ce soir ; quelque flamme couve ; le volcan gronde. » Or Tronquin, avec sa manie de classement numérotait ainsi ses remarques et ses réflexions et les faisait sortir du rang selon l'ordre où ils les avait rangées.

D'ailleurs il avait écouté des bribes de tous les propos, et deux mots lui suffisaient pour reconstruire deux conversations. Il savait que Malaube avait fait le matin une scène à sa femme ; il savait que Le Chaminant imprimerait les vers de Caldius le lendemain dans sa gazette ; que les vers dudit Caldius avaient été trouvés détestables, et que ledit Caldius en concevait de l'indignation : « Eh bien, moi, je vous estime beaucoup, mon cher, lui avait-il certifié. Vous êtes plus important qu'on ne pense. N'écou-

tez pas votre maître. » Il devinait ou ruminait encore bien d'autres aventures, l'illustre duc de Sêneste, tandis qu'il se dirigeait vers Monlay le naturaliste, d'abord par sympathie pour l'Angleterre, puis parce qu'il flairait en Monlay la vraie tête après Malauve et l'homme de bon sens de la société.

« Savez-vous combien nous sommes ici, monsieur Monlay ?

— Cent huit exactement, répondit le flegmatique insulaire. Je viens de compter. Je vois, général, que vous avez aussi cette habitude. Dans des réunions comme celle-ci il est intéressant d'apprécier ce qu'un philosophe peut mettre d'hommes en mouvement. »

Par cette simple rencontre ils se sentaient de même terrain, de même famille, de même vision des choses. Rien d'agréable pour un cerveau comme de trouver un cerveau de sa trempe. Il sait alors qu'il peut employer l'ellipse, ne pas délayer ses idées, raconter au deuxième degré, et supprimer le secondaire.

« Avec les sept ou huit cents badauds qui encombraient la place, cela fait environ neuf cents personnes, continua Monlay. Or vous autres, général, déplacez avec aisance des masses de cent mille hommes ; quelle disproportion ! »

Ils eurent un double et parallèle sourire où il y avait à la fois du mépris pour chacun des cent mille hommes et de l'admiration pour leur nombre.

Les baies vitrées donnant sur le jardin s'ouvrirent toutes grandes : un solennel maître d'hôtel annonça : « Sa Majesté est servie, » car la régente était partout chez elle.

Le ciel était pur, l'heure aimable et rose. Le soleil venait de disparaître, mais il restait une clarté charmante, geste d'adieu de la lumière plus précieux que la lumière même. Toute douceur tient dans un reflet. Pourtant sur les quatre tables longues et somptueuses comme des guerriers étendus, des flambeaux se dressaient, menace

pour l'obscurité prochaine, et parmi les porcelaines, l'argenterie, serpentaient mille fleurs délicates, sveltes, éphémères, prêtes à mourir en embaumant. Les arbres frémissaient à l'approche magique de la lune dont l'orbe en or lavé se perdait sur l'étendue grise, encore poudrée d'une poussière brillante.

Malauve présidait une des tables, ayant à sa droite la régente et tout autour la majorité des disciples. M^{me} Malauve en dirigeait une autre. Le Chaminant, patriarche de la noblesse sénestoise, et Tronquin, défenseur de la cité, trônaient au centre des deux dernières.

On se sentait gai, heureux. L'apparat est une épreuve, et l'épreuve cessait. Les yeux racontaient aux estomacs que le souper serait exquis, car des pièces de venaison disposées par avance avaient permis au cuisinier royal de déployer une fantaisie à la Piranèse. Dans les carafes transparentes, les vins, pierreries liquides, producteurs de joie et d'images, étincelaient. Parmi les invités, la confusion des petites chaises, s'agitait une nuée de valets en culottes courtes, rapides et affables ; Louise et André, bousculés, ahuris, prirent le parti de se tenir à part, d'admirer le travail des autres.

Grâce aux potages fumants, il se fit un grand silence où l'on n'entendait que les éclats de rire bruyants d'Eucrate placé avec une foule d'enfants au bout de la table de Tronquin. On avait compté, mais en vain, sur la sévérité du général. Il laissait faire, comme Fabius et Koutouzow, sachant que la vraie gaité, pétilllement du bonheur, et plus courte que la mousse du champagne, ne se boit guère qu'aux premiers âges et dans des verres minuscules.

Par la joie des jeunes, les vieux se déridèrent. De table à table ce furent des cris, des interpellations moqueuses. Tous, travailleurs et désœuvrés, oubliant leur sérieux, leur frivole, se laissèrent aller, loin des philosophies et des poses, à saisir la minute bienveillante. Des causeries générales s'établirent, châteaux de cartes où chacun

apportait son morceau brillant et fragile. Des galanteries furent chuchotées. On put voir, ô miracle, Würmer regarder langoureusement sa voisine, brune beauté de Séneste, et déchiffrer avec peine l'inscription bilingue qu'est un visage de jolie femme. Faldati l'Italien ne laissait pas ses pieds immobiles; Monlay et Caldius flattaient la régente, et M^{me} Félicie Malauve, heureuse d'un court répit, se laissait aller à sourire, loin du terrible regard conjugal.

L'*Astre noir* nageait en pleine béatitude. Les cuillerées du merveilleux potage, n'était-ce pas sa gloire même qu'il avalait, qu'il savourait et qu'il sentait descendre en lui? « Je suis à mon zénith, » songeait-il, et il voyait mentalement une sphère énorme et sombre dominant une fourmière humaine.

Il y eut du vacarme. L'excellent docteur Aldébrat, médecin de la cour et de la ville, retenu tard par ses travaux et dont la place était restée vide, arrivait. Il était trapu, pesant, d'une figure sévère aux larges méplats où la soixantaine traçait hardiment ses sillons, et deux yeux bleus, d'un bleu sans bornes, menaient par un trajet d'azur toute la nature à son puissant cerveau : « Voilà celui de mes concitoyens auquel je dois le plus grand bien, la santé, » cria Malauve après l'obligatoire accolade. Son orgueil dilaté tenait à affirmer publiquement que chaque nouveau venu était sa chose. Aldébrat, qu'une timidité vaniteuse et le fait d'arriver du dehors parmi des gens attablés rendait assez gauche, salua la régente, M^{me} Malauve avec une effusion embarrassée, serra des mains tendues et gagna péniblement sa place au milieu de l'animation universelle et des toasts qui commençaient.

Ce qui, dans cette réunion, frappait des observateurs attentifs tels que Faldati, Tronquin et Monlay, c'était que le héros de la fête, malgré tout l'appareil familial, semblait n'aimer personne et être peu aimé. Sa femme, son fils, sa belle-fille, son petit-fils même étaient loin de lui et

prenaient de cette célébration du génie une part de convenance, non une part de tendresse. Gaston Malaube regardait sa jolie femme placée entre Caldius et Méron avec la jalousie soupçonneuse des amoureux qui sont des faibles. Marie Malaube riait en s'inclinant vers le jeune homme et son fin visage de brune prenait un air attentif quand le pauvre Bilboquet lui adressait la parole. Qu'elles lui semblaient amères, les bouchées, à Caldius, depuis l'insuccès de sa poésie. De plus, lorsque le bruit faisait trêve, que l'animation languissait, il entendait la voix vibrante de l'*Astre noir*, auquel une cible, un bouffon étaient absolument nécessaires, l'interpeller grossièrement sur sa figure, son crâne et ses efforts lyriques, le ridiculiser de toute manière. Ces satires choquantes et faciles gênaient l'assemblée, mais Malaube s'y acharnait avec une singulière persistance, récompensé par les seuls rires de quelques disciples bassement flâgorneurs.

Toutes les causeries cessèrent à la fois, et, tandis que les domestiques allumaient les premiers candélabres, la cendre de la nuit voltigeant menue et rapide, on entendit les modulations aiguës d'une flûte jointes aux accords pincés d'une harpe. La flûte était aux mains longues et nerveuses de la petite paralytique Clotilde; la harpe était tenue par Tronquin lui-même, plus maigre encore près du majestueux instrument et qui, sans crainte du ridicule, préludait au ballet d'*Eucrate*. Il jouait avec certitude, froideur et minutie, un calme imperturbable. Les tristes yeux de la jeune fille s'allumaient de lueurs étranges, son idéal passant dans les sonorités, et les spectateurs pouvaient voir, lorsque son jeu cédait aux phrases de la harpe, sa tête douloureuse et grave s'incliner un peu en arrière, ses narines palpitantes humer joyeusement l'air du soir, l'atmosphère extra-humaine des pays musicaux.

Les convives éloignés des musiciens se levèrent. Le groupe ironique, mélodieux et touchant passait de la

lumière à l'ombre suivant le hasard des petites flammes mobiles. Le souffle pur de la poésie mêlé à la fraîcheur nocturne courba les âmes et les épaules frissonnèrent. Le jardin parut enchanté. En même temps, comme les ténèbres allaient vaincre, le disque de la lune s'éclaira d'argent mat, magie instantanée. Mille rayons harmoniques, attirés par les sons nets et purs de la flûte ou tremblant sur les timbres multiples de la harpe, pénétrèrent les taillis et les cœurs. L'ardeur des riches flambeaux tantôt montait droite et tantôt vacillait. Il y eut chez tous les esprits une vraie communion artistique. Bien plus que la fête d'un homme illustre, une belle et légère cadence joint les aspirations, exalte les enthousiasmes et rafraîchit les sens blasés « ... Bravo!... Bravo!... Bravo!! » Les mains battirent quand le morceau finit. Presque sans intervalle la jeune fille et le vieillard, renouant le charme, continuèrent.

Maintenant la harpe et la flûte se poursuivaient d'une rapidité merveilleuse. La phrase que l'une délimitait, l'autre la reprenait en trilles et variations. C'était une dentelle aérienne avec un point fort, un point faible, partie nette et partie mousseuse, qui se créait sur les métiers de l'oreille, vivait d'une vie intense et courte, puis mourait laissant une tristesse. Et les doigts fuselés de Clotilde couraient : les petits pieds de Tronquin marquaient méthodiquement la mesure, tandis que le passé, le présent, l'avenir, se tissaient en douce mélodie.

L'extase était générale quand un rauque, un incompréhensible, un épouvantable grognement brisa brutalement le charme et changea cette enceinte de béatitude en une atmosphère malade. On vit le vieux Le Chaminant se lever, bousculer ceux qui l'entouraient de ses bras grands ouverts, moulin frénétique, et il hurlait des phrases sans suite, des séries de syllabes gutturales qui semblaient les versets d'une litanie bouddhique : *Ma baratabaratabarara*. Sa figure placide était devenue féroce, tous ses

traits subitement grimaçaient ; ses gestes impulsifs avaient les saccades sèches d'un mannequin. Avant qu'on pût le retenir, il jeta par terre un flambeau. Ce coin de terreur et de demi-ténèbres se trouva celui des enfants, qui poussèrent des cris stridents, brisants, et portèrent l'angoisse et le vacarme au centuple. En une seconde, les mouvements de l'assemblée avaient fait volte-face. La musique était loin des oreilles. Les arbres, le festin, l'argent lunaire, tout devint sinistre comme une prophétie désastreuse. On put penser d'abord à un accident, puis à une plaisanterie, puis que Le Chaminant était ivre. Mais quelques esprits perspicaces. Tronquin, Aldébrat, Malauve, ne s'y trompèrent point dès l'abord. Le Chaminant n'était jamais gris, ne faisait jamais de farce. Et ce langage épileptique, ces syllabes analogues et terribles. Il était devenu fou.

Les assistants suivaient ce drame tumultueux, les yeux agrandis par la terreur, l'âme figée. Le Chaminant continuait sa gesticulation de Polichinelle. Aldébrat s'était précipité sur lui, aidé des domestiques et l'on maintenait les terribles secousses dont ses clameurs semblaient avoir besoin. Il vociférait d'effroyables injures ponctuées de son périodique et sinistre *Marabara Marabatada*. « Vous êtes tous des bandits, scélérats ; *marabara*. Toi surtout, Malauve. C'est toi qui me tournas, *marabara tourna bara*, la tête. Laissez-moi ; je vais le tuer, lui la cause, je suis en proie aux philosophes *sopha marabara*. » Alors le sentiment qu'il était devenu fou atteignit à la certitude et remplit les cœurs d'horreur triste. L'impression dégradante et pénible qu'entraîne un pareil spectacle est ineffaçable et troublera désormais l'existence. Chacun se sentit proche de lui, entraîné par ses girations d'aliéné. Les sombres carrefours du cerveau, où s'agite l'assemblée des inconséquences, où se presse le troupeau noir de nos actions et de nos rêves, parurent, comme le paysage, éclairés d'une lueur louche. Dans les

esprits sont des tables servies que l'on doit, à la suite d'une catastrophe, bousculer parfois à la hâte. Bien des femmes nerveuses inurmurèrent mentalement *Marabara*, avec une angoisse indicible.

On entraîna Le Chaminant à la force des poignets. Plusieurs parents l'accompagnèrent à son domicile : « Ce ne sera rien, rien du tout, n'est-ce pas ? » disait Malaue à Aldébrat, et l'on ne savait trop pourquoi un rictus plissait sa bouche aux lèvres irréprochables. C'était un fait que toujours, en face des morts, des accidents, à la réception d'un faire part, à l'annonce d'un désastre, Malaue avait un besoin de gaieté extraordinaire. Il ne s'en rendait même plus compte et s'y laissait aller devant les familles affligées, à la stupeur générale. Et tandis que les domestiques et le docteur maintenaient Le Chaminant, dont les yeux vacillaient, dont l'écume blanchissait la trogne contractée, tandis que d'autres lui serraient les pieds avec la brutalité atroce qui s'abat sur l'être sans défense, le fou comme le cadavre, et qui est comme une réviviscence de cette haine de l'homme que recouvre mal un faible vernis civilisé, tandis que des groupes chuchotaient, que les cris des enfants cédaient aux larmes et ceux des femmes aux crises de nerfs, Malaue répétait à demi-voix et souriant de son sourire étrange : « Cela ne sera *mara bara*, ne sera rien du tout. » Il en arrivait à siffloter en écho les syllabes hors langage de l'infortuné Le Chaminant.

La surprise et l'effroi passés, il y eut une gêne atroce : on ne savait que faire : achever le repas ou partir ; on se rassit machinalement. Les places ne furent plus observées. Les enfants se réfugiaient près de leurs parents, comme s'ils craignaient un nouveau drame, et le reste se groupa suivant ses sympathies. « Oui, c'est affreux, affreux, » répétait la régente d'un ton sec à quelques admirateurs qui, par une confusion générale de l'assemblée, prenaient Le Chaminant pour une sorte de prince consort et offraient des condoléances, surpris de

cette mauvaise humeur. Irritée, certes, la belle Clotilde l'était. Cette fête qu'elle avait organisée elle-même était gâchée. Elle haïssait Le Chaminant, elle l'aurait souhaité mort, pour le punir d'être devenu fou là, à table, d'une manière aussi stupide et déconcertante.

L'*Astre noir*, sa mauvaise gaité disparue, était aussi dans une rage folle et son ton devenait patelin, indice chez lui de la fureur, tandis qu'il enfilait des *C'est épouvantable* indifférents et promenait ses mains nerveuses sur les poils touffus de sa barbe. Fréquemment, il redressait sa forte taille, l'orgueil accompagnant toutes ses passions. La superstition fermentait en son âme. Ce banquet interrompu, quel mauvais présage ! Puis Le Chaminant dirigeait la gazette ; qui donc ferait l'article le lendemain ? Et plus il cherchait une issue, une diversion à cette désagréable aventure, plus il s'ingéniait, moins il trouvait.

On entendit la voix perçante d'Eucrate qui interpellait Tronquin : « Explique-moi, général, pourquoi qu'il se disait en proie aux philosophes ? »

Et tout le monde éclata de rire.

C'était la détente forcée, naturelle. C'était, donnée par la foule, l'explication du tic sinistre de Malauve. Le rire apparaît alors comme une revanche de la fatalité, le besoin qu'ont les hommes et surtout les masses de se croire libres, et d'échapper, ne fût-ce qu'une seconde fictive, aux griffes sanglantes du destin.

Aussitôt, dans cette maison singulière, saturée de pensées et de discussions, la logique reprit ses droits. Tronquin, vexé d'avoir interrompu son air de harpe, dit d'un accent assez incisif pour se faire écouter de tous : « Le *Silencieux* (c'était le surnom que lui donnaient ses élèves tacticiens) demande la parole. Notre ami Le Chaminant eut raison dans son accès de folie. Il a été en proie aux philosophes, ou plutôt, car il serait vain de rendre des êtres responsables d'un état d'esprit, à la philosophie. Sa

tête, mon cher Malauve, n'était pas faite pour enfermer beaucoup de concepts. Alors elle a éclaté... comme une bombe. » Puis tout bas, pour lui-même, il ajouta : « La trajectoire de la folie, mêmes lois que les explosifs, » car Tronquin donnait fréquemment à ses paroles des corollaires chuchotés.

« Est-ce ma faute ? » riposta l'*Astre noir*. J'ai toujours ménagé Le Chaminant. Je ne lui ai jamais ouvert les portes des grands mystères ; demandez à cette jeunesse. Puis votre théorie pêche par la base. — Il se servit un verre de champagne. — Les esprits sont des coupes. On ne dépasse point leur contenance. Je bois au rétablissement de notre pauvre et cher ami, rétablissement qui ne tardera guère, si j'en crois le pronostic du savant Aldébrat.

— N'empêche, reprit Monlay, et son accent anglais donnait de l'humour à ses affirmations, n'empêche que certaines personnes ne sont pas susceptibles de certaines connaissances, qu'il y a des têtes solides et d'autres faibles.

— Alors, c'est un réquisitoire ! — Les yeux de Malauve étincelèrent. — En vérité vous donnez à mon surnom de l'*Astre noir* une signification sinistre. Non, messieurs, sachez-le tous, il n'y a pas d'inconvénient à se jeter dans la philosophie. La folie n'est point un excès ; elle est un manque ; c'est pourquoi l'étude des fous n'apprend rien, c'est pourquoi ils sont si loin du génie. On trouve chez eux du déchet, du dégradé, du corrompu ; on n'y trouve jamais du hardi ni du net, parce qu'il faut au génie, au talent, à n'importe quelle manifestation à la fois spontanée et laborieuse, sagesse et coordination. Quant à moi, je hais les fous, les monstres ne m'intéressent point, et je complète mon toast en buvant à l'ordre et à la beauté dans le monde. »

Aldébrat reparut et prévenant toutes les questions : « Cela va déjà mieux : je l'ai fait coucher, maintenir au

repos ; j'espère que la folie n'est pas définitive et qu'on pourra enrayer l'accès. Mais vous, ma chère enfant ? — il s'adressait à la petite paralytique dont le visage gardait une angoisse infinie. — Oh ! j'ai cru m'évanouir, mais c'est passé. Pauvre Le Chaminant, je l'aimais bien. » La harpe était encore debout dans sa sveltesse, la flûte près d'elle sur une chaise, et des bougies bousculées au milieu du bronhaha avaient versé sur le bois doré de l'instrument de larges gouttes de cire blanche.

« Aldébrat, tirez-nous d'un doute. Le général Tronquin et Monlay ici présents accusent ma philosophie et, derrière elle, le philosophe, d'avoir sur le tard trop bourré l'esprit de Le Chaminant. Notre pauvre ami serait ainsi notre victime, et, d'après la loi morale, cet éclat de folie au milieu de notre fête deviendrait notre punition. »

On écoutait cette causerie enragée sur un événement aussi frais, et personne ne songeait à s'en étonner. Une catastrophe soudaine fait perdre les pôles de la vie et l'équilibre du raisonnement.

« Oh ! fit Aldébrat en s'asseyant avec un grand geste ; vous me prenez à l'improviste. Je crois à la prédisposition. Pourtant Le Chaminant était à coup sûr un homme rangé, méticuleux, logique et paraissant très éloigné du moindre trouble cérébral. Quand tout Séneste s'entretenait de hauts problèmes, il raillait la métaphysique. Il y est venu sur le tard, n'est-ce pas, Malauve ?

— Certes ; je le vois encore arriver chez moi, me déclarant qu'il était mon disciple, désirant changer sa règle de vie, passer aux méditations que je recommande. Tout de suite il m'intéressa. Mais je me méfiais ; c'était de la pâte faite, un homme, ce n'était plus un jeune homme.

— Eh, mais, ricana Tronquin, c'est ce que nous disions : la pâte a trop levé. Depuis quelque temps d'ailleurs, il parlait avec beaucoup de volubilité et enchainait des choses décousues ; si Votre Majesté se rappelle, il y a huit jours...

— Maintenant, vous allez trouver qu'il était fou depuis sa naissance, » répondit avec brusquerie la régente. Elle froissa nerveusement sa robe, se leva, courut vers sa filleule, M^{me} Malauve, Marie et Gaston, groupés près de la même table parmi toutes les dames de Séneste.

Malgré le clair de lune et les flambeaux, la nuit semblait gagner par l'obscurité des problèmes. Les hommes s'étaient rapprochés et faisaient cercle autour des causeurs, et les enfants passaient du jardin au salon, ou les bonnes les emmenaient coucher.

La plupart emportaient dans leurs petites cervelles ce spectacle de la folie subite, tableau atroce et froid qui plus tard leur gâcherait maints plaisirs, envahirait leurs rêves et souvent leur réalité. Il suffit d'une tristesse fortement plantée dès l'enfance pour ramifier sur toute une vie d'homme et faire un pessimiste ou une détraquée de qui aurait été un bon vivant, une honnête mère de famille. Eucrate était resté. Il écoutait avec une curiosité vive.

« En ce cas, reprit Malauve frappant la table de son poing dur, ce n'est pas seulement la philosophie qu'il faut bannir, mais toutes les sciences. Vous Würmer, vous Faldati, vous Monlay, avez pu aussi créer des fous. Ceux-ci sont comme les criminels, réactifs d'une société et d'un état de choses. Le multiple a en eux plus de retentissement que l'individuel. On devient fou par la pression d'une série de causes extérieures au moins autant que par l'impulsion intime, le travail des méninges et des cellules. Le fou est souvent pierre de touche d'un milieu. Bilboquet, qu'en penses-tu ?

— Mon bon maître, je suis de votre avis.

— Alors, tu ne crains pas que je te rende jamais gâteux, ni par mon enseignement, ni par mes plaisanteries ?

— Je ne le crains pas. — Caldus intimidé fit le geste négatif de la tête plus qu'il n'articula les paroles.

— Écoutez bien ceci. — Malauve se leva et appuya son grand corps de la main sur la table, comme lorsqu'il com-

mençait une dissertation. A ce moment il était beau, tout son visage de chat effarouché illuminé d'une intelligence incendiaire. — Il y a les vrais fous comme Le Chaminant, qui ont un accès, plusieurs accès, et des intervalles d'affaissement. Ceux-là n'offrent point d'intérêt, qu'ils aient été ou non en proie aux philosophes. Mais il y a les bizarres, les frontières, les demi-détraqués qui jamais peut-être ne le deviendront complètement et sont alors en tout des précurseurs, des inventeurs et des ouvreurs de route que l'on méprise en les pillant parce qu'ils regorgent d'idées et de trouvailles. Il faudrait un autre terme pour désigner ceux-ci, ne jamais les confondre avec les premiers. On a classé les minéraux, les animaux, les plantes, personne encore n'a classé les esprits, et l'ordre s'est appliqué à tout, sauf à la substance même qui crée l'ordre, l'impose à la nature; je parle de ce gâteau blanc, le cerveau. »

Une fusée, puis deux, puis trois interrompirent ces discours : « Ah ! ah ! » cria Eucrate en sautant et battant des mains. — « Ah ! oh ! ah ! » répétèrent des voix de femmes sur des tons cristallins ou graves. Les domestiques débarrassaient les tables, multipliaient et changeaient les lumières, apportaient le café, les cigares. On avait oublié le feu d'artifice et il se rappelait tout à coup. Dans le ciel des étoiles éphémères éclataient, se pulvérisaient en une pluie d'astres et de mondes nouveaux, des comètes giraient furieusement, puis retombaient vers l'abîme universel. Au dehors, des bruits de foule, cris, bousculades et musiques, accompagnaient les pétarades des chandelles romaines. Les silhouettes demi-distinctes des causeurs, des femmes et des arbres s'illuminaient soudain de leurs boréales, lorsqu'un bouquet multipliait les étincelles et faisait vivre d'une vie instantanée toute une cosmogonie scintillante et factice. Cependant les véritables astres, groupés autour de la lune, pierreries des purs espaces, considéraient paternellement ces frêles imitations humaines. Et de temps à

autre une étoile filante semblait la prolongation d'une fusée, et le départ pour l'inconnu, le formidable et l'éternel d'un jeu d'enfant, d'une amusette.

Un souffle plus chaud passa dans l'air; un malaise physique gagna les cœurs, raviva l'angoisse morale encore récente, et d'énormes masses noires, des nuages amoncelés dévorèrent peu à peu la lune et les étoiles.

Pendant le crépitement des flammèches tous ces hommes de haute intelligence avaient la tête en l'air, posture décourageante et sublime, et, comme il arrivait à Pascal, ressentaient épouvante et faiblesse. Pourquoi se trouvaient-ils là célébrant une petite gloire humaine? L'*Astre noir* était bien peu de chose à côté des astres réels et brillants autour desquels gravitaient des planètes. Sa pensée, vis-à-vis de la pensée universelle, ne montait pas plus haut que la fusée par rapport à Orion, Arcturus ou les autres héros stellaires. Le monde moral, si compliqués que soient ses rapports, si nécessaires que soient ses lois, ne comporte point pour notre sensibilité la grandeur et l'énergie du monde astral. L'œil qui se dirige au dedans voit moins profond et moins loin que le regard tourné vers le dehors, et la contemplation extérieure, malgré les efforts et les évolutions de la pensée, domptera toujours l'analyse.

Malauve redevenu bon enfant admirait le feu d'artifice, saisissait dans ses bras Eucrate, et, prouvant sa verte vieillesse, le poussait des deux mains tendues dans la direction des étoiles. Le jardin était parsemé de groupes confus, telle l'humanité aux premiers âges, où l'on se cherchait, l'on s'appelait pour admirer les météores. De plus en plus l'atmosphère devenait chaude et lourde.

Comme un bouquet plus splendide que les autres arrosait le firmament d'aigrettes et de lames diamantines, un sourd roulement se fit entendre, suivi d'une crépitation de fusillade, et le ciel entier s'éclaira. L'orage enfin éclatait. Par les légères vérandas vitrées, tremblantes encore de

la secousse, on se réfugia dans le salon et ce fut l'heure du départ. Chacun s'avançait vers le maître de la maison, lui souhaitait une bonne nuit, parfait anniversaire, prolongation dans l'avenir des joies glorieuses du présent. Il accueillait ces adieux et ces témoignages avec une mélancolie souriante. Était-ce la folie de Le Chaminant, ou la célébration achevée, ou cette température accablante jointe à l'excitation du banquet? Mais pour la première fois, le grand homme, au zénith de son destin, sentait la possibilité d'une chute et un peu d'amertume filtrait sur son cœur robuste, quelque trouble rayait l'impassible miroir de son intellect, tandis qu'il saluait ses invités empressés vers leurs logis et les hôtels voisins. Vu l'exigüité de la demeure, Monlay et Faldati jouissaient seuls de l'hospitalité de l'*Astre noir*. D'ailleurs, ils le quittèrent avec les autres, et montèrent directement dans leurs chambres, laissant la famille aux épanchements intimes.

Malauve voyait peu les personnes et entendait à peine leurs paroles complimenteuses, mais il sentait à merveille leurs poignées de main et jugeait comme dans une balance la vénération et le dévouement véritables. La petite paume moite de la régente le fit sourire : « A demain bien exactement, » murmura-t-elle très vite. Celle de Caldus un peu révoltée l'étonna. Les mains timides des disciples et déterminées, craquantes et chaudes de quelques admirateurs lui plurent, mais celle d'Aldébrat l'agaçait, fuyante et douceuse, et il n'aimait pas non plus l'aigre pichette de Tronquin qui dérobait aussitôt ses doigts secs comme une nichée de jeunes lézards.

Maintenant il était seul avec les siens. L'aspect moral changeait : « Bonsoir, mon père, dit Gaston sur un ton de tristesse morne. — Bonsoir, mon père, » répéta Marie Malauve, l'effleurant de ses lèvres fines au souvenir frais et cuisant. Eucrate seul, naturel et peu gêné, sauta au cou du grand-père, mais plus mollement que tout à l'heure. Sa vivacité plongeait dans le sommeil et les poings sur les

yeux, la tête ballottante, il disparut par la porte de l'escalier.

Louise essayait de remettre un peu d'ordre dans la pièce désorganisée : « Allons, ma pauvre Louise, viens me coucher, » soupira la douce Clotilde qu'on avait presque oubliée au moment du feu d'artifice et qui, sans Tronquin, serait restée au jardin sous l'orage. Soutenue par sa mère d'un côté et par sa bonne de l'autre, elle quitta son douloureux fauteuil. *L'Astre noir* tourné vers la *Mélancholia* d'Albert Durer, qu'il appelait sa prière du soir, eut, en embrassant sa fille, la sensation du déchet de la race, de la main maudite appuyée sur la demeure illustre et qui comprime, écrase l'entourage en caressant la pièce centrale. *Mélancholia* assise en belles étoffes lamées, aux riches plis cassants, devant ce ciel fulgurant, ce soleil sombre et mystique, *Mélancholia*, quel est cet animal à tes pieds, près d'instruments rompus, qui sommeille la tête dans ses pattes? N'est-ce point la soumission aux lois compensatrices, la résultante des efforts trop vastes, et par ce soir de fête et d'orage, la svelte, la souffreteuse Clotilde aux yeux profonds? Il baisa son front pur sans mot dire, aussi le front rude et ridé de sa femme, puis les regarda s'éloigner pas à pas, la mère et la bonne soutenant l'enfant, deux dévouements attentifs, deux charités plus hautes que le génie.

Il restait livré à sa foule intérieure. La pluie ruisselait à grand fracas, inondait le jardin, les vérandas avec des bruits divers, piétinement sur le gravier, écrasement en larges gouttes sur les vitres. Pendant quelques minutes il tambourina les carreaux où se formaient mille petits torrents, songeant sans savoir pourquoi aux papiers d'enveloppe des fusées sous la boue, à ses admirateurs trempés, au gâchis des choses glorieuses. Il dit adieu à *Mélancholia* et se dirigea vers le corridor où une bougie allumée l'attendait suivant l'habitude. Il monta l'escalier quatre à quatre, extraordinaire d'agilité malgré son âge, maître des

nerfs, maître des muscles. Au premier palier il poussa une porte et se trouva dans sa chambre.

Cette pièce était nue comme le salon, d'après la théorie célèbre qui voulait que la pensée fût le seul revêtement des murs. Sur le bois verni bleu très propre étaient gravées en noir des devises. Dans la demi-obscurité elles prenaient un air d'arabesques, joignaient à l'écriture l'ornement. Le lit était une couchette de fer large et simple, garnie de draps rudes. Malauve, bien que sensuel, aimait les rugueux contacts. Très peu de meubles, quelques chaises, deux fauteuils et une table. Partout des livres accumulés en une sorte de fouillis méthodique, empilés de façons diverses, débordant les bibliothèques, mais suivant une certaine harmonie de lecture et de réflexion.

Sitôt entré, il alluma sa lampe et put lire au plafond dans cette série de rosaces concentriques que projettent la lueur et le cercle du verre : « *L'homme qui s'écoute entend un glas.* » Ce lui fut un avertissement. Il ne fallait pas trop s'écouter ; il alla à la fenêtre, l'ouvrit toute grande.

Les arbres étaient tordus par un ouragan chaud qui envoyait jusqu'au premier étage un mince gravier mêlé de poussière. Ils formaient une masse noire et confuse moutonnant à peine sous ce ciel d'encre. La pluie tombait si droite qu'il n'en pénétrait pas une goutte ; elle était large, drue et irrésistible. A intervalles fixes, de trois ou quatre points du ciel, partaient des lueurs violettes, des projections d'une acuité immédiate et vibranté. Malauve voyait alors dans un détail prodigieux un coin d'horizon, un bout de plaine, la lisière de Bois-Frémis, les grottes du Tourbillon, jusqu'à gauche du pays de France, à droite aux frontières allemandes.

Comment ces bandes idéales séparaient-elles deux races si diverses avec une pareille netteté ? Si vite que pensât sa pensée, l'éclair durait encore moins qu'elle. Il se renouvelait, comme reissu de lui-même en plus éphémère

et rapide. La pluie triplait de violence et un déchirement se faisait dans les sonorités aériennes. Cette artillerie électrique partait des deux frontières de Séneste, tumultueux présage d'une guerre future et prouvait dans les nuages mêmes le fougueux patriotisme des pôles de nom contraire, la lutte, impitoyable jusque par leur jonction, du positif, du négatif. C'était un écroulement assourdissant de bombardes, un déluge de bruit, un tremblement de l'éther. Le grand homme éprouvait une dilatation, une joie extrême. Il aimait l'élément, son action dominatrice. Il avait un tempérament combatif et hardi, mais chez lui le courage, comme toutes les autres facultés, s'était réfugié moitié dans la pensée et moitié dans le sexe. Pour atteindre une femme, il eût traversé l'enfer; pour aboutir à un raisonnement, il eût mille fois risqué la foudre. C'est par un tel état d'esprit que l'homme casse le dogme, délie les préjugés, débride les traditions, se fait admirer, maudire et craindre, mais brise en même temps le fatalisme, se sent libre, divinement, puisqu'il pense la liberté même.

Ses idées tourbillonnaient parmi les cascades de la pluie, du tonnerre et de l'ouragan. Il jouissait des apparitions lointaines de paysages et de concepts, de la trépidation ambiante et intime, de ce ruissellement d'eau qui semble vider notre angoisse, la projeter sur la terre humide, rajeunie, pénétrée. Par cet excès de la nature il arrivait à l'état de compréhension passive cher au Bouddha et aux vrais sages. Les forces élémentaires s'accumulaient dans son âme. Il participait à leur amplitude.

Tout à coup il devina derrière lui la présence de quelque chose, émanation bizarre de l'au-delà ou de l'être. Et, se retournant, il vit à la lueur d'un éclair un petit vieillard à la mine fière et triste, debout dans une attitude fatidique : « Monsieur, monsieur, susurra une voix flûtée, vous n'avez ni la vérité ni le bonheur et vous n'en savez point la route. » Prrrt... le vieillard disparut. On pouvait frapper le sol, battre les murailles, secouer la porte, tra-

verser l'air avec les mains, il n'en restait pas un atome, à peine un souvenir. Malauve était impressionné. Il n'avait jamais d'hallucinations. Il croyait à toute la démence possible du naturel, à tout l'inouï des phénomènes accessibles ou inaccessibles à nos sens. Il pensait même que, notre faculté de comprendre s'aiguissant, le domaine de l'extraordinaire augmenterait. Mais jusque-là le surnaturel lui avait paru enfantin, et il trouvait certains bouts d'avenue de sa pensée indécis et voilés, à fleur d'abîmes, bien plus impressionnants que les spectres, larves, fantômes imaginés par de pauvres esprits terre à terre, péniblement construits de débris de réalité. — Que signifiait cette apparition ? L'orage s'éloignait : son tambour se voilait d'un crêpe : les éclairs devenaient bougies ; la pluie s'apaisant faisait flaque. Il ferma la fenêtre ; la lampe fumait. Ce fut odeur, décor, état de sorcière. Il se mit à rire, puis trouva son rire bien strident. Il n'était pourtant pas arrivé à l'anniversaire de sa soixantième année pour tomber aussitôt dans le gâtisme : « Monsieur, monsieur, vous n'avez ni la vérité ni le bonheur et vous n'en savez pas la route. » Cela lui parut désormais faire partie de sa chambre. Il prit un morceau de fusain, l'écrivit sur le mur, entre deux encyclopédies, puis l'effaça. La formule était triste. Il aurait voulu finir cette journée par une sorte d'examen de conscience. Il n'en eut pas le courage. Il se sentait brisé, en proie à des émotions contradictoires. Il se déshabilla à la hâte, s'agenouilla au pied de son lit et là fit vingt-cinq signes de croix, pas un de plus, pas un de moins, reste superstitieux de sa petite enfance. Il ne croyait plus, riait haut des savants qui restent orthodoxes. Depuis longtemps il avait abandonné la prière, pensant que le fait même de vivre est une invocation perpétuelle. Mais il lui était resté la crainte des plus grands malheurs s'il ne faisait point ses vingt-cinq signes de croix. Ensuite il souffla sa lampe, se jeta dans son lit, passa un bras sous le traversin et comprit qu'il aurait du mal à dormir, car l'image

de Marie Malauve, sa belle-fille, qu'il déshabillait mentalement pièce à pièce, se présentait à sa mémoire, et sa haine contre cet imbécile de Gaston, son fils, qui à ce moment même la possédait, s'en accrut. Alors s'intercala la silhouette moins désirable, mais charmante et si fraîche pour un cœur sénile, de cette gracieuse Suzette de Soirre. Il la verrait le lendemain, puis il irait à son théâtre... Tiens, la route... La route de la vérité... du bonheur... Une plaine immense et des fanfares...

L'*Astre noir* s'était endormi. Un ronflement sonore remplaça la conscience, tandis que les particules de pensée, de bruit, de réel et de rêve se rejoignaient par tourbillons dans la pièce obscure, commençaient leur danse furtive et qu'au dehors l'élément se reposait de ses efforts à terrifier l'homme.

CHAPITRE II

FEMME. — JEUNE FILLE. — CITÉ

L'éclatant vacarme d'un réveille-matin tira l'*Astre noir* du sommeil. Il lui sembla entendre la brutale, l'atroce répétition de syllabes qu'égrenait dans son accès le pauvre Le Chaminant. Il se leva, regarda l'heure : cinq heures et demie. Il était en retard, car à six heures il fallait être au palais de la régente.

C'était ainsi : ce libre esprit vivait esclave. Il devait chaque matin donner à la gracieuse Clotilde sa leçon de philosophie. Les premiers temps, ç'avait été pour lui une flatterie, un gros orgueil. Ensuite il avait regimbé. L'heure était sévère, l'atmosphère souvent fraîche. Mais ici le tyran apparaissait sous la souveraine : « Je vous enverrai ma voiture. La philosophie ne peut me prendre que le matin ; alors seulement mes idées sont éveillées ; je n'ai pas eu le tracas des affaires. Puis n'êtes-vous pas mon sujet et homme ? Deux raisons pour être à mes ordres. » Et, bon gré mal gré, il fallait tous les jours verser dans la cervelle enthousiaste mais insusceptible d'attention de l'auguste Majesté la dialectique transcendantale de Kant et les monades de Leibniz. — Allons, le métier de grand homme est souvent dur dans une petite principauté, mais le stoïcisme conserve. Et, bondissant du lit avec une vivacité extraordinaire, il plongea d'un seul coup dans l'eau froide sa figure ébouriffée, bouffie de sommeil.

Il était coquet, l'*Astre noir*, soucieux de sa personne

comme une femme; jusqu'à un âge avancé il s'était rasé. Maintenant cette quotidienne contrainte l'ennuyait et c'était un débat parmi ses admiratrices de savoir si le Malauve actuel, extraordinairement barbu et patriarcal, l'emportait sur le Malauve glabre aux traits durs de jadis. Il contemplait attentivement dans la glace ses vifs regards, phares des rides, ses épais sourcils, sa forte encolure. Y avait-il là de quoi plaire aux femmes autrement que par la pensée? Et tandis qu'il polissait ses ongles avec un soin méticuleux, ayant la main belle et s'en servant volontiers pour le geste, il distinguait sur le mur les paroles énigmatiques de la mystérieuse apparition demi effacées, à peine visibles dans un nuage de craie. C'avait été là une minute de sottise et d'enfantillage, la faute de l'orage sans doute, de Le Chaminant et de l'état fébrile où tout le monde se trouvait. Au moment où, ses habits passés à la hâte, il ouvrait sa fenêtre, donnait de l'air sur un jour splendide et pur, lamé d'or après les pluies de la veille, on frappa timidement à la porte. Louise avait la main plus rude. Il ouvrit brusquement lui-même et fut stupéfait de voir entrer Eucrate : « Comment, toi debout, toi le paresseux qui ronfles d'ordinaire jusqu'à dix heures! » Le petit grelottait de la fenêtre ouverte et du froid matinal; ses regards brillaient d'une flamme intellectuelle comme ceux de son grand-père, mais plus ardente encore, activée par l'avenir, tandis que sur ceux de Malauve tombaient les cendres du passé : « Voyons, parle. Qu'est-ce qui t'arrête ?

— Grand-père, pardonne-moi d'avance. — La petite voix héréditaire et cassante se faisait douce. — Je couche dans la chambre à côté de grand'mère Félicie, et j'ai entendu quand tu l'as tant grondée. Eh bien, toute cette nuit encore elle m'a empêché de dormir parce qu'elle sanglotait et je n'osais pas entrer la consoler.

— Ah ça, gamin, de quoi te mêles-tu?

— Oh, écoute. Je m'imaginai sa vieille figure mouil-

lée de larmes, et je suis sûr que c'est à cause de toi que j'aime bien qu'elle se désespère. Je ne veux rien dire aux autres, mais il faut que je parle à quelqu'un, alors je te le dis à toi et je te supplie, grand-père, d'aller l'embrasser.»

Eucrate tomba à genoux. Il était maigre, dans un petit costume marin, majestueux dans sa peine, d'attitudes classiques. L'*Astre noir* regarda une seconde en silence cet être chétif, impressionnable et vibrant, et un peu de pitié perça son cœur dur. Puis son égoïsme suivait le fil héréditaire. Eucrate était un de ses ouvrages. Il portait le titre de sa plus chère conception : « Allons, en voilà assez, dit-il d'un ton demi-sévère. Tu mériterais d'être puni, car les enfants doivent vivre avec les enfants et tu te mêles trop des grandes personnes. J'irai embrasser ta grand'mère. Ce sera fini.

— Oh, tout de suite, grand-père, tout de suite. Cela me déchire, sâ pauvre figure, je ne puis me l'arracher de l'idée. Je serai si heureux si tu y vas. Cette belle journée ne sera plus sombre.

— Petit tyran, petit diable, petit poète — l'*Astre* lui caressant les cheveux le releva. — Sois heureux, j'y vais. Toi, cours donc te recoucher, et dors un peu, ça te calmera. Sois tranquille, tu auras plus tard d'autres chagrins plus sérieux. » Eucrate l'embrassa passionnément, disparut, et Malaube songeur monta chez sa femme.

En cet homme le sens esthétique dominait de beaucoup le sentiment moral. Il la trouva vraiment affreuse et comique au saut du lit, la triste M^{me} Malaube, et, tandis qu'il lui adressait quelques paroles, non venues du cœur, mais bien du désir de la paix, il se demandait pourquoi avoir lié sa vie à cet être disgracieux et banal, à ce souffre-douleur sans révolte. Il lui en voulait aujourd'hui de tous les chagrins qu'il lui avait causés, de toutes les tortures qu'il lui infligeait depuis leur mariage, et sa laideur était un perpétuel reproche. Il avait creusé chaque ride au couteau.

Il prit à droite dans l'étroit corridor, frappa, entra chez sa fille. Clotilde Malaube était encore couchée et lisait, ses rideaux grands ouverts. Elle avait la folie de la lecture. Elle dévorait en un jour des volumes entiers, rendait compte à son père des massives encyclopédies qui se publiaient à l'époque. Elle savait plusieurs langues, dont l'hébreu et le grec. Sa perpétuelle immobilité ne lui laissait comme distraction que l'étude, et, quand Malaube avait besoin d'un renseignement, c'était elle qui le lui apportait, net, précis, coloré. A cette minute même elle était plongée dans une revue allemande, traçait des marques au crayon rouge, biffait, soulignait, et son regard parcourait nerveusement les pages : « Bonjour, père. — Bonjour, Clotilde. Tu diras à Monlay, Faldati et aux autres que je serai absent toute la journée et ne rentrerai que pour dîner. J'ai besoin d'être un peu seul avec moi-même, de secouer cette poussière de gens et d'hommages. Il faut que j'assiste à la répétition de *Prométhée*, que je prenne des nouvelles de Le Chaminant. Tu as reçu les épreuves de la gazette sur la cérémonie d'hier? Pauvre Le Chaminant, il me manquera beaucoup. Clotilde, surveille Eucrate. Tu as de l'influence sur cet enfant. Il est d'une nervosité extraordinaire, inquiétante. Adieu, ma fille. — Adieu, mon père. » Elle l'écoutait avec respect, mais on sentait qu'entre eux des choses étaient brisées. Clotilde, observatrice attentive des minuties comme le sont les infirmes, habile aux ciselures du cœur, prompt à manier toutes les délicatesses dans des doigts au tact aiguë, jugeait l'*Astre noir* d'une tout autre manière que l'Europe pensante, laquelle prenait des élans d'enthousiasme et d'imagination philosophique pour un trop-plein de sensibilité.

Malaube descendit, décacheta une foule de lettres retardataires et de télégrammes de félicitations qui n'avaient pu être lus la veille au dîner, par suite de ce qu'il appelait mentalement le fâcheux épisode. Louise, levée dès quatre

heures, apporta le chocolat et le verre d'eau fraîche qui constituaient chaque matin l'ordinaire du grand homme. Il engloutissait le pain dans le chocolat d'abord, puis dans sa bouche, avec une voracité de lion, et ses fortes mâchoires broyaient la mie juteuse aussi violemment que son esprit broyait les concepts ou sa plume les adversaires : « Prévenez M. Gaston, Louise, que je suis prêt. Nous sommes en retard aujourd'hui. »

Gaston Malauve, secrétaire particulier de la régente, ce qui était l'occasion d'un gros traitement, apparut avec l'allure froide et guindée qui créait à cette maison une atmosphère spéciale. Dès l'enfance il avait été brusqué et dominé par son père qui le considérait comme une brute, la honte de la famille, et ne se gênait pas pour le dire, ajoutant qu'il était le portrait de sa mère. Quand il faisait une scène à M^{me} Malauve, il lui jetait toujours la stupidité de Gaston à la figure comme une preuve inéluctable de sa parfaite incapacité et, lorsqu'il en causait avec Tronquin ou Aldébrat, il s'écriait comiquement : « On avait-je la tête quand l'ai fait, ce garçon-là ! »

« Ta femme a bien dormi ? » Il se laissait embrasser sans rendre le baiser. « Oui, père — Tant mieux. En route. »

Les chevaux de la régente piaffaient devant la porte, maintenus par un cocher à la livrée superbe. Clotilde entendait royalement l'esclavage. C'était sa propre victoria qui venait tous les matins chercher Malauve. Été comme hiver, le vieux penseur adorait la voiture découverte qui fouette le visage et stimule les idées, à condition qu'elle fût, comme l'était celle-ci, garnie de fourrures et montée sur des ressorts moelleux.

Pendant le trajet, le père et le fils ne se parlaient guère. La fraîche matinée, le ciel d'une pureté calme faisaient tourbillonner la joie dans la lumière et, passé les faubourgs, les prairies et les arbres, mêlant la rosée aux restes de l'orage, créaient un univers de perles étincelantes.

L'*Astre noir* ne réfléchissait point. « Je laisse, disait-il, lorsque mon corps est en mouvement, les spectacles extérieurs s'enfoncer à leur aise dans le vide de l'esprit; ils pénètrent mieux sans la conscience. Plus tard ils arrivent aux pénombres du souvenir, le sourd travail de l'imagination s'accomplit autour d'eux et un bout de chaussée, une hutte, un portail, un clocher, une enfilade d'arbustes deviennent matière à créations poétiques, ou, s'ils se dessèchent, ne gardent que la trame et la série, à constructions métaphysiques. Au contraire, lorsqu'on est immobile, il faut que la pensée circule, il faut lui tracer sa route à l'avance, planter des poteaux indicateurs et cultiver ardemment la logique. Ainsi l'observation et l'imagination se trouvent satisfaites, s'entraident, se nourrissent et ne s'appauvrissent point. »

A cette heure matinale, les rues étaient désertes; mais, hors de la banlieue, on voyait quelques paysans quitter les faubourgs pour leurs travaux. Tous, engourdis ou allègres, reconnaissaient Malauve et le saluaient, pleins d'admiration pour un homme qui écrivait sur le papier des choses telles qu'à sa fête la fière souveraine se dérangeait et qu'on tirait des feux d'artifice. Ensuite commençaient les fortifications bizarres et redoutables de Tronquin, car ce petit État était, grâce à son général, le modèle des pays défendus, un porc-épic d'acier. « Plus on est neutre, plus il faut être armé. » Tel était l'axiome du duc de Séneste. Il avait imaginé un système de bastions, de fortins et retranchements compliqués qui hérissaient la campagne de silhouettes invraisemblables et rudes. Partout des tourelles, des contreforts et des fossés, bourreaux du paysage, mais d'un cachet spécial. L'*Astre noir* appelait la stratégie la logique combative du sol. Il avait du respect pour Tronquin et admirait ces travaux sur lesquels nul ne lésinait, la cité étant extrêmement riche et patriote. A ces habitants pléthoriques les impôts les plus lourds, mais sagement répartis, ne faisaient qu'un office de saignée.

Les travaux apparents cessaient. On traversait de belles allées de marronniers qu'agitait le passage de la voiture. Malauve, ennemi des animaux, avait aussi la haine des arbres parce qu'ils vivent trop longtemps. Son aptitude à tout humaniser lui faisait trouver leurs rugueuses silhouettes ironiques et il adorait Dante, inventeur de la forêt merveilleuse où le sang coule de chaque branchette. La sève n'était-elle pas du sang volé à l'homme?

Les fiers chevaux hennissant et soufflant dans l'air limpide où leurs haleines faisaient vapeur enfilèrent au grand trot une avenue de platanes plus large que les autres. Elle menait à l'entrée du palais. De chaque côté s'étendaient d'immenses pelouses garnies de canons. Devant le perron majestueux, tout en marbre, auquel s'arrêta la voiture, deux soldats présentèrent les armes. L'édifice lui-même tenait le milieu entre le château fort et la résidence de campagne. Il était à une vieille demeure ce que le cuirassé est au bateau à voiles, la forme des mâts devenue tourelles, tout vain ornement banni, et retournait aux donjons féodaux par une élégance défensive. La somptueuse antichambre où le père et le fils se séparèrent était une salle d'armures et de trophées qui étincelaient sur des tapisseries admirables.

Trois coups de timbre retentirent. Gaston Malauve prit un grand escalier à droite, l'*Astre noir* un colimaçon dissimulé sous une tenture, qui menait aux appartements particuliers de la régente. Il avait là ses entrées perpétuelles. Lui seul et Tronquin jouissaient d'une semblable faveur.

La régente n'était pas encore dans le boudoir où il pénétra. Il fixa d'un œil distrait le Bouddha en bois doré qui projetait sa sage et discrète attitude sur la table aux leçons. Eût-il, le bon Çakya-Mouni, dérangé sa vie régulière et ses contemplations délicates pour satisfaire le vain caprice d'une souveraine élégante et semi-amoureuse? Certes, la prison était aimable. Le goût le plus clair, le

plus harmonieux animait cette pièce d'études. Les souples ramages verts, sur un fond jaune encadré dans des baguettes et des meubles d'un noir absolu, tapissaient une charmante antithèse. Clotilde avait le soin d'assortir les couleurs, les bibelots, les soieries. Le soulèvement d'un rideau furtif laissa passer la souveraine elle-même.

Elle était vêtue de nuances appropriées à son boudoir et au penseur qu'elle étudiait. Quelquefois même elle changeait les étoffes des murs lorsque changeait le philosophe, et actuellement Leibniz représentait pour elle un adorable peignoir mauve ruisselant de dentelles où ondulait sa délicate personne. Avec son casque de cheveux blonds relevés sur une nuque exquise, sa démarche hardie, révélatrice de jambes parfaites, ses mains soignées, ses mules agiles, elle était vraiment tentante, et descendue du trône vers la chair quand Malauve incliné lui baisa les doigts. Mais, sous son sourire aimable et les premières paroles de banalité qu'elle lui adressa, il devenait un petit volcan; les yeux lançaient des laves.

Elle avait mal dormi, ruminé toute la nuit les rapports qu'on lui faisait sur Suzanne de Soirre. Sa fiévreuse imagination exagérait tout et ne lui représentait rien qu'au paroxysme. Elle jetait tous les manches après toutes les cognées et se dépitait vite. Aussi avait-elle tourné et retourné son corps charmant mille et mille fois dans les draps d'une douceur énervante à l'idée que son philosophe, sa chose, distrayait le meilleur de lui-même vers une sottise. Elle avait débattu l'éternelle question : « Est-ce que je l'aime » que l'on n'agit que quand on aime. Impatiente du lit, elle s'était levée, avait essayé de lire avec rage; mais elle jetait les livres les uns après les autres et elle sentait le froid venir parce qu'elle ne savait comment allumer le feu, et ne voulait pas mettre les dames d'honneur au courant de ses agitations. Puis, comme elle était veuve depuis longtemps et que ses fantasmagories cérébrales tenaient beaucoup à un grand

manque, elle avait pensé à des folies. Enfin, elle s'était recouchée mécontente de tout et de tous, endormie, réveillée de même, et ses paupières fines, un peu bistrées, gardaient la trace de l'insomnie soucieuse.

Ici l'*Astre noir* perdait toute morgue, presque toute volonté. Profonde influence des milieux ! Tel militaire, courageux dans tel paysage, sera faible et lâche dans tel autre. La bizarrerie de cette femme le déroutait et annihilait sa conduite à lui, le logicien. Cet homme d'une si forte imagination avait un sens pratique admirable. Des qualités tyranniques il possédait jusqu'à la flexibilité transitoire, attendant le moment propice pour étrangler l'ennemi, annihiler le futur rival et bousculer l'indifférent. Mais ces dons, fils de Machiavel, on ne peut les mettre en pratique qu'avec des adversaires dignes de soi. Or il se trouvait en face de la régente dans la situation d'un duelliste habile vis-à-vis d'un bretteur furieux et sans méthode. Celui-ci bat l'air de son arme, bondit, choque toutes les règles, menace à la fois toutes les places d'une peau convoitée, et comment parer des coups imprévus ? Ainsi l'expérience de Malauve se brisait à la lunatique de Clotilde.

« Pas mal ! » répondit-elle brusquement aux questions sur sa santé. Puis : « Au travail ; vous devez être pressé. Je le suis aussi. C'est fort bien. » — En même temps l'œil devenait scrutateur. Ils s'assirent à la petite table chargée de livres, elle à droite, tournée vers lui, et parlèrent de Le Chaminant : « Quelle catastrophe ! Je passerai moi-même prendre de ses nouvelles. En tout cas, j'ai donné des ordres pour que la gazette fasse de la fête un récit convenable, c'est l'important. Voyons, ajouta l'*Astre noir* d'un air bon enfant qu'il prenait parfois dans ce boudoir et qui n'avait aucun rapport avec sa physionomie de tous les jours, parlons un peu de nos *monades*. » Il sentait l'éloquence lui venir avec la joie d'éviter une scène redoutable.

« Ah ! oui, ces monades. Elles vous tiennent au cœur, mon cher philosophe ; vous êtes imbu, je crois, des doctrines de Leibniz.

— J'avoue qu'il eut surtout de l'influence sur ma jeunesse et jusqu'au dégagement de ma personnalité, » dit Malauve, interloqué par ce brusque début. Et il apercevait par la petite fenêtre aux rideaux jaunes et transparents un coin du curieux paysage, partie rustique et partie militaire, sorti tout armé de la cervelle de Tronquin.

La régente était campée droite dans son fauteuil. Son peignoir flottait un peu au-dessus des chevilles d'une finesse ciselée et la trépidation d'un pied minuscule témoignait de l'agitation intérieure. « Ne vous froissez pas, grand homme. Je ne dis pas que le génie de Séneste ait plagié le génie de Hanovre. Je trouve seulement que cette doctrine d'un atome à la fois moral et physique, telle que vous me la développiez avant-hier, me paraît l'axe de plusieurs de vos concepts. D'ailleurs, on ne peut pas toujours inventer, mon cher. Il y a un cul-de-sac où tous les esprits aboutissent. A un certain niveau, on se ressemble.

— Sans doute. Rappelez-vous que Leibniz avait l'esprit d'un homme d'action. Je vous ai exposé ses théories sur une campagne d'Égypte, théories qu'il soumit à Louis XIV ; mais il y fallait Napoléon. Les imaginatifs ne sont jamais compris que par les imaginatifs. Ici éclate la nécessité de bien connaître la vie d'un homme, d'un héros surtout, dirait Carlyle. Il est à prévoir qu'un cerveau de cet ordre accordera une grande place au mouvement. Et, en effet, les lois du mouvement tourmentent Leibniz. Il est dans l'ordre philosophique un nomade fixé, tel Descartes. Au lieu que Spinoza et Kant vous représentent le type parfait du sédentaire réfléchissant. M'écoutez-vous, me suivez-vous ?

— Oui et non. Vous avez la voix dure et la conception nette. Mais vous êtes elliptique et je suis femme, et les

femmes n'aiment pas l'ellipse. C'est une sornioiserie de la pensée.

— Il me semble, Majesté, que je reçois ce matin une leçon d'épigrammes plus que je n'en donne une de philosophie.

— Était-ce un passionné, votre Leibniz ?

— Je le suppose.

— Était-il volage ? Donnez-moi des détails sur ses aventures.

— Je suis peu renseigné, je l'avoue, mais en quoi vous intéresse-t-il ?...

— En quoi ? — Clotilde se leva et se mit à marcher fiévreusement. — Aussi bien, mon cher, il vaut mieux vous le dire tout de suite. Rien ne dégrade, ne ridiculise un penseur comme de savoir qu'il trotte après le premier jupon venu. A quoi sert d'avoir tant d'esprit si l'esprit ne domine pas la matière ?

— Revenons à nos monades. » La voix de l'*Astre noir* dépouillant son enveloppe empruntée de velours, reprit toute sa dureté d'un coup, et il jeta sur sa souveraine un regard haineux et froid.

— « Je me moque des monades en ce moment. Je parle pour votre gloire qui m'appartient un peu, je pense, et qui dépend de votre réputation. On vous dit l'amant de Suzanne de Soirre. Or le père de cette jeune fille est à moitié gâteux. Or un homme de votre âge et de votre valeur joue un rôle grotesque, un peu vil, quand il court après le déshonneur d'une vierge et le sien propre. »

Malauve ferma le livre, se leva aussi, réprimant une fureur violente : « Majesté, je ne puis vous manquer de respect, mais je ne dois pas non plus m'entendre parler ainsi.

— Restez, restez, je le veux. M'entendez-vous ? je l'ordonne. Ah ! vous croyez que parce que je suis indulgente à vos faiblesses, que je vous admire, que je vous choie, j'autoriserai de vous toutes les fredaines. Je suis reine de

Séneste, monsieur. Tout ce qui est ici m'appartient, vous et tout le reste. Et je vous briserai comme ceci si vous refusez de m'écouter quand je vous fais l'honneur de vous parler raison ». Elle attrapa une figurine de Saxe et la jeta en miettes sur le plancher. La petite bergère rose et blanche alla rejoindre l'infini moléculaire.

Du coup, Malauve resta cloué au sol. Il la savait emportée, outrancière, mais il n'aurait jamais cru qu'en quelques minutes la fureur de cette jolie femme monterait à un pareil ton. Dans sa propre colère s'infiltra un vif sentiment de la beauté. Le geste par lequel elle venait de casser ce bibelot était ample et dévastateur. La rage ne l'amoindrissait pas; les mouvements passaient par l'harmonie des muscles. Et, tandis qu'elle marchait à grands pas, le visage illuminé d'indignation, son cou gracieux gonflé de reproches, il songeait, sans bien écouter la série de ses phrases illogiques, qu'il y avait sans doute là du désir, qu'il était aimé plus et autrement qu'il n'avait cru, que peut-être l'adresse suprême eût été d'amortir par des baisers cette colère demi-feinte. Mais, ô respect de la tradition, il n'osait pas. Elle était la régente. On se prosterne à ces jolis pieds; on ne les embrasse pas, tandis qu'une main nerveuse ôte les frémissantes pantoufles.

Clotilde avait des rages d'écume et de brusques retours. D'emblée elle allait trop haut. Deux interlocuteurs furieux tracent dans leurs accès deux courbes inverses dont l'une monte quand l'autre descend; impossible d'échapper à cette loi.

— Et avec qui et pour qui ces rendez-vous stupides? Je vous le demande. Pour une intrigante qui, comme intelligence, ne vaut pas mieux que votre femme et n'a même pas l'excuse de tenir droit votre ménage, de vous être dévouée et fidèle.

— Mais je n'aime pas Suzanne de Soirre, affirma le philosophe, frappant du poing la table, ce qui fit bondir *la Monadologie*, et scandant les syllabes au marteau.

— Ah! vous ne l'aimez pas, et vous êtes homme à passer vos journées, journées dérobées à votre œuvre, près d'une indifférente, vous lui faites porter des lettres par Caldius. En voilà encore un naïf de se faire ainsi votre commissionnaire, votre patito, pour la façon dont vous le récompensez. Ah! vous n'aimez pas Suzanne de Soirre et vous échangez avec elle une correspondance régulière, bien que vous la voyiez journellement.

— Et quand je l'aimerais? Suis-je prisonnier à Séneste! Jusqu'ici vous m'avez comblé de bienfaits, traité comme un père qu'on admire, mais vous ne voulez pas, j'espère, vous payer en tyrannie de toute la reconnaissance que je vous dois. Mon esprit est libre. Son indépendance est fameuse. Vous l'avez favorisée. Et maintenant, je ne sais sur quels extraordinaires soupçons, quels espionnages indignes vous suspectez une liaison purement cérébrale, comme celle qui m'attache à vous, et vous la tournez au crime! Je serai franc. Oui, je suis vicieux. C'est au plus profond de mon être et comme l'intelligence de l'amour, car le fond de la nature c'est le vice. C'est là le feu qui m'anime et passe dans mes conceptions les plus abstraites. Mais je ne mêle pas les genres. Je chercherais des filles, j'en aurais à mon théâtre, je n'irais pas gâcher ma vie et ma réputation.

— Tout ce que vous direz m'est égal. Vous êtes menteur aussi avec vos réticences, vos échappatoires, vos inventions de traduction russe. Seulement, rappelez-vous bien ceci : vous êtes un peu ma chose, et, quoique bonne, je suis volontaire, et trahie, surtout de cette façon, je serais terrible. Suzanne de Soirre et vous êtes dans mes mains. Eh bien, si peu à peu vous ne vous séparez pas d'elle, ne brisez pas ces liens intellectuels ou autres, dans votre intérêt je me chargerai de la rupture. Et vous vous en repentirez. Voilà. Ceci m'a échappé, je suis sortie de mon naturel. Je vous aime bien. J'ai cru qu'il fallait vous dire ce que je vous ai dit. Obéissez-moi. Donnez-moi

cette preuve de respect, de soumission, la seule chose que je vous demande en échange de tant de services, et tout ira bien, et, sûre de votre fidélité, vous aurez en moi une alliée fidèle. »

Clotilde se reprenait, étonnée elle-même de sa brusque algarade. L'*Astre noir* s'inclina : « Je vous obéirai, mais il faudra du temps. Cela même ferait parler si je quittais brusquement la maison des de Soirre. J'agirai peu à peu : mon Dieu, que vous êtes singulière !

— Je suis ainsi, mon cher : je le montre rarement. Allez, je vaux bien les plus compliquées qui font votre admiration et votre plaisir. Et maintenant, reprenons Leibniz. » Elle ramassa elle-même *la Monadologie*, se replaça dans son fauteuil. Malauve se rassit. Personne ne lui avait jamais parlé sur ce ton. Du coup la personnalité de Clotilde lui parut plus haute et il se mit à la désirer. Mais elle avait de l'âge, quoiqu'elle fût belle, et ce qui l'attachait à la frêle Suzanne était autrement profond.

La leçon continua comme si rien ne s'était passé, et tous deux y portèrent toute leur attention par le fait de la gêne morale qu'ils éprouvaient, où Leibniz faisait comme un tiers. Une seule fois, au milieu d'une tirade, Clotilde se penchant avec grâce lui dit très vite : « Irez-vous aujourd'hui ? — Forcément, j'ai promis ; mais soyez tranquille... » Quel parti prendrait-il ? Il l'ignorait. Il fallait toujours gagner du temps : « Et surtout ne vous mêlez de rien. » Puis, comme si Leibniz eût pu les entendre, il renoua promptement la savante dissertation.

La chaleur entraînait peu à peu dans le petit boudoir. Le soleil d'août est brûlant de bonne heure. Ses rayons se plaisaient aux caprices du changeant peignoir de soie mauve, tissaient les cheveux de la nuque en un réseau d'or fin. La tiédeur, la nuit mauvaise, l'effort d'une scène récente assoupissaient un peu la charmante souveraine. Peut-être aussi Leibniz y était-il pour quelque chose, car, chez cette créature enfiévrée, l'amour de la philoso-

phie était, comme le reste, une plante de Fakir vite éclosée, tôt fanée. Elle faisait les plus grands efforts pour maintenir ses paupières relevées sur ses yeux. L'*Astre noir* s'en aperçut avec joie. Mais il ne voulait point avoir l'air de la hâte. Aussi étendit-il, développa-t-il ses arguments avec une aisance parfaite. Puis, arrivé à une conclusion, il ferma le livre, se leva, baisa la jolie main tendue : « A demain ; je serai plus d'aplomb qu'aujourd'hui. Votre fête m'a fatiguée. L'enthousiasme brise. Rappelez-vous vos promesses. » Là, au moment de partir, dans ce boudoir, seul avec ce corps royal qu'il sentait l'aimer, allait-il faire quelque tentative ? Le respect encore l'emporta et il quitta la pièce brodée. Oh, la femme ! Être fantasque qu'il faut saisir, qui, quelquefois honnête et prude, se donnera en une minute de trouble physique, sous l'empire d'une émotion ou d'une catastrophe ! Il savait bien des choses, l'illustre Malauve, mais il en avait perdu le sens du spontané, ce sens qui rend le petit Chérubin supérieur au duc d'Almaviva et qui brise les plans les mieux conçus, souvent les plus pervers, par une hardiesse heureuse, une non réflexion, un sourire.

Hors du fascinant palais, sa présence d'esprit lui revint. Il refusa la voiture qui l'attendait. Il avait besoin d'éclaircir ses idées par la marche : c'était, sur une question de cet ordre, la première manifestation tyrannique et violente de Clotilde, et lui avait cédé de suite. Stupéfié par cette brutalité même, il n'avait pas eu le courage de discuter, de réserver son droit. Il revoyait le saxe en morceaux, la silhouette irritée ; quel joli geste ! D'ailleurs qu'é pouvait-il faire ? Refuser ; nettement désobéir. Clotilde avait de la rancune ; elle était toute-puissante ; quels ennuis ! Quitter Séneste, exposer Suzanne à mille dangers. Et lui, que serait-il devenu ? Sa pièce en répétition, son théâtre, ce théâtre qu'il tenait des libéralités de la régente et de souscripteurs suscités par elle. Non, il était impossible d'agir autrement qu'il ne le faisait.

Il repassait par les allées d'arbres parcourues tout à l'heure en voiture. L'aspect audacieux au plein soleil du majestueux palais, que gardaient des canons luisants et menaçants, sortait de toute chose convenue, comme lui-même, comme la régente, comme la situation où il se trouvait, maître de bouleverser l'Europe par ses écrits et non maître d'aimer idéalement une frêle jeune fille enthousiaste. L'image de Suzanne se dessina dans son esprit avec vigueur, en plein relief. Elle avait les cheveux châtons, oui châtain clair. Qu'il est difficile de reconstituer ces nuances mousseuses admirées pourtant chaque jour. Ainsi la gamme était complète, puisqu'il aimait sensuellement sa brune belle-fille, Marie Malauve, qu'il était dominé par la blonde souveraine, sans compter ces mille inconnues dont les portraits lui arrivaient. La fatuité faisait battre plus fort ce cœur trop jeune pour une vieille poitrine. Soixante ans de la veille : peu de jours à vivre encore. Un labeur tenace l'avait écarté de la vie sensible, et maintenant il se refuserait le rare paradis d'être adoré et de toutes les manières par une fleur adorable et fraîche !

Cependant ses regards parcouraient les originaux environs fortifiés. Séneste était une province à part. Y avait-il là un sol spécial, ou bien les citoyens prêtaient-ils leur propre singularité à la petite confédération destinée un jour ou l'autre, quel dommage, à être absorbée, dévorée par l'Allemagne ou la France, ses puissantes voisines ?

Pour arriver à la maison des de Soirre, autre extrémité de la ville, il fallait traverser les faubourgs. Malgré la chaleur, Malauve marchait d'un pas allègre ; il ôtait de temps en temps le feutre à larges bords qui seyait si bien à son étrange physionomie et passait le mouchoir sur ses cheveux blancs, son vaste front, son rugueux visage. La joie de retrouver Suzanne et le plaisir du beau matin donnaient à sa mémoire force, souplesse et clarté. Il percevait finement, plus loin que l'apparence des choses, et

sans fatigue son esprit joignait le réel à la rêverie, s'entraînait des objets aux raisons. Aux laboureurs, ouvriers et bourgeois qui le saluaient au passage, il répondait un bonjour affable. Quelquefois un cocher, menant des étrangers en voiture à la visite du parc et du palais, le désignait à ses voyageurs, et il arrivait qu'un appareil photographique happât net l'image du grand homme, fixât pour toujours, grâce à la belle lumière qui perdrait elle, hélas, sa date, la silhouette empressée du célèbre philosophe.

Ce chemin, aujourd'hui bordé de villas souriantes auxquelles de minuscules jardinets faisaient vestibule extérieur, était jadis une suite de terrains vagues, ornés d'une mauvaise auberge. Il venait quelquefois déjeuner là avec des camarades. Après un de ces repas arrosés de vins nouveaux, la servante avait paru jolie aux lycéens, et ils l'avaient serrée de près. Mais elle s'était défendue vigoureusement et elle avait envoyé au jeune Malauve, sans respect pour sa grandeur future, un irrésistible soufflet. Cette empreinte lui était restée plusieurs jours brûlante et voluptueuse. Elle s'était ramifiée à la multitude d'idées et d'images qui déjà planaient d'un vol lourd sur l'horizon de son esprit, et c'est ainsi qu'on retrouvait dans la plupart de ses drames, sous divers modes et ornements, l'acte fondamental d'une servante se défendant par un soufflet contre un jeune homme dont le désir s'avive.

Le philosophe songeait avec un respect attendri à ces environs de Séneste, à ces menues aventures qui toutes avaient de son cerveau rejailli dans son œuvre, et qui maintenant, en de lointaines contrées, troublaient d'autres consciences par l'évocation de paysages et de circonstances analogues.

Qu'elle était cocasse l'enfilade de jardinets qui décoraient les maisons de semblable architecture ! Sur un carré de sable rouge des cactus hérissaient leurs pointes

parmi deux ou trois rosiers mornes et des résédas desséchés. Cet assemblage de Lilliput avait un aspect méthodique, rébarbatif, presque guerrier, qui rappelait Tronquin. Il n'était pas étonnant qu'un tel homme fût le produit d'un État où de tels parterres étaient possibles. Et l'esprit de l'*Astre noir*, prompt déformateur des images, s'amusait à voir dans la ville comme une série de signatures où se liraient avec une attention perspicace les traits de caractère de ses grands hommes. La cité manifestait sa force expansive par une marche lente et sûre de l'est à l'ouest et au palais de la régente. Elle rampait depuis cinquante ans vers la campagne et la frontière française, laissait du côté de l'Allemagne des faubourgs pauvres, bientôt déserts, mourant faute d'habitants qui mouraient faute de pain. Tel un serpent quitte sa peau à la mue et la traîne quelque temps derrière lui, inutile et pesant témoignage. Ainsi la pierre dure, qui paraît immobile, s'anime plus que tout le reste sous l'effort de l'incessante activité humaine et participe à son fragile destin. La poussière, fille des monuments, retourne à l'architecture impalpable.

L'aspect changeait. Pour aller chez les de Soirre, il fallait passer par la vieille ville, noyau de Séneste, centre du mystère primitif. Comment et pourquoi, à la suite de guerres nombreuses, un petit lot de Français et d'Allemands, révoltés des luttes stériles, désireux d'un état de choses à la fois avancé et calme, avaient-ils réussi à fonder entre ces deux immenses adversaires ce coin de territoire dont la neutralité reposait sur des traités anciens ? C'étaient, autant du moins que les souvenirs et les textes le laissaient deviner, des esprits très distingués, une élite intellectuelle, fatiguée d'une bourgeoisie figée et corrompue, avide d'une société idéale où l'égalité, la liberté, troquant leur valeur verbale pour une valeur réelle, domineraient l'or et les passions. Parmi eux se trouvaient, d'après certains indices, des possesseurs de secrets terribles concer-

nant la défense du sol, l'empoisonnement des sources et des rivières, des détenteurs d'explosifs inouïs et d'armes morales irrésistibles. C'était sans doute grâce à eux que Français et Allemands, leurs compatriotes, cédant comme toujours à la seule force, avaient consenti à prendre chacun sur son territoire de quoi délimiter l'indépendante Séneste. Dans l'intention de ses fondateurs, ce pays était destiné à assurer la paix européenne, et la fatalité voulait qu'après cinq siècles de calme relatif, ce fût un de leurs descendants qui, en vertu de lois régressives, héritât des dons belliqueux et tactiques, non des aspirations libérales et désintéressées, et fit de Séneste une forteresse modèle, un cuirassé fixe dans les terres. Anomalie étrange, et que Malaube, grand dépouilleur d'archives, avait observée du plus près possible, ces gens de même qualité d'esprit, de désirs semblables, de fortunes équivalentes, cette race artificielle formée de l'élite germanique et française avait, dès la première période, perdu beaucoup de ses facultés intellectuelles, et des inégalités, des distinctions de caste s'y étaient révélées au début. Au bout de quatre ou cinq générations on trouvait des riches et des pauvres, le triste cortège des rivalités fondées sur les besoins et les titres. La ridicule noblesse des Méprisards, dont Le Chaminant était un type adouci, s'était formée à cette époque. De sourdes querelles avaient commencé. Le cadastre des propriétés et la levée des impôts, bien que jadis on eût déclaré s'en passer, donnaient lieu à mille tracasseries. Associés d'abord en une sorte de communauté anarchique, les Sénestois étaient ensuite insensiblement revenus à une constitution républicaine, puis à la forme monarchique, une monarchie douée de pouvoirs à la fois très étendus et très délimités. La régente avait des droits absolus sur la personne de ses sujets et n'en avait aucun sur leurs biens.

Comme tout le monde était primitivement fort instruit, on avait négligé d'inscrire cette obligation dans les

codes. Mais les différences des classes et des fortunes amenèrent alors les pauvres à ce point qu'ils ne savaient ni lire, ni écrire, et les riches, avertis par les expériences du passé, favorisèrent leur ignorance. Or ils furent bien punis de ce calcul égoïste. Parmi les malheureux surgissait brusquement un illuminé. Quand les êtres manquent longtemps de pain, il pousse dans leurs rangs des prophètes. L'illusion chante surtout dans les estomacs vides, et l'État qui veut bannir les dangereux ascètes doit recourir aux soupes fumantes. En outre, leur incohérence concorde merveilleusement au désarroi des foules, et moins celles-ci sont instruites, moins elles opposent les fragiles barrières de la raison aux flots montants du mysticisme. Sur cet illuminé du nom de Barnard, Malauve avait fait des travaux. On possédait maintenant son histoire complète, sauf ces trous dans la marche ascendante d'un prophète ou d'un conquérant qui résultent de notre ignorance quant à leur action sur les masses. Il avait ramené les agitations religieuses parmi les Sénestois, jadis libres-penseurs et tout à fait indépendants. La vie de ce Barnard avait été semblable à celle de tous les réformateurs : la série des troubles hallucinatoires, la phase des prêches et des revendications sociales, les miracles, la persécution et l'emprisonnement. Sorti de captivité après dix années au pain et à l'eau capables d'exaspérer ses théories, il avait eu une fin de patriarche, entouré de disciples et de bénédictions. La classe pauvre avait été bouleversée par ses doctrines. Après sa mort il s'était fondé un culte Barnard qui gagna bientôt plusieurs riches. De là et par la mode, l'entraînement, quantité d'étranges influences, était sortie une architecture qui, d'abord appliquée aux seuls temples barnardistes, avait contaminé les constructions particulières.

Malauve, peut-être le seul qui connût à fond ces détails comme s'il eût assisté à la longue théorie des phénomènes passés, arrivait justement dans la partie de la ville où

s'élevaient les demeures de style Barnard. Elles avaient quelque chose de fruste qui trahissait leur origine plébéienne, et quelque chose d'élégant, de trapu, de surchargé qui leur donnait une vigueur originale d'artisan dominant les règles, secouant les conventions classiques. Elles avançaient sur les rues, ces maisons assez analogues, par plusieurs petits pignons décorés eux-mêmes de larges feuilles, aujourd'hui effacées, effritées, dont il reste seulement l'empreinte, copiées du gros platane dont Séneste a la spécialité. Malaube adorait ce quartier de l'aristocratie vieux jeu, tandis que les faubourgs représentaient l'aristocratie nouvelle.

Quelle émotion n'avait-il pas eue, lui l'indomptable, quand il pénétra pour la première fois chez ces arriérés Méprisards ! Ils s'étaient refusés à le recevoir jusqu'à ce que la régente en eût donné l'ordre formel à toutes les vieilles douairières nasillardes et tremblotantes. C'était là dans cette maison à droite, chez le frère de Le Chaminant. Quelle consécration, quel triomphe ! Honneur plus grand, plus autochtone que d'être admis par un prince étranger, que d'être traduit dans toutes les langues du globe ! Les intérieurs très luxueux faisaient un contraste exquis avec les pierres grises et poreuses dont il dévisageait les antiques, les ridés profils.

Maintenant les rues s'élargissaient, le *style du prophète* devenait rare. On sentait que le mysticisme avait cédé aux sceptiques, que le formulaire et le dogme avaient éteint la foi, et, l'intérêt reprenant le dessus, le long des voies spacieuses et modernes se dressaient des hôtels encore de-ci de-là imbus de barnardisme, mais débarrassés peu à peu de tous ornements superflus et prenant un cachet franchement utilitaire.

L'*Astre noir* songeait en marchant, avec cette rapidité vertigineuse des rêves qui faisait sa force mentale, à la longue kyrielle du passé que le présent traîne après lui. Des hommes de ces âges défunts ont laissé des monuments,

efforts et témoignages de leurs bras, de leurs mains et de leurs cerveaux. Ils ont laissé des manuscrits très jaunes, des institutions qui s'infiltrèrent dans la vie actuelle; ainsi une burlesque coutume donne, en plein régime moderne, une redevance de carottes ou de renards à la gracieuse Clotilde. Ils ont laissé des tours d'esprit qui mènent tel petit gamin jouant au seuil de sa porte, tel bébé endormi dans son berceau; ils ont laissé une répartition du sol, des églises, des habitudes, des manies, des traits de visage, des lois, des façons d'être, des soumissions et des révoltes, qui sont peut-être des filets d'atmosphère nerveuse plus impalpables et plus fluides que tout ce que nos sens nous laissent supposer.

Il arrivait ainsi au carrefour de la Tolérance, la place la plus célèbre de la cité, où il y a une église catholique, un temple protestant et un barnardiste. Les cultes se côtoient sans s'insulter, et c'est un heureux présage de l'indifférence presque générale des Sénestois actuels en matière de religion que cette pacifique juxtaposition des croyances.

Dans cette histoire que ressuscitait rapidement Malauve, bien des plans demeuraient obscurs. Ces actes du passé sont semblables à une foule grouillante et silencieuse : on aperçoit la première rangée, la contraction des premiers visages. Or un éclairage plus puissant nous dévoile des lignes plus profondes, une fourmilière de multitude. Comment saisir les rapports des faits et des êtres qui composent cette foule muette et figée, leurs sentiments mutuels, leurs instincts? Il aurait voulu, le penseur, suivre par sa promenade la marche des heures et des événements, assister à mesure à la lente cadence des phénomènes sociaux. Si les groupes deviennent successifs, l'éclosion fut simultanée et, sur tous les points, tout naquit à la fois. Plusieurs bâtirent leurs maisons, tandis que d'autres faisaient autre chose. Donc il est impossible à un seul de suivre à la piste une société disparue. Une réunion

d'hommes dont chacun s'adapterait spécialement à un axe civilisateur, aurait seule chance de mener à bien pareille étude. Il y faudrait un groupe d'esprits encyclopédiques, non séparés entre eux par les barrières de l'ignorance.

Et l'on raconterait un jour son existence à lui, l'*Astre noir*, ville de chair et d'idées. Et de certains de ses actes lui-même ne se rendait pas plus compte que des aventures de Séneste. Des passants fouleraient ses ambitions, ses remords; des poètes déploreraient ses ténèbres.

Il approchait du quartier habité par Suzanne de Soirre. Les maisons perdaient tout caractère, devenaient essentiellement modernes. Il passa non loin de la sienne et de la place qui portait son nom. Que faisaient à cette heure Monlay et Faldati? Sans doute ils disaient du mal de leur hôte et raillaient la fête de la veille. La haute amie de pierre grise était plus sûre. Il la connaissait depuis toujours, et, à ce tournant d'où on l'apercevait à la dérobée, il retrouvait les émotions de sa jeunesse, quand il rentrait en retard, redoutant une semonce paternelle.

Les boutiques commençaient, pharmacies, papeteries, merceries. Malauve détestait le commerce. Il détestait aussi les animaux et de temps à autre chassait d'un battement de pied un chien ou un chat pelotonné au bon soleil près de la devanture. Sachant ses habitudes, les propriétaires, à son approche, rappelaient ses adversaires à quatre pattes, mais quelquefois leurs efforts étaient vains. Les bêtes, prévoyant ses manières brutales, grinçaient et juraient dans leur langue dès qu'elles l'apercevaient. Cela donnait à son allure quelque chose de diabolique. Sentaient-elles au summum chez ce philosophe le mystérieux élan qui pousse l'humanité à se bâtir un trône de tous les cadavres des autres créatures et à n'aborder certains problèmes qu'après des hécatombes d'animaux? La physiologie est un monstrueux sacrifice au Dieu de la connaissance.

A quelques mètres de la maison de Suzanne de Soirre il

y avait un épais rassemblement. La rue était pleine de gens qui discutaient avec une terreur animée. Il dut traverser cette foule où chacun s'écartait respectueusement pour laisser passer l'illustre philosophe; mais, comme il entendait répéter le mot *écrasé* sur des tons divers, il s'informa de l'accident. Flattées de l'interrogation quatre personnes lui racontèrent à la fois avec une grande volubilité et force gestes l'arrivée d'une voiture au triple galop sur un gamin qui tenait un chien en laisse, le broyage simultané des malheureux. Au centre du groupe Malauve entrevit alors deux loques saignantes. Il joua des condes à travers l'indignation, la pitié, l'horreur, sentiments violemment agités par le cornet du hasard, puis jetés sur l'indifférence, et il se trouva presque au premier plan. Le pauvre mioche avait eu les côtes enfoncées. Le sang raidissait sa petite jaquette que des commères essayaient de lui enlever avec mille précautions d'une jolie délicatesse féminine. Les yeux larges ouverts ne devaient plus voir que l'agonie. Près de lui le chien mourait d'une mort jumelle. L'*Astre noir* se demanda par quelle bizarrerie ce cadavre de bête semblait ridicule, avilissant, en face de ce cadavre humain. Or la foule partageait son opinion, car un passant, d'un coup de pied, écarta brusquement le débris d'animal qui gênait le pansement, hélas posthume, de l'enfant. A cette minute les parents arrivèrent, bondissants, affolés. Ils piétinèrent le chien, eux aussi, et se penchèrent sur leur fils avec quel désespoir, quels rûgissements, quelles larmes! Pourquoi se tordre les mains, se meurtrir la poitrine? Ce qui nous était cher est chose brisée. Pensent-ils ces malheureux refaire de la vie avec leurs sanglots. Une immense compassion fit frémir la foule. Le cœur dur de Malauve en reçut le choc irrésistible. Combien le sentiment l'emporte sur la raison! Combien ce fait en somme banal dominait en intensité et en valeur ses réflexions précédentes! Rien du passé ne trouble les catastrophes. Elles sont soudaines; elles

boivent l'instant, comme le pavé boit le sang qu'elles répandent ; leur magie est dans l'immédiat.

Le père et la mère tournaient maintenant leur détresse en pitié pour eux-mêmes et ils s'embrassaient frénétiquement au-dessus du petit cadavre. C'étaient des gens du peuple, des simples, mais quelle grandeur ! Alors Malaube, chez qui l'instinct théâtral dominait tout, fendit la mince couche de foule qui le séparait encore du drame central, se plaça en face des trois misérables et s'écria d'une voix forte : « Je passais, mes amis, quand s'est abattu ce tonnerre affreux du destin et j'ai vu ce bel enfant aller de la vie à la mort. Il faut que ce coquin soit puni. — Il désignait le cocher, cause du désastre, à l'air stupide, ignoble et poltron, que l'on maintenait en le brutalisant. — Mais il faut aussi que ce père et cette mère soient consolés. Eh bien, je les bénis de toute mon âme et je bénis le pauvre petit, et je vous demande à tous une prière intérieure. » Il y eut un murmure de respect attendri ; les pleurs des parents redoublèrent. Et cependant Malaube resta gêné de ses propres paroles. De quel droit bénissait-il ? Avait-il plus de compassion qu'un quelconque de la foule, un de ces silencieux auxquels il demandait une prière ? Les Sénestois ne s'étonnaient pas encore de son pontificat, qu'il en saisissait déjà lui, par un dédoublement subtil, le côté vide et grotesque.

La foule s'écoulait, la fourmilière humaine, un instant unie par la pitié, reprenait ses allures diverses et ses désirs contradictoires, et Malaube s'en alla, tandis qu'une civière apparaissait au haut de la rue, qu'on soulevait avec précaution la mince dépouille raidie et rouge, et que le cadavre du chien était au ruisseau.

Trois pas plus loin était la maison des de Soirre. *L'Astre noir* traversa d'un bond le petit jardin. Les domestiques avaient été attirés au seuil de la porte par le tumulte du dehors, et sur la première marche de l'escalier il rencontra Suzanne elle-même qui descendait voir ce

qui se passait : « C'est vous, maître ! Oh alors je remonte. » Il la suivit et pénétra dans un boudoir fort différent de celui de la souveraine. Là régnait la plus absolue simplicité, mais rehaussée d'une atmosphère de vrai travail et de recueillement. Des livres, un piano. Partout, aux murs, des portraits de Malauve à toutes les époques de sa vie, jeune et fier lors de son premier cours de philosophie, ou à des congrès de savants, toujours en première ligne, en avancée, dans une solitude glorieuse.

Suzanne s'était assise. Elle avait le teint frais et jeune, deux yeux resplendissants qui ne permettaient point d'analyser sa beauté, une mise simple, un peu sévère, et sa chevelure châtain prenait des reflets d'or et de bronze. Ses manches courtes sur deux bras ronds ajustés à sa frêle personne laissaient voir une chair mate et souple. Son front proéminent décelait l'exaltée. Le philosophe restait debout, considérant tous ces portraits qu'il connaissait cependant par cœur. Mais il ne se lassait jamais de sa personne, fixée par la lumière ou par la réflexion.

— Oh, mon maître, dit-elle d'une voix passionnée et serrant fiévreusement le bras de son fauteuil, comme j'aurais voulu assister à cette fête d'hier ! Il paraît que c'était si beau !

— C'était beau, en effet. » L'*Astre noir* se retourna et s'approcha d'elle, lui mit doucement la main sur l'épaule. Elle frissonna. « Vous aussi m'avez manqué, Suzanne. Je t'ai vue en rêve.

— Tu penses donc quelquefois à ton amie absente ! Ah, songer que mon indigne visage traverse les parterres splendides de ton esprit, voilà qui me rend orgueilleuse ! Et comment suis-je quand tu me vois ainsi ?

— Tu es toujours belle, toujours sage. Tu éclaires ma pensée ; c'est un phare qui s'allume. Je suis un privilégié, Suzanne, au déclin de mes jours, d'avoir rencontré ton âme. Il y en eut tant de ce monde, et de proches, et de souveraines qui voltigèrent sans jamais s'atteindre.

— Écoute, maître, — Suzanne se pencha vers lui ; ce fut le délicieux contact d'une peau tiède et jeune et d'un vieux visage. — Écoute : tu ne m'as jamais donné un baiser et je ne t'en ai jamais demandé un, parce que nos cœurs se baisent, s'enlacent et se possèdent, comme deux serpents rouges, mille fois dans chaque seconde. Mais, là, pour ta fête, c'est un symbole, quelque chose d'éloigné, de proche à la fois, d'unique et de très doux. » Ils croisèrent leurs regards si beaux, ces étoiles d'époques différentes, ces petits mondes reflets du monde. L'image de la fine Suzanne se peignait sur les yeux noirs de Malaube, et elle se voyait en lui ; l'image du grand, du sévère Malaube se peignait sur les prunelles grises de Suzanne et lui se voyait en elle. Et par l'approche brûlante de leurs lèvres, l'étrange communion fut complète, parfaitement chaste, mais pleine d'étincelles. Le corps robuste du philosophe tressaillait. Il resta près d'elle, saisit ses mains mignonnes, un peu pâles.

« Que deviendrais-tu, ma Suzanne, si je mourais, ou si tu ne devais plus me revoir ?

— Je mourrais ; je ne pourrais plus me revoir. Tiens, je parle en écho et je suis un écho de toi. Du jour où j'ai lu tes livres, j'ai senti ma vie et ma destinée couler dans leurs lignes légères. Les froides lettres s'animaient. En elles grouillait un monde. Le champ de la nature, jusqu'alors rétréci, m'est devenu vaste, vaste, Il me semble que tu vois tout comme Dieu doit le voir, incessant et immuable, stable et croulant, unique et divers. N'es-tu pas prophète ? Quand tu parles, tu m'exprimes l'inexprimable. Tu es mon atmosphère, mon élément, mon idole. Je ne te réponds pas, je t'invoque.

— Donc tu pourrais peupler mon absence ?

— Non ; maintenant que je t'ai eu près de moi, je ne me contente plus d'un fantôme. Tu as tes mains dans les miennes et cela m'électrise et m'anime. J'y prends de la vie pour jusqu'à ta prochaine visite. Tu sais que je fus

toujours exaltée et mystique. Avant que je t'aie connu, ces élans étaient vagues en moi. Aujourd'hui précisés, ils sont l'Océan. Ils ont un flux, un reflux, un rythme. Tu as fait de Suzanne mille Suzanne. Tu m'as ouvert les portes de l'infini où il y a tant de lumières, tant de reflets et où l'ombre même est phosphorescente. Quand tu n'es pas là, ô mon génie, seule dans ce triste boudoir, nourrissant mes pauvres yeux de tes images (elle détacha une main des siennes, l'autre, gracieux oiseau, voltigea vers les portraits), je n'ai plus que des ardeurs muettes, qu'un sang figé, qu'un cœur mécanique. Ah, prodigieux tisseur de rêves, dans quels pays m'as-tu transportée ! »

Malauve la regardait, l'écoutait, rajeuni, enivré. En face d'elle seulement cessait son analyse. Devant cette adoration pure, son intelligence si vaste, à la perpétuelle rumeur, se taisait. Et il pensait aux menaces, aux ordres de la régente, les trouvait lointains, ridicules.

« Imagine-toi, Suzanne, que ce matin même on m'a défendu de te revoir. La régente, oui, Clotilde, jalouse je ne sais pourquoi des sentiments idéaux que nous avons l'un pour l'autre, voudrait nous séparer.

— Nous séparer ? Ah ! »

Elle eut un beau rire.

« Est-ce qu'on sépare la pensée de l'esprit, le devoir du droit, l'aile de l'air ? Je comprends qu'elle t'aime, Clotilde. N'es-tu pas à tous comme tous sont à toi ! Mais en toi il y a Suzanne. Notre union aérienne a produit un être mystique contre lequel personne ne peut rien, qui ne repose point sur la terre, et qui, lui, ne mourra jamais. Je ne crains point de telles menaces : je te connais trop. On nous épie, on nous surveille, je le sais. Que peut-on surprendre ? Ce qui nous transporte n'est-il pas l'insaisissable ? Et puis, le jour où tu devrais me quitter, car ta destinée est supérieure à la mienne, la mort me serait douce. Elle n'est mauvaise que pour les malheureux ou les petits enfants. Quand on ne sait rien, quand on ignore

le bonheur, on ne devrait pas s'en aller; j'ai eu le bonheur, éclatant, aveuglant, j'en tressaille. Il se renouvelle. Quand la mort sortira de lui, comme le parfum sort de la fleur, ce sera juste et naturel. Je n'aurais nul droit de me plaindre.

— Grands dieux! Te tuer, toi Suzanne, toi si noble, que j'adore, toi si utile à ton père! Comment va-t-il, le pauvre vieux?

— Toujours de même. Il ne reconnaît plus la servante, il ne comprend que ma voix. Quand je lui dis : « Mange, père, » il mange. Si je ne le lui disais plus, il mourrait de faim. C'est un tout, tout petit bébé et qui chaque jour rajeunit de quelques mois. Je l'endors avec des airs qu'il me chantait jadis lui-même, quand je lui restai seule après la mort de ma mère. Ainsi je lui rends ses chansons. Mais ne parlons pas de tristesses, mon maître, puisque tu es là, toi, la joie suprême. Était-il beau, ton livre de fête? Je voulais t'envoyer une petite chose que j'ai écrite pour lui. Puis j'ai eu peur, c'est trop intime. Et j'ai bien fait, puisqu'on me jalouse. Écoute, je vais te chanter cela. J'ai fait la musique aussi. »

Elle se leva, courut à son piano avec une vivacité légère : « De quel immatériel pollen et par quels étranges voyages naquirent, pensait-il, des fleurs aussi rares! Celle-ci par l'instinct a en elle tout ce que j'ai acquis par le labeur et l'exercice outré de l'intelligence. Elle devine la suite de mes idées, elle pressent mes pressentiments. »

Suzanne chantait d'une voix douce et palpitée sa composition lente et primitive :

Le fil de ma vie était un ruisseau venu on ne sait d'où ;
 Il traversait et reflétait de petits paysages bien nets,
 Sauf quand un vent léger lui faisait des rides ou des sourires,
 Où les paysages riaient ou pleuraient.

Un jour mon ruisseau rencontra l'Océan,
 Mon vaste Océan où je meurs toute,

Et depuis il reflète les nuages, les étoiles et l'immensité,
Le ruisseau mêlé à l'Océan, l'Océan mêlé au ruisseau.

Dans les accords passait une tonalité marine; les images et les êtres se rejoignaient par la musique. Malaube, renversé dans un fauteuil et plongé dans une rêverie exquise à laquelle le hondoir, avec sa lumière diffuse, faisait un étroit décor de paysage primitif, Malaube savourait cette nature de Suzanne, fine et dorée et voltigeant, tel un beau papillon spirituel, à la cime des pensées abstraites. Un rien certes pouvait froisser les ailes, et le papillon ferait à terre une mince poussière grise, mais l'élégant insecte ne se posait pas sur la réalité. La menace du sort le plus dur, de la séparation, ne prenait point pour Suzanne un sens brutal. Elle ne s'en faisait point une idée nette.

Le ruisseau mêlé à l'Océan, l'Océan mêlé au ruisseau. Elle avait achevé sa romance. Elle se retourna, sollicitant son approbation, et quand il eut affirmé : « Merci, ma Suzanne, c'est très bien; c'est ce qu'on m'a dit de plus touchant pour ma fête, » ses joues se colorèrent d'un feu vif. Elle adorait ce timbre dur, ne sentait pas derrière lui le sarcasme.

« Qu'as-tu fait, poétique Suzette, depuis que je ne t'ai vue ? »

— J'ai lu et relu la quatrième partie d'*Eucrate*. Comme tu as exprimé, mon maître, les tourments d'un malheureux privé d'expression, d'une sorte d'arbre enflammé d'idées brûlantes et qui se consume d'une ardeur obscure et sans rayonnement. Qu'il est admirable ton Eucrate, ce geyser souterrain qui ne peut s'épancher sur les foules, faire boire tous à la source de vérité qu'il sent couler en lui. »

Ce n'était pas une des moindres joies de Malaube de sentir par elle ses œuvres comprises jusqu'à la fine pointe de l'intellect. Elle parcourait ces cathédrales de la pensée d'un petit pas talonnant et sonore; elle entraît

dans les chapelles latérales, se promenait au maître chœur, montait au clocher et par les tourelles, les ouvertures, envisageait le mystérieux horizon.

Dans *Eucrate*, en effet, Malaube avait voulu rendre les efforts désespérés d'un esprit véhément pour dompter la nature inerte. Il avait montré son héros, prophète en cage, se heurtant partout à l'indifférence et à l'incompréhension, mourant d'épuisement captif de ses images et de ses vastes désirs.

« A propos, que je te montre une chose curieuse : reconnais-tu cette écriture nerveuse ? » Elle prit dans un tiroir un bout de papier, le tendit à Malaube dont le visage expressif devint sérieux, puis passa à la stupeur par le sourire. Il lut tout haut : *Suzanne, je meurs de vous ; vous êtes mon bonheur et il y a longtemps que je ne vous ai vue. Permettez-moi d'aller chez vous ; je ne veux que vous regarder, vous entendre un peu et partir avec un bagage de rêves.* EUCRATE.

— C'est trop fort ! Je savais mon petit-fils un original, mais jamais je n'aurais cru...

— C'est ainsi, dit Suzanne d'un ton attendri. Il m'aime, le pauvre enfant. Eh bien, cela me touche et m'émeut. Moi, ta chose, une parcelle de toi, je suis adorée par ce petit être où il y a de toi aussi. Mystérieuse concordance ! Et cette passion date de loin ! La première fois que je t'ai abordé, sur un chemin d'automne rouge de feuilles mortes, vous veniez à ma rencontre, toi tenant par la main Eucrate, et vous causiez tout en marchant. J'étais résolue à te parler, et mon cœur brisait ma poitrine. Je me suis arrêtée. Je me suis prosternée sur la route. Et en me redressant, car tu me soutenais, j'ai vu d'abord les yeux de ton petit-fils : ces yeux avaient de l'amour : heureux présage ! Alors j'ai relevé la tête et j'ai bu ton regard à pleins bords pour la première fois, comme aujourd'hui. — Elle lui tenait les mains sur les épaules et le fixait de ses claires prunelles.

« J'avais peur que tu ne me comprisses pas ; puis, tous les hommes ont de la chair. Mais en toi l'esprit l'emporte. Tu ne m'as jamais demandé rien... de ce que je t'aurais donné peut-être. Pouvais-je faire la part de mes dons ? Et tu m'as eue bien davantage. Ce mignon Eucrate est resté pour moi tout environné de mes transports, de ma honte à t'aborder ainsi sur un chemin de frissons et d'automne. Lorsqu'il me voit, il tressaille comme quand je te vois. Il y a une fraternité occulte entre nous, et lui la comprend en amour. Tu ne lui parleras jamais de ce papier, n'est-ce pas ? Il est si frêle, ce corps d'enfant ! On le briserait en touchant au cœur.

— Non, jamais, je crois bien. Mon Eucrate ! vivra-t-il ? J'en doute. Il subit l'exaltation d'une race que j'ai épuisée. Il fut tout fleuri dès la graine ; lui et ma fille sont les deux seuls êtres de ma maison pour qui j'aie une réelle tendresse.

— Je la plains cette douce Clotilde, c'est terrible de traverser la vie en infirme. Faut-il qu'elle ait l'âme généreuse pour ne pas voir tout en mal, pour ne vouloir que le bonheur autour d'elle. Elle a deviné ce qui nous unit. A ma dernière visite chez toi, nous avons causé longuement. Elle m'a traitée de folle avec tendresse, disant que tu étais un être exceptionnel dont il fallait tout excuser, mais que si tu n'étais pas l'*Astre noir*, elle ne t'aimerait plus depuis longtemps, car tu rendais sa mère malheureuse. Et je lui ai promis de ne pas venir souvent. Je n'aime point qu'on souffre pour moi. Oh, n'aie pas l'air fâché. Je te dis tout. Tu m'en ferais repentir. Chère Clotilde, elle a la main légère et délicate, va, comme quelqu'un qui a bien souffert.

— Oui, mais il ne faut point qu'elle renverse les rôles et devienne ma mère ou ton conseil. Ah Suzanne, Suzanne, quelle comédie que l'existence ! Et comme près de toi seulement je suis heureux. Certes, j'aimais la gloire. Je l'ai bue, comme une éponge boit l'eau, par tous les pores.

Mais les mille tracas qui l'accompagnent, les petits côtés de la grandeur ! Obligé d'aller chaque matin donner des leçons à cette sottise qui comprend à peine l'alphabet, forcé chaque jour de chasser la mesquinerie, l'araignée qui tisse ses toiles et envahirait vite ma pensée sans un effort continu ! Moi-même me décrocher si difficilement du mal qu'il y a dans l'être et qu'y ajoute à chaque instant l'adulation ou la bassesse environnante ! Tiens, ne pensons plus à tout cela. Je t'ai fait une surprise. Je laisse mes admirateurs se débrouiller à la maison ce matin, et je reste déjeuner avec toi. Seulement je partirai sitôt après pour la représentation de *Prométhée*.

— Quel bonheur ! Attends que je donne les ordres. »

Suzanne sortit avec une vivacité légère, rentra aussitôt et la mystique céda la place à une petite fille enjouée et impétueuse. Elle bousculait ses tiroirs, ses papiers, soumettait à son maître des notes et des ébauches, courait à son piano.

Malauve était ravi de ces voltes. Il trouvait là une nature naturelle où rien n'était feint, avec des alternatives de jeunesse débordante (Suzanne avait vingt-deux ans), de gaieté expansive et des retours d'une mélancolie profonde, d'exaltation spirituelle, un double tissu d'âme.

Une cloche sonna, annonçant le déjeuner. Suzanne tenait une aquarelle représentant *le Tourbillon*, pittoresque coin de Séneste où le fleuve *le Serpent* s'engouffre dans des grottes fortifiées avec une tumultueuse écume. Quelques jours auparavant ils passaient là ensemble une heure brève de délices et Suzanne avait amené sur cette feuille rugueuse l'ardeur même de leurs causeries.

« Es-tu assez romantique ! » disait en souriait l'*Astre noir*. De fait le paysage avait une allure transportée qui racontait l'état d'esprit du peintre. —

« Les endroits où je t'accompagne, ô mon maître, prennent pour mon esprit une couleur à jamais vibrante. Il me semble qu'il y a un ciel sous le ciel, une tempête

par les temps calmes. Les éléments qui sont en toi me déforment ceux de la nature. Vite, à table, ne faisons pas attendre le pauvre vieux. »

Ils entrèrent dans la salle à manger garnie de tapisseries admirables représentant des chasses, la poursuite du cerf, la curée, toute l'animation féodale. Là des seigneurs aux gestes un peu raides entourent des dames aux yeux perçants et les serviteurs avec violence découpent l'animal encore chaud.

Le vieux de Soirre était assis dans un large fauteuil, son domestique debout derrière lui. Ses pensées étaient loin, bien loin, il ne voyait plus le monde extérieur que comme un voyageur endormi d'un lourd sommeil et qui, se soulevant à la station, regarde d'un œil brumeux la brume de la gare, les lanternes promenées, tandis que la machine halette fortement. Pourtant toujours il souriait à Malauve, ce qui plissait d'une étrange manière ses traits cendreaux, ravagés et tremblants, telle une mer morte à mille petites vagues.

Suzanne se plaçait à côté de lui, l'incitait à la nourriture. En face s'asseyait l'*Astre noir*. Bientôt la conversation reprenait entre eux par-dessus la tête du vieil homme qui, de temps à autre, semblait approuver par son éternel sourire.

Elle était bien l'enfant des derniers jours, cette petite de Soirre, dont la passion idéale parfumait le grand philosophe. Elle tenait de l'âge avancé l'infinie compréhension, l'art de saisir l'heure dont on connaît le prix, et la mélancolie des joies hâtives, mais elle avait aussi de la jeunesse l'antithèse gracieuse et forte et cette multiplicité des natures en faisait un être unique, charmant, au calme et profond regard, à la chevelure d'or sombre. Elle avait perdu sa mère jeune et pris l'habitude, son père tombé en enfance, de diriger la maison. Les domestiques lui obéissaient avec un respect admiratif, car elle fascinait tout autour d'elle.

Le soleil déployait à travers la pièce son étincelant éventail. Par lui les tapisseries s'animaient et la férocité des chiens jappeurs, des piqueurs et des cavaliers, la grâce agonisante du cerf, la verdure de la forêt fruste prenaient un relief incomparable. Il caressait amoureusement Suzanne, poudrait sa grâce d'une poussière blonde. Il accentuait la décrépitude du vieux de Soirre, mêlait son ardeur à cette mort prochaine. Quant à Malauve, il le respectait, tous deux étant de même famille par le feu central et le rayonnement.

Cependant l'*Astre noir* appartenait au plus matériel de ces êtres multiples dont nous sommes le confus assemblage. Il mangeait voracement, creusé par sa promenade matinale, sa leçon, la scène de la régente. Il était à la fois d'une raffinée gourmandise et d'une goinfrerie sans bornes. Le contact d'un bon morceau amenait sur son palais, merveilleuse machine à jouissances, des bonheurs comparables à ceux que la musique donnait à son oreille, la vue d'une jolie femme à sa sensualité. Suzanne, qui savait ses goûts et espérait souvent l'aubaine d'un petit repas dérobé aux mille occupations du grand homme, portait à la cuisine une attention particulière. Miracle de la gastronomie ! A mesure que de puissantes bouchées descendaient savoureuses dans l'estomac du philosophe, sa métaphysique diminuait. Il voyait les choses au point de vue réel ; il quittait les nuages, et il avait ainsi des journées disparates, le vide de son ventre coïncidant avec ses aspirations les plus élevées, les plus dénuées de toute contingence, la plénitude le ramenant au sol. Il connaissait cette particularité et tirait des ressources différentes, au point de vue de son œuvre même, de ses digestions ou de leurs intervalles.

« Radiieuse journée, disait Suzanne, comme j'aimerais la passer avec vous... Je sais que c'est impossible. — En présence de son père, et bien qu'il ne pût les comprendre, elle cessait de tutoyer son maître.

— Oui, ma chère, impossible ; je vais à ma répétition. Ces maudits acteurs ! On a toujours des choses à reprendre. »

Ils sortirent de table. Le vieillard y restait selon sa manie. Malaube allait partir. Ils étaient dans l'antichambre debout en face l'un de l'autre.

« Quand te reverrai-je ?

— Hélas, peut-être pas demain. Il faut, malgré tout, que j'apaise la régente. Dans quelques jours. Je t'écrirai ce soir, Suzanne. En m'attendant continue tes notes sur *Eucrate*. Je verrai en quoi elles concordent avec les remarques des étrangers. J'expirerai sous les commentaires. Je ne parle pas des tiens, ce sont des caresses. Mais tous ces savants qui m'accablent de renvois, de rapprochements ! J'ai vu la dernière édition allemande de mes *Circuits de la Justice*. En haut de chaque page deux lignes de texte, et tout le reste en gloses. Aussi cela tient six gros volumes. »

Quand Malaube était sur son œuvre, il devenait intarissable. Elle était son orgueil, sa furie. Elle remplissait pour lui l'univers. Alors tout disparaissait et s'engouffrait dans cette personnalité bouillonnante. Suzanne le laissait dire ; pourtant il eut comme un remords : « Je te parle là de vanités et nous allons nous quitter sans doute pour plusieurs jours. Ah, petite Suzanne, joie de ma vie, aubaine d'un vieillard, ces forces de pensée qui m'agitent encore, je te les dois. Pauvre *Astre noir* ! Ma chaleur s'éteint ! Elle est toute réfugiée au fin fond de moi-même, en un mince noyau, diamant ou rubis ; ce noyau reflète ton image. Adieu ! »

Il l'embrassa sur le front. Elle se serra, se concentra sous ce baiser, d'une étreinte passionnée et mystique. Il lui semblait que les dons les plus précieux de l'humanité glissaient par lui dans tout son être. Elle en était illuminée, parcourue et vibrante, tel le convalescent par le premier rayon de soleil. Il y eut un léger bruit, elle s'écarta ; déjà Malaube était dehors.

Il était dehors et marchait d'un pas égal, alourdi par la digestion. La chaleur était forte, il enlevait fréquemment son large feutre. La ville n'existait plus pour lui, il se repliait en lui-même. Dans son esprit circulaient des formes féminines. Il se réjouissait, oublieux de Suzanne, de voir ses actrices, la belle Marie Lacerna aux traits robustes, qui personnifiait dans ses drames la Force, la Bonté, la Vaillance, enfin de grosses qualités fermes et juvéniles, ou telle de ses ondines et de ses sirènes. Et ce prénom de Marie lui en rappelait un autre mille fois plus désirable, la brune qu'il n'avait jamais eue, qu'il ne pourrait jamais avoir, la femme de son fils... Ah!... Il eut un cri si vif avec un geste de furieux dégoût qu'un enfant qui passait fit un bond de côté. Sa rêverie prenait trop de vigueur pour la rue. Si les admirateurs du prodigieux cerveau avaient pu regarder sous le crâne à cette minute ils auraient été stupéfaits des images uniquement érotiques qui occupaient leur pur génie. Il vivait ainsi sa vie mentale par excès, antithèses et saccades, tantôt transporté d'azur, tantôt obsédé de visions louches.

Il retrouvait les faubourgs, mais d'un autre côté. Les fortifications de Tronquin recommençaient. En somme l'État de Séneste n'était qu'un vaste camp retranché, formé de quatre enceintes ou lignes successives dont la première et la plus redoutable dessinait exactement la frontière, frôlait l'Allemagne et la France. La seconde, la troisième étaient une série de pivots séparés par des intervalles, et la quatrième ou le point central protégeait la ville elle-même et le palais de la régente. Partout des approvisionnements gigantesques, des munitions, des réseaux de fils électriques, des plaques minées sur plusieurs kilomètres, prêtes à fonctionner au premier signal et que Tronquin appelait ses bosquets explosifs et ses volcans virtuels.

Tout à coup les bastions cessaient, aboutissaient à une vaste étendue de campagne. Là s'élevait une construction

grandiose, géométrique, en briques rouges, à l'aveuglant reflet par ce clair soleil d'août. C'était le théâtre. Il avait été bâti expressément pour les pièces de Malauve, ces drames mi-philosophiques, mi-réels, qui firent une telle révolution. La régente avait pris l'initiative d'une souscription universelle. Les Méprisards s'étaient d'abord montrés rétifs. Leur opposition était activée en sous main par Tronquin. Bien qu'admirateur de l'*Astre noir*, le duc de Séneste avait eu un très vif dépit quand on lui avait enjoint de modifier ses lignes de troisième enceinte pour faire place à un théâtre. A ses yeux tout artiste ou philosophe, quel que fût son génie, était au fond un amuseur et un raconteur d'histoires. L'homme d'action le séduisait davantage et il eût donné Goethe pour Frédéric II et Victor Hugo pour Napoléon I^{er}, avec une stupeur et un haussement d'épaules qu'on pût même mettre en balance ces deux formes de l'expansion humaine. Il avait consacré sa vie entière à la défense de Séneste. Il avait créé là un État modèle militaire, sorte de machine infernale intercalée entre deux puissances ennemies, et il se disait fièrement que son pivot central était aussi celui de l'Europe et du monde civilisé. Ses travaux étaient un objet d'admiration générale. On le consultait de tous les pays; en tactique et en stratégie, il était l'arbitre de ses contemporains. On lui devait un code militaire entièrement neuf. Son plaisir était de dresser des plans d'attaque et de défense pour tous les cas possibles de conflagration européenne, et sa tristesse, son désespoir de ne pas diriger une grande guerre. Séneste pouvait lever environ quarante mille hommes valides, tous nécessaires à la défensive. Au moins ses forteresses avaient-elles le cachet de l'imprenable. Les généraux étrangers chamarrés de broderies qui les visitaient hochaient la tête d'un air grave, puis regardaient Tronquin dont la figure plissée revêtait alors un masque de contentement et d'ironie impayables; quelquefois il avait un rire grincé,

parcheminé qui signifiait : « Oui, oui, il faudrait perdre quelques armées avant d'envahir mes bastions. » Et lui, le silencieux, exposait très nettement, de son organe méthodique, les façons dont il avait prévu toutes les attaques, toutes les défaillances, toutes les possibilités de stratagèmes. La nuit il rêvait de citadelles, de tranchées, il concevait des perfectionnements nouveaux, et il n'avait pas de cesse qu'il ne les eût réalisés.

On devine sa stupeur et son mécontentement quand un beau matin la fougueuse Clotilde qui, si elle laissait faire d'habitude son maniaque de Tronquin, mettait avant tout les choses de l'esprit, lui dit, parcourant de ses doigts fins la carte de Séneste : « Ici, cher général, vous supprimerez trois ou quatre casemates. Oui là, sur la troisième enceinte. Nous élevons un théâtre à votre camarade Malauve avec cette inscription : *A la gloire du génie. J'impose les Méprisards.* » Le due de Séneste s'était incliné profondément. Pendant six mois il en avait voulu à l'*Astre noir*. Les souscriptions affluaient, le monument s'était vite construit. Chaque année on donnait une série de représentations exceptionnelles auxquelles accouraient les étrangers, quelques-uns par admiration sincère, beaucoup par mode. Tronquin se désespérait à la pensée du mouvement considérable d'espions que crée un pareil mouvement artistique. Aussi à l'automne, époque des spectacles, il doublait la garde et la police.

En approchant de l'immense bâtisse dont les détails se précisaient peu à peu, Malauve éprouvait un double sentiment : une joie orgueilleuse de voir debout sa forteresse à lui, cette citadelle de la pensée humaine où le monde entier par son élite venait prendre des munitions pour les batailles intellectuelles ; une tristesse de trouver l'ensemble inférieur malgré tout à son rêve. Pourtant on avait bâti sur ses plans. Il avait pu dépenser aussi largement qu'il avait voulu. L'aménagement intérieur, l'aspect extérieur avaient été laissés à sa libre initiative.

Mais quand ce théâtre se dressait dans son imagination, haut, tumultueux et coloré comme les prodigieuses architectures des nuages, il était bien plus beau qu'aujourd'hui. Hélas, ces monstres, nos désirs, aux dimensions gigantesques, à l'attraction infinie, se rapetissent et se déforment quand la réalité les a pris dans ses lourdes mains d'ouvrière sans intelligence. Et il y a eu des sots pour glorifier la matière !

Les fenêtres du premier étage qui recevaient le soleil en pleine figure le renvoyaient avec fureur. Bataille d'étincelles sur un fleuve d'or ! Les portes du bas étaient fermées, sauf une latérale. Malaube monta les somptueux degrés qui conduisaient à cette sorte de temple, s'engagea à travers une série de corridors obscurs. Il tourna un bouton : aussitôt des clameurs, des bruits de machines et de voix humaines éclatèrent : il était sur la scène.

« Voici le maître, voici le maître ! » Plusieurs personnes se précipitaient à sa rencontre, tandis que des coups de sifflet retentissaient et qu'une toile de fond, paysage marin d'une perspective infinie, descendait lentement des frises.

« Bonjour, Janan ; bonjour, mes amis. » Il serrait la main au régisseur, au directeur de la scène et à deux ou trois actrices qui attendaient leur tour en vêtements de ville lâches à cause de la chaleur et de l'atmosphère étouffante. Sur une petite table miroitaient des boissons glacées : « J'ai prévenu de votre visite, cher maître, dit Janan, personnage gros et court, au regard en vrille. Nous répétons le deuxième tableau. Allons, là-bas, continuez. »

Les acteurs, en effet, surpris et flattés par l'apparition de l'*Astre noir*, avaient cessé leurs jeux. Ils reprenaient peu à peu des mouvements naturels sous leurs attitudes théâtrales, ainsi que des statues qui s'animent. Malaube ménageait sa grandeur et sa présence. Il connaissait la vigueur du *Major e Longinquo* surtout dans une petite ville, et, prophète en son pays, il tenait à garder sa force

prophétique. Il survenait à l'improviste, donnait le ton juste, l'indication décisive, d'une politesse raffinée vis-à-vis de ses interprètes, préservait ainsi son prestige. Caldius apparut. C'était lui qui servait d'intermédiaire au maître et qui, rempli de ses pensées, surveillait quotidiennement la répétition des grandes pièces. Il y apportait son zèle méticuleux, une entente habile de la scène. Lui, Bilboquet, pouvait se permettre des familiarités. Il était au mieux avec toutes les actrices. On lui demandait des conseils sur les coiffures, les ajustements. Quand il aperçut *l'Astre noir*, il eut une minute de trouble; mais le grand homme était de bonne humeur : « Assieds-toi là, mon Caldius. — Il rapprocha une chaise de la sienne. — Et voyons un peu ce que l'on a déblayé de mon *Prométhée déchainé*. »

Le décor était magnifique. Sur un roc se tordait Prométhée, tandis que la tempête grondait autour de lui. L'écume rejaillissant jusqu'au ciel, les tourbillons de poussière, la furie des vagues, tout suivait les ordres d'Eschyle. Les acteurs précisément répétaient en costume. C'était la règle à Séneste. Quand arrivait le jour de la représentation, on leur en achetait d'autres, les leurs étant usés. La régente, économe pour l'ordinaire de la vie, ne comptait pas quand la gloire de son philosophe était en jeu. Aussi Prométhée dans son maillot splendide et ses chaînes étincelantes avait-il vraiment l'air et le maintien d'un dieu. C'était un grand gaillard qui criait les strophes cadencées d'une voix belle et brutale. D'abord la suite du désespoir et les plaintes. Puis un retour sur la vie antérieure, les joies simples de l'enfance et la découverte terrible du Feu. Puis un passage à la résignation. Cependant l'orage s'apaisait; on entendait des symphonies étranges. Malauve, mêlant toujours la musique à ses œuvres, demandait la collaboration de son illustre ami, le compositeur allemand Etter, dont la furie créatrice concordait à la sienne. Il lui envoyait ses poèmes sans indi-

cations; Etter se laissait aller à l'enthousiasme, le réfléchissait par des accords savants et touffus, marque de son génie, d'une complexité, d'une richesse extraordinaire où pourtant de vastes projections lucides éclairaient la surface instrumentale, miroitante et moutonneuse, comme le soleil éclaire les flots. Lorsque Malauve ensuite écoutait ces symphonies, il voyait surgir de son Océan, mouillées de bruit, des beautés qu'il ne soupçonnait point. Etter et lui se multipliaient l'un par l'autre.

A cette seconde, dans l'accalmie qui suit le vacarme, dans les grondements lointains de l'orage cédant au murmure infini des vagues, à leur bruissante cadence, matrice de tous les tumultes physiques et moraux de l'univers, l'*Astre noir* percevait une multitude de voix pressées, tourbillonnantes, sorte de nébuleuse chuchotée où passaient des océanides intérieures et il déplorait qu'il n'y eût pas de mots humains pour faire exprimer par Prométhée l'infinité naissante en son cœur d'un monde nouveau plus grand que l'autre. Cependant la victime de Jupiter traçait le tableau d'un avenir où elle-même serait divine, où d'autres forces que le feu, inventées par elle, lui seraient dérobées à son tour par un audacieux mortel, que dans son injustice extrême elle châtierait alors suivant son propre destin, livrerait au vautour sur la roche que le soleil brûle, que les vagues lèchent incessantes de leurs langues râpeuses et salines. Ainsi ce serait la perpétuité de l'injuste, la loi de toutes les découvertes qu'elles sacrifient leur inventeur à la colère des gloires précédentes.

Que cette prose lui avait semblé belle tandis qu'il la composait lui Malauve, qu'il en frémissait jusqu'aux moelles. Il jouissait d'un tumulte idéal : il se haussait aux grandes images qui accouraient du cerveau sous sa plume, s'appelaient de tous les points de l'horizon, telle une troupe d'oiseaux migrants. A peine quelque flamme jaillissait-elle, courte et brûlante, qu'aussitôt mille flammes la suivaient, que son écriture n'allait pas assez vite pour sténogra-

phier sa pensée. Il sentait en lui deux êtres, l'un volcanique, inexprimable, lançant des laves à profusion dans la direction d'un timide, embarrassé de tant de richesses. Hélas, maintenant les laves étaient froides et figées. Ce décor s'était fait carton. La symphonie toutefois conservait sa grandeur. La musique est-elle donc seule capable d'accorder les joies profondes d'une pensée qui se réalise ? Cet acteur ridicule sur sa roche dont on voyait les dessous, les praticables et la peinture grossière, paraissait préférer des choses vides. C'est que le langage humain ne parle que par mots successifs et que souvent mille pensées nous assaillent à la fois et que le style travaillé des chefs-d'œuvre ne vaut pas mieux sous ce rapport que le langage de tous les jours. Il raconte bien la tige de l'arbre et la direction des idées ; il néglige les multiples branches et l'infinie floraison ; il n'a point le trouble ni le mystère d'un agrégat simultané. Au lieu que les timbres musicaux sont accompagnés d'harmoniques, au lieu que dans un orchestre deux cents instruments marchent ensemble, et qu'un violon a en lui une flûte, une harpe, un basson, un hautbois, suivant la note attaquée ; et de cette multitude organisée sort l'impression une et soudaine, où l'on garde le sens du divers, le regard d'une divinité qui saisit l'union des parcelles, l'éroulement avec la résistance, et la synthèse par l'analyse.

On baissait la rampe. La salle et le théâtre tombaient dans l'obscurité. Un vent furieux soufflait du Nord. Il était si bien imité, rendu si saisissant par le vacillement des vagues et d'un arbrisseau tordu sur la roche, près de Prométhée enchaîné, que tout le monde en sentit la fraîcheur. Une barque arrivait dans la houle, déposait aux pieds du supplicié une forme féminine, vêtue de longs voiles légers et translucides, imposante ainsi qu'une statue de la brume, la splendide Marie Lacerna. Elle escadait le roc abrupt, montait auprès du héros, et avec des paroles lentes coupées de longs repos, de gestes majes-

tueux, soutenues de harpes aériennes, elle lui révélait sa nature. Elle était la *fille des douleurs*, issue de larmes, de frissons et de froids. Depuis l'usage du feu on pouvait se chauffer, se réunir et partager les peines, ce qui les rend moins dures, on pouvait s'éclairer le soir et chasser la peur des ténèbres. L'angoisse fondait comme fond la cire au voisinage tiède et bienfaisant de l'élément nouveau qui brille, tel un or caressant, et traverse le noir opaque. Puis elle se mettait à pleurer. Fallait-il que le monde eût souffert pour que son angoisse eût une telle envergure ! Son manteau qu'agitait la rafale traçait dans la nuit les ailes d'un vaste oiseau blanc désespéré. Et à la vue de ce rival, et jugeant sa place menacée, le vautour, le terrible vautour commandé par les divinités jalouses s'écartait à grands cercles, cherchant une proie moins noble. Elle expliquait alors, la bonne délivreuse, qu'elle échappait aux regards des dieux, si cruels qu'ils ignorent la pitié et la saveur des larmes, qu'ainsi elle avait pu s'aventurer sur les flots. Elle venait libérer celui qui avait le plus fait pour elle. Montrant ensuite l'infini des mers, elle expliquait que cette masse mouvante fut formée par les larmes des hommes, qu'elle représente ainsi l'ensemble de tous les désespoirs et qu'il ne faut pas s'étonner de sa voix douloureuse et triste. Ainsi les gémissements ne meurent point et les dieux sont sourds à leur bruit, autrement ils souffriraient autant que ceux qu'ils ont fait souffrir. Après un chant de grâce de Prométhée et les chœurs des Océanides, elle brisait les chaînes une à une de ses mains fortes et légères : « Va maintenant, plus puissant que Jupiter, car tu as dépassé la somme des douleurs qui peut toucher ta conscience. Préservé par moi et par tes larmes, cours à de nouveau bienfaits. Marche ; je te suis, invisible, écartant les obstacles ; mais ne regarde jamais en arrière. Mes pleurs dissolvent, comme la mer ronge ces roches, aussi sûrement que j'ai brisé tes chaînes. J'absorbe tout ; ma douleur accapare l'univers. »

Ils quittaient les *confins du monde*. C'était la fin du tableau. On se précipita vers l'auteur. Jalan et Caldius faisaient des observations. Malaube félicitait ses interprètes, surtout Marie Lacerna et Prométhée, le grand Turjane, qui recevaient les éloges avec une émotion un peu jouée ; tous deux en nage, l'une dans ses tulle, l'autre agitant encore pour le besoin des explications le cliquetis d'anneaux brisés, étaient vraiment comiques. La fille des douleurs épongeait sa large face de Junon, observait vers la petite table les cristaux tentateurs des boissons glacées. On changeait les décors. La voix vibrante de Malaube dominait un tumulte extrême : « Je suis très content, très content. Les chœurs partent bien. La musique devrait cesser net et ne pas empiéter sur les paroles. » Quelle que fût son admiration pour Etter, il tenait néanmoins à la prééminence de sa prose. « Jalan, j'aime ce paysage ; la tempête est réalisée. Je m'y connais ; je l'ai vue de près, sans vautour et sans chaînes, mais terrible.

— Et puis, ce que nous avons à dire est si beau ! criait Marie Lacerna au complimenteur Caldius.

— Turjane, parlez fort. Il faut dominer le brouhaha. Modulez vos intonations. Je sais, vous avez des passages durs, des sautes de sentiments difficiles ; soulignez-les ; les publics même d'élite sont bêtes. Voilà le défaut de ces grandes machines ; vous ne pouvez vous représenter fortement que vous êtes un demi-dieu, qu'une abstraction telle que la fille des douleurs vient pour vous délivrer. Alors, pensez à des chagrins domestiques, si vous en avez ; si vous n'en avez pas, à des possibilités de tristesse subite, mort d'un enfant, etc., ou à des joies non moins soudaines, Jalan triple votre engagement, par exemple. Enfin remplissez vos paroles d'émotions ressenties pour que tout le monde compatisse. »

L'*Astre noir* donnait ainsi des conseils aux uns et aux autres. Il savait ménager ces terribles susceptibilités de

théâtre où tout prend une importance sans mesure et perd également sa valeur.

Quand la toile de fond se leva, les musiciens apparurent. On leur passait des chopes de bière, car ils avaient soif eux aussi, affalés sur leurs instruments dans des attitudes anéanties, écoutant d'une oreille distraite les observations du meilleur élève d'Etter dépêché tout exprès à Séneste pour surveiller les répétitions de *Prométhée*.

Malauve voulait encore assister à un acte. Son attention se fatiguait, et il se demandait comment les spectateurs pouvaient avaler en une fois une telle somme d'images, de symboles et de vociférations philosophiques : « Ils mentent quand ils disent qu'ils ont du plaisir, » murmura-t-il au rouge Bilboquet, qui agita sans avoir entendu ni compris sa grosse tête oscillante en signe d'assentiment.

Cependant Caldius avait eu la veille un sérieux accès de révolte. Il avait lu ses vers en cachette à Monlay, Faldati et quelques autres qui les avaient trouvés vraiment bien. Tel était aussi l'avis de son neveu : « Eh, eh, mon oncle, mais savez-vous que vous prenez beaucoup de talent, et franchement autrefois vous n'en aviez guère, » s'était écrié le jeune et sincère Méron. Caldius s'étonnait lui-même des velléités d'indépendance qu'il sentait frissonner sous son orgueil blessé. A force de fréquenter le grand homme, de voir avec quelle facilité tout se groupe autour d'un glorieux, comme les alouettes se jettent sur le miroir, il se demandait si de rares qualités étaient nécessaires pour émouvoir les contemporains, représenter des pièces à succès et brouter par bouchées voraces le splendide laurier d'Apollon...

Prométhée était en voyage. Il arrivait à une hutte où de pauvres gens mouraient de faim. Là se tordait dans les angoisses et les crampes toute une famille lamentable, haillonneuse. Jalan avait eu l'idée de prendre pour jouer ces personnages presque muets de vrais misérables, qui

racontaient leurs ventres vides et l'injustice sociale de Séneste avec une grande sincérité. Ce n'était pas sans peine, car les premiers temps ils jouaient théâtralement des douleurs imaginaires : « Il faudra, ma parole, que je ne vous paye pas, pour avoir du naturel, » leur avait dit le régisseur. Actuellement ils étaient parfaits. Prométhée par compassion leur donnait à manger la plaie qu'avait labourée le vautour et ils se rassasiaient de son foie. C'était une scène brutale et troublante. Le héros racontait alors qu'il n'y avait plus de souffrance et que le sacrifice est doux parce qu'il sanctifie et qu'il sauve. Quand le foie était mangé, les pauvres, rassasiés, l'accablaient d'injures et il sortait, reprenant sa route sanglante, toujours suivi de la fille des douleurs.

Malauve voulut partir : aussitôt, comme à un signal, tous, directeur, acteurs, machinistes, se groupèrent autour de lui et lui jetèrent des fleurs embaumées, tandis que les masses chorales entonnaient un hymne composé par Etter à sa gloire. C'était une surprise pour sa fête, que l'on n'avait pu, à cause de la régente, de sa famille et de tant de personnages sérieux, lui souhaiter la veille à domicile. Il y eut là quelque chose de si spontané, de si cordial qu'il en fut réellement touché. S'appuyant sur l'épaule de Caldius tandis que les légers pétales pleuvaient sur ses cheveux blancs et glissaient, voltigeaient comme des papillons, s'abattaient ensuite à ses pieds, il remercia avec une parole arrêtée à la gorge, émotive, dont l'effet fut saisissant. Cette prolongation des élans de la veille parut d'un bon augure. Elle symbolisait les gloires qui, après une période de pleine lumière, ont une zone de pénombre et de calme, reprennent ensuite par une pluie de fleurs tombant à l'improviste sur la tête du génie, lancées souvent par des comédiens.

Malauve sifflotait en quittant le théâtre, le bras passé sous celui de Caldius. La chaleur était moins forte : « On sentait vraiment aujourd'hui que Prométhée avait dérobé

le feu du ciel, dit avec gaîté l'*Astre noir*. Si j'avais pris une seule de ces glaces, j'étais mort. Allons, j'espère que le drame marchera, mais il nous faut encore trois bons mois de travail. Les comédiens sont toujours trop pressés. L'habitude de mener la vie du lever au baisser de la toile leur fait battre la fièvre partout. Les grandes choses en tout genre ne se font qu'avec de la patience, une lente accumulation de petits efforts.

— Comme c'est intéressant ! répétait Caldius les yeux encore pleins du somptueux décor et les oreilles vibrantes de musique. Ah, vous êtes heureux, vous, de réaliser vos conceptions. J'ai bien aussi un petit projet de pièce, mais où la faire jouer ?

— Ah, mon ami, tu as un projet de pièce ? s'écria Malauve avec surprise. Eh bien, renonces-y. Ne fais pas de théâtre, jamais. D'abord tu n'es pas rompu au genre, ce sont des déceptions incroyables. Écoute quelqu'un qui en a souffert. Je le répéterai aux jeunes comme aux vieux : ne faites pas de théâtre. »

Caldius sentait bien dans l'émotion de son maître l'ennui que lui causait cet aveu. Toute tentative créatrice, surtout venant d'un disciple, était insupportable au grand homme. Il étouffait tyranniquement le moindre travail personnel de son entourage. Les seules émulations qu'il permît c'étaient des commentaires sur son œuvre et des analyses critiques que la *Gazette de Séneste* reproduisait scrupuleusement. Aussi avec malice Bilboquet insista.

« Je vous assure que ma pièce, une fantaisie intitulée *le Rempart de Verre*, a déjà réuni quelques suffrages. Je ne vous l'ai pas lue, parce que c'est très au-dessous de vous.

— Il faudra me la lire au contraire, je veux t'éviter les tristesses d'une chute. Et en art dramatique on commence inmanquablement par les fautes. Mes conseils te seront une excellente leçon pour l'avenir. Exerce-toi plutôt à

saisir la suite complète des idées dans mon *Prométhée*. Tu en dresseras un tableau synoptique et je te dirai si tu les a parfaitement comprises. *Le Rempart de verre... Le Rempart de verre...* C'est un titre nébuleux, cela, bon pour un recueil de poésies; mais une pièce! Le choix seul de ce titre me prouve que tu n'es pas mûr pour le théâtre.

— Tant pis; je voulais vous demander de prêter, pour trois semaines par an, à vos disciples et à moi la grande scène de Séneste.

— Y songes-tu, malheureux! Mais ce serait vous sacrifier : après mes drames qui attirent une telle affluence d'étrangers, les vôtres, pour lesquels il n'y aurait naturellement pas de convocations, laisseraient la salle vide et désolée. Crois-moi Caldius, écris des vers, puisque, par une bizarrerie inexplicable, le besoin de produire te prend à un âge où normalement la production s'arrête. Mais oui, mon cher, tu es un vieillard. Tu risques de faire des choses séniles, démodées, hors l'époque. Je t'ai plaisanté hier, j'ai vu que je t'avais fait de la peine et j'ai eu tort. Il ne faut pas avoir tant d'orgueil; songe qui je suis et qui tu es. N'est-ce pas moi, tu me l'as répété mille fois, qui t'ai mis la plume à la main, qui t'ai donné le goût des spéculations élevées, qui ai développé ce sens critique que tu as parfois excellent? Certes, c'est bien là ta plus haute qualité. Tu m'as fait sur mes œuvres des réflexions parfaites. Tu sais y découvrir des beautés qui, dans le feu de la composition, m'échappent souvent à moi-même. Tu m'es infiniment précieux et utile. Et j'ai pour toi une vive estime en plus d'une solide amitié. Eh bien, mon ami, ne fais pas de théâtre. Garde cette pénombre précieuse qui t'arrache actuellement à la haine des envieux. C'est moi qui supporte tous les coups; toi, tu as le reflet de la gloire. Tu vis dans mon sillage et je t'épargne les maux de tête. Insensé, qui te jetterais dans la mêlée à une période de la vie où le repos est, avant tout, nécessaire. Mais tu t'abrégerais tes jours, mon pauvre Bilboquet. »

Après tout ce qu'il venait d'entendre et dont il devinait les dessous, ce dernier surnom blessa Caldius. Il alla dans le sens de son orgueil fraîchement éveillé et du dépit de son dur maître :

« Je dois compléter ma confession. Vous croyez que je suis un producteur sénile, vous vous trompez. Il y a cinquante ans que j'écris. J'ai toujours écrit; j'ai des piles d'œuvres inédites. Je ne vous en ai jamais parlé par fausse honte, cette sorte de pudeur qui vous tient jusqu'à ce qu'on soit dûment imprimé; mais aujourd'hui cette pudeur me quitte. Oui, mon cher maître, Bilboquet, tel que vous le voyez, a chez lui la matière de trente volumes.

— Ah, ah, ah! » L'*Astre noir* eut un rire strident. La multiplicité des rires était une de ses caractéristiques : d'abord le rictus de perversité, involontaire et cruel, qu'il avait devant les catastrophes ou le récit des morts et des accidents; puis un rire artificiel de mépris, pour briser son interlocuteur; un de rage concentrée qu'il ne donnait que dans les grandes circonstances; une série de ricanelements dont il ponctuait sa propre ironie quand il parlait à un intellectuel; enfin son plus hypocrite de tous, un rire bon enfant et bon vieillard à la fois, dilatant les regards humides, si naïf et candide qu'on en était attendri et qui servait à sa réputation patriarcale.

Dans son rire actuel il y avait de l'étonnement et de la colère. Un autre Caldius se révélait à lui; ce n'était plus le disciple soumis, celui auquel on donnait chaque semaine sa tâche et qui la faisait en bon écolier. Si la veille l'*Astre noir* avait eu de la cruauté pour son vieux patito, c'est qu'il avait trouvé ses vers bien faits, d'un tour d'idées spécial et différent du sien. Son attrait à lui Malaube était une brutalité profonde et de tendance vers le grotesque. C'est par là qu'il allait aux foules. Or les vers de Caldius chantaient mondains, pimpants et distingués. Si toute l'œuvre, trente volumes, était ainsi, Bil-

boquet ne serait plus pour l'avenir le secrétaire idéal, le bon domestique de son maître et il rongerait un os de postérité.

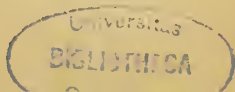
Quand il se fut bien esclaffé, sans remarquer le fin sourire du gros visage discipulaire en qui la lumière perçait peu à peu sous le fanatisme, il ajouta : « J'espère que tu me montreras ces merveilles un jour ou l'autre. Eh mais, on apprend sans cesse. » Puis brusquement : « Il faut que je te quitte ; je veux entrer là seul un instant. Je te retrouverai chez Le Chaminant. On m'a dit qu'il allait mieux et qu'Aldébrat ne l'abandonne point. Adieu... Adieu. »

Ils se séparèrent à un merveilleux endroit, petite route creuse bordée de prairies et de villas, aboutissant à un jardin d'une fraîcheur idéale pour l'heure et la saison chaude. Des ruisseaux circulaient sous des taillis de verdure riche et luisante. Quelques arbres se courbaient altérés vers l'eau claire. D'autres multipliaient sur un court espace toutes ces attitudes de la feuille, si coquettes parfois et touchantes. « Vraiment l'on ne se croirait pas au cimetière, » pensait l'*Astre noir* qui, par bonheur, abandonnait vivement ses ambitions et vanités quand quelque image sollicitait son esprit. A mesure qu'il pénétrait dans le parc, les choses perdaient de leur aménité. Au fond d'une fosse régulière des ouvriers travaillaient en chantant et lançaient des pelletées d'une terre ocreuse que le soleil criblait d'étincelles. De-ci, de-là, piquées sur les gazons verts, émergeant des pelouses qu'arrosait sans trêve la fusée pulvérisante des jets d'eau, se dressaient des pierres tombales aux inscriptions effacées ou récentes. Devant chacune d'elles il y avait un jardinet spécial ou une surface de cailloux blancs, quelques fleurs, des ex-voto. C'était là le principal cimetière de Séneste. Là dormaient les vieux parents de l'*Astre noir*. Après maints détours il trouva l'endroit.

Il venait peu dans ce lieu funèbre, trop vital pour

aimer sincèrement la mort, bien qu'elle fût l'horizon noir de la plupart de ses conceptions. Aujourd'hui, mû par le scrupule, un désir brusque, il avait voulu interroger ce champ des soupirs, se figurer à l'occasion de son soixantième anniversaire comment il passerait lui-même au néant. L'inscription était très simple sur la pierre du caveau familial : « *Ici reposent Charles et Dorothee Malauve.* » Suivait l'âge de leur mort. Et à côté il y avait des cases vides, attendant d'autres noms, d'autres dates et semblables à des tombes ouvertes. Malauve eut un court frisson ; la prochaine serait vraisemblablement pour lui. A quelques pas deux femmes pleuraient et leurs dos avaient une houle de douleur.

Charles Malauve ! Il l'avait seulement connu ce père pour son orgueil et sa dureté. Mais sa mère... Ah, il se la rappelait bien, les bandeaux plats, le doux sourire et la sagesse. Comme il avait été cruel envers cette femme adorable, d'un sens et d'un tact infinis. Depuis son mariage il avait vécu à trois lieues d'elle sans aller la voir plus d'une dizaine de fois en trente ans. Pourquoi ? Il n'aurait su le dire. Elle lui écrivait fréquemment, non des reproches, cette âme était trop fière, mais des félicitations sur ses succès. « Elle recevait, disait-elle, des gens qui lui parlaient de lui. Son arrière-petit-fils Eucrate devait avoir grandi et changé. » Vers la fin l'écriture tremblait davantage ; des mots manquaient. Elle était morte le jour même d'une grande représentation théâtrale. Il n'avait été la voir que le lendemain, prévenu trop tard, il est vrai : elle était, déjà raide et figée dans une attitude sévère comme si, après la mort, elle ne pardonnait pas ce qu'elle avait admis vivante. Maintenant il ne la reverrait plus jamais. Mais le bois de son cercueil choquerait le sien. Elle percevrait peut-être ce contact dur et funèbre et le peu de sensation qui reste dans les parcelles osseuses se réjouirait de la tardive réunion. Malauve regardait fixement la tombe, plongé dans ses pen-



sées. Quand on ne croit point, qu'on n'a pas à prier, il ne reste que les souvenirs. Son souvenir était un remords.

Avait-il été assez ingrat! D'elle cependant il tenait toutes ses qualités morales. Si son père lui avait donné la haute taille et l'art de porter beau dans la vieillesse, de cette pauvre femme, que par delà la terre chaude et les plantes il imaginait décharnée, horrible, il avait le goût des choses élevées, une certaine ironie tempérant la rudesse, la vision d'ensemble et la profondeur du jugement. Elle était renommée dans Séneste pour l'acuité de ses réponses, l'aménité de sa conversation, son habileté aux broderies. Lui, le fils, avait tissé des idées riches et splendides, mais tant d'or intellectuel et d'argent logique recouvrait en somme une trame sèche.

Peut-être, comme excuse, sans cet absolu égoïsme et ce détachement extraordinaire dont la vieille avait dû souffrir, il n'aurait pu mener son œuvre, attelage vigoureux, dans un droit sillon. La vie de tous côtés lance vers le penseur ses flèches cuisantes. Qu'elles rencontrent une surface sensible et tout le corps sera enflammé et l'esprit ne pensera qu'aux blessures. Mais une cuirasse sans défaut protège le travail intérieur. Elle est nécessaire au philosophe poète.

« Et tout le monde me croit un émotif, songeait orgueilleusement Malauve. Je me fais une représentation si vive des choses et des êtres que j'ai rendu l'amour filial avec une richesse de sentiments débordante, que j'ai l'air d'avoir trempé ma plume dans mon propre sang mêlé de larmes. Par contre je fus toujours malhabile au récit des caresses et sensualités qui seules me tourmentèrent vraiment. Ainsi mon œuvre compense mon être. Sur la mort de ma mère, qui me laissa indifférent, j'ai écrit des pages célèbres. On s'est plu à y voir l'expression d'un désespoir sublime maintenu par une volonté d'acier. Non ; tout était du même métal, poli, mat et froid. Il n'y avait pas de douleur. »

Il quitta la tombe, se promena parmi l'armée des autres, dépassant ces deux femmes à l'accablement morne, aux corps frissonnants, qui peut-être eussent été incapables d'exprimer autrement qu'avec leur chair débile leur souffrance. Il parcourut tout l'obituaire de Séneste, les généalogies, les adultères, les bâtardises, fit mille trouvailles. Il rencontra non des squelettes, mais des signes de squelettes, amis, ennemis, créanciers, connaissances. Chaque plaque correspondait à une plaque de sa mémoire, chaque nom faisait surgir une forêt de sensations, de regrets, d'épisodes, et, quand il retrouva l'entrée principale du cimetière, il lui sembla qu'il venait de liquider tout un passé cadavérique et triste. Son mince remords disparu, il respirait dans l'allégresse, savourait mieux les arbres, les prés et les fontaines.

Il prit une série de ruelles, vers le quartier des Mèpriards. En route il acheta un numéro de la *Gazette de Séneste* tout entier consacré au grand homme, à la cérémonie de la veille et rempli d'extraits de journaux étrangers, plus flatteurs les uns que les autres. On célébrait surtout le côté intime et patriarcal de la fête et naturellement les faits étaient estropiés, les noms rapportés de travers. On ne soufflait pas mot de l'épisode qui avait attristé la soirée. Un journaliste allemand revendiquait l'*Astre noir* pour sa patrie et établissait point par point la filière des Saxons illustres dont il descendait à coup sûr. Il ajoutait ses regrets que l'État de Séneste ne fût pas annexé à la Germanie dans les frontières de laquelle il rentrait naturellement et cette neutralité était selon lui une faute géographique en plus d'un danger perpétuel. Un journaliste français avait pris Caldus pour le frère de l'*Astre noir*, et, trompé par la similitude des prénoms, affirmait que la régente Clotilde était atteinte de paralysie, et avait assisté à tout couchée sur une chaise longue. Seul, dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, l'article télégraphié par Mégatcheff était absolu-

ment véridique, mais entrelardé de perfidies. *L'Astre noir*, depuis le temps qu'on lui envoyait des morceaux d'imprimé soulignés au crayon bleu, n'était pas blasé sur la publicité. Il l'adorait furieusement. Il recevait un nombre considérable de revues et de quotidiens. Tous lui paraissaient vides quand son nom n'était pas prononcé. Du reste sa soif de réclame était inextinguible. Eût-il constaté tous les jours que tous les premiers articles lui étaient consacrés qu'il eût encore trouvé qu'on le négligeait. Quant aux critiques, elles le mettaient sur la minute dans une indignation violente; mais, aussitôt après, son orgueil reprenant le dessus, il méprisait ces attaques minuscules et leur souvenir s'effaçait en lui.

Il arrivait à une maison triste et froide, charbon noir entouré des flammes de cette étincelante journée. Les domestiques parlant à voix basse le faisaient pénétrer dans un somptueux cabinet de sybarite encombré de livres et d'objets d'art. Le Chaminant assis au coin de la cheminée avait repris son allure correcte. Autour de lui Aldébrat, Tronquin et Caldius. «C'est vous cher ami. Je suis bien, bien heureux de vous voir. Que j'ai tristement, sottement troublé votre fête. Oh, ne dites pas le contraire. Je sais tout. Je suis revenu à la raison. Un accès de folie à mon âge.... Est-ce étrange?

— J'avais bien dit que ce ne serait rien, affirma le docteur, une lubie du cerveau, un enfantillage de vos cellules. Bah! dans huit jours vous n'y penserez plus.

— On y pensera, mon bon Aldébrat. — Les yeux du vieillard se remplirent de larmes. — Ce qui m'est arrivé est trop caractéristique pour être mis sur le compte de l'ivresse; puis on sait que je ne bois jamais. Moi si rangé, si sobre, si méthodique! Maintenant la vie va m'être horrible. A chaque instant, je craindrai, j'épierai le retour de la crise. Ces syllabes affreuses et sans suite que je prononçais me sont restées dans les oreilles. Elles me tentent, m'appellent, me font des signes comme une légion

de femelles surexcitées. — Le malheureux s'animait à mesure, ses yeux prenaient une fixité inquiétante.

— Allons, dit Aldébrat, ne vous énervez point. Ce qu'il vous faut, c'est du calme. Je vous permets de recevoir vos amis, mais à la condition que vous resterez très tranquille. Ne parlez donc plus de ces balivernes.

— Et de quoi voulez-vous que je parle? gémit Le Chaminant avec une profondeur infinie. Il m'arrive ce coup terrible, d'être fou, fou furieux, de tout menacer autour de moi, et cela, par une fatalité inconcevable, en public. Chacun connaît mon aventure. Désormais, c'est fini, je suis classé fou. Chaque chose que je dirai sera analysée, commentée et on y verra des preuves de mon dérangement cérébral. Les hommes sont si sots, si étroits. Aussi je me suis trop bourré la cervelle, nous avons tous la tête à l'envers à Séneste. Nous nous figurons que nous sommes des Malaube, et nous voulons faire preuve de génie. Quand c'est un jeune, cela va bien. Quand c'est un vieux comme moi, il fait craquer sa raison. Actuellement je sens en moi deux personnages : le petit bourgeois paisible, le directeur consciencieux de la *Gazette*, qui a envie de pleurer à cette heure sur le velours de son fauteuil, apprécié par sa famille et un petit groupe d'amis. Mon bon sens était célèbre. Je passais pour réussir en affaires et l'on me demandait des conseils. Qui donc maintenant viendra jamais consulter un fou? Et l'on me retirera, c'est certain, la rédaction du journal. Que disai-je?... Ah!... Et puis il y a le deuxième Le Chaminant qui s'est lancé dans la métaphysique : le bouddhisme indien, le Mahabharata et le Baghavat Gita. Cela me soulage, ces maudits mots m'obsèdent.... Que c'est triste, mon Dieu, que c'est triste.» Il sanglota, la tête dans ses mains. Tronquin agitait ses petits doigts autour de la poignée de son fauteuil! Aldébrat regardait son malade comme un minéralogiste un caillou rare qu'il fait scintiller sur toutes ses facettes. Malaube retrouvait son impression pénible de la

veille, et Caldius souffrait sincèrement, car il aimait Le Chaminant qui, plus que l'*Astre noir*, l'avait soutenu dans des passes difficiles.

« Vous aussi, mes amis, n'êtes plus mes amis, continuait le pauvre diable en secouant la tête. Non ; l'amitié est un contrat qui n'est valable qu'entre personnes saines. Moi, je suis hors la loi, hors l'espace, hors tout, et il va falloir que je traîne encore longtemps cette loque, car elle ne s'use pas sous l'effort du cerveau, cette sale, cette triste loque. — Il prenait ses bras et ses jambes comme des témoins de sa misère et les froissait dédaigneusement. — Pourtant il y a là — il se frappait le front — des choses qui seront perdues. Malauve, vous pouvez me comprendre, vous. Il faudra que je vous les dise. Même il y en a plus depuis hier. Ça fourmille, ça fourmille. C'est un tas de vers qui chuchotent.

— Mon bon, vous allez vous fatiguer et inutilement. Rappelez-vous ma prédiction. Dans huit jours... Prrrrt... Les vilaines idées seront parties. Seulement, beaucoup de repos, nul travail. La *Gazette* fonctionnera sans vous. Je vais d'ailleurs donner des indications précises à votre entourage. Puisque vous avez peur de la nuit, un de mes élèves viendra vous surveiller et vous enlever vos cauchemars avec la drogue que voici. — Aldébrat fit manœuvrer dans ses mains adroites un petit flacon bleu. — Au revoir. »

Caldiùs, Tronquin, Malauve se levèrent, donnèrent l'accolade à l'infortuné dont l'agitation augmentait et qui semblait à un fil du délire, la figure tressillante, la poitrine soulevée par d'énormes soupirs. A peine dehors : « Je ne le crois pas guéri, dit le médecin, mais il n'est pas non plus paralytique général. C'est un accès de manie transitoire qui a des chances de revenir périodiquement. Où diable cet animal-là est-il allé chercher de l'aliénation ? Il n'y a rien dans sa famille, sa vie fut un lac. Alors ?

— Il s'exprime mieux depuis l'accident, ajouta Malauve. Je ne l'ai jamais vu si en verve. Nous dinons ensemble ce

soir, c'est bien entendu, et après, conversations suivies avec des étrangers. Je ne dis pas cela pour vous, Tronquin, qui tirerez tranquillement sur votre pipe en regardant les anneaux fumeux rejoindre vos hypothèses fortifiées. » Tronquin plissa sa figure ridée et fit un geste vague.

C'était l'heure du crépuscule. Les travaux terminés on prenait le frais au pas des portes. Ouvriers, petits bourgeois, femmes, enfants, assis, debout, flânochaient, causaient d'un trottoir à l'autre, de seuil à fenêtre, de boutique à boutique. Il flottait une douceur, une intimité charmante, bien conforme à cet air léger où riaient encore des parcelles lumineuses, mais privées de leur ardeur trop vive, poudrant d'or un ciel rose et pur. Les Sénétois jouissent d'une propreté remarquable. Tout est remis à neuf tous les quinze jours. Les arbres eux-mêmes sont peints à un certain niveau, ce qui leur donne un air comique. Il y a en été à chaque coin de rue des baquets où les chiens vont boire. Partout les ménagères nettoient à grande eau les dallages, font reluire vitres et serrures. L'ensemble y gagne en allégresse. Au passage des quatre compagnons chacun se retournait et saluait. Ils étaient les célébrités de la ville. Caldius donnait des bonbons, dont ses poches étaient toujours pleines, à la foule des petits enfants et, quand ceux-ci passaient près de Tronquin, la main du célèbre général caressait leurs cheveux bouclés. Malaube avait de la hauteur. Mais il était d'autant plus aimé que ses faveurs étaient plus rares; quant à Aldébrat, c'était le dévouement aux cent mains. Il se multipliait pour donner ses soins aux pauvres. Ses élèves dressés à ses méthodes parcouraient sans cesse la cité, répandant la bonne parole et les médicaments du maître. Il avait fondé une chaire de thérapeutique et, comme Tronquin, comme Malaube, il y attirait les étrangers. On trouvait dans ce petit État au point de vue militaire, scientifique et philosophique de parfaites leçons et des exemples. Aussi, malgré son aspect rébarbatif, Aldébrat était le plus abordé du quatuor. Tandis

que ses trois amis marchaient avec lenteur ou s'arrêtaient pour discuter, il ouvrait la bouche d'un mioche, observait le point de la dentition, s'informait de telle angine, de la goutte du vieux grand-père, suivi d'un sillage renouvelé de bénédictions et de reconnaissance. Cependant les soldats à l'excellente allure saluaient six pas d'avance et fièrement leur chef qui rendait le salut d'un geste étriqué. sec, mais d'une absolue correction, tandis qu'un regard rapide inspectait la tenue d'uniforme. Tronquin, capable des plus hautes conceptions, ne négligeait rien du petit détail.

Ils prolongeaient leur promenade, joyeux du respect et de la joie environnants, et savouraient le charme unique des étroites confédérations. Là tout se tient et tout s'enchaîne. A cette heure délicieuse et calme ils pouvaient saisir par leur sentiment aiguisé les vibrations dansantes, tourbillonnantes d'une atmosphère intellectuelle. Certes l'air de Séneste était spécial : « Dans ces enfants que j'observe, disait Aldébrat après une échappée vers un jeune marmot, il y a la graine future de ceux qui nous remplaceront. Quelle chose profonde qu'un groupement humain ! Voyez notre principauté. On y parle français, mais avec un accent traînard que les babies possèdent dès qu'ils commencent à ouvrir la bouche. En outre on y affectionne les proverbes, certaines locutions plus fréquentes que partout ailleurs. Quelle est l'origine de ces tics du langage qui se transmettent ensuite par l'hérédité et l'imitation ? Où prennent naissance ces fleurs autochtones ? Est-ce dans ces petites ruelles encore dorées du soleil couchant, où les bambins jouent librement à la tiédeur du crépuscule ?

— Ah la jolie, la divine heure ! » Malauve travaillait l'épaule de Caldus d'une main encore vigoureuse. Il aimait tripoter ses interlocuteurs. Il lui semblait alors qu'il triturait ses arguments. « Cher Bilboquet, créateur sénile, auteur de trente volumes ignorés du monde, protagoniste du *Rempart de verre*, Tronquin, Aldébrat,

j'adore notre coin de terre. Eh, il se comporte assez bien vis-à-vis des civilisés. On vient chercher ici des enseignements qu'on ne trouverait point dans les vastes États, où la minute change du Nord au Sud. Pour nous autres bons Sénestois le soleil se couche à la même seconde; à la même seconde son départ laisse le ciel embrasé de couleurs mourantes, si douces aux âmes tumultueuses. Et ces grands pays étaient jadis une série d'organismes semblables au nôtre. Ils ont, les malheureux, subi la dure loi cohésive. La politique y a aidé. Tout gouvernement, par nécessité, centralise. Alors il tend vers l'uniforme par l'appauvrissement de la province au profit d'un Paris ou d'un Berlin, organe hypertrophié, monstrueux. Ne vaut-il pas mieux que chacun travaille dans son coin, qu'il subsiste une gravitation locale? L'originalité éclate plus aisément sur un bout de terre connu grain par grain que sur les étendues anémiées par une capitale cosmopolite. Ah, comme je me réjouis d'être né ici, d'y avoir grandi, d'être resté fidèle à mon logis. J'aurais perdu de ma personnalité en quittant mon sol. Le sol est chose réelle. La patrie n'est pas une image. Plus elle est étroite, mieux elle vaut, mieux notre égoïste amour l'embrasse. Nous sentons tous vivement que nous avons là nos racines, que par ces petites maisons où habite un de nos parents ou alliés, étant ici trop peu pour n'être pas de la même famille, que par ces clochers, ces places, ces palais, ces mansardes réunis sur quelques kilomètres il nous monte des filets de sève. Nous sommes responsables les uns des autres; on se serre les coudes. Si nous avons grandi, c'est aidés par les mains de nos concitoyens, grimpés sur leurs épaules. Nos statues seront faites de leurs efforts. Nous sommes les résultats de leur souscription intellectuelle, de leur cotisation mentale. N'est-ce pas, Tronquin, c'est votre avis? »

Le petit vieillard marchait vite à pas menus. Il s'arrêta et se plaça comme pour un bizarre quadrille en face des trois autres. On entendait dans le jour tombant des voix

claires et des causeries, des chants d'oiseaux, des bruits d'arrosages. L'air était gai : « Oui certes, mais vous autres, Aldébrat, Malauve, êtes heureux. Théories appliquées. Moi je n'ai qu'une petite armée. C'est ennuyeux. » L'elliptique Tronquin signifiait par là qu'il eût souhaité un plus vaste champ d'expériences à son activité guerrière.

Ils arrivaient sur la place de l'*Astre noir*. La haute maison semblait éclairer l'entre chien et loup, devenait blême et mystérieuse. Ils firent halte encore. A eux quatre de tailles différentes et de capacités diverses ils formaient individuellement, moralement une sorte d'escalier dont Caldius était le paillason : « Ah, ils sont exquis les militaires, s'écriait Aldébrat riant. Quand tout sera unifié, ce sera beau n'est-ce pas ? Or nous serons dévorés, malgré votre génie, Tronquin. Les confédérés doivent être absorbés par les centralisés. Les lois morales et sociales sont plus fortes que tous les explosifs de la terre. Cela se passe pour les sociétés comme pour les tissus. Il y a un stade où les cellules ont leur indépendance ; c'est la confédération. Graduellement cette liberté diminue au bénéfice d'une cellule dominatrice qui finit par glaner les activités, accumuler les puissances réelles de ses voisines, accaparer les dynamismes. C'est la centralisation. Ensuite elle se fatigue à son tour et l'ensemble se met à circuler sans lien ni cohésion : période de nomades, invasion des barbares, etc... C'est réglé, machiné, automatique comme une horloge, Et il est triste de penser que les mêmes lois dirigent tous les organismes. Du physique au moral, il y a des points de rapports flagrants. On peut se servir de toutes les images ; elles seront justes, et manifestent par leur abondance la multiplicité des rapports qui unissent les termes en présence. L'humanité obéit à trop peu de ficelles. C'est court, court, court. Et ce que nous pouvons dire aussi ; et cette constatation même est brève. Brrr. Ces rêveries font froid dans le dos. Puisse la route être longue !

— Bah, le ciel est de nuance exquise et nous voici à la

maison où Monlay, Faldati, les autres et un parfait dîner nous attendent,» conclut l'*Astre noir* les poussant vers la porte. Tronquin passa le premier suivi d'Aldébrat et de Malauve, et Caldius, songeant à ses poésies et que la causerie avait médiocrement intéressé, se glissa humblement en dernier.

CHAPITRE III

L'ASTRE LUI-MÊME

Malauve était à la fois un strict analyste et un imaginaire débordant. Il avait pris de bonne heure l'habitude de se dédoubler, et, au milieu de tous ses actes, de toutes ses pensées, regardait d'un œil froid et calme le volcan jeter ses laves. Cette faculté, d'abord instinctive, il l'avait développée par une lente et volontaire éducation. Elle était devenue à nouveau spontanée, mais de l'instinct au second degré qui suit le labeur et la prise de connaissance. Celui qui à l'âge de douze ans dessine au charbon de parfaits paysages, des croquis d'une surprenante réalité, ou trace des calculs d'une profondeur nouvelle, a de la graine de génie. Qu'ensuite il fasse ses écoles et que sa personnalité, brisant les formules, réapparaisse après la dure épreuve éducative, il sera un génie complet. Il faut avoir beaucoup étudié pour affirmer le néant de l'étude, être vraiment allé au bout de la science pour déclarer qu'elle n'aboutit pas. Autant un enfant qui prononce le mot *mort*, autant un ignorant qui épilogue sur l'*inutilité des connaissances* ont peu de valeur, autant un vieillard parlant de l'agonie qu'il sait prochaine, et un savant du rien du savoir, après s'être usé au labeur, ont droit à notre respectueuse attention. Partout et même pour en médire l'éducation est indispensable. Les révolutionnaires ignorants n'ont à leur disposition que paroles

creuses et formules vides. Malaube, le révolté, était armé pour la négative.

Il avait, grâce à la petite surface de Séneste, pu suivre au loin ses origines. Elles remontaient à la fondation un peu artificielle de cet État par des intellectuels impatients du joug social, des injustices dont les codes et les dogmes surannés les accablaient en France et en Allemagne. Il était donc de souche cultivée. Son grand-père, un infatigable voyageur, avait laissé des récits brillants et brefs, parfois profonds, de ses courses à travers le monde et il avait sans doute légué à ses descendants, sinon des paysages, au moins des facultés d'être émus par eux. De fait, le père de l'*Astre noir*, homme rude, grand liseur, mais esprit peu indépendant, ne s'enthousiasmait que pour les beaux couchers de soleil, les aubes vertes, les nuances mobiles des nuages. Il tenait sa poésie des pérégrinations paternelles. Toute race offre ainsi une alternance des nomades et des sédentaires dont les seconds doivent aux premiers leurs rêveries. Malaube avait peu le souvenir de son père, mais il se le rappelait, la pipe à la bouche, l'arrêtant devant les superbes cascades du Tourbillon près de la ville et lui parlant avec éloquence de la beauté de la nature et des couleurs prismatiques de l'eau pulvérisée. Qu'aurait-il dit, cet âpre vieillard, en voyant les constructions disparates dont Tronquin gâchait la campagne ?

Les collatéraux étaient nuls, sauf un grand-oncle, original sans talent, qui s'était mis à publier à un âge avancé une encyclopédie en vers aux développements successifs intitulés : « Dieu, — l'Homme, — la Nature, etc. » Compilation verbeuse qui témoignait d'une sorte de bouillonnement.

Les femmes avaient marqué dans cette famille ; soumises à des maris tyranniques et passionnés pour la domination, elles avaient dû chercher leur indépendance sentimentale au milieu de mille subterfuges. Il filtre

toujours en ce cas un petit filet de finesse, d'astuce, presque de perfidie dans la race. Malauve avait des griffes féminines. Il savait louer un adversaire pour le faire blâmer davantage, vanter chez quelqu'un qu'il voulait perdre le côté faible de sa nature, l'exalter, le tourner au grotesque, puis l'abandonner définitivement. Il adorait les expériences de perversion et suivait avec intérêt jusque dans son propre entourage les rares apparitions du diable. Sa fille Clotilde, la pauvre paralysée, s'était éprise d'un de ses élèves. Il avait favorisé leurs tristes entrevues. Il avait laissé se dessiner dans le cœur de cette enfant qu'il aimait les lettres de feu dont l'effacement est si douloureux ; puis, à un certain jour, sûr de son résigné silence, il avait chassé, brutalisé le jeune homme, défendu à quiconque de prononcer son nom dans la maison. Par un semblable attrait du mal, il fortifiait son ardeur pour Marie Malauve, sa belle-fille. S'il n'eût tenu aux apparences, il eût même brusqué les choses ; mais il était d'une dissimulation, d'une tartuferie sublimes.

Il adorait passer pour ce qu'il n'était point. Les cheveux blancs symbolisent toujours la sagesse et la bonté. Mais que n'ajoutent-ils point à un homme de génie ? Depuis qu'il avait dépassé la cinquantaine, le goût de la considération s'était extrêmement développé en lui. Être considéré comme un patriarche d'une intégrité candide, comme un distrait, un philosophe des nuages, un cerf-volant de vertu, voilà sa préoccupation perpétuelle. Sa vraie nature le gênait bien un peu. Mais sa perversion était trop raffinée pour atteindre l'esprit grossier de ses contemporains. Seul Caldius connaissait à fond les arcanes du maître ; là-dessus Malauve était tranquille ; il ne les révélerait jamais.

Aussi il n'y avait pas à Séneste une fête de charité qu'il ne favorisât. Il prenait la parole sur tout et toujours avec des mots vagues, superbes, ces lieux communs pompeux où s'enlacent Dieu, la justice et l'avenir. Il riait

sous cape de ces élans, de ces discours et surtout de l'idée qu'ils pouvaient opérer des conversions. Ainsi un thaumaturge, avec de faux miracles, sait développer, chez des êtres simples, la plus noble des vertus, la foi.

Si les femmes de son ascendance avaient légué à Malauve quelques vilains défauts, sa mère lui avait donné ses qualités. C'était une énergique qui rusa peu de temps en face de son tyran d'époux et sut bientôt se faire sa vie à part. Naturellement poète et artiste, elle écrivait pour elle-même ses impressions, ses souvenirs et, devinant dans son fils unique le futur grand homme, les lui lisait avec timidité et pudeur. C'étaient de beaux vers, pleins, sonores, et frappés. Or Malauve, si fort prosateur, ne put jamais tourner un alexandrin de sa vie. Il avait un goût trop vif de la liberté pour s'astreindre à n'importe quelle cadence, il avait l'ouïe trop juste pour aimer le vers désossé et rampant, il prônait trop la franchise en art pour supporter que sa pensée fût amenée ou déviée par une rime qui force le sens et satisfait l'oreille. Mais dans sa prose se retrouvaient les dons maternels, des détours hardis, des mots médailles, l'élégance concise, une tenue fluide et dorée du discours que cette femme merveilleuse portait jusque dans sa conversation.

Il tenait d'elle aussi son amour des philosophes. Elle l'avait dès sa jeunesse initié à la métaphysique. Tandis que le père s'enfermait résolument dans la réalité, voulait y clôturer tout le monde avec lui, la mère ouvrait en cachette à son fils ces hautes fenêtres de la pensée, battantes sur le ciel et les étoiles : « Habitue-toi, lui disait-elle d'une voix harmonieuse qui restait gravée dans sa mémoire, habitue-toi à partir de tout phénomène pour t'élever à la réflexion la plus abstraite. La philosophie n'est qu'un petit voyage. Par deux ou trois questions très simples tu arriveras vite à un dédale d'hypothèses où il te faudra te guider. Ces guides, les voici. Lis-en quelques pages en cachette de ton père, et leur parfum, bien que

sévère, embaumera ton existence. Tu reviendras à eux plus mûr et plus capable de les comprendre et tu béniras ma mémoire de t'avoir facilité ces jouissances, car il est, mon cher fils, un âge qu'il faut saisir, où l'esprit s'ouvre aux questions abstraites. Mais les volets se rabattent vite sur l'immédiate réalité, si l'on ne profite pas de l'instant. »

Suivant ces nobles conseils, Malaube lisait et relisait des extraits des grands philosophes, et, comme il aimait sa mère et qu'il apprenait ses poèmes, il cherchait ensuite sous cette broderie dorée les fils solides de la raison, toute la trame logique et sévère. Ainsi il s'habitua peu à peu à transformer en art les ressources de l'esprit humain, à faire vivre la métaphysique. Là commença à se créer son style. Le style n'est pas seulement le don d'écrire d'une manière personnelle et telle qu'en ouvrant le livre on reconnaisse à une ligne au hasard la marque de son auteur. Il ne tient pas tout entier dans la plume ou la main. Il est encore une tournure d'esprit. Comme les mots parlés suivent les mots pensés, ainsi il succède à une certaine conformation mentale, et ceux qui ont de beaux adjectifs, des épithètes ornées, ou qui donnent la première place au substantif pénétrant, au verbe hardi, à l'adverbe, ont pris l'habitude d'être frappés par les objets eux-mêmes, ou leurs qualités, par les actes ou les notions abstraites. Donc cet ensemble de signes tracés sur le papier manifeste clair comme le jour, pour qui sait lire, la conformation cérébrale d'un écrivain.

Mais si les tours d'esprit agissent sur le style, ils agissent aussi sur la mémoire, par là s'appuient sur la culture. Or celle de Malaube était toute spéciale.

Il fut accablé de travail par son père; dès l'âge de dix ans, il devait être debout à cinq heures du matin, hiver et été, et, comme plus tard la régente exigeait ses leçons de philosophie à six heures, l'*Astre noir* se plaignait plaisamment d'avoir toujours vu lever le soleil. Son existence

était minutieusement réglée. A douze ans il savait lire et comprendre le grec et le latin et commençait l'hébreu. A quinze, il étudiait le sanscrit. Il parlait à la fois l'allemand, le français et l'anglais. Ainsi son bagage linguistique était vaste. Bientôt commençait le défilé des histoires et des littérateurs. Il devait analyser, annoter, commenter des multitudes de livres; mais comme tout était soumis à une méthode inflexible, rien ne se brouillait dans sa tête et encore à l'époque actuelle il se rappelait avoir traduit telle page de Xénophon, le même jour qu'il lisait telle autre page de Philippe de Commines. On le poussait aussi vers les mathématiques. Il couvrait son tableau noir de ces petites figures et significations élégantes où Leibniz recherchait sa caractéristique universelle. Il se promenait dans la campagne avec un marteau, écoutant des explications sur les roches, les fleuves, les terrains, les sédiments, rapportant des fleurs et des insectes. Ainsi par la réglementation d'un travail assidu son père préparait en lui cette curiosité encyclopédique, une des dominantes de l'*Astre noir*, qui plus tard avait fait sa grande force et le plaçait décidément à la tête du mouvement contemporain.

Comme on était à une époque d'extrême développement scientifique, que chaque jour, presque chaque heure amenait sa trouvaille et sa monographie et que, d'autre part, il détestait les choses hasardées et les affirmations transitoires, le robuste vieillard Charles Malauve, son père, faisait bon marché des théories et argumentations creuses qui s'acharnent après la science, la remplissent de vent, écartent d'elle les libres esprits. Il ne lui donnait que les faits gros et précis que l'avenir ne pourrait déformer. Il connaissait la fougue cérébrale de son élève. Sur un squelette solide, pensait-il, il saura bien plus tard mettre des muscles et de la peau et faire circuler des artères; l'important est de vertébrer ses images.

Qu'on se représente donc l'*Astre noir* travaillant du ma-

tin au soir et du soir au matin, passant des époques les plus diverses aux tours d'esprit les plus opposites, et trouvant encore le loisir, sous l'occulte influence maternelle, d'étudier et de savourer ceux que le père appelait dédaigneusement des idéologues, Descartes, Spinoza et Kant. Pris tout jeune par cet immense engrenage il s'y était absolument adapté. Son esprit en avait gardé un branle tumultueux extraordinaire; quel que fût désormais le phénomène observé, le fait pris au monde extérieur, il le transposait dans tous les tons possibles de son ardente imagination, tantôt le tournant à la science, tantôt à la littérature, tantôt le décortiquant de ses contingences et le hissant à la métaphysique. Il jouissait ainsi de toutes les manières de sa capacité cérébrale, et sa vie était une mine en pleine et perpétuelle exploitation de trouvailles et d'inductions neuves.

Néanmoins, quelques hautes figures dominaient ce musée de l'intelligence humaine. Les après-midi du dimanche, laissées à son initiative, il les passait dans la bibliothèque de son père, tout en haut de la maison. Elle était bien rangée, très complète et lui devenait pièce à pièce familière. Il coulait là, parmi ses préférés, les heures exquises et libres du septième jour où il flotte dans l'air une allégresse traditionnelle.

Son premier contact avec Pascal fut décisif. Il reçut de l'auteur des *Pensées* une commotion ineffaçable, et jusque dans le *Prométhée déchainé* l'observateur eût décelé des vestiges de cette domination. Il lui avait pris le tour abrupt, le mélange de géométrie et de finesse, ces luttes de la sensibilité et de la raison qu'affectionnait le profond, le vibrant pamphlétaire des *Provinciales*. Il reconnaissait cette influence, le choc souverain de ce crucifix ciselé où se tord un philosophe amer qui porte au flanc la lance empoisonnée de la logique.

Eschyle aussi l'avait transporté, lui avait donné le goût de ces projections émotives qui font des actes avec les pen-

sées les plus secrètes. Et il y avait gagné l'amour des phrases composées, des qualificatifs sonores, des personnages prophétiques dont le bras se lève, dès les premières scènes, sur tout l'avenir marin ou guerrier.

De quelques drames de Shakespeare, chênes de ralliement dans l'immense forêt toujours vierge malgré les explorateurs, il avait pris le sens profond du mystère, de la hautaine ellipse, et des phrases nébuleuses à interprétations successives de plus en plus larges et belles. Là, un mot prononcé par un comparse d'une scène secondaire éclaire d'un jour inattendu le personnage ou la situation capitale. Ces épisodes, qu'un public de matelots peut comprendre dans un bouge sans décors à la lueur louche d'un quinquet et joués rapidement par des acteurs à demi ivres, résistent à la méditation d'un philosophe solitaire et en pleine force intellectuelle. Telle est leur ardeur vitale qu'il est impossible d'en épuiser les commentaires et que les hommes auront toujours en eux de quoi discourir et s'émerveiller.

Dans l'*Enfer* du Dante Malaue encore enfant admirait ces raccourcis qu'il devait plus tard rendre à nouveau célèbres, ces métaphores qui dépassent la conscience, ces foudroyants paysages qui semblent à la fois des fresques et des miniatures, tant l'émotion est large, tant le détail est prodigieux.

Ainsi le style de l'*Astre noir* se formait peu à peu d'un dosage particulier d'acquisitions successives. Sur cette pâte, plus molle et tiède pour certains tours d'idées, les empreintes s'accumulaient, se fondaient en une effigie unique, personnelle, désormais refroidie et fixe. Le jeune homme préparait lentement en lui-même la caractéristique géniale, *une personnalité indomptable jointe à la malléabilité universelle*.

En dehors de ces noyaux littéraires, qui devaient être le centre de tourbillons futurs pour sa riche imagination, en dehors de cette vie figée des livres, Malaue prit aussi

dans la vie vivante des pivots pour sa sensibilité. Tels spectacles frappent à la jeunesse ces intelligences actives qui, plus tard, amplifiés par le développement idéal, domineront à jamais les œuvres, s'y retrouveront transformés, diversifiés à l'infini, transportés dans les bains successifs du concret et de l'abstrait, mais où le biographe scrupuleux retrouvera les marques primitives. Le petit Malauve avait une amie de son âge, frêle et douce, avec laquelle il passait ses rares instants de récréation. Elle habitait la maison d'à côté et parfois, entre deux traductions grecques, il allait s'asseoir avec elle sur un banc dans le jardin vert, et tous deux admiraient les nuages, jouissaient du parfum des fleurs, du rapprochement de leurs jeunes corps. Un jour qu'elle s'était attardée à cette école de l'amour, son père, homme grossier et brutal, la battit cruellement. Elle renversait la tête en arrière, n'essayant point de parer les coups ; ses jolis et fins cheveux blonds encadraient son martyre à merveille. Malauve fut à la fois indigné et ravi de tant de douceur accablée. Il lui sembla que quelque chose se brisait en son cœur, mais simultanément, sur la fêlure, poussa vite une fleur magnifique et nouvelle, à l'arome vif et pénétrant. C'était l'amour rudimentaire qui avait choisi la pitié pour terrain et qui envahissait le philosophe. Les jours suivants, il ruminait ce désolant spectacle, y trouvait une volupté tiède.

Il perdit de vue sa petite amie ; mais par toute son œuvre, on vit, aux moments passionnés, des êtres faibles qu'accable le destin, des enfants en larmes et des jeunes filles au corps svelte, brutalisées par un misérable devant leur impuissant amoureux.

Il garda la haine des animaux d'un chien enragé qui parcourait la rue, poursuivi par des hommes au visage féroce et terrifié. Enfin, ces vieillards libidineux, qui troublaient tellement ses admiratrices et qui viennent dans ses drames ou ses poèmes en prose souiller des scènes

D'une délicatesse exquise, tenaient sans nul doute à un ivrogne grotesque et sénile, dont il avait eu un jour l'écœurant, le définitif spectacle.

En somme et quelque voile sévère qu'elle eût jeté sur son enfance, l'*Astre noir* était reconnaissant à son père de cette éducation intensive. Elle lui avait singulièrement agrandi la vision particulière que l'on se fait peu à peu du monde. Elle lui avait prouvé que la science et l'art sont partout unis; qu'il y a là comme deux faces de la médaille humanité, dont l'effigie est aussi belle. Elle l'avait mis à même de l'intéresser à tout ce qui passionnait ses semblables, de débrider sa curiosité. Grâce à elle les barrières n'existent plus pour lui, qui, placées entre nos connaissances et nos ignorances, nous rendent méprisants, dédaigneux. Son jugement acquit une finesse extrême; ses moindres paroles, nourries de faits et d'allusions, eurent de la profondeur.

Mais par là se développa en lui cet orgueil démesuré, fantastique, qui lui faisait considérer l'humanité de très haut, comme une fourmilière. Quels que fussent ses ennuis, ses embarras et ses tristesses, il se réfugiait dans cette citadelle, et, du sommet des remparts, jetait sur la tête des assaillants du dédain bouillant et des tonnes de mépris fondu. Quand il était jeune les attaques le laissaient indifférent: « Encore un imbécile! » s'écriait-il en ouvrant une revue où son génie était discuté. Avec l'âge la critique lui devint cuisante. Mais il garda toujours une cuirasse apparente sur laquelle se brisaient éloges et blâmes et qui inspirait de la sécurité à ses admirateurs. Il ne doutait jamais de lui. Chaque mot tombé de sa plume était un diamant. Sa dernière œuvre, toujours parfaite, pouvait seule vaincre en perfection ses parfaites œuvres antérieures. Au reste, le succès lui donnait raison. Sans cesse, au théâtre, au livre, dans des brochures, depuis ses premiers essais, il avait été continuellement heureux. Et la réussite était le terrain où pouvait le mieux s'épanouir

cette magnifique végétation cérébrale. Elle y trouvait un engrais nouveau, un intarissable élan.

Par l'orgueil pénétra la dureté. Il y eut là une marche logique des sentiments. Assez sensible tout d'abord, tendre avec sa mère et prompt à s'apitoyer, il vit peu à peu sa sensibilité décroître. A force de se répéter : « Je suis le plus grand de tous », il en arrivait à considérer comme monstrueux tout ce qui pouvait entraver le libre essor de son génie. Il évita les émotions par tactique. Il s'aguerrit en négligeant sa mère. Désormais il était sûr de lui. Les êtres qui lui tenaient le plus au cœur pouvaient disparaître. Ils n'entameraient pas ses conceptions, n'emporteraient point une partie de sa force dans leur tombe. Il s'habitua à envisager le monde comme une série de cataclysmes auxquels assiste le sage, aussi immobile et impassible que devant l'éboulis d'un tas de sable. Seulement il jugeait parfois nécessaire de faire la bête et de s'attendrir. Donc il eut le bonheur, après une jeunesse impressionnable, de se blinder à l'adolescence. Il avait des souvenirs exquis et sa raison demeurait implacable. Rien ne pouvait plus rayer sa sérénité.

Résultat : il n'eut point d'amis. Beaucoup affectaient à son égard une sympathie qui semblait les rapprocher ou les faire confidents d'un grand homme ; mais rien ne dépassait l'admiration. Caldius lui était utile comme secrétaire et comme bouffon. Malaube aimait à rire. Il avait le sens de la fatalité, des lugubres ficelles qui font mouvoir le pauvre automate. D'après lui le rire résultait d'un bon tour joué par un être latent et symbolique, sorte de Méphistophélès, soit à la nature humaine, soit à la nature extérieure. Un arbre foudroyé le faisait rire. Ainsi s'expliquait l'odieuse rictus qu'il avait à la nouvelle d'une catastrophe.

Il ne s'émouvait vraiment qu'au contact d'une œuvre d'art et d'idée. Là il était sincère et d'une éloquence admirable. Une belle phrase, même d'un ennemi, le jetait

dans des transports de joie. Il la relisait, s'en gargarisait, la récitait jusqu'à en user l'agrément. « L'imagination, disait-il, est une meule qui broie l'avenir et le désir. » Quand il avait quelque besoin féroce impulsif, sorte d'épiscopie morale dont il connaissait bien la tournure, il cherchait aussitôt à s'en faire une représentation forte et pénétrante, et s'il réussissait, bientôt, affirmait-il, le désir le quittait. Il mangeait gloutonnement son blé en herbe; mais il savait aussi ne point gâcher, se comporter en jouisseur, faire durer le plaisir et laisser une certaine distance, dite de contemplation, entre lui-même et l'objet de sa convoitise. Il avait à ce sujet des exemples assez crus : « Puisque l'imagination est surtout la source des joies, il faut lui garder sa pâture. Le plus noble des plaisirs physiques, celui qui nous mène à l'amour, n'est qu'un enragement et la poursuite d'une chimère, si le contact nous gâte la vue d'ensemble et si l'esprit se tait quand la chair parle. »

Si la littérature, l'art dramatique et la philosophie composaient sa femme légitime, sa maîtresse était la musique. Il ne jouait d'aucun instrument; cette partie fut chez lui dédaignée, et il ne s'y ouvrit que tard, en même temps qu'à la compréhension sensuelle de la femme. Alors il s'y adonna avec furie, d'autant plus qu'il ignorait le côté technique et se trouvait, d'après ses théories, à l'abri de l'assouvissement que donne la possession complète. Chez des camarades amateurs il s'asseyait à l'écart, dans un coin obscur, et, tandis que les violons, violoncelles fonctionnent, que les bobèches des bougies vacillent et que les sonates se déroulent, il sentait ses conceptions littéraires grandir d'une manière merveilleuse et soudaine. Tout lui semblait facile. Son intellect était triplé comme après une pipe d'opium. A force de réfléchir et de condenser sa pensée, il en était arrivé à ne plus trouver dans la langue de mots assez amples et rapides pour rendre toutes les concordances de son vaste esprit. Les

termes étaient anémiés et pauvres. Bien qu'il eût le style emporté, il lui paraissait, après avoir écrit, que son encre se changeait en laitage, quand il aurait voulu la graver à l'eau-forte. En outre sa connaissance de la philologie faisait pour lui de chaque mot une avenue profonde et mystérieuse. à la perspective infinie, avec des arbres espacés régulièrement, une futaie, des taillis et des personnages embusqués au milieu d'une végétation confuse. Une épithète ouvrait à son esprit tout un monde. A peine évoquée, elle faisait digression, l'entraînait là où il n'eût pas désiré aller. Châtiment des images! Douleur d'une conception trop aiguë! Mais, lorsqu'il écoutait de la musique, tout changeait. Il écrivait quelquefois sous la dictée du magicien sonore; alors rien ne le gênait plus. Portés par les sons, les mots avaient leurs harmoniques qui se confondaient dans l'élan d'un rythme général. Le lointain s'estompait, le présent se faisait précis, et Malauve sentait la joie intense de saisir sa pensée frétilante et brillante par les mailles étroites du langage et de déposer sur la blanche grève des pages toute cette pêche miraculeuse. Aussi était-il reconnaissant à Schumann, Beethoven, Bach et Wagner, à ceux qu'il appelait ses collaborateurs. Il les mettait au premier rang de l'humanité, avant les conquérants et les prophètes, parce qu'ils parlent un autre idiome où l'on n'est jamais arrêté, où le cœur et la logique se fondent, où tout excite et satisfait. Sa femme, qu'il n'aimait pas, il l'avait choisie surtout pour son talent de pianiste. Maintenant que ses doigts s'engourdisaient et que ses articulations soudées prêtaient aux génies les plus souples leur raideur rhumatismale, il la trouvait décidément horrible. Il aimait que sa fille jouât de la flûte. Il était sensible à toutes les voix. Certains organes le blessaient à jamais. Il se rappelait comme des mélodies les paroles de sa mère, et les sermons de son père comme des symphonies burlesques. Et son orgueil s'arrêtait devant son propre timbre, qu'il savait métallique.

et dur. Les bruits de la nature étaient pour lui des orchestres. Il eût voulu que l'on notât la circulation d'une source, le mugissement du vent à travers les branches, variable suivant la forme des feuilles, et il déplorait que notre faible organisme nous rendît sourds à tant de bruits naturels, à l'harmonie sociale des fourmilières, aux sons des lumineuses particules qui se choquent brillamment sur une vitre, par un jour de clair soleil : « La musique, c'est ma deuxième vie et celle où je vis vraiment, » affirmait-il.

Le zèle du dessin et de la peinture le prenait par bouffées. Il était peu sensible aux couleurs. Il les confondait aisément quand elles arrivent aux limites des nuances. Il cherchait dans les œuvres des grands artistes l'idée derrière la toile, et, ne la trouvant point, exprimait violemment son mépris. Il estimait l'eau-forte où la pensée prend une teinte brumeuse et pessimiste, cet art à mi-chemin du dessin et de l'écriture et qui a gardé un mystère et comme la fleur de l'alchimie. Albert Durer le plongeait dans des méditations sans rivages. Lorsqu'il daignait l'interpréter, c'était une joie pour les connaisseurs. Il développait ses intentions avec une certitude absolue comme s'il eût habité sa cervelle. Quoi d'impossible ? Les hommes de génie ne forment-ils pas une sorte de cerveau général et supérieur à celui des autres, où les parcelles coïncident ? Il possédait lui-même le don de fixer une silhouette, de la tourner à la caricature. Il amplifiait toujours ce qui l'avait frappé.

De bonne heure l'*Astre noir*, ainsi lesté au point de vue artistique, eut la connaissance des hommes. Il était à craindre qu'une éducation purement livresque ne fit de lui un gobe la lune, un de ces rats de bibliothèque que la réalité surprend et déconcerte, et qui la déforment sans cesse avec leurs petits yeux clignotants. Cela n'arriva point, grâce aux dons naturels. Malauve s'assimilait instantanément les attitudes, les façons de parler et même de penser. Il pénétrait ainsi dans tous les tours d'esprit. Il

excellait à prévoir ce que ses interlocuteurs allaient dire, leurs arguments et leurs preuves, et les démontait par sa divination. Ces qualités de finesse ne firent qu'augmenter en lui par les contacts. Il aimait surprendre, en imposer. Il se savait en haute situation. Ceux qui venaient à lui étaient d'avance en état de crainte. Il s'efforçait de se montrer tel qu'on l'avait conçu et de garder un certain recul, sa fameuse distance. Cette rudesse voulue l'avait beaucoup servi dans sa petite ville, papotière et méprisante, et où on le redoutait en même temps qu'on le vénérail. Il savait aussi à l'occasion rentrer ses griffes, s'insinuer, se montrer confiant, aimable et, quand il voulait prendre, on était pris en quelques minutes. Puis son existence était une perpétuelle parade, semblable à celle d'un roi ou d'un pape. Toujours en vedette, toujours grimé, sa gloire était une rampe à feux ardents qui déformait ses traits et lui donnait la petite couche de cabotinage sans laquelle il n'y a pas d'universel succès : « Les hommes n'aiment point la sincérité. Les hommes n'aiment point la simplicité. Les hommes aiment à comprendre et n'aiment pas qu'on ait l'air de les comprendre. » Il avait un certain nombre de maximes qu'il ne parlait pas, mais qui réglaient sa conduite, et les maladroits l'exaspéraient.

Comme toute personnalité forte, il imitait peu, mais il était très imité. Quantité de bourgeois, d'artistes et de mondains s'efforçaient de singer ses tics, sa voix tranchante, son port droit, sa démarche hâtive, ses modes de discussion mêlés de souplesse et de brusquerie. Portrait copié partout, il devenait un miroir où tous complaisamment s'admiraient.

Il aimait moraliser, tirer de la nature concrète l'idéalisme et l'effet abstrait qu'elle comporte. Cette tendance est manifeste dans le morceau suivant qui sert de préambule à son ouvrage philosophique : *le Scintillement des Ténèbres*.

« Un vieillard était assis au jour tombant sur une

Pierre plate dans une plaine. Il regardait les rouges labours : comme il avait travaillé son esprit ! Oh, les sillons de la jeunesse, l'attente d'une moisson toujours reculée, les mottes des arguments et des preuves ! Le fleuve qui bordait les prés mêlait à son bleu lacet tout le mordoré des nuages : ainsi ses parties sensibles, au cours assez pacifique, avaient fondu toutes les nuances des sensibilités de son époque. L'idéalisme s'était rayé de réalité : la synthèse étamait l'analyse : la certitude reflétait le doute. Là-bas les minces bosquets d'arbres grumeleux encore de poussière : il avait voulu monter à la connaissance, agiter ses rameaux vers l'inconnu, mais un vent sec et tiède souffle vite sur les audacieux, flétrit et recroqueville la frondaison. Et le ciel, le beau ciel limpide, penné d'or, casqué de lumière, et fuyant l'ombre sur son cheval rose : Oh l'amour infini, flamme de l'existence qui brûle surtout quand le corps s'éteint, les palpitations des jeunes et douces poitrines, les agonies renaissantes, les mains croisées sur le désir !

« Cependant le calme paysage regardait aussi le vieillard. Il se retrouvait dans ses yeux, doublés, rapetissé, globulaire, comme quand la matière se concentre. De ses os il songeait à faire quelques grains d'humus. « Ce vieux cœur m'irait pour une source. Ses eaux « seraient roses au couchant et conserveraient la ca- « dence. Le poumon me donnerait de fins herbages, un « tissu bruissant, une dentelle d'haleines. L'intestin, « bon serpent, ramperait alentour. Le cerveau je le « déploierais sur la tige de la moelle, gracieux arbuste « où chanterait l'oiseau de l'idée. Avec ce qu'il appelle « son âme je ferais aussi mon mystère et peut-être mon « ciel imprécis. »

« Par cette double contemplation prolongée plus qu'il n'est possible, pleine de convoitises et de regrets, le vieillard et le paysage s'insinuaient sournoisement l'un dans l'autre. Or arriva qu'ils s'échangèrent. Mais rien

ne fut de ce qu'ils croyaient, et seule, désormais bien seule, la pierre plate roula, gravita dans les ténèbres. »

Dès que Malauve eut quinze ans, son père lui fit faire des voyages. Il pensait que cette imagination frémissante avait besoin pour sa pâture de paysages et de mœurs variées à l'infini. Il jugeait bien. Le jeune homme éprouva un véritable enthousiasme quand seul, quelque argent en poche, échappant aux tutelles, il monta dans un wagon pour la France. La succession rapide des aspects aux portières lui parut l'image même de l'œuvre qu'il voulait entreprendre, rapide et complexe, donnant en un clin d'œil mille sensations diverses. La multitude de renseignements historiques, géographiques, techniques qu'il tenait de ses lectures avaient besoin de s'appliquer au réel. Paris lui fut une révélation. Mais, s'il en comprit la grandeur, il en vit aussi la petitesse, et se jura à lui-même de ne pas venir comme tant de pauvres insectes, se briser la tête à ce vaste phare. Il savoura de la civilisation française ce qu'elle a de raffiné, ses femmes semi-légères, ses théâtres semi-confortables, sa logique un peu sèche, sa fleur de sensibilité mobile, sa haine extraordinaire de l'ennui. Il se fit là des relations. Il eut des débuts d'amitiés solides, comme il s'en forme aux premiers âges de la vie, alors que tout est élan et que la jalousie n'a pas encore jeté ses ternes voiles sur les facultés d'admiration. Il discuta les talents arrivés, partagea des haines pour d'exquis écrivains et des admirations pour des idiots. Il se fatigua l'estomac, prit l'habitude des bocks et des migraines, et eut la révélation de la femme par une assez jolie aventure. Il rencontra au Luxembourg une petite gouvernante que ce fin garçon séduisit et qui lui distribua des trésors aimables avec une grande et douce largesse. Ce fut sa première conquête. Il en superposa souvent l'image aux amours plus nobles qui suivirent, mais fut toujours reconnaissant à la jeune Française de n'avoir pas écrasé en lui la fleur de sentimentalité qui parfume à jamais les dures existences positives.

Après, il visita les pays du Nord, les villes de musées et de canaux, engourdis dans un art luxueux et des brumes froides. Il y apprit que la clarté n'est pas forcément indispensable, que des paysages et sentiments voilés prennent facilement les cœurs discrets, et que l'imagination gagne au mystère des nuits plus longues, des ombres furtives, des pluies bruineuses et monotones. Il poussa même jusqu'à la Norvège alors en pleine Renaissance artistique. Au coin d'un bon feu le soir, dans la nature envahie de neige, quelques intellectuels discutaient les progrès des idées en prenant à petites gorgées des boissons chaudes et réconfortantes. La musique, la peinture et la littérature poussaient avec une force et une ardeur prodigieuse sous ces grands fronts aux cheveux pâles. L'excessif semblait modéré ; tout était ardeur sous la glace.

Par l'Angleterre, il prit un sens grand de l'État, aussi fort qu'à Séneste, amplifié par l'étendue du royaume. Les institutions surtout le captivèrent avec leur mélange de conservation à outrance et d'évolution permanente. Il admira combien des flegmatiques élèvent ce qu'on appelle l'hypocrisie à la hauteur d'une raison sociale, combinent tout en vue du bien public, et gardent une frêle couche de dehors moyen âge, habitation entièrement neuve et confortable, dont la vieille et pittoresque façade est restaurée. Ce qu'il y avait en lui de pratique se développa à fréquenter ces merveilleux organisateurs. Si les Français l'emportent dans les contacts d'homme à homme, les Anglais triomphent dans leurs rapports avec la nature qui est pour eux comme une alliée naturelle. Et l'industrie n'y tue point l'art. Toute pensée y est audacieuse ; mais cette pensée s'appuie sur des preuves, des exemples, des contreforts robustes. Les novateurs s'insinuent, pénètrent lentement la conviction, au lieu de la forcer, de la brutaliser et de créer cent rétrogrades pour persuader un disciple. Admirable force de la patience appliquée à un idéal !

Bientôt le jeune Malaube devina que chaque homme a un peu de tous les autres hommes. Lui Sénestoï sentait en lui maintes qualités et maints défauts de France, d'Angleterre, de Hollande, qui se développaient en ces divers pays à la faveur de la pression sociale. De même qu'il germe chez nous tous des graines d'exaltés, de fous, de criminels, il y germe aussi de quoi faire du désordre ou de l'ordre, de l'égoïsme ou du patriotisme, du conservateur ou du révolutionnaire. Les circonstances favorisent la croissance de telle ou telle partie de l'universel embryon. Les voyages augmentent ces capacités occultes, et par là notre intellect s'agrandit, est orné d'un certain scepticisme, le bon, non dédaigneux de l'acte ou des vraies ressources morales, mais averti de ces préjugés qui ne sont qu'une question de frontières.

Quand, après cette longue tournée, Malaube revint à Séneste, le Nord l'emportait en lui. Il écrivit des œuvres obscures où l'on apercevait une flamme, mais perdue dans le brouillard, et des polémiques s'engagèrent. Il attaquait à fond la Renaissance, la copie de l'antiquité et, avec une bravoure enjouée, faisait le procès de l'Italie et de la Grèce, qu'il ne connaissait pas d'ailleurs, mais dont la prééminence, acceptée par les moindres idiots, l'exaspérait : « Eh quoi, s'écriait-il, on nous prêche toujours la mesure et la clarté du discours. Cela tient à notre proximité de la verbeuse et lucide France. On nous conseille aussi l'érudition, la recherche infinie des détails et l'accumulation des preuves. Cela encore, Séneste le tient de l'Allemagne où les animaux mêmes naissent professeurs, où tout le monde pédantise. Mais, par là-dessus, il nous faut, comme à toute l'Europe, les bornes, les cadres, les démarcations, définitions, proportions qui, depuis Léon X, encombrant les arts occidentaux. Non, non, mille fois non, il n'y a pas une mesure. Il y a diverses façons d'être mesuré. La méthode est chose relative et spéciale à chaque individu. Ceux qui se soumettent au cartésianisme

ou au kantisme seront toujours de froids copistes, des imitateurs distingués, de bons élèves, jamais des maîtres. Je veux être clair, mais à ma façon, qui pour vous sera peut-être obscure. Quoi ! n'employer que des mots simples ? Or tout mot est horriblement complexe. Il a roulé à travers les civilisations avec une succession formidable d'acquets et de déchets. Il change de masque chaque cinquante ans. Comment atteindre donc à l'aide de mots, de phrases, ces sociétés mobiles, la fameuse précision dont on nous accable ? Le plus grand écrivain de cette insupportable Italie fut Dante, et Dante est ténébreux, Eschyle aussi. Leurs rondes sont-elles de jour ou de nuit ? On l'ignore, tout comme pour Rembrandt. Quels singuliers éclairages, quelles sautes brusques de caractères, quelle négligence des préambules, que d'ellipses, que d'assonances ! Où sont ici la règle, la méthode ? C'est le génie, donc l'originalité, qui fait que tout s'active et grouille et communique le branle au siècle. Les Français, les Anglais mettent le verbe au début, la lanterne à l'entrée de la galerie. Les Allemands finissent par lui, la déposent tout au bout, et dans chaque œuvre de l'esprit germain vous n'avez la vérité qu'avec la dernière ligne. Ce sont deux clartés différentes. Laquelle est la bonne ? Moi je veux pour Séneste créer un langage neuf et spécial, comme une sorte de style autochtone. Tant pis pour qui ne me comprendra pas. Les rétifs viendront avec le temps. Le monde est une troupe de moutons ; je serai le chien qui aboie et met dans la route. »

De l'Allemagne, en effet, il prit l'effort métaphysique et l'amour de l'érudition. Mêlé aux tumultueux étudiants, quand il sortait des cours de Bonn et d'Iéna et regagnait sa chambre vaste et froide, il sentait sa personnalité immense. Chaque voyage lui poussait une branche nouvelle. Déjà l'arbre étonnait par ses dimensions.

Comme il rentrait à Séneste de son second voyage à l'étranger, son père mourut. Là commença chez lui l'ap-

prentissage de l'égoïsme. Il se dit que la tristesse tournée en désespoir l'anéantirait, et il s'ordonna d'être calme. Plus tard, stupéfait d'avoir pu dompter par la raison ses parties sensibles, il songea qu'il devait être prédisposé à l'indifférence.

Quand il embrassa pour la dernière fois le visage raidi du vieillard et qu'il quitta sa mère, il avait pourtant le cœur gros. Il se tourna vers le soleil et partit en Italie. Ce lui fut une révélation. A mesure qu'il avançait, dans son esprit nourri de classicisme les souvenirs reprenaient leurs droits et leur force. Son âme s'éclairait avec le ciel. A Florence et jusqu'à Rome, il eut encore quelque hésitation ; mais au Sud, à Naples, il sentit se déchirer un grand voile. Il marchait seul au bord de la mer, tandis que des musiques faciles et qu'il eût jadis insultées, lui prenaient l'âme là-bas au large : « Aime la lumière, crieait-il aux rochers, aime la lumière ! » Luther, son ancienne admiration, lui parut grossier et mesquin de n'avoir compris que comme une matière à pamphlets cette somptuosité italienne, cet effort voluptueux vers le passé, toute cette douceur de vie harmonique, aux pieds de femmes divines, au milieu d'un art resplendissant et pondéré : « J'ai pataugé jusqu'ici, pensait-il. Si je peux jamais soumettre la fougue imaginative du nord à ce rythme exquis du Midi, je suis un grand homme. Oui, l'art ne vit que de mesure. Et aujourd'hui la signification de ce mot ne m'apparaît plus scholastique ni forcée. Elle est déterminée par la nature même, le ciel, la terre et l'eau, le modelé des nuages, des argiles, des souvenirs et la cadence des vagues. La flamme pure des vestales ne devait pas brûler trop haut ; sans les proportions rien n'existe. » Et au retour ses contemporains stupéfaits le virent tenter une renaissance de la tragédie antique avec des chœurs alternés, tandis qu'il sabrait les parties touffues de ses œuvres antécédentes et soumettait ses caractères aux règles les plus strictes de l'art ancien. Ensuite il revint sur ces enthous-

siasmes ; et ainsi se perfectionna, par une lente superposition des influences étrangères, ce génie bien spécial à son petit État, mais où la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie joignaient quelques-uns de leurs aromes.

A quarante ans l'*Astre noir* était complètement formé et il avait déjà son surnom. Sa réputation était solide, basée sur un grand nombre d'œuvres dramatiques et philosophiques. Les premières étaient les plus importantes. Il avait toujours eu le goût du mouvement et de l'acte. La vie avait fait de lui un écrivain ; il portait donc sur le papier par l'intermédiaire de son bras ce qu'il eût voulu répandre sur l'univers avec un plus grand groupe de muscles. Faute d'être un conquérant réel, il faisait succéder sur le théâtre des écroulements de royaumes imaginaires et des apogées de dictateurs merveilleux. Il n'était jamais plus heureux qu'à l'avant-scène, suivant le jeu des acteurs et vivant la vie qu'il aurait souhaitée, excessive et hardie, précédée de tambours et de trompettes, exposée à des catastrophes et tissée de fils héroïques. Il avait l'art de mettre dans la bouche des personnages au moment décisif la parole plongeante qui décrit de longs cercles dans la pensée du spectateur. Il superposait le rire aux larmes par quelques mots justes et pénétrants.

Sa philosophie se rapprochait du bouddhisme. Elle était d'ailleurs assez contradictoire, car Malauve s'embarquait avec une ardeur extrême sur les thèses les plus hardies et les poussait jusqu'à leurs dernières conséquences. Souvent sa pensée, après maint circuit, aboutissait à sa propre négation. Il vantait sans cesse les Hindous, et son suprême voyage, celui qu'il n'accomplit pas, mais que son imagination lui fit faire beaucoup plus grand que la réalité, fut celui des Indes. Sur cette terre prodigieuse, pâte primitive des civilisations, il avait réuni tous les documents possibles. Il avait appris le sanscrit pour déchiffrer lui-même les Sutras et la métaphysique de Çakya-Mouni. Il ne se plai-

sait que dans cet amas chaotique de myriades de siècles, d'hypothèses d'hypothèses, de sentiments monstrueux, que dans les excès de cet intellect au troisième degré qui est l'intellect des bords du Gange, où la logique, la matière et la morale dansent par tourbillons confondus, où le mot prend subitement la place du sens et le sens s'annihile dans une prière, paysage éclairé par sept soleils comme Saturne, réservoir de toutes les théories passées et à venir, comme les plateaux mystérieux de l'Iran furent les berceaux glacés et noirs de nos races.

Quant à sa science, elle était profonde. Il s'était fait par l'habitude une vision double qui n'était pas une de ses moindres originalités. Savourer un paysage forestier ne l'empêchait point d'étudier les essences d'arbres environnantes et de se rendre un compte exact des petites causes réunies qui font prendre à un ruisseau une route montante, en apparence paradoxale, à travers les fougères et les mousses. Son enthousiasme de Naples s'était très bien accommodé des regards tout géologiques qu'il appliquait aux rivages du golfe, et, quand il avait détesté la Renaissance auprès des tristes fjords de Norvège, il avait considéré leur tranquille encastrement par les roches et discuté avec lui-même leur probable origine glaciaire. Ainsi Malauve était un peu l'homme de l'avenir qui saura comprendre en s'émouvant et appliquera au savoir cette sensibilité qui maintenant ne s'adapte qu'à nos ignorances.

Il avait porté son effort sur la psychologie, parce qu'elle est l'histoire du plus mystérieux des organes, le cerveau, science sur laquelle la brutalité n'a point de prise. On aura beau mettre au jour les circonvolutions, elles ne livreront point leurs secrets. Il y a là un langage actuellement plus indéchiffrable que les derniers cunéiformes. Malauve étudiait au moins les relativités de la conscience, ce à quoi peut s'appliquer notre faible analyse, et dans une partie de sa maison il s'était aménagé un labora-

toire de psychologie avec tous les nouveaux instruments, plusieurs inventés par lui-même.

En dehors de son activité intellectuelle, une des grandes forces de Malaube était sa passion de la justice. Il n'aimait point tel ou tel homme, mais il aimait l'humanité, ce pauvre bréviaire d'erreurs et de souffrances. Quelle que fût l'œuvre en train, il était toujours prêt à la quitter, à changer sa plume de main pour relever un tort, réparer une injustice, cela d'un bout du monde à l'autre. Il y mettait une âpreté et une éloquence qui faisaient de lui à l'occasion le plus redoutable des pamphlétaires, et, quand une iniquité le révoltait, rien ne l'arrêtait dans l'accomplissement de ce qu'il jugeait son devoir supérieur. Devant cette faculté ses ennemis mêmes s'inclinaient. Il se faisait de la justice l'idée haute et immuable d'une sorte de circulation sociale. Elle dompte et concilie le hasard et la fatalité. Elle n'est souvent pas vraie pour l'individu, ni pour la famille, ni même pour la race ; mais elle prévaut toujours quant à l'ensemble, au groupement qu'elle s'est librement choisi. Toujours une scélératesse a son circuit, son contre-coup ; et les lois mécaniques de l'action et de la réaction n'étaient aux yeux de l'*Astre noir* que des cas particuliers de cette grande loi morale que nos étroits regards ne peuvent envisager dans son étendue. Il aimait à se représenter lui-même comme une manifestation de cette justice. C'est ce qui lui faisait prendre avec enthousiasme la cause des opprimés et des humbles. Cependant la noblesse et les titres l'impressionnaient ; tant est confuse la nature humaine.

Son jugement sur les hommes et les choses était particulier. Il n'associait pas seulement des idées, mais des séries d'idées. Quelquefois un petit fait, une parole en l'air prenaient pour lui une importance considérable, lui donnaient une vision fautive sur laquelle par orgueil et par entêtement il ne revenait plus. Il était rancunier, haineux, savait merveilleusement dissimuler. Capable de

mener de front mainte intrigue, il ne pardonnait guère à quiconque entravait sa route. Sa vengeance était généralement si détournée et tortueuse que ses victimes gardaient des doutes et une réserve.

Il dormait beaucoup, mangeait énormément, pensant qu'il fallait de toutes façons refaire cette substance cérébrale qu'il dépensait avec tant de largesse. Quand il dévorait un poulet doré de beurre, il lui arrivait de dire : « Voilà toute une théorie qui descend dans mon estomac ». Un verre de chaud bourgogne amenait une scène immortelle : « Si l'on veut que je fasse du bon théâtre, écrivait-il à la régente, offrez-moi d'excellents dîners. » Malgré cette gourmandise extrême, son humeur n'avait guère varié. Il était plutôt un mélancolique avec des éclats de grosse gaité. Il restait des heures et des journées muet, taciturne, le regard éteint, replié en lui-même et il sautait de là d'un bond soudain dans la discussion la plus animée, jonglant avec les arguments, le rire et les paradoxes. Quelquefois, par l'excès même de la pensée, il arrivait à la non-pensée, à une torpeur cérébrale où surnageait la sensation de l'être que doivent posséder les minéraux et les choses les plus rudimentaires. Il demeurait longuement engourdi. Cela le prenait à des moments divers, sans cause apparente, à table, en pleine causerie, la fourchette et la parole en l'air, à la grande surprise de ses interlocuteurs.

Ces abîmes effrayaient Malauve comme tout ce qui était noir, incertain, échappait à l'effort vital de sa puissante compréhension. Il redoutait la mort, cela depuis l'enfance. Le mot *Mort* avait toujours eu pour lui sa vigueur. L'idée du non-être le terrifiait. Il tremblait tout seul en y pensant. Aussi affirmait-il bien haut l'immortalité de l'âme, mais il y avait des jours où ses disciples, l'interrogeant sur ce thème éternel et banal, le trouvaient désespéré, découragé, fiévreux. Par une bizarrerie fréquente il s'attachait d'autant plus à l'image du néant qu'elle l'épouvantait

davantage. Il la mêlait à toutes ses conceptions, et les spectateurs du *théâtre de la Gloire*, à Séneste, étaient sûrs, quand un cadavre s'abattait en scène, d'entendre des phrases magnifiques et vibrantes, telles qu'on pourrait les prononcer derrière la tombe si l'on retrouvait la parole. Quand Malauve rêvait il se voyait squelette ou pâte gélatineuse devenant homme peu à peu par le mystère de l'embryologie. Il sentait se dessiner en lui, à mesure d'organes plus parfaits, une conscience plus grande et l'idée que ce travail se décomposerait un jour, que cette conscience s'éparpillerait avec les cellules matérielles le faisait s'éveiller plein de sueur et d'horreur. Bien qu'il affichât cet athéisme panthéistique dont l'inconséquence paraît le dernier terme de la réflexion philosophique, il suppliait chaque soir un Dieu de lui accorder une vie très longue, « afin d'achever mon œuvre qui peut être utile au bonheur de l'humanité », ajoutait-il, espérant ainsi puérilement tromper ce Dieu sur son égoïsme. De la même source venaient aussi les vingt-cinq signes de croix. Il croyait aux prédictions et aux pressentiments. Il pressait un certain nombre de fois le bouton de sa porte en rentrant dans sa chambre, regardait d'abord certains objets. Il était sujet à des pâleurs subites, à des tremblements serpentins dans tous les muscles.

Sa marque principale était l'impulsivité. Il agissait à la hâte, comme mû par un ressort. Il courait avec une fougue irrésistible à l'assouvissement de son désir quand ce désir avait atteint un certain degré. Ses yeux brillaient alors de lueurs étranges, son corps lui paraissait une fourmilière de feu. Pour la possession d'une femme longtemps convoitée et dont l'image occupait son esprit il eût tué, massacré, pillé. Il connaissait en lui ce déclin de l'instinct et le redoutait, s'efforçait de chasser les tableaux provocants dont les couleurs trop vives le mettaient hors de lui; mais si dans la vie pratique c'était là son vice, dans la vie intellectuelle c'était sa force. Il n'avait qu'à

penser longuement pour qu'à un certain moment une jonction de faits épars, de réflexions et de traits de visage se fit dans sa cervelle en rumeur. De pied en cap, en grand relief des personnages lui apparaissaient. Bientôt ils se mouvaient et un zèle irrésistible fermentait en lui de raconter leurs gestes, leurs paroles; et toute sa force d'observation, une multitude de remarques, d'hypothèses inductives et déductives s'assemblaient autour de ces nouveau-nés. Des rapports s'établissaient. Il arrivait à la genèse dramatique en quelque sorte inconsciente et vigoureuse, et son esprit concevait une vie nouvelle, des paysages imprévus où tous ses enfants hallucinatoires discouraient, agissaient, bataillaient; sur ce qu'il avait ainsi édifié il ne pouvait plus revenir. D'un être qui d'emblée devenait un type de scélérat il n'eût pu éteindre la noirceur. Alors seulement il se mettait à sa table et il laissait courir sa plume sans presque même avoir conscience des sentiments et des pensées qu'elle fixait à jamais et dont l'assemblage se trouvait réglé par sa réflexion. C'était comme une éruption volcanique, une force élémentaire, et ce travail créateur se rapprochait réellement de celui de la divinité tel que nous nous le représentons, un développement de la puissance inclus dans cette puissance même.

Par là Malauve, l'*Astre noir*, se rattachait aux autres génies de toutes les époques et de toutes les nations. Il était bien de la famille. Ces hommes-là sont, au milieu des races humaines, comme une race où les ressemblances sont plus fortes que nulle autre part, tellement qu'un d'eux scruté et pris comme type doit, pour les traits généraux, caractériser les autres. Il peut y avoir des différences morales, mais l'intellect est le même. Entre Aristote, Léonard de Vinci et Goëthe, qui n'apercevrait d'immenses corrélations? Curiosité répandue sur la nature entière comme si la nature avait laissé son empreinte dans leurs vastes cervelles et que cette empreinte cherchât sans cesse à rejoindre la réalité. En eux les arbres ont

déposé leurs floraisons complexes, les fleurs leurs parfums, les pierres leurs symétries. Les lents efforts de l'animalité pour prendre d'elle une conscience plus grande sont inscrits dans la suite de leurs pensées. Chacun de leurs raisonnements est une série d'images correspondant aux mouvements de la nature, mais raccourcie par des symboles, signifiée par des synthèses. Les mots dont ils se servent et qui sont leurs liens avec les autres mortels diffèrent néanmoins autant de ces mêmes mots que l'idée d'un singe diffère dans l'esprit d'un sauvage ou de Darwin. Ils n'ont pour eux qu'une valeur d'effigie, de représentation. Ils ne représentent même que faiblement les puissants concepts dont ils sont l'émission grise. Ces volcans lancent des laves de paille. C'est leur pensée qu'il faudrait voir. Pour les comprendre il faut monter à leur niveau. On s'arrête d'ordinaire à l'étonnement. Ils ont le sens de la continuité du discontinu, de l'ensemble à travers le fragmentaire, de l'éternité et de l'unité parmi le momentané et le divers. L'idée que nous nous faisons des forces supérieures est celle qui sans cesse les guide et les anime. Et leurs défauts mêmes ne sont peut-être que des disproportions auxquelles nous appliquons notre jugement faible et médiocre. Ainsi les vers de terre considéreraient l'homme comme affligé d'une difformité parce qu'il rampe avec deux pieds et meurt tout de suite si on lui sectionne le cou.

Comme les génies sont tous unis dans le temps et l'espace, ils n'ont entre eux de supérieurs ni d'inférieurs. Tous ont tous compris et tous se concilient. La contradiction ne signifie rien pour des esprits où se condense l'ensemble des contradictions. Et ces puissants cerveaux individuels nous pouvons les réunir dans une sorte de cerveau général d'une force d'expansion inouïe, et qui, depuis que l'homme est debout, jette généreusement à l'humanité des flots de verbes lumineux grâce auxquels le monde n'est pas entièrement obscur.

Leur activité dans ses manifestations variées remonte l'opposition des milieux qui les compriment et sur lesquels ils réagissent. Débat grandiose ! Malauve à Séneste, Spinoza à Amsterdam, Goethe à Weimar, Darwin à Down, opprimés par une moindre masse, luttant contre une pâte humaine moins épaisse et grossière, ont pu atteindre leur maximum génial ! Il ne leur faut pas la solitude, car ils se perdraient en mélancolie, étant non des fous, mais des capacités, des réservoirs de forces, dont une seule non balancée par les autres amènerait la désorganisation et l'aliénation. Il ne leur faut pas une multitude, dont la presse et la bousculade, le rempart des cœurs ordinaires s'oppose de toute sa vigueur jalouse à la manifestation d'un seul et libre esprit. Il leur faut une confédération, une petite assemblée d'hommes dont ils disposent, et qui, tamisant la lumière, la dispensent aux autres suivant la faiblesse de leurs regards, un groupement où tout se modèle à leur image, assez imparfaitement pour qu'ils dominent toujours, assez dévotement pour qu'ils aient le perpétuel désir de sculpter, avec plus de finesse que jamais, une argile malléable et compréhensive.

CHAPITRE IV

SATELLITES ET RAYONNEMENT

Les idées de Malauve n'avaient pas été d'emblée victorieuses. Pour que l'humanité se mette à considérer les choses sous un aspect différent, il faut tout un sourd travail, une lente et tenace pénétration. Les sociétés, bien qu'absorbées dans les petits faits qui sont leur pâture journalière, sont néanmoins propices à la diffusion des idées générales et celles-ci sont d'autant plus actives qu'elles sont plus hautes et presque inaccessibles à l'intelligence de chaque individu. Les masses ne sont menées ni par la faim ni par la soif, ni par la politique ou politiquaillerie courante. Elles obéissent aux métaphysiques. Toute idée doit passer en acte. Le philosophe, en rassemblant des abstractions dans son cabinet à la lueur de la lampe, accumule des forces explosives qui plus tard auront un effet irrésistible, après une série de métamorphoses aussi réglées que celles de la chenille en papillon. Les pensées les plus abstraites, comprises par une élite intellectuelle, servent de base et de méthode à tous les travaux scientifiques, littéraires et artistiques contemporains. Ainsi des esprits de second ordre s'en imprègnent, les colorent et les déforment, et, descendant peu à peu la spirale, elles arrivent infiniment modifiées, en dehors même du livre, du tableau, du journal et du son, aux cerveaux incultes qui en admettent les mystérieux débris avec une passion,

un enthousiasme proportionnels à leur nouveauté même. De nos jours l'action des métaphysiques remplace l'action religieuse. Kant à Königsberg, Fichte, Hegel et Schelling après lui, Auguste Comte en France ne se doutaient guère en rassemblant leurs élégants théorèmes que ces hypothèses reprises et adaptées aux besoins sociaux par la logique implacable d'un Proudhon ou d'un Marx menaceraient toute l'organisation actuelle. Il arrive un moment où l'air est tellement saturé de l'œuvre des doctrinaires que celle-ci paraît banale puisqu'elle est entrée dans les faits. Aujourd'hui tout adolescent commence par se méfier de ses sens. Il n'a pas lu la *Critique du Jugement*. Il fait mieux que cela, il la vit.

L'*Astre noir* avait surgi au bon moment, à la fin d'une de ces périodes qui nient toutes les vérités spéculatives, qui prétendent se passer d'idéal et trouver des explications dans la matière. Mais le matérialisme est lui-même une métaphysique, la plus confuse, la plus contradictoire de toutes. De nouvelles découvertes scientifiques donnaient aux esprits un immense orgueil. Ils considéraient les problèmes comme résolus parce qu'ils les avaient conçus. Et tout était à l'unique observation du réel, c'est-à-dire aux mensurations, classifications, etc. On riait des hypothèses. Des encyclopédies chaque jour plus abondantes surchargeaient les esprits. Chacun désirait savoir un peu de tout. Si les famines étaient nombreuses, l'instruction était considérable, et le bagage scolaire d'une fille d'ouvrier eût fait honte à Pic de la Mirandole. Nulle espèce de foi. On avait classé avec une plate sagesse les problèmes par rang d'importance et on les abordait méthodiquement. Les arts se ressentaient de ces tendances. La littérature était humoristique et grossière, sans élans et sans flammes, charriant l'immondice et la banalité. La peinture se traînait dans ces représentations de la vie courante qui sont encore des natures mortes. Quant à l'architecture, elle n'était ni commode ni belle comme à toutes ces époques

mixtes, et les gens habitaient sans agrément des demeures grotesques. La musique était tuée par le didactisme. C'était un universel effondrement. Les chefs-d'œuvre des temps passés qui eussent pu contrarier ces tristes abandons étaient dédaignés, ridiculisés, salis par l'opérette et la chanson triviale, derniers débris de l'art dramatique. On traînait tout au carrefour : il y avait un immense malaise, une sorte de vaste bâillement dont on ignorait les causes et qui tenait à l'angoisse morale, résultat de toute cette sécheresse. On regardait l'horizon avec inquiétude, on épiait sur toute l'Europe ce qui allait venir de nouveau.

Ce nouveau fut Malauve. Il publia à Séneste un poème en prose intitulé *le Grand Désir*, œuvre de l'adolescence, mais douée d'une âme forte, toute bouillonnante du génie futur. Ce poème resta un an exposé à la devanture de cinq ou six libraires de la cité, feuilleté par des mains distraites. Quelques esprits distingués complimentèrent le jeune auteur et ce fut tout. Mais voilà que, l'année suivante, une revue du nord de l'Italie et une revue allemande découpèrent simultanément, comme si elles s'étaient donné le mot, de longs extraits du *Grand Désir*, avec des clameurs d'enthousiasme; ce fut une traînée de poudre. Tous les périodiques en langue germanique reprirent ce thème neuf et intéressant et les quotidiens suivirent. Il y avait là comme une libre respiration après un temps d'atmosphère viciée, une apothéose de l'amour avec des parties cherchées, d'autres un peu banales, mais enfin de beaux mouvements et surtout une révolte magnifique contre l'universelle apathie. Les femmes se passionnèrent pour ce précoce glorificateur du sentiment qui fait toute leur existence. Dans les salons de Berlin, de Rome et de Florence, on se réunit pour lire ces pages vibrantes, commenter ces longues périodes regorgeant de sève fougueuse et vivace, et du coup les malheureux auteurs locaux, les préférés, les encensés de la veille, furent relégués au second plan. Avec ce zèle de divulguer qui tient ceux qui décou-

vrent un grand homme, on se prêtait le volume. Le libraire de Séneste dut tirer plusieurs éditions.

Dans la petite ville ce fut une stupeur. On ne s'abordait qu'en parlant de la chose. Au cercle, il y eut des exclamations la première fois qu'arrivèrent des revues publiant des extraits du *Grand Désir* avec un portrait de Malaue. Les habitués tournaient tout déconcertés autour des tables, « Tiens, tiens ! — Je vous l'avais dit qu'il y avait quelque chose dans ce garçon. — Mais c'est mon cousin, vous savez ? — Moi, je n'avais rien compris à son livre, je vais le relire. — Quel âge a-t-il ? » Malaue par grosse faveur fut nommé d'emblée membre du cercle où n'étaient admis que les Méprisards. Le comble fut que l'impératrice d'Allemagne, fort intellectuelle et passionnée pour la philosophie, fit demander qu'on lui présentât le jeune homme, lors d'une visite au vieux prince de Séneste. Devant toute la ville le séduisant Malaue fut embrassé par la souveraine. La presse européenne, qui commentait de près ce voyage où beaucoup voulaient voir des complications politiques futures, raconta l'entrevue. On prêta au naissant philosophe de la fierté, de belles réponses. La vérité est qu'il resta troublé, sachant d'ailleurs assez mal l'allemand et qu'il regarda l'heure à sa montre sitôt après l'accolade impériale, par un mouvement de gêne assez naturel, mais scandaleux au dire des courtisans. De ce jour sa réputation ne fit que grandir. Il fit paraître l'année suivante un drame philosophique à grandes lignes, *Joie et Peine*, qui, impatientement espéré, ne déçut aucune attente. On y retrouvait la véhémence si remarquée du *Grand Désir*, les personnages avaient un fulgurant relief et la somme des idées ne semblait pas près de tarir, car Hansen, le célèbre critique allemand, les ayant dénombrées, en classa deux cents originales et mille semi-banales qu'il attribuait aux lectures et aux fréquentations.

Cette fois Séneste ne voulut pas être en retard vis-à-vis de l'Europe et l'on décréta que le drame serait joué aux

frais de la ville sur le petit théâtre alors modeste et assez mal agencé qui suffisait aux joies dramatiques des habitants. La représentation fut un triomphe. Ceux qui s'y ennuyèrent n'osèrent pas le dire ; puis il n'y eut pas là de confrères jaloux, presque pas de littérateurs. Mais, comme si les intelligences de cet étroit pays prenaient feu à la fois, on remarqua fort le premier livre militaire du lieutenant Tronquin, *la Défense des places*, publié la même année, et, dans un tout autre genre, la thèse sur *le Rein* du docteur Aldébrat. Ainsi les trois futurs amis furent contemporains de réputation.

Athènes, grâce à sa civilisation exigüe, resserrée, prit historiquement une importance extraordinaire. Alcibiade, Diogène le Cynique et tant d'autres passeraient inaperçus dans les États d'aujourd'hui. Il en était de même à Séneste. Cette petite cité ne fut pas encombrée par la matière presque inorganique qui désola et opprima les villes-caravansérails. Là autour de chaque rouage une multitude d'individus gâchent le fonctionnement troublent l'opinion, et leurs mouvements instinctifs dominant en importance les mouvements réfléchis de leurs éducateurs. C'est le défaut des vastes agglomérations que l'intelligence les pénètre moins. A Séneste, chaque tournure d'esprit n'a pas plus d'un millier de représentants, tous ardents, de jugements divers, les analogues étant rares. Ils apportent à défendre leurs opinions une animation d'autant plus féconde et tenace.

C'est ainsi que l'élément avancé, ceux qui toujours sont à l'affût des tentatives intéressantes, accueillirent avec des transports de joie la gloire naissante de Malaue. Parmi eux le noyau artistique saisit d'emblée le parti que l'on pouvait tirer de cette philosophie nouvelle. Ce fut comme une petite Renaissance. Tout ce qui fut produit ces années-là porta l'empreinte de Malaue et les efforts esthétiques de Séneste y gagnèrent un cachet tout spécial. Il se forma même une industrie du meuble originale, un peu sur-

chargée de personnages allégoriques qui, par sa hardiesse, réussit et fut très demandée et imitée en Europe.

Au contraire les conservateurs, les rétrogrades, ceux auxquels toute évolution semble une insulte ou un crime. reçurent le choc des idées nouvelles avec indifférence d'abord, ensuite, par la contradiction, avec fureur. Mais les révolutionnaires l'emportent en général, car ils ont pour eux la force irrésistible du devenir. Aussi les journaux destinés à combattre Malauve, rédigés par de vieilles barbes, raillés, désertés par leurs propres fondateurs, tombèrent d'eux-mêmes et la *Gazette de Séneste*, fondée par un des premiers admirateurs du maître, Le Chamissant, devint le porte-parole des idées nouvelles.

Séneste est un État libre où l'on accueille les réfugiés politiques du monde entier. Il y a là un groupe d'agitateurs impénitents, braves gens sous des dehors hirsutes, qui se réunissent à un café toujours le même, et, jouissant d'une hospitalité complète, assurent en somme le calme à la cité. Ceux-ci furent les plus fougueux partisans de Malauve. Les fanatiques voient des prosélytes partout. Les idées sur la liberté métaphysique que défendait cet ardent jeune homme prirent pour eux une signification sociale, et il devint leur drapeau. Comme ces révolutionnaires appartenaient à une internationale puissante et cohésive, la réputation de l'*Astre noir* se trouva, par une voie détournée, diffuser à l'étranger vers des couches ouvrières qu'elle n'eût pu directement atteindre.

Il y a toujours dans un État un certain nombre d'oisifs ou indifférents ou enthousiastes. Les seconds suivirent le mouvement. Les premiers, appartenant surtout aux Méprisards, ne purent plus résister quand le palais eut adopté Malauve. On marmotta bien dans les coins. De vieilles dames refusèrent à jamais d'ouvrir un de ces livres diaboliques, mais le bon ton fut de s'occuper de lui, et dans les luxueuses bibliothèques on prit l'habitude de faire relier superbement chaque pièce du génie national.

Il y eut ainsi dans l'ascension de Malauve trois périodes : la première de *combativité*, la plus brillante et qui parfumait toutes ses rêveries orgueilleuses. Oh, les premiers effluves du succès ! Sentir l'opinion tournée vers soi, attentive aux lignes qui vont sortir de la plume, voir le respect monter avec l'étonnement ! C'est à ce moment qu'il écrasa d'une manière définitive avec un retentissant pamphlet : *les Stupides*, ses malheureux prédécesseurs. Il y avait à Séneste un poète de cour qui de temps à autre écrivait de tièdes romans et que goûtaient beaucoup les âmes sensibles. Il s'appelait Justin Cœuriot. Il promenait à travers ses forêts littéraires les jeunes filles et les jeunes garçons, les faisait s'asseoir dans des clairières, et par la pluie s'abriter sous des chaumes. Mais les discours que tenaient ces langoureux amants étaient d'une fadeur désespérante, et l'on ne comprenait guère qu'ils n'eussent pas l'envie brusque de se quitter avant le mariage prévu et de rentrer chacun chez soi. Il eut l'infortune d'attaquer Malauve qui se jeta sur lui avec la dernière violence, et, par sa brochurette, l'écrasa. Il y expliquait que de génération à génération il se fait des zones d'incompréhensibilité, que, passé un certain âge, on ne doit plus que regarder la jeunesse avec intérêt, et se taire quand on ne sait ce qu'elle veut dire ; que se vanter de ne pas comprendre, c'est se vanter d'être bête, c'est le comble de l'arrogance nulle. Il dénombra les branches, les feuilles, les mousses, les tristes comparaisons de Cœuriot, qui pleurait en lisant ces critiques et en rassemblant ses malheureuses épithètes pour une riposte qui n'eut aucun succès. Ses partisans et imitateurs épouvantés devinrent, avec la lâcheté bien connue des gens du monde et des suiveurs, imitateurs et partisans des idées neuves. Ce fut le cas de Caldius qui mit autant de servilité à accourir auprès du soleil levant qu'il avait mis de promptitude à planter là les vieilles lunes. Mais il gardait au fond du cœur l'amour de la romance et des paysages sylvestres et se

forçait pour applaudir à la brutalité réaliste et sombre de Malauve.

La période de combativité cessa à la mort du vieux prince, avec l'avènement de la régente. Chaque jour la renommée du dramaturge augmentait. C'est l'époque où la France après bien des hésitations et des reculs se résigna enfin à adopter ce génie contraire à son tempérament et dont la hardiesse surtout l'intéressait. De là il passa en Angleterre, en Amérique et en Russie. Et encore n'arriva-t-il à ce pays que sur le tard et aux environs de la cinquantième année. Marche singulière des réputations ! Il faut trois jours pour qu'un chargement de pommes de terre aille de Londres à Berlin. Il faudra quelquefois quarante ans pour qu'une idée parcoure le même trajet. C'est qu'ici la ligne droite n'est plus. Il s'agit de conquérir des esprits différents, et rien ne prouve mieux la diversité cérébrale entre Européens que la difficulté qu'a une doctrine née sur un certain territoire à pénétrer dans un autre. Malauve devint un *tyran*. Il fonda autour de lui une véritable école, une sorte d'académie douée de toutes les sottises, de toutes les faiblesses qu'entraînent les cénacles. Lui-même se livra à des bassesses incroyables pour se faire recevoir des Instituts de Paris et de Berlin à titre de membre étranger. Il connaissait pour l'avoir étudiée sur lui-même la marche lente de la gloire. Il savait que quand on se lasse d'un talent dans son propre pays, que l'on commence à le discuter et à lui en préférer un autre, c'est à ce moment-là même que ce talent devient une nouveauté pour la nation d'en face. Ainsi l'on se met souvent à étudier en France un auteur anglais ou réciproquement, alors que le crédit de cet auteur est en baisse. Malauve flatta donc les moindres journalistes étrangers, les attira chez lui et les combla d'éloges. Tout en ayant l'air de protéger et d'encourager la jeunesse, il s'efforçait d'annihiler les œuvres naissantes, car la moindre marque de succès lui portait ombrage. Doué d'une finesse extrême,

il choisissait dans les travaux des débutants la partie faible et outrancière, la vantait, la défendait en l'abandonnant peu à peu, la faisait ensuite publier en tête de la *Gazette de Séneste*. Il ne prônait que les médiocres, ne craignant rien d'eux. Quand il pensait que quelqu'un était gagné à sa cause, paralysé d'admiration, il ne s'en occupait plus. Les jeunes gens, persuadés que tout le monde tient d'eux peu de compte, de gloire nulle et d'aspirations infinies, sont très reconnaissants des moindres avances. Malauve les accueillait fort bien avec de la dignité, un fil de raideur. Mais malheur à l'imprudent qui s'avisait de faire montred'indépendance ! A l'autocrate tous les moyens étaient bons pour lui casser bras et jambes, et l'adresse suprême eût été de vivre en dehors du grand homme. L'approcher, c'était l'esclavage ou la mort.

Il était sensible à la critique et au suffrage des intelligences. Comme il savait dire à chacun ce qui convenait ! Il enveloppait sa louange de dehors rudes qui la faisaient mieux ressortir, diamant monté sur du fer. D'une jalousie effroyable quand, ce qui était rare, l'œuvre d'un confrère réussissait, il avait une façon spéciale de le féliciter avec un léger bégayement et une loucherie imperceptible : « *C'est bien, mon ami, c'est très bien, d'un grand souci artistique,* » dont on riait, et qui signifiait, traduite en sincère, la moins parlée des langues : « *Toi, mon bonhomme, je te repincerai ; mais, en attendant, je voudrais bien te voir à cent pieds sous terre.* » Il n'ignorait point l'art d'accomplir les bassesses nécessaires, et de serrer seul à seul la main honteuse. Brave devant le papier, il était lâche devant les hommes et redoutait la brutalité. Quand quelqu'un paraissait lui échapper décidément, il le prenait sous sa tutelle, le rangeait dans son école, le protégeait contre des ennemis imaginaires et de gré ou de force l'autre était désormais un disciple, un bon élève. « Ah ! le malin singe ! » s'écriaient ceux qui possédaient leur Malauve, l'hypocrite à l'ambition sans bornes, qui

voulait tout dominer, tout absorber, tout bâillonner, régler à lui seul l'intellect de son époque, mais ils ne le disaient qu'entre eux, car on ne les aurait pas crus. Et, aux yeux de la majorité, ce tyran était un excellent homme, d'une franchise admirable, serviable, brave et désintéressé.

La troisième période de Malaube, *le patriarche*, commença avec les cheveux gris. Il lui devenait inutile de ruser et de lutter, sa position faite. Admis par toute l'Europe, traduit même en chinois, adulé, encensé chaque jour, cité à propos de tout et de rien, interrogé sur chaque événement, distribuant ses oracles, le grand homme était comblé. Il représentait les hautes vertus familiales; on s'attendrissait sur la petite paralytique, le bel Eucrate, le dauphin, espoir de la lignée. Il était le seul, le vrai, le grand Sénestois. Chacun de ses gestes, une pluie de bénédictions, une apothéose de sagesse. Quand il ouvrait la bouche, un évangile sortait. Il recueillait enfin les fruits d'un rôle longtemps soutenu. Alors il se détendit, il trouva réellement du charme à la bonté; sentant ses forces faiblir, il désira que tout le monde fût affable et cordial. Ainsi qu'il arrive aux ambitions satisfaites, dans le vide du désir se précipita la sensualité. Il eut plusieurs maîtresses qui ne firent qu'aiguiser ses appétits séniles, surtout que sa jeunesse avait été plutôt austère. S'il avait eu beaucoup de gloire, il n'avait pas gagné l'argent que l'on croyait et cet argent passait plus à ses coûteuses fantaisies qu'à sa maison. Le patriarche avait bien des lacunes. Mais le pavillon couvre la marchandise : on peut avec les cheveux blancs voler, tuer, on est à l'abri du soupçon. Ils sont synonymes de respect dû, de droiture et d'intégrité, et, quand chacun de ces cheveux a l'honneur de pousser sur un crâne de génie, alors l'enthousiasme se joint à la dévotion, la sainteté est complète.

A cette époque Malaube se mit à bénir et à maudire. Il remplaçait la divinité. Il bénissait tout ce qui était bien, ses admirateurs, les statues, les places publiques, les

visiteurs, ceux qui le lui demandaient et ceux qui ne le lui demandaient pas. Il maudissait ses adversaires, ceux qui n'avaient pas ses opinions, ceux qui n'avaient pas lu ses œuvres, les indifférents, tout ce qui était mal. Avec une extraordinaire naïveté, il ne parlait plus guère que de lui-même. Il devenait distrait dès qu'un autre l'entretenait de ses affaires et, par un biais adroit, ramenait les discours sur l'*Astre noir*. Les moindres faits de sa vie prenaient une importance capitale.

Au reste, il pouvait être fier; son influence était considérable, égale à celle d'un pape ou d'un empereur. Chacune de ses pensées jetait des semences innombrables d'où sortait dans chaque nation une végétation vigoureuse. Sa devise était *Agir par l'Idée* et cette action fut intense. Son axiome favori : « *Toute idée résulte en nous d'un dépôt successif des efforts de la nature,* » fut compris à Sêneste avec son sens positif : les minéraux, les végétaux, les animaux ont abouti par une lente évolution à une forme ultime, l'esprit humain, où il y a des reflets de toutes ces tendances passées. En Allemagne, où l'on juge par le développement, la phrase voulut dire que la nature humaine cherche perpétuellement depuis la naissance des moyens de plus en plus forts d'expression dont le terme final est l'idée pure. On prévoit la série d'inductions qu'échafauda là-dessus ce peuple à l'ardente métaphysique. En France la chose parut obscure, écrite en *sênestois* d'après les beaux esprits : « C'est idiot, affirmaient les critiques parisiens. Si un Français parlait ce galimatias, vous le trouveriez détestable; mais c'est un étranger, alors vous l'admirez. » Pourtant on s'accorda pour trouver que le *rébus* signifiait : « Quand notre nature a fait beaucoup d'efforts, elle finit par trouver l'idée. » La logique française voit dans toute pensée une apologie de la raison. Les Anglais observaient là une image sans grande portée, issue de la géologie. Les Italiens en tiraient une allusion politique à la défense de leurs côtes et elle

était citée par les journaux de l'opposition, condamnés par ce motif à des amendes qu'ils ne payaient jamais. Ainsi, par ce bref exemple, se démontre que tout ce vaste monument élevé par Malauve à la pensée de son époque se réfractait d'une manière différente aux facettes nationales de cette pensée et qu'il n'était réellement compris qu'à Sêneste, mais qu'à l'étranger la déviation de ses doctrines était encore assez belle et curieuse pour susciter des admirateurs et des admirations. Ainsi l'architecture de la Perse enthousiasmait les Indiens qui la copiaient en l'adaptant à leur génie. Ainsi l'alphabet phénicien fut un outil employé par maintes races suivant leur tempérament propre et modifié par elles de telle sorte qu'il est aujourd'hui malaisé de ressaisir, à travers des métamorphoses si diverses, la communauté de l'original.

Donc ce que les nations cherchent dans des beautés étrangères, c'est non pas tant des œuvres à admirer que des sujets d'excitations pour elles-mêmes. Il arrive toujours une heure où le génie national ne se suffit plus, s'épuise, se dessèche. A force de faire le tour de tout ce qu'il a sous la main, de raisonner dans le même sens, de s'émouvoir d'émotions analogues, il est pris de fatigue et regarde par delà les frontières ou les générations. Il inspecte l'espace et les temps, cherchant des germes de fécondité. Ainsi s'expliquent les Renaissances, les prodigieux transferts littéraires et artistiques, les invasions de pensée qui se comportent comme des invasions d'hommes, livrent des batailles, franchissent des obstacles, s'installent en triomphatrices, jusqu'à ce que la sénilité, la désuétude les accablent à leur tour, et qu'elles cèdent devant des nouveautés empruntées. Les courants de l'esprit humain tourbillonnent, se remplacent, accomplissent des migrations, tels les peuples qu'ils représentèrent. L'intelligence s'élargit, le point de vue devient cosmopolite, et la race, sans sortir de chez soi, participe aux

troubles, aux erreurs, aux sensibilités des races les plus éloignées.

L'homme de génie concentre, accumule toutes ces aspirations d'une époque. Il tend à représenter par son esprit l'humanité entière et le type véritable serait celui qui aurait de chaque chose un reflet et une pénétration universelle. Mais ce modèle est, comme tout idéal, inaccessible. Que n'étudia-t-il point Rabelais ? Art, religion, science. Voyageur du mot, changeant sans cesse de résidence effective et verbale, il récolta partout les idiotismes, les proverbes, les provincialismes. Il visita l'Italie et en rapporta l'élan d'alors ; il suivit passionnément les grands débats de ces temps troublés, regarda le passé, plongea dans l'avenir et créa une dizaine de caractères singuliers et pourtant généraux, qui ont une date, mais où circulent toutes les formes du bipède raisonnant. S'ils sont excessifs, monstrueux, c'est qu'ils regorgent chacun de vingt personnages qui seraient eux-mêmes une réunion d'autres. Ils deviennent des symboles par inclusions successives de types concrets. La moelle rompue de l'os célèbre est toute grouillante de la vie générale, et Rabelais resta Tourangeau. Malauve aussi fut un débordant ; il eut en lui de l'Anglais, du Français, de l'Italien, de l'Allemand, du Norvégien. S'il fut obscur, ce fut par groupements de pensées autour d'une pensée. Or il eut la force de garder la saveur sénétoise. Il prit son axe dans sa racine, et traversa toutes les couches de terrain, mais nourri par la sève du sol naturel. Quand il apparut, chaque peuple se reconnut en lui, pas assez pour s'y confondre. Il garda toujours un éloignement, un rayon propre d'auréole, une caractéristique. Cette marque il la devait à la petite ville entourée de ses quelques milliers d'habitants, à la différenciation sociale qui s'était faite à la lisière des deux grands États. Les circonstances l'avaient rendu fidèle à son bout de terre, piédestal autochtone de sa glorieuse statue.

Dans tous les pays d'Europe, il se fonda des *Sociétés Malauve*. Elles avaient un idéal à la fois théorique et pratique : répandre, interpréter la doctrine du maître, réunir des lumières pour pénétrer jusqu'au fond de cette pensée multiple, plus accessible à l'assaut de plusieurs intelligences que d'une seule, et aussi, comme il y avait dans cette œuvre une part importante faite à la pitié, distribuer aux misérables, aux déshérités, des consolations matérielles et morales, une sorte d'évangélisation philosophique. A la fondation de ces sociétés participaient des femmes désœuvrées, belles et bonnes comme il s'en rencontre et que réjouit l'antithèse de mains soignées et douces appliquées sur des plaies repoussantes. Il y avait des jeunes gens, enthousiastes des dames, enthousiastes de l'idée, si étroitement collaborent l'esprit et la chair. Ainsi se formaient dans les États, avec la devise *Agir par l'Idée*, de petits groupements, images fidèles de celui de Séneste et comme une multitude de miroirs qui reflétaient la flamme centrale.

L'éducation donna une grande part d'autorité à la philosophie de Malauve. Adoptée par certaines écoles, combattue par d'autres et d'autant plus étudiée, elle se greffa de bonne heure dans les esprits : les jeunes Anglais, Français, Allemands, Russes et Italiens se précipitaient avec enthousiasme vers *Eucrate, les Circuits de la Justice, Joie et Peine*, vrais palais des Mille et une Nuits. Ils analysaient, interprétaient, récitaient à leurs familles ces pages neuves et révélatrices et, après de longs débats, convertissaient leurs parents. Si l'*Astre noir* avait été doué de l'audition universelle, il eût pu entendre, sur tous les points du continent et à chaque minute, des voix fraîches vanter ses mérites avec impétuosité et ferveur, repousser les contradictions et déclamer par preuve des morceaux vite célèbres.

Cependant le héros de tant d'éloges et de préoccupations si hautes avait fort à faire à Séneste. Une fois la

machine à gloire mise en mouvement, il fallait sans cesse l'alimenter. Une réputation vit comme un homme; elle ne se nourrit point de viande creuse et elle dépérit par le jeûne.

Malauve avait minutieusement réglé son existence et celle de ceux qui l'entouraient de façon que Séneste marquât exactement l'heure intellectuelle de l'Europe. Il y avait donc dans cette petite confédération une série de rouages compliqués par lesquels le grand homme était tenu au courant des idées et inventions en marche. Tout lui arrivait par voie directe. Il centralisait les forces artistiques ou scientifiques et les lançait à nouveau dans la circulation après qu'elles avaient passé par sa forge.

Chaque matin Cadius recevait un volumineux paquet, la correspondance de l'*Astre noir*. Aidé de deux disciples, il dépouillait, mettait de côté les lettres de fous, d'énergumènes, les demandes d'argent, ceux qui proposent des sujets et ceux qui reprochent d'en avoir volé, ceux qui livrent des inventions extraordinaires moyennant finances, les approbations ou les injures. Les lettres de femmes, conçues en des termes à peu près identiques et d'une admiration qui frôle l'amour et demande un portrait, étaient aussi accumulées, tandis que, dans les journaux, les passages importants, découpés et soulignés au crayon bleu, devaient passer sous les yeux du maître. On empilait la masse d'ouvrages nouveaux, et ceux qui suivent la doctrine, et ceux qui s'en écartent, et ceux qui la combattent, les pamphlets et les brochures : l'*Anti-Eucrate*, l'*Astre vert*, le *Philosophe de petite ville*, etc. Sauf les ennuyeux et les trop évidents insensés, on répondait à tout le monde. A chaque auteur on discernait la palme en quelques phrases stéréotypées, pas trop compromettantes, car comment avoir le temps matériel de couper seulement les volumes! Les admirateurs étaient seuls négligés, comme gagnés d'avance à la cause. Les dénigrants et les critiques étaient suivis de plus près,

surtout s'ils avaient une notoriété quelconque. Alors l'*Astre noir* se mettait en frais : quelques lignes caractérisées et incisives de sa propre main chatouillaient la vanité au bon endroit : une invitation à Séneste, l'envoi d'une de ses propres œuvres avec une dédicace flatteuse. Par ce baume l'attaque trop vive était enrayée et l'on forçait la courtoisie.

Aux femmes on envoyait des portraits. Pour quelques-unes, d'après le style et le parfum de l'enveloppe, on réclamait le leur en échange. Malaube restait quelquefois attendri et rêveur devant un tiroir encombré de types féminins de toutes les contrées, avec des dédicaces modestes ou enflammées, depuis la petite pensionnaire qui écrit à l'étude du soir derrière son pupitre, avec le tremblement d'être surprise, jusqu'à la pseudo-duchesse qui envoie son tentant décolletage sous la surveillance sournoise d'un protecteur avide. Mais Malaube était trop fin pour s'engager jamais dans une compromettante aventure. D'ailleurs sa méfiance innée lui faisait souvent signer ses billets même à ses amis d'anagrammes, de mots empruntés à la mythologie, ou à la science, et il ne mettait son nom qu'au bas des choses les plus insignifiantes.

Le facteur, en échange de celles qu'il apportait, emportait quotidiennement quelques douzaines de lettres destinées à figurer sous des vitrines, à être pieusement conservées dans les familles, et surtout à calmer les susceptibilités.

Un autre genre plus intéressant de correspondance était sous la surveillance directe de l'*Astre noir*. Il avait restauré ces épîtres en latin si commodes aux intellectuels et grâce auxquelles les cerveaux d'autrefois communiquaient et discutaient malgré les distances. C'était comme un très fin et très sensible réseau, plus subtil que les électricités du monde, sur lequel couraient, s'échangeaient, se multipliaient des idées. Malaube était curieux de tout. Dès qu'un nom surgissait à l'horizon de la pensée,

il désirait entrer en relations avec lui. Il était aidé dans cette besogne par son ami Le Chaminant. Si personnel, si soucieux de sa propre gloire que fût le philosophe, il ne pouvait s'empêcher de crier d'admiration quand une lecture l'intéressait, le surprenait. Alors il usait de son immense autorité pour faire partager son enthousiasme à son entourage, c'est-à-dire de la Sibérie à l'Amérique. Le Chaminant écrivait en latin à ceux qui, par bonheur, excitaient ces élans. Il avait comme second un original, richissime amateur et collectionneur français, le baron Dupré. Celui-ci, bien que d'intelligence médiocre, se passionnait pour les choses de l'esprit. Malauve se l'était acquis à tout jamais par quelques compliments et attentions habiles, car il ne dédaignait nulle force, surtout celle de l'argent. Le baron Dupré était à la tête de la plus importante des Sociétés Malauve. En outre il se tenait en rapport incessant avec tous les érudits et amateurs des deux mondes. C'étaient des échanges extraordinaires : « *Novit Malauvus noster a te quamdam Rembrandtinam picturam emptam esse.* » Et l'on réclamait une photographie du Rembrandt. On demandait à un homme politique son état d'esprit et quelles circonstances l'avaient amené à prendre telle ou telle décision. En ce cas à Le Chaminant, au baron Dupré se joignait la régente. Elle non plus, la belle Clotilde, ne ménageait ni son temps, ni sa peine. Elle s'amusait prodigieusement d'être mêlée à ces tourbillons. Tantôt le baron écrivait à un mathématicien irlandais, auteur d'une théorie étrange, et la lettre arrivait criblée de signes et de figures. Ou bien c'était un philosophe qui exposait son système par schémas.

Une fois par trimestre, un grand conseil réunissait Caldius, Le Chaminant, le baron Dupré venu tout exprès de Paris, et la régente. On faisait le tri des lettres les plus importantes et elles étaient publiées, formant un recueil de *Malauviana* avec des notices et des commentaires. Quelquefois un honnête Espagnol, un conscien-

cieux physiologiste d'Amsterdam ne se rendait pas aux objections, reprenait la question sous une autre face, citait des textes, invoquait des autorités. Il y en avait dont on ne pouvait plus se débarrasser, dont on traînait depuis cinq ou six ans la remorque, une correspondance hebdomadaire, des malheureux intarissables chez qui le flux d'écrire, une fois déchaîné, ne s'arrêtait plus. Puis des fâcheries, des piques, des susceptibilités froissées, des *obstinationem tuam miror* soulignés trois fois au crayon rouge.

Malauve ne voulait pas seulement être renseigné sur les intelligences, mais aussi connaître les instinctifs. A cet effet il admettait de temps à autre, en grand secret, les réfugiés de Séneste, barbus, aux fronts de mystiques, aux yeux clairs, qui lui exposaient les revendications sociales, les longues suites de misères et d'oppression, les révoltes imminentes. Par eux il avait une correspondance d'un genre spécial, mêlée d'argot et de langage secret, il s'initiait aux plaintes d'en bas, aux récits des accablés. Il possédait la statistique des meurt-la-faim et, grâce à son œil perçant, il était mieux renseigné sur l'état des estomacs populaires que les gouvernements eux-mêmes. Comme on le savait disposé à prendre en main violemment la cause des pauvres et des abandonnés, on lui faisait parvenir les plaintes sérieuses avec toutes les preuves. Alors il se recueillait deux jours et lançait un de ces célèbres pamphlets qui faisaient tant pour sa gloire. A ces occasions la petite *Gazette de Séneste* tirait à quarante ou cinquante mille exemplaires et annonçait la chose en grosses lettres en tête de ses colonnes. Et les réfugiés joyeux apportaient le soir à l'interprète des humbles un bouquet, des remerciements à la fois attendris et farouches, puis, quelques jours après, une large feuille de papier, avec une formule de gratitude suivie d'une centaine de grosses et maladroites signatures. Dans des contrées lointaines, réunis autour d'un feu à demi

consumé, des gaillards décidés buvaient à la santé de l'apôtre de la libération future, et se grisaient à la lecture de cette belle prose où ils retrouvaient leurs arguments fixés dans un langage irrésistible et découvraient des armes nouvelles.

Outre les correspondants et parmi ceux-ci mêmes, il y avait ceux qui entreprenaient le voyage de Séneste et venaient passer quelques jours chaque année dans l'hospitalière maison du grand homme. Malauve avait fait un choix méticuleux de ses commensaux. Désireux de créer autour de lui une encyclopédie vivante, il les avait pris un peu dans tous les arts, dans toutes les sciences et dans tous les tours d'esprit. Il pensait que la fréquentation des livres ne suffit pas, qu'un spécialiste nous en révèle souvent plus par une conversation d'une demi-heure que par dix gros volumes; ainsi l'on apprend à la fois et les hommes et ce que font les hommes. Puis l'*Astre noir* savait admirablement profiter d'un individu, le vider. L'autre en avait conscience et ne revenait que chargé d'un nouveau bagage. « Eh bien, qu'avez-vous fait depuis que je ne vous ai vu? » était la formule par laquelle il accueillait tout arrivant. Et sans même s'informer de la santé il commençait à poser une série de questions stimulantes et précises, qui lui montrait qu'en effet dans son interlocuteur rien n'était changé au point de vue de l'être et que la science avait progressé. Quelquefois il avait des surprises. Tel matérialiste passait à l'idéalisme peu à peu. Tel autre se tournait résolument vers la métaphysique. Et tel mystique au contraire apparaissait, sa foi diminuée, dégoûté des imaginaires et n'aspirant qu'aux faits positifs. Certains étaient sautillants, d'une mobilité extrême, échappaient à tout questionnaire, bondissaient d'un sujet à un autre. Il devait les suivre comme l'enfant un papillon, ne pas trop se presser, ni laisser voir l'impatience. Mais ces voltes, ces métamorphoses assouplissaient sa dialectique, l'habituait à juger par les différences, à

saisir la réalité en plein relief, à secouer les thèses préconçues. Comme dramaturge il savourait les attitudes variées suivant les races, les gestes, les façons de voir, d'exprimer, de sous-entendre. Il contredisait certains pour leur battre le briquet. Ceux que l'objection affaiblit, rend muets et ternes, il les approuvait avant même qu'ils eussent parlé, et tous ces gens demeuraient dans son esprit si profondément gravés qu'il se les représentait avec leurs accents, leurs timbres de voix, et qu'il pouvait se jouer à lui-même la comédie de leurs caractères. Il ne croyait posséder entièrement quelqu'un que quand il en était arrivé à cette représentation complète. Alors souvent il se fatiguait, se dégoûtait du personnage, le rejetait comme un citron pressé.

Il tenait à ce que ses hôtes fussent chez lui ce qu'ils étaient et sans pose. Il avait pour principe de pousser les esprits au maximum de leur personnalité possible. A ce point de vue il déplorait la misère qui comprime tant d'intelligences et les empêche de sortir ; mais il y a, pensait-il, parmi les fortunés, des misérables, en ce sens qu'ils n'ont pas pu se développer. Quelques-uns positivement s'ignorent. Il s'appliquait à déterminer le trait saillant, la caractéristique de ses commensaux, à ouvrir l'écluse des aveux. Il commençait cette confession détournée par une thèse sur les idées générales. Ainsi l'on ne se méfie pas, on est tout prêt à l'abandon. Puis il racontait certaines choses de sa propre vie, devenait de moins en moins abstrait. Flatté, son interlocuteur renchérisait. Par là Malauve pénétrait les cœurs après avoir fait le tour des pensées.

Tous il arrivait à les dompter, à tous il précisait, exaltait leur propre nature, et ils partaient enchantés, heureux d'avoir été compris, sentant leurs facultés plus grandes et plus somptueuses.

Un des assidus était le naturaliste Monlay. Ce vieillard aux yeux aigus traversant une broussaille de sourcils, à la

barbe majestueuse envahissant une bouche fine, quittait avec plaisir chaque année ses serres magnifiques des environs de Londres dont il était le gardien, et sa propriété de Londonsshire pour venir chez son illustre ami. Il apportait une source intarissable de faits rigoureusement observés, un manque de parti pris et de pédantisme bien rare chez un savant aussi considérable et qui possédait également la botanique, la géologie et la zoologie. « Dans tout paysage où je me trouve, disait-il avec son accent doux et prononcé, je suis chez moi. My dear Malauve, vous savez vous aussi quel plaisir d'interpréter la marche et les efforts de la nature pour faire pousser les arbres et les petites plantes, ébouler les rochers, trotter, ramper les animaux. » Il saisissait les concordances qui relient entre elles les manifestations du monde extérieur, de telle sorte qu'une seule en mouvement donne le branle aux autres. « Chaque loi décrétée au hasard par un politique qui a bu trop de gin désorganise pour cinquante ans le pays. » D'un air bonasse, dans son trainant langage, à propos de tout il s'écriait : « Oh, c'est trop fatigant ! » et jetait ses immenses bras en l'air par un geste expressif. Son intrépidité morale stupéfiait Malauve, bien plus souple malgré ses rudes apparences : Monlay avait, par ses théories, battu en brèche les dernières bribes de religion auxquelles s'accrochait désespérément sa patrie. Il fut pendant de longues années au ban de la société. Il s'en consolait entre sa femme et sa fille, deux maigres personnes aux larges dents et au teint jaune, qu'il amenait parfois à Séneste et qui passaient les journées à faire de la tapisserie près de Clotilde et de M^{me} Félicie, tandis que les hommes engageaient une vaste conversation. A son tour Malauve était allé parfois habiter aux environs de Londres leur ravissant cottage rempli de fleurs, où le jardinier faisait la loi. Dans le grand salon, encombré de photographies et de portraits d'amis ou de parents perdus aux colonies, une vitrine conservait, maniaquement

rangées, les curiosités biologiques rapportées par Monlay du voyage autour du monde qui décida de sa vocation. Il racontait cette excursion de la vingtième année avec une émotion vive, voilée de mélancolie. « C'est là que j'ai eu toutes mes impressions, les ineffaçables. Il me semblait que je découvrais des lois naturelles aussi naturellement que le bateau marchait et que moi je marchais sur le pont du bateau. Maintenant je ne gagnerais plus rien à recommencer une semblable fugue ! Puis c'est trop fatigant ! » Par Monlay l'*Astre noir* était au courant des recherches les plus récentes. Cet Anglais était une encyclopédie sans confusion où les erreurs s'effaçaient à mesure que le progrès les rectifiait. Sa mémoire n'avait rien perdu avec l'âge. Du reste il fixait tout ce qu'il observait personnellement sur une série de fiches dont il gardait la liste dans sa chambre ou son sac de voyage.

Monlay s'arrangeait d'ordinaire pour faire concorder son séjour à Séneste avec celui de Faldati. Il y a entre les Anglais et les Italiens des affinités qui tiennent sans doute à leur compréhension similaire de la réalité. Ici éclatait en outre l'attrait des intelligences. Autant Monlay était velu et primesautier, autant Faldati était glabre, correct, et, malgré des apparences d'enthousiasme, d'une froide retenue sur lui-même. Placé plusieurs fois à la tête des affaires publiques, il détestait parler de ses hautes fonctions, et, quand il causait, n'y choisissait des exemples qu'avec une extrême parcimonie. Il admirait Malauve, mais lui reprochait d'avoir écrit en français, car il détestait la France de toutes ses forces, de toute son âme. Il voyait en elle la rivale perpétuelle de l'Italie, celle qui vole son rôle à la reine du monde. Ceci ne l'empêchait pas d'ailleurs, quand il rencontrait des Français, de leur faire quantité d'amabilités et de leur laisser un souvenir tel qu'ils considéraient Faldati comme un gallophile résolu. Ce diplomate enfermait deux hommes : celui du public, du Forum, bruyant, faiseur de mots pittoresques et

savoureux, un polichinelle pour qui ne remarquait point ses regards perçants. L'autre, un calculateur glacé de la grande école, ne laissant rien à l'hypothèse ni aux idées préconçues, observant les faits d'un œil objectif : « Un seul nous a compris, et c'est encore un affreux Français, Auguste Brachet, dans *l'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*, confiait-il un jour à Malauve; mais je n'en viendrai jamais, et, quand je rencontrerai un de ces usurpateurs, je le *couillonnerai* en lui affirmant que ce livre est contraire aux sentiments de tous mes compatriotes. » Faldati fut pour *l'Astre noir* l'école de la duplicité. Il lui apprit à mentir, du mensonge raffiné qui plaide le vrai à outrance et simule le faux, à jeter les adversaires dans les aveux ou les contradictions. Il lui apprit à juger des groupements d'individus, de foules et de races, et à comprendre Machiavel, le plus haut interprète du cœur humain : « Chez nous autres, cher ami, affirmait-il, il ne faut point chercher de fantaisistes comme parmi les Anglo-Saxons, ni de logiciens raisonneurs, géomètres et coupeurs de cheveux en quatre comme parmi les Français. Non; Dante pour cette furie du cerveau n'est presque pas un Italien. Nos héros sont Pétrarque, Boccace, Machiavel et Guichardin. Voilà la lignée. Ne pas s'embarasser de théories sur la vie, connaître les quelques ficelles qui manœuvrent les contemporains. C'est bien plus facile encore quand ils sont en masse démocratique que quand ils ont un roi, lequel anéantit parfois les meilleurs calculs par une intelligence supérieure ou une frénésie. » Faldati était marié, mais il ne parlait jamais de sa femme, adorable créature qui avait failli le ridiculiser par de retentissants épisodes.

Un être annihilait Faldati, un politique français, familier aussi de Séneste, le prince de Meudon : de longues jambes, presque pas de buste, une tête fine et moqueuse bien qu'à larges traits; quelque mélange de séminariste et de hussard, doué d'un parler nasillard et bref. Le

prince de Meudon conduisait la diplomatie française sous tous les climats depuis bien des années. Il était indispensable à chaque gouvernement par sa connaissance des cours de l'Europe, des intrigues et papotages de ces sociétés fermées. Envoyé dans la plupart des ambassades, notamment à Rome et à Berlin, il avait toujours les nouvelles fraîches par l'intermédiaire des femmes, auprès desquelles il se savait irrésistible. Son défaut était donc la fatuité, et il prenait des attitudes pour n'importe quelle personne du beau sexe entrant à l'improviste, fût-ce Louise apportant le café. Il avait des anecdotes intarissables, alertes et lumineuses, une parole incisive. Sa montre marquait exactement l'heure de l'Europe. Il savait chaque jour ces déplacements légers de la politique, comparables au sourd travail qui s'accomplit dans une masse cristallisée, lentement refroidie, et l'amène à un autre état de structure. Il avait été dans les bonnes grâces de M^{me} Faldati et l'Italien croyait toujours le lire dans son regard. Tous deux étaient augures, mêlés à bien des affaires communes, financières et galantes. Ils ne prenaient de vacances que pour cette villégiature de Séneste, où leur agréait une atmosphère tout intellectuelle, et où ils subissaient le charme profond de l'*Astre noir*. Celui-ci utilisait avec soin leurs remarques dans ses grands drames politiques.

Autre habitué, le Suédois Ennaïej, au front d'illuminé, aux prunelles bleues. Était-ce son vrai nom, nul ne le sut jamais, tellement il conservait autour de lui ses brumes. C'était un faiseur de constitutions, tantôt obscures, tantôt lumineuses, jamais appliquées. Faldati cependant lui avait commandé un plan d'organisation confédérée provinciale qui permettrait aux États de garder un pouvoir central rigoureux tout en disséminant dans toutes leurs parties des foyers d'instruction et de culture. Ennaïej parlait peu. Il *faisait silence* avec Tronquin comme on disait à Séneste. Plein d'admiration pour le général, il restait

assis en face de lui pendant des heures. Mais quand par hasard on le mettait sur un de ses sujets préférés, aussitôt son visage s'éclairait de rose, comme la neige au pâle soleil de son pays, et en prophète, en inspiré, il déroulait la chaîne de ses théories, dont il ne donnait, disait-il, que la moitié réaliste, la moitié mystique sur laquelle elles reposaient ne pouvant point être comprise. Il se confiait surtout à la petite paralysée Clotilde dont il était le grand ami. Il avait des apparitions. Il voyait tout selon l'*Apocalypse* et il prétendait correspondre avec les démons qui lui dictaient ses plans de réforme sociale. Clotilde, dont l'imagination exaltée cherchait sans trêve des aliments, aimait à faire bavarder ce grand blond rempli de l'esprit de sacrifice. Il lui exposait que leurs âmes se rencontreraient un jour très haut, non dans une autre planète, c'est beaucoup trop près, mais dans un autre ensemble de mondes où les rapports spirituels seraient imprévus : « Et nous continuerons ces pérégrinations, ajoutait-il de sa voix douce et chantante, jusqu'à ce que nous ayons épuisé réellement, vous m'entendez, réellement, les hypothèses qui bouillonnent en moi aujourd'hui. Ce que nous appelons la pensée n'est que le déploiement actuel d'un avenir de meilleur en meilleur qui nous épure et nous rassure. »

Ennaïej, habitant d'Utopie, était en relation avec les révolutionnaires de tous pays, et notamment avec les réfugiés de Séneste. Il aimait les malheureux, les opprimés, les affaiblis, et, pour qu'il s'intéressât, il voulait plaindre. Il leur conseillait d'utiliser la science à la destruction de la terre. Ainsi ils participeraient à la grande refonte planétaire, ils varieraient d'un iota le mouvement universel, ce qui serait le plus beau résultat auquel l'homme pût jamais atteindre ; et quel état social plus inquiet, plus juste et plus noble que celui où l'existence du globe serait à la merci d'un exalté qui pourrait disperser l'Europe et l'Amérique dans l'espace.

Ses fantaisies cosmiques rencontraient un contradicteur

véhément dans l'astronome Clouin, vieillard méthodique à longs cheveux blancs collés, qui mettait Malaube à même de goûter son surnom de *Astre noir*, en le renseignant sur les profondeurs célestes. Or Clouin, qui s'occupait de la plus poétique et de la plus exacte des sciences, n'avait aucune poésie dans la tête. Il considérait tous ceux qui ne basent point leurs raisons sur des théorèmes comme des aventuriers et des farceurs. Des deux esprits prônés par Pascal, il avait choisi géométrie, et détestait cordialement finesse.

Bien que voué aussi aux mathématiques, l'Autrichien Von Bauqueinne était tout l'opposite. L'espace à un nombre infini de dimensions n'était qu'un jeu pour lui : « Malheureusement, affirmait Malaube en riant, il est parvenu à un tel degré qu'il ne peut plus être compris de personne, » et c'était vrai. Von Bauqueinne cherchait pendant des heures des formules simples et accessibles qui lui permissent d'amener l'*Astre noir* à ses merveilleuses découvertes. Impossible ! L'infortuné savant se trouvait ainsi bloqué par sa science et, quand il publiait un ouvrage, ses collègues l'admiraient bien sur la foi de sa réputation, mais ne saisissaient que les grandes lignes. Il s'essayait à fonder une science du temps, une *chronométrie*, destinée, disait-il, à augmenter beaucoup cette partie retardataire de l'entendement. Il intéressait Malaube par sa passion du nombre, cette faculté étrange, qu'il avait depuis sa naissance, de tout considérer sous l'aspect de la géométrie et du chiffre. Quand on se promenait avec lui, c'étaient des observations à perte de vue et d'algèbre à propos d'un tas de sable écroulé, des figures que trace dans le ciel un vol d'oiseaux et qui, incessamment, se déforment. Il se prenait aux cheveux avec Monlay qui, biologiste incorrigible, s'opposait à toute intrusion du calcul dans le domaine de la vie, prétendait que par là on fausse la connaissance. Von Bauqueinne ripostait par les lois de croissance des fougères, celles de

la marche et du vol, de la sensibilité et des excitations et il soutenait que l'existence même n'est qu'une équation d'un ordre supérieur, très inaccessible à des intelligences si rudimentaires qu'elles ne résolvent le quatrième degré que grâce à des subterfuges.

Au premier rang de la phalange intellectuelle brillait encore le philologue Würmer. Fils d'un épicier de Dresde, c'est en lisant les feuillets dépareillés d'Homère qu'il avait senti sa vocation. Il avait étudié une dizaine de langues, tant modernes qu'anciennes, et pris une teinte générale de toutes les autres. Sa surprenante érudition parcourait d'un vol léger l'histoire des religions, posait sur un point fixe, puis décrivait des cercles révélateurs. Il était une bibliothèque animée. Il parlait un allemand robuste et presque romantique, bourré d'images et de bizarreries. Personne ne connaissait le fond de son esprit, les lisières d'abîme où l'avait conduit l'étude du mot. *L'Astre noir* se donnait souvent le spectacle d'une conversation entre Monlay, Faldati, Aldébrat et Würmer; il admirait comment de puissants cerveaux partent de points de vue absolument dissemblables, tels que l'observation des États et des sociétés humaines, celle des plantes et des animaux, celle de l'homme physiologique et anatomique, celle enfin des mots et des pierres; comment, s'étant glissés vers le mystère par ces sinuosités, ils aboutissent, malgré les divergences, à certains carrefours communs qui alors deviennent de toute évidence une partie de la vérité. C'était merveille de jeter à Würmer un simple verbe ou un substantif. Il le décortiquait, le dépouillait, remontait avec lui la file des temps, le comparait à des congénères, à des opposites, usait du calembour, de l'assonance, de l'allitération, de tous les artifices sensationnels et idéaux possibles. Il partait dans les légendes, les mythes primitifs, et tout cela d'une manière grasse, savoureuse, rapide, scandée par quelques bouffées de son éternelle grosse

pipe. Il avait d'ailleurs le génie archéologique. Grâce à un flair de chien de chasse qui lui faisait dire infailliblement : « Creusez, c'est ici, » il avait exhumé de vieilles villes superposées, rappelé des civilisations dont on avait perdu la piste. La première fois qu'il était venu à Séneste, il s'était promené longuement et seul dans les rues, observant tout avec minutie, sans interroger personne, et le soir au dîner il avait fait à Malauve ébahi le récit complet de l'histoire sénestoise. De plus modeste, bon enfant et ami d'Eucrate auquel il construisait de petites habitations en papier et en mie de pain de tous styles, d'une habileté curieuse. Lui aussi amenait parfois sa femme, une grasse, langoureuse personne des bords du Rhin, qui chantait, les yeux pâmés vers son époux, quelque mélodie de Schubert ou de Schumann que Würmer écoutait confortablement installé entre son bock et sa longue pipe. Persuadé que l'Allemagne est la seule contrée habitable, que tout grand homme est nécessairement Germain, il était prêt à prouver pièces à l'appui que l'Europe n'a été jadis qu'une vaste confédération saxonne livrée en partie, par le hasard des rapines, à des exploiters russes, anglais, italiens, français. En matière patriotique aucune absurdité ne le révoltait. Il perdait son calme lorsque Ennañej exposait ses théories d'amour universel, de fusion de races, de liberté à outrance. Alors, aidé de Tronquin, il lui lançait des arguments formidables sur la nécessité des guerres et des territoires. Le Suédois subissait ces orages sans broncher, ses larges yeux clairs fixant le vide comme pour le martyr, devant le rouge et trapu Würmer, la petite vieille travestie qu'était Tronquin.

En face des scientifiques se dressaient les artistes ; car *l'Astre noir* eût étouffé dans des causeries sans air, toujours spécialisées. Son perpétuel commensal était le musicien Etter, compositeur de talent, mais bohème. Ceci tenait sans doute aux origines tziganes, dont, bien que né à Francfort, il avait gardé les cheveux crépelés, l'allure

gesticulante et une incroyable nervosité qui le faisait sangloter quand il jouait ses propres partitions. Il donnait des leçons de flûte à Clotilde, perfectionnait Tronquin sur la harpe. Ses séjours de Séneste, qui devaient durer six semaines, il les prolongeait six mois. Malauve lui confiait ses drames. Il était le seul compositeur original de son temps, possédait l'orchestre sur le bout de l'oreille, savait le métier et la poésie, racontait la vie de chaque instrument comme celle d'un personnage et se donnait un mal infini pour expliquer à Würmer que l'histoire d'un hautbois est analogue à celle d'une racine sanscrite, à Faldati que le gouvernement d'un orchestre est comparable à celui d'un État. Il avait des irritations merveilleuses contre les succès mal acquis. Il trouvait, pour dénigrer ces *incontestables ordures* que sont les œuvres d'Auber, de Donizetti et d'Halévy, des expressions d'une vigueur et d'un cachet incroyables, qui faisaient pleurer de rire l'assistance. Et quand il parlait de l'Opéra de Paris, des horreurs qu'on y monte et qu'on y exécute, sa personne entraînait en convulsions. Autant il s'emportait contre les *affreux idiots* auxquels on doit *la putride Juive* et *la Muette de Portici*, autant il exaltait les vrais maîtres par des expressions d'une tendresse et d'une vérité profondes. Il connaissait tellement les grands styles qu'il improvisait séance tenante en Mozart, en Bach, en Beethoven, en César Franck n'importe quel thème fourni par Eucrate, dont la voix était juste et l'imagination auditive infinie. Ou bien il disait au petit garçon : « Compose-moi un opéra. » Alors l'*Astre noir* inventait le décor, l'action, les personnages qu'Eucrate faisait parler, tandis qu'Etter, la tête en arrière et les cheveux bruissants, accumulait sur le piano les accompagnements spontanés que lui suggéraient l'enfant et le vieillard. Malauve ne pouvait se passer d'Etter : « Il faut que je l'aie toujours sous la main. » Quand il avait du mal à travailler et qu'un passage ne venait pas, une, deux heures de ces improvisations

enfiévrées lui remettaient les nerfs au diapason ; très connaisseur en musique lui-même, il était heureux de se tenir au courant des efforts nouveaux. A cette époque la vigueur instrumentale était à la Norvège. Il y avait là une école brillante et son chef Lornson, auteur de variations célèbres sur les poèmes de l'*Astre noir*, que connaissait bien Ennaïej, avec qui Elter et Caldius étaient en correspondance, mais que le hasard des circonstances avait toujours tenu éloigné de Sêneste.

Les arts plastiques avaient leur plus fameux représentant dans un compatriote de Monlay, le peintre Néhier, long, fantastique, habillé de redingotes étranges, porteur d'une immense canne à pomme d'argent, rénovateur du paysage et de la figure humaine. Arrivé dans un temps de fastidieuse copie des anciens, d'allégories ridicules et de tristes imitateurs de Raphaël et du Corrège, il avait tout bousculé par ses théories admirables et son exécution fiévreuse. Producteur aussi intense que Rubens, il ne comptait plus les toiles sur lesquelles il avait fait ruisseler plus de lumière qu'il n'en passa depuis le commencement du monde à travers les jaunes, les gris, les noirs brouillards de Londres. C'étaient des écroulements de rose, d'or et d'argent, des feux d'artifice avec quelque chose de pénétrant, d'exaspéré, de mat à force d'être vibrant qui n'appartenait qu'à lui, que nul n'avait jamais eu et qui témoignait d'une qualité de l'œil unique. D'ailleurs tout en Néhier était spécial. Maniaque, orgueilleux, violent, il ne pliait que devant Malauve. D'abord l'*Astre noir* l'interprétait, l'admirait et avait écrit de lui des critiques laudatives. Il l'avait fait passer, grâce à son influence, du paysage à la physionomie. Là encore Néhier avait porté des qualités nouvelles et d'une surprenante intensité, comme du Holbein rapide, de l'esquisse géniale : « Ce qui convient, disait-il avec son accent tranchant et parcheminé, à la trépidation actuelle. » Il était lui-même un bel exemple de cette frénésie. Menteur

par besoin, comme on respire, il narrait à ses hôtes des voyages extraordinaires et récents, alors que depuis six mois il était à Séneste, essayant de rendre les bizarres paysages qu'avait forgés le génie fortifié de Tronquin et se désespérant sur les heurts du ton d'acier des coupoles avec le vert brûlé du paysage. On le laissait aller. Il se racontait partant de Londres, traversant l'Afrique à pied, seul, arrivant au pôle sud, y rencontrant une petite colonie dont il décrivait les mœurs et les coutumes, projetant d'y retourner, de s'y installer définitivement ; et, pour donner à tout le monde une idée de ce voyage imaginaire, il brossait un paysage extravagant de glaces pâleuses, semi-fluides, micacées par un soleil froid, et un horizon de huttes indigènes dont il rapportait l'architecture au crayon sur une petite feuille à part. Il entraînait beaucoup du besoin de la mystification dans cette machine à mensonge. Néhier par cela même déplaisait aux femmes, en particulier à la belle Clotilde, à laquelle il témoignait peu de respect. Tout son amour allait à Malauve. Il lui trouvait un jugement exquis, un don de dessinateur cocasse et séduisant. Passionné de sciences naturelles et conseillé par Monlay, Néhier portait dans ses tableaux un souci méticuleux de la vérité géologique et botanique. Il affirmait que, lorsqu'on peint un orage, on a le droit d'embroussailler et barbouilloter, parce que la tempête secoue l'émotion et que le paysage devient subjectif, mais qu'au calme une certaine objectivité exige la minutie et la stricte observance de la nature. Ainsi, un peintre doit avoir deux manières, l'une lâche et violente, abrégée, l'autre de miniature et de marqueterie. Il affirmait aussi que, si l'on place un personnage devant un horizon, il faut que cet horizon soit tel que le voit la personne représentée, triste, creux et affamé pour un malheureux, gras et souriant pour un riche et qu'ainsi seulement on obtient un effet d'ensemble. Néhier connaissait les gravures de tous les pays. Il exécutait des eaux-

fortes magistrales d'un noir gras et velouteux. Il apportait à Séneste des masses de cartons que l'on examinait le soir et sur lesquels chacun exprimait son avis. C'était une noble distraction. Mais le trait pittoresque, technique et vrai était généralement souligné par Néhier, appuyé d'un air nonchalant sur sa haute canne à pomme ciselée.

A part le baron Dupré, homme aimable, spirituel et bien élevé, à part le prince de Meudon, les Français avaient un prototype assez faible dans l'auteur dramatique Dartisse. Celui-ci possédait une petite tête de camée à cheveux plats mélancolique et poseuse, au maigre corps perpétuellement agité, et racontait de prétentieuses anecdotes qui faisaient un peu sourire les assistants follement érudits auxquels les connaissances superficielles n'en imposaient guère. Dartisse avait l'habitude de répéter : « Nous autres Français ! Nous autres Français ! » au début de chaque phrase avec une insistance fatigante. Il était de l'Académie, institution grotesque, mais qui, aux yeux de Malauve, avait un secret prestige dont il se défendait en public, car tous ses amis et commensaux, la tête de l'Europe, considéraient cette compagnie comme la dernière des stupidités, hochet de la vanité, ridicule et au besoin dangereux pour l'intelligence, la libre expansion d'un pays : « C'est l'ulcère de la France, un pauvre ulcère gris et terne, » disait Néhier négligemment. Dartisse n'était pas de cet avis. Il étalait là-dessus des arguments démodés, des preuves faibles. Il avait des pièces de théâtre représentées dans toutes les contrées et fondait sur elles sa réputation, son espoir, ne sachant pas qu'il y a, dominant la gloriole des affiches, des rampes et des agences dramatiques, la vraie gloire, sinieuse, lente et durable, dont il avait pourtant à Séneste de beaux exemples autour de lui. C'était un habile ficeleur de drames, un pilleur d'épaves. Malauve souriait parfois en voyant une idée qu'il avait lancée puis négligée, un de ses feux d'artifice de conversation repris, développé par l'expert

Dartisse. Mais celui-ci possédait une science des acteurs et de la scène souvent utile, et de plus une grosse influence dans la presse parisienne qu'il travaillait à l'automne au moment des représentations de gala.

L'Amérique déléguait à Séneste le tempêteux Westisson, son image même, un tourbillon. D'une ubiquité fantastique, il était simultanément voyageur, correspondant de plusieurs agences, directeur de journaux, physicien, astronome, barnum et lanceur d'étoiles. Sa science théorique était nulle. Il avait découvert deux ou trois machines ingénieuses, monté cent affaires, présidé des compagnies et des syndicats innombrables qu'il quittait en pleine réussite par désir du mouvement, d'une incessante activité. Il s'était ruiné deux ou trois fois pour doter son pays de puissants télescopes et il stupéfiait Clouin par ses affirmations saugrenues. La spéculation de l'avenir consisterait, selon lui, à rapprocher les planètes à une courte distance, mais matériellement, en agissant sur leur masse, et ses théories empreintes d'un cachet pratique et financier rejoignaient celle d'Ennaëj tout embrumée de mysticisme. Une religion se fondait d'après Westisson comme une Société par actions. Il se proposait d'en lancer une dans l'Amérique qui rapporterait de gros bénéfices. De temps à autre il se payait une révolution : « Ce n'est pas très cher, disait-il ; dans le Sud, pour deux cent mille dollars, vous avez un bombardement et deux massacres. » Voyant dans l'Australie la rivale de l'Amérique, il cherchait le moyen de la ruiner par le commerce et en augmentant chez elle le fléau, ces lapins qui dévorent tout. Il avait promené à New-York deux mille statues en carton-pâte de Malauve pour faire un peu de réclame à son ami. Il lui répétait : « En utilisant votre force d'esprit, on ferait certes marcher une locomotive jusqu'à la lune. Cela doit se mesurer : demandez à Von Bauqueinne. » Sa joie en causant avec Tronquin était d'inventer des systèmes de défense militaire très neufs, mais impraticables

à cause des énormes dépenses : « Bah, l'argent, qu'est-ce que c'est ? la fortune vient de l'imagination ; quand on voit grand on agite des millions aussi facilement qu'un baby des sous. » Voyageur universel, les colossaux mensonges de Néhier l'agaçaient : « C'est très drôle qu'il n'a rien vu et qu'il décrit tout. Moi, j'ai tout vu et je ne pourrais rien décrire. »

Westisson était bon enfant, bavard, explosif, familier, tout le contraire de Mégatcheff, directeur d'un journal russe, nouvelliste de talent, doux et calme. D'où venait-il ? Où allait-il ? Comment vivait-il ? Nul ne le savait. Malauve lui-même, si subtil observateur, ignorait tout de Mégatcheff. Quand il essayait, suivant sa méthode, de le ramener de la métaphysique à l'individualité, le Slave, comme un patineur, s'échappait par une courbe glissante. Il indiquait seulement qu'il avait accompli jadis certains actes répréhensibles dont il savourait le remords. « Car le remords, cher maître, insinuait-il à Malauve de sa voix chantante, est un fruit rare d'une saveur exquise. Il multiplie la vie ; il nous berce. Nous sommes dans notre pays quelques-uns dont la sensibilité est aussi subtile et raffinée qu'est votre pensée à vous autres. Ce n'est point crainte du mépris. Au contraire, le mépris aussi, je l'adore. J'ai tout fait en Russie pour me faire mépriser, pour donner de moi une idée inférieure ; je n'y ai point réussi. A plus forte raison échouerai-je à Séneste au milieu de ces messieurs qui enfilent des raisonnements comme des perles et ne connaissent pas la délicieuse confusion morale. Peut-être un jour me confesserai-je à vous, mais après je vous haïrai et je serai forcé de me tuer. »

En dehors de ces personnages variés qui apportaient leur contingent au *groupe intellectuel* de Séneste, il y avait des passants, des exotiques : quelquefois un Oriental, un poète improvisateur doué de cette extraordinaire ardeur sans logique qui semble un soleil aux rayons

courbes, un Chinois à la causerie érudite, méticuleuse et malicieuse, des reporters envoyés par les quotidiens et les périodiques étrangers pour questionner le grand homme sur un point délicat et recueillant par la même occasion l'avis des sommités réunies à sa table. Tronquin et Aldébrat amenaient dans cette maison saturée d'intellect les militaires et les médecins qui leur demandaient des conseils.

Enfin, les disciples servaient parfois de traits d'union entre le maître et les admirateurs. Ils augmentaient l'intérêt par le spectacle de leur ferveur fidèle. Outre Caldius le factotum, le baron Dupré, Le Chaminant, la régente et sa filleule Clotilde, les cinq rouages les plus importants de cette machine mentale, il venait, pour recueillir la bonne parole, une multitude de jeunes gens, des fils de Méprisards ou de bourgeois : le beau-frère de Caldius, le laborieux Méron, avec sa grosse tête et ses pieds énormes; le délicat, le sceptique Brobers, au fin sourire, aux contradictions désarmantes; Petit-Julvin, l'espoir de Malauve, audacieux, fougueux, arrogant, à la forte mâchoire, aux yeux de flamme; le beau Diéman, surnommé Alcibiade, avide de gloire, de femmes, de richesses, de vêtements recherchés; le timide Piéval, amoureux platonique de toutes les jeunes filles, à la figure grêlée, à la parole hésitante; le long et maigre Ternis, un fanatique, un passionné, tout en arguments et en boutades. Ceux-là étaient les piliers du temple. A eux l'*Astre noir* distribuait la besogne des recherches, compilations, annotations. Il les tenait sans cesse en haleine, les flattait ou les rudoyait par une adresse alternative qui leur faisait sentir la distance et l'honneur d'approcher le dieu, tout en stimulant l'affection. De temps en temps il se sentait pris contre eux d'une rage sourde, en songeant que celui qui le remplacerait était peut-être dans leurs rangs. Il leur distribuait généreusement les miettes de pensée qu'il n'utilisait point. Fréquemment aussi, il trouvait

dans ces jeunes intelligences surchauffées des germes originaux qu'il développait pour son propre compte.

Ainsi se formait autour de l'*Astre noir* une vraie société cellulaire. Il avait su créer une variété infinie de types et d'intelligences qui, touchant par quelque endroit à la sienne, la développaient, l'agrandissaient ou la rectifiaient. C'était comme un polypier d'un genre spécial auquel il servait d'axe et de tige, un agrégat de façons de sentir, de voir, de s'exprimer, un spécimen de toutes les nations et de tous les corps de recherches, un monde cérébral. On se communiquait les trouvailles, on voisinait par les hypothèses, on saisissait d'emblée les rapports qui joignent les questions organiques dans l'homme, la société et les manifestations de l'art ou de la science. Les esprits respiraient une atmosphère nerveuse, excitante, qui les exaltait, les portait au summum. Tel était l'agrément de la colonie sénestoise, sans cesse modifiée et renouvelée, que Monlay, Faldati, Ennaïej, Westisson et les autres pensaient longtemps à l'avance au plaisir qu'ils auraient à se trouver réunis autour du grand compréhensif, et gardaient soigneusement le meilleur de leurs impressions de toute l'année pour leur séjour de Séneste.

Ce séjour, d'ailleurs, était charmant. Il y avait des lectures faites par l'*Astre noir* lui-même de quelques pages des plus belles œuvres antiques et modernes. Après, des discussions, des causeries sans fin, où chacun apportait ses vues. Néhier venait, chargé de nouvelles gravures, de photographies, de tableaux de maître. Régulièrement aussi des séances de musique, dont Etter était l'âme, qu'organisaient en son absence la petite Clotilde et Tronquin. Toujours voitures et chevaux étaient mis par la régente à la disposition des invités. On visitait les merveilleux environs de Séneste; on allait déjeuner ou dîner en terre allemande ou française. Admirateur des péripatéticiens, Malauve organisait aussi des promenades à pied d'un genre plus sévère, où chaque tournant de paysage,

un arbre, une plante, un pauvre rencontré fournissaient la matière d'une causerie philosophique à laquelle chacun prenait successivement part. La petite ville, Bois-Frémi, l'étroite bande de montagnes, les bras du fleuve *le Serpent*, les villages étaient successivement explorés; chaque caillou, presque chaque feuille, devenait riche de souvenirs historiques. Là bien des préjugés tombaient; des gens qui ne s'aimaient ni ne se comprenaient, par suite du simple éloignement, apprenaient à s'apprécier par le contact, et s'apercevaient avec stupeur que l'ignorance et la distance sont les deux grands facteurs du mépris, cette faiblesse.

A table l'*Astre noir* était admirable. Il guidait la conversation avec un art parfait. Toujours des idées générales et neuves, ruisselantes de lumière. Son éloquence intarissable donnait à ses auditeurs la noble illusion qu'ils l'égalaient, tant il pénétrait au fin fond de la pensée et rendait consciente l'inconscience. Il formulait tout à coup une vérité qu'un Würmer ou un Faldati portait depuis de longues années sans pouvoir l'exprimer. Il lui suffisait d'une indication sur un sujet pour induire d'une manière juste et saisissante, tellement que les professionnels en restaient béats d'étonnement. Jongleur de mots, acrobate d'idées, il lançait à tour de bras des boules merveilleuses et riches de substance qui se brisaient, éclaboussaient d'intelligence les convives. Sa gourmandise lui faisait matérialiser tout. Il trouvait, pour rendre l'abstrait, des images concrètes, quelquefois grotesques, mais qui, semblables à des javelots, pénétraient en frissonnant dans l'esprit et y adhéraient à jamais.

Chaque année, à l'automne, la ville se mettait en fête à l'occasion des représentations solennelles auxquelles l'élite de l'Europe tenait à assister. Il venait là une multitude comique de sincères, de poseurs, de vrais et de faux enthousiastes, et c'était chez Malauve un pèlerinage, une suite ininterrompue et fatigante de visites, des

séances cérémonieuses où l'on présentait la régente, M^{me} Malaube, Clotilde, Gaston, sa femme et Eucrate. Les hôtels étaient envahis. Les habitués de Séneste détestaient cette période de gala, mais Malaube la jugeait utile à sa gloire. Puis, ces fêtes passées, tout revenait au calme, au train-train ordinaire, et la multitude des spectateurs emportait des impressions inoubliables, les communiquait avec le zèle des prosélytes à une foule de parents, d'amis, de connaissances, qui écoutaient ébahis tous les détails de l'aventure, l'accueil du grand homme et de la régente par lequel chacun s'affirmait privilégié, les paroles échangées, les fortifications bizarres de Tronquin, la magnificence du théâtre, la commodité des stalles, l'incommodité du logement.

Par ces moyens, Malaube, dont la cervelle représentait l'univers, occupait aussi l'univers de sa cervelle. Il pouvait se dire fièrement, comme l'affirmait Faldati, qu'il était à lui seul une Renaissance. Son orgueil cependant n'était pas encore satisfait. Il dépassait toujours ses succès. Gorgé de renommée, le monstre songeait qu'il viendrait un moment où l'arc tendu se détendrait, où de grands événements primeraient son action intellectuelle, où la terre perdrait son souvenir, et que tant d'autres astres peuplés avaient aussi des *Astres noirs* et ignoraient celui de Séneste. Il se trouvait faible et méprisé à côté du génie vraiment unique et universel dont la gloire serait préservée dans l'infini des temps, retentirait sur les nébuleuses, et, sans se le dire, il convoitait la place de Dieu.

CHAPITRE V

GRONDEMENTS SOURDS

Quelques jours après la répétition du *Prométhée déchainé*, Tronquin était seul dans son cabinet de travail, assis devant la fenêtre ouverte, vêtu d'une robe de chambre à ramages où il se serrait et paraissait plus mince encore. Malgré l'été, il sentait le frisquet matinal que dissipe si rapidement le soleil de midi : un obus pour presse-papiers ; aux murs, des panoplies, et, sur la cheminée, deux bouquets en fleurs de fer que lui avait cueillis à sa fête l'artillerie reconnaissante ; çà et là étaient accrochés des plans, et, tout autour du bureau à large encoche dans laquelle le sec duc de Séneste était comme encastré, s'étalait sur le tapis une couverture protectrice de papier buvard rouge. Ce buvard était une de ses manies. Il se plaignait de n'en avoir jamais assez. Il craignait extraordinairement de tacher d'encre les magnifiques robes de chambre soie et satin, quelquefois aux couleurs éclatantes, dans lesquelles il avait l'air d'une vieille fée coquette et qui étaient sa seconde toquade. Tous les huit jours son ponctuel domestique renouvelait le buvard et la robe. Les visiteurs non prévus n'étaient pas peu surpris de cette exubérance de vêtements chez un homme par ailleurs si simple et méthodique. Car Tronquin se comportait en véritable automate pour les repas, les promenades et les heures de travail.

A ce moment, il était plongé dans un plan de campagne

extrêmement complexe qu'un général français lui avait demandé récemment avec une insistance singulière. Ce jeune homme lui avait beaucoup plu, maigre, les yeux ardents et fixes, parlant peu, mais d'une manière si juste que leurs silences correspondaient à des sortes de questions qu'aucun des deux interlocuteurs ne sentait la nécessité de fixer sur la surface mobile de l'air. Il souriait tout en écrivant et en consultant une vaste carte des frontières de Séneste. Il était certain que la race des conquérants n'était pas près de finir, et qu'un jour une mère inconsciente mettrait au monde un de ces levains de mort et de vie formidables qui saignent à blanc l'humanité.

On frappa à la porte. Il se leva, ouvrit à Malauve. « Vous! cher ami, de si bonne heure! Je vous croyais à votre leçon. » L'*Astre noir* était préoccupé. Il s'assit mélancoliquement, tandis que Tronquin, toujours prudent, rangeait avec vivacité ses paperasses. « Ma leçon! Depuis quelques jours, prétextant ma santé, je me débarrasse de cette corvée, et, vous l'avouerai-je, j'y trouve un grand charme. Ah! je ne suis guère votre rival, croyez-le. Notre charmante Clotilde me pèse d'un poids très lourd. Au reste mon hygiène n'est pas ce qu'elle devrait être; il faudra que je consulte Aldébrat.

— Aldébrat! Aldébrat! il est comme les autres; il ne sait pas guérir un rhume. Quant à notre Clotilde, je l'aime, c'est vrai, et je lui ai fait une belle ceinture de fer. Mais je ne suis pas jaloux de vous; vous êtes le seul homme que j'admire, qui vaille la peine qu'on parle, avec qui je me sente expansif. Elle aussi éprouve le besoin de bavarder avec son philosophe à six heures et demie chaque matin. Quoi de plus naturel!

— S'il n'y avait que cela! Mais elle m'épie; elle me fait suivre, dit Malauve avec un geste de fatigue. Elle me défend de voir qui je veux et qui lui déplaît. Quand elle apprendra que je me suis réfugié ici au lieu d'aller au palais!... Il y a des minutes où je donnerais je ne sais quoi

pour être citoyen de la libre Amérique. A Séneste tout le monde sait où je vais, ce que j'ai dit, comment j'ai éternué. Nous sommes sous une cloche pneumatique. De l'air ! de l'air !

— Oui, de l'air ! » Tronquin agita ses petits bras et le soleil entrant par une fenêtre fit briller comme une escarboucle son éclatant costume de sultan des Mille et une Nuits : « Mon ami, dans l'état actuel du monde, impossible de respirer ; la paix dure depuis trop longtemps. On s'amollit sans héroïsme dans une servitude sans nom. Mais j'ai bon espoir ; j'ai reçu hier la visite d'un jeune général français qui, s'il ne met point lui-même le feu à l'Europe, est néanmoins la preuve que le type des conquérants n'est pas perdu. Je l'ai flairé ce type dans la façon de parler, de questionner, de me demander un plan d'invasion de l'Allemagne que j'étais en train de lui confectionner quand vous êtes entré. Car je cherche, n'est-ce pas, à tout détourner de notre Séneste, et Allemands et Français me suspectent à qui mieux mieux de seconder leurs belliqueux projets. Depuis quelque temps ces projets augmentent. Ça bouillonne...

— Tronquin, pardonnez si je coupe vos inspirations. Mais la dure réalité ramène, hélas, vers le sol le cerf-volant philosophique par la ficelle des faits. Votre discrétion bien connue, votre haute intelligence font de vous mon confident naturel. Aujourd'hui mon cœur déborde... Voyons ! Nous sommes du même âge, de la même génération. Vous avez le goût du costume, je sais que vous affectionnez la régente. Donc vous savez être concret. N'aimez-vous pas autrement ? Ne sentez-vous pas frémir quelque chose comme des désirs neufs de temps en temps dans vos veines ?

— Moi, j'aime avec méthode comme je fais tout, prononça la bouche mince et plissée. Depuis longtemps je désire cette belle, cette ravissante Clotilde. Il y a de la hiérarchie là dedans. Elle est mon supérieur et je la vénère. Je crois que je l'aurai un jour. Car elle est transpor-

tée, excentrique et je suis calme et volontaire. C'est une attraction, cela. Quant à des tumultes sexuels, à des troubles séniles, non; Aldébrat m'a déjà consulté là-dessus. J'aime mon métier, voilà tout, et ma gracieuse souveraine que je suis sûr d'obtenir.

— Moi aussi j'aime mon métier. Je suis dans la métaphysique jusqu'au cou, un chimérique, parbleu! Et pourtant le corps de la femme a été le dessous, la trame de mes conceptions les plus hautes. Quand j'étais en bonne fortune, un orage philosophique crevait en moi. Dans des bras adorables j'ai songé à des théorèmes logiques et vraiment la peau et l'idée se mêlent en mon esprit d'une manière profonde. A qui pourrais-je avouer cela sans passer pour un grotesque, sinon à vous? Eh bien, cette naturelle disposition n'a fait qu'augmenter. Je nourris une chimère qui demande des nuées et un vrai lion qui veut de la viande, et plus que jamais. » Le visage ébouriffé et pâle de l'*Astre noir* devenait rose par endroits, tout agité de petits tressaillements et ses jambes marquaient une série de brusques saccades comme si ces images sensuelles l'occupaient, l'animaient tout entier. Il continua : « Jadis, car je crois aux pressentiments, et ils me sont venus de tous côtés, une vieille Italienne me tirant les cartes m'a affirmé que ma vie subirait une crise parallèle à celle des saisons, qu'un cycle, été, automne, hiver, inaugurerait pour moi une ardeur subite, une gloire étincelante, suivie de décadence et de glace. Or je viens d'avoir mon zénith pour mon anniversaire, et c'était l'été, et un soleil intérieur me brûle. Combien l'homme se connaît mal! Je suis actuellement la proie de deux passions : l'une Suzanne de Soirre. J'ai trouvé là cette admiration dont j'avais besoin, car pour elle je suis un dieu. Puis elle me donne, plus qu'un disciple ne pourrait le faire, la sensation de l'infini, tant la femme est pétrie de bleu malléable. A quelque hauteur que j'aïlle en sa présence, elle me comprend, me dépasse même par sa sensibilité, non par

sa raison. Elle me repose en m'exaltant. Mais je suis aussi travaillé par la passion la plus charnelle qui se puisse imaginer et la plus irréalisable. Ma belle-fille, celle de mon fils, hélas, de cette brute de Gaston que je déteste, créature merveilleuse que la fatalité me fait coudoyer chaque jour, je la désire follement, je la mêle à mes rêves; je suis sûr qu'elle le devine. Approuve-t-elle ou désapprouve-t-elle? je l'ignore. Je crois qu'elle s'en amuse, car tantôt elle est pleine pour moi d'affection, d'une tendresse plus aiguë que celle qu'on doit à un beau-père et tantôt j'ai l'air de ne point exister à ses yeux. Il faut me maintenir. Mon fils est jaloux. Les êtres sont bizarres. Après quelques cadeaux que je lui ai faits, quelques paroles ambigües qui m'échappèrent, j'ai cru sentir une gêne en elle et autour de moi. Ma femme, image de Gaston, est contre moi; ma Clotilde, bien qu'intelligente, est sans cesse du parti de sa mère. Ils ne peuvent pas comprendre tous que je suis supérieur aux autres, qu'il y a pour moi une autre morale, un autre but, que les cadres grossiers, transitoires de la vie humaine et sociable craquent quand il s'agit de Malauve. J'affirme, vous le savez, que nous avons tout en nous, et que les circonstances développent une partie de l'Être général. Eh bien, le côté incestueux, antique et pervers, je le mets en œuvre... Il se tisse... Cette Marie, quelle jeune splendeur!... Il se tisse entre elle et moi des liens d'autant plus forts que notre jonction serait défendue, ignominieuse aux faibles regards d'autrui, qu'il y aurait là remords et honte, tous les grands sentiments réunis. Quel supplice! Le soir, quand je songe que mon fils, être stupide, va prendre place., j'ai des rages. L'énigmatique créature! Toujours je me retiens de lui parler. Suzanne et elle se poursuivent dans mon esprit. Ces images m'obsèdent. Quand l'une m'a bien épuisé, je passe à l'autre. Est-ce qu'un clairvoyant le verrait dans mes drames? Ah, ah, ceux qui croient à l'impersonnalité de l'œuvre! Vous entendrez le *Prométhée déchainé!*

Tronquin, c'est moi, c'est Malauve déchaîné; cet amour mystique de l'humanité autour duquel grimpe un serpent sexuel, c'est la liane, la natte de Marie et de Suzanne. Je les accouple par ma pensée, par mon double et frénétique désir. »

Tronquin, trop singulier lui-même pour ne pas comprendre les bizarreries d'autrui, écoutait avec attention ces récits faits à voix assez basse, du timbre particulier à l'*Astre noir*. Au centre de l'homme aussi se livraient des batailles, et, par ces yeux de vieillard incendiés de passion, quelle canonnade de regards!

« Vous voilà dans un mauvais état, mon cher. L'excitation dépasse la production. Ne ternissez pas votre renommée de patriarche. Notre régente ne vous le pardonnerait pas.

— Ma renommée de patriarche! continuait Malauve tout en lui-même, devenu une sorte de prison où l'orgueil dévorait les désirs. Maudites sociétés humaines, tyranniques, à préjugés étroits, convenez-vous assez peu à l'expansion pleine et riche de l'individu! Ne serais-je pas plus grand si mon ardeur n'était pas renfermée, si je pouvais m'offrir dix ou vingt nuits de ma belle-fille dont me séparent seulement quelques conventions sottes. Si un enfant naissait de là... Et l'on s'étonne que nous ayons des fils médiocres, quand nous sommes accouplés à une vieille jument telle que ma pauvre femme. Il y a eu deux parties dans mon existence: l'une sincère, mon œuvre, la pape-rasse; l'autre dissimulée au fond des profondeurs, un trésor de passion enfouie. Tenez, Le Chaminant, un brave homme, mais jadis nul, depuis sa folie il nous étonne. Nous ne l'appelons plus que *la Sybille*: il est guéri, dit Aldébrat. Il est mieux que guéri. En lui s'agite un être nouveau, extraordinaire, qui parle en dehors des contingences et s'exprime suivant l'éternité. Vous le verrez, la découverte est de moi, et j'en suis fier. Le Chaminant est tout changé: causez-lui, il vous stupéfiera. Ah, le bout du

temple de la fatalité a souvent des niches divinatoires. Ce bavardage m'a ragailardi. Cela me réussit mieux que mes leçons au palais. Si nous faisons un tour avant le déjeuner, car c'est jour de lecture. Vous rencontrerez la régente et je vous initierai à quelques beautés littéraires. J'ai choisi un sujet bien dans mon tour d'esprit actuel : le *Banquet de Platon*. Les causeries y sont brûlantes. Allons, général, il faudra encore vous résigner à la philosophie. »

Tronquin dépouilla sa belle robe de chambre chamarrée et la déposa soigneusement sur un fauteuil. Il sonna. Le domestique apportait une veste d'uniforme que le duc de Séneste passait avec agilité.

Puis les deux amis sortirent, joyeux de l'air matinal, et ne se dirent plus un mot. Ils réfléchissaient et des lambeaux de leur conversation résounaient encore à leurs oreilles, ouvraient des enfilades d'arguments. Tronquin bientôt quitta les incestueux projets de son compagnon pour revenir à ses plans de campagne et à la silhouette du général français; Malaube, épuisé par ses aveux exaltés, prit un bain de Nirvâna où passaient des figures de femmes jointes à des finesses philosophiques.

Ils firent ainsi une assez longue promenade et ne rentrèrent à la maison de l'*Astre noir* que pour entendre sonner la cloche annonçant partout le repas.

Au salon les attendaient déjà Aldébrat, Monlay, Faldati, enfin Etter et Westisson arrivés de la veille. La petite Clotilde, étendue dans son éternel fauteuil, entretenait l'Américain. Les autres étaient groupés autour du piano où Etter développait une théorie musicale. Malaube serra la main de Westisson, donna l'accolade à Etter : « Tu débarques à peine et te voilà déjà tripotant un clavier ! C'est de bon augure. Tu sais que je suis très content de la musique de *Prométhée*. Ton jeune homme dirige à merveille. Westisson, mon portrait vous est arrivé trop tard ; c'est la faute de ma satanée bonne qui avait oublié ma lettre dans sa poche. Enfin, il a paru, c'est l'important. »

Tronquin racontait à Monlay et à Fadalti la visite du général français, les espoirs qu'il en tirait, et Faldati faisait la grimace : « Vous verrez qu'il viendra se faire la main en Italie. C'est toujours nous qui expérimentons les conquérants. Nous sommes de la bonne pâte à victoires. Mais gare au jour où nous retrouverons un César et un Scipion. Et ils vous emploieront, monsieur le duc.

— Ma foi, dit Tronquin, je serais bien capable de céder à la tentation. Tiens, cette chère Clotilde que je n'avais pas vue ! Bonjour, Clotildinette. Oui, je suivrai l'homme qui me permettra de réaliser mes projets. Que voulez-vous, Monlay ? je suis ici comme un physiologiste qui concevrait d'admirables expériences sur les animaux à sang chaud et qui n'aurait à sa disposition que des grenouilles. J'ai fait des petites guerres, jamais je n'ai eu ma grande bataille. »

Eucrate et sa grand'mère entraient : « Marie ne descendra pas, dit M^{me} Malauve à son mari. — Elle est souffrante. Qu'a-t-elle ? » Le visage de l'*Astre noir* se contracta. — « Peu de chose ; un violent mal de tête. Elle demande que personne n'aille la voir. — Puis, s'adressant aux invités : « C'est de ma belle-fille qu'il s'agit. Elle regrette pour votre arrivée de ne pouvoir se trouver avec vous, mais elle est légèrement indisposée. » M^{me} Malauve saluait Westisson et Etter de sa bonne et longue figure creusée de larmes où le sourire ne se faisait place qu'avec peine, comme un pauvre à une table de riches : « Quant à mon Gaston, il est, hélas, retenu toute la journée au palais et il y déjeune... »

On quitta le salon de bois blanc, aux devises narquoises, envahi par une lumière ardente et crue dont le préservaient mal des stores grisâtres et l'on passa dans la salle à manger.

Malauve était préoccupé. Après avoir ainsi parlé de sa belle-fille, il aurait désiré la voir et son désir spontané d'amoureux était contrarié. Aussi fallut-il que Clotilde

lui demandât deux ou trois fois quel serait le sujet de la lecture pour qu'il se décidât à répondre : « *Le banquet de Platon*, ma chère, et, quoique disciple, tu seras priée de ne pas y assister. Les Grecs écrivaient peu pour les demoiselles. » Clotilde fit une petite moue. Elle connaissait Platon ligne à ligne. Elle avait pour son père annoté le *Banquet*. Puis, n'était-elle pas vieille fille et destinée à le rester ? Mais elle savait l'*Astre noir* intraitable sur ces questions de convenances, elle n'insista pas.

« Prenez garde, madame Malaube, s'écria Faldati avec un regard malicieux, votre illustre époux va parler d'amour. — La seule chose en somme qui mérite la vie, » dit d'une voix profonde le philosophe, et tandis que Louise et son mari André, épais Breton à la figure honnête, passaient les plats, il ajouta : « Et sur laquelle ces braves gens en savent autant que nous, car on n'a rien ajouté à la connaissance de ce qui fait la trame de l'humanité. La science et la philosophie se brisent là. Cette ignorance même est instructive. »

La conversation n'avait pas son attrait et sa fougue ordinaires. Etter et Westisson en étaient surpris. Le maître restait silencieux. Il mangeait gloutonnement par exemple et l'on entendait le claquement de ses lourdes mâchoires. Enfin, il demanda à Monlay : « Et dans la nature, quant aux autres règnes, il me semble que ce qu'on dit sur l'amour n'est point caractéristique ? — No, no, dit l'Anglais. Il y a des abîmes entre les végétaux et les animaux. L'instinct sexuel, c'est ce qui varie le plus. »

— Somme toute, ajouta l'*Astre noir*, c'est encore la musique qui en raconte davantage sur ce sujet. Aussi, Etter, nous organiserons une chose un peu théâtrale... Mais, bah ! nous sommes en famille. Pendant que je lirai Platon, tu me feras un accompagnement doux, doux, avec le morceau le plus passionné que tu pourras trouver. »

Et, tandis que Malaube parlait, il songeait à la violence du sentiment que lui inspirait la délicate créature couchée

là-haut avec la migraine, chacun revivait l'amour éprouvé dans sa vie, une certaine gravité se répandait sur les visages, et le petit Eucrate voyait nettement la fine silhouette de Suzanne de Soirre.

Le repas continua, teinté de mélancolie plus sensible par cette belle matinée de la fin d'août. Comme on apportait le café, Piéval, Méron, Diéman et quelques disciples arrivèrent pour la lecture, suivis de Caldius, Aldébrat, Le Chaminant.

« Bonjour, Bilboquet ! bonjour, aimable Sybille. Quelle affluence ! »

Le Chaminant avait une expression soucieuse et profonde. Ce n'était plus le vieillard ordinaire d'autrefois, et la fixité brûlante de son regard justifiait son actuel surnom de Sybille. Il eut un sourire triste en saluant Westisson et Etter. Il sentait que chacun savait son aventure. Il avait, depuis son attaque, vécu quelque temps dans la perpétuelle attente d'une rechute. Cette crainte avait aiguisé ses nerfs. Il croyait lire les imaginations environnantes, sentir des méfiances à son égard, deviner les chuchotements, les paroles qu'on ne prononçait pas. Au-dessus des têtes de ces vivants il voyait le mot *mort* écrit à des distances variables qui signifiaient pour lui le plus ou moins d'approche de la terrible déesse. Et, comme mù par une nécessité intime, il proféra d'une voix blanche de somnambule : « Vous venez de parler de l'amour, oui, il flotte de l'atmosphère qu'ont créée vos paroles. L'amour, c'est la vapeur que le corps prête à l'esprit. » Puis, il s'assit, épuisé par cette courte formule.

« Quand je vous le disais, s'écria l'*Astre noir*, que nous avons maintenant une Sybille. Notre ami Le Chaminant devine le passé, le présent et l'avenir. Tremblez, il déplie dans sa tête le livre du destin. »

La régente entra en coup de vent, toilette de ville très élégante. Elle embrassa sa filleule, Eucrate, M^{me} Malauve ; puis, comme on se levait pour se rendre au salon,

elle profita du brouhaha et prit à part son philosophe : « Ainsi, l'on ne peut me donner une leçon pour cause de fatigue, et cette fatigue n'empêche pas de se promener par la ville... Très bien, très bien. » Et, pivotant ses fins talons sans attendre la réponse, elle alla rejoindre Tronquin.

Les sièges étaient rangés pour la lecture autour d'une petite table. Chacun se plaça suivant ses affinités. Etter se mit au piano et préluda en sourdine à une sonate de Beethoven.

Malauve, après avoir préparé quelques papiers, sés repères, commença : « J'ai traduit à votre intention, car je trouve les traductions du *Banquet* faibles et décolorées, le texte grec du discours d'Aristophane. Il est essentiel de vous représenter la familiarité de cette réunion d'amis conversant, toutes distances et différences gardées, comme cela nous arrive, sur un thème idéal. Pour faire revivre la vie antique, prêtons-lui de la vie présente. D'ailleurs, quelques milliers d'années ne sont rien. N'avons-nous pas ici une confédération comparable à l'Attique? Notre charmante Périclès est au milieu de nous. On y prône aussi les philosophes. Nous appelons Diéman Alcibiade, et je prendrai momentanément le rôle de Socrate. Donc les sociétés intellectuelles se reconstituent sur des types périodiques. Un homme devrait vivre en pleine connaissance le temps d'un cycle complet, d'Athènes à Séneste. Ainsi, par une seule existence, le serpent se mordrait la queue. »

Après ce petit préambule, l'*Astre noir* se mit à lire d'une voix nette et lente. Aristophane expose son étrange et puissante théorie : l'humanité primitivement formée de trois êtres types, l'un composé de deux hommes, l'autre de deux femmes, l'autre, androgyne, d'un homme et d'une femme ; Jupiter séparant ces groupes, et les êtres de composition cherchant sans cesse à se rejoindre ; telle est la cause première des amours de même nom et des

amours de nom contraire qui ne sont dans l'état actuel qu'une tendance vers l'état primitif, qu'un effort pour reconstituer l'être double. La musique mystérieuse d'Etter semblait hausser cette hypothèse, lui donner une allure divine, et tout le monde sentit le choc des mots venus du fond des âges, leur lointain parfum préservé grâce au noble effort de Malauve, leur douceur persuasive et fugace. Cette sonate signifiait l'approche d'Alcibiade couronné et de ses joueuses de flûte, la soirée tout intellectuelle de l'Attique où les ailes de l'esprit battaient l'heure frivole, les vins, la fatigue des débauches et s'envolaient vers l'avenir. Charme profond et court ! Paroles et piano cessant, Le Chaminant se leva soudain :

« Puisqu'on m'appelle la Sybille, je puis monter sur mon trépied. Malauve, tu as rallumé la torche éteinte. Elles brûlent toutes, telles des follets, sur la plaine de la vie, les flammes brillantes et brûlantes, filles des mystères. Chaque âge ajoute la sienne, pareille de forme, aussi vive. Mais peut-être n'y a-t-il qu'une seule flamme devant un miroir qui tourne et la multiplie. Ce mythe de Platon est une déformation du vrai. Le vrai est en lui ; or l'avenir brise les mythes comme des gâteaux, les donne à manger aux petits enfants. » Il y eut du désordre. Le Chaminant se rassit en tremblant. Les paroles qu'il venait de prononcer avaient rompu le charme et n'apportaient que des images incohérentes, flambeaux des brumes. Comme si personne n'avait parlé, Malauve s'adressa à son auditoire :

« Maintenant, que ceux qui ont quelque chose à dire s'expriment ; nous appliquerons de petites tables près de la grande table du banquet. »

Pendant le silence recueilli qui suivit cette invite à l'hypothèse, Louise entra d'un air interdit sur la pointe de ses pieds criards et apporta à son maître un petit carré de papier. Elle ressortit toute rouge, un sourire d'extrême embarras plissant sa bonne figure fruste et sa bouche de

coquillage demi-ouvert. Le philosophe déplia la lettre parfumée dont chaque syllabe lui parut mille fois plus délicieuse que les accords de la sonate : « Mon cher père et grand homme, je vais mieux en ce moment, et j'aurais envie moi aussi que vous me fassiez un peu la lecture pendant que Gaston est absent, ou tout au moins que vous veniez souhaiter le bonjour à votre toute endolorie Marie. » Il n'eut plus qu'une hâte, monter près de l'exquise malade. Mais il devait dissimuler son impatience. Platon, Aristophane et la Grèce entière lui parurent alors intolérables.

Justement Brobers venait de prendre la parole de sa voix caverneuse et comique en se balançant d'avant en arrière ; toutes les têtes se tournèrent de son côté : « Je crois, maître, que cette théorie d'Aristophane est une explication faible. J'ai éprouvé, moi, deux amours simultanées pour deux femmes d'un âge différent. Elles étaient aussi vives l'une que l'autre et je me consolais de l'une par l'autre. Avais-je donc appartenu à deux doubles ? » Cette objection ramenait Malauve à son propre état, et il y répondit avec une certaine fébrilité : « On commence à aimer une femme dans la jeunesse non pour ses agréments physiques, mais par une sorte de nécessité intérieure dont le ressort profond nous échappe. Les sens font leur éducation grâce au bouillonnement d'images d'abord vagues, puis de plus en plus précises et de moins en moins pures. De même il existe deux formes d'amour très tranchées, la première de représentation idéale, la seconde de représentation corporelle. Ces deux aspects peuvent coexister, puisque l'un n'est que la prolongation de l'autre. C'est ainsi sans doute que les choses se sont passées pour toi, Brobers, et tu n'as recherché là encore que ton double, mais morcelé en deux parties... — L'amour, ajouta-t-il avec véhémence, est le dernier refuge de ce besoin humain d'éprouver sans trop bien connaître. Quand tout aura été scruté, fouillé et mis en

pièces par la logique, lui restera un tout vivant, mobile et coloré. Il y a un type de l'amoureux comme il y en a un du conquérant et du prophète. C'est un état, une caractéristique universelle, indépendante à mon sens de l'espèce et des nécessités de la reproduction, quoi que prétendent aveuglément, pardon cher Monlay, les naturalistes. La beauté du discours d'Aristophane est qu'il met l'amour au-dessus du sexe. Cette vérité, les Athéniens distingués l'entrevoyaient, supérieurs en cela aux Européens et Sénestois d'aujourd'hui. Je ne prône ni n'excuse les vices. Il y a vice quand, dans un ordre social, l'harmonie se trouve menacée ; ce sont là questions transitoires, formelles, de codes, et, à un point de vue plus élevé, on peut dire qu'il n'y a pas de vices. L'amour se loge partout et n'importe comment ; où qu'il soit, il est toujours lui-même, absolu, triomphateur. Ce que nous appelons force cosmique, affinité, cohésion, attraction, n'est qu'un désir vague, un amour des pierres, la preuve inéluctable que ce vaste sentiment, père du mouvement et des mobiles, anime le monde ; ne souriez pas, Westisson. L'électricité est une forme d'amour particulière, où la nature fait la difficile. Tel corps aime celui-ci, non celui-là. Pour moi, la haine n'est point le contraire de l'amour, qui ne saurait avoir de contraire, mais bien une interprétation, comme une lecture différente de ce terme vital par notre sensibilité. Non seulement l'humanité, mais les surhumanités, pour lesquelles les soleils, planètes et nébuleuses ne sont que quelques atomes d'un objet matériel, et ainsi de suite indéfiniment, tout ce chaos qui tend vers l'ordre devient par cette hypothèse une pluie de gouttelettes d'amour au sein d'une vaste convoitise. Vous le sentirez si jamais le hasard des causeries nous amène devant un beau soir d'été, le cœur et les sens pleins d'une créature exquise ; car le feu du soleil, voyez-le, c'est de l'amour fluide qui traverse ce salon et se reflète partout, une allégresse cherchant sa proie.

— Bravo, bravo, » applaudit la régente enthousiasmée et à laquelle Tronquin jetait de côté des petits regards aigus. Caldius et les disciples prenaient rapidement des notes, et M^{me} Malauve songeait tristement à cette impétuosité qui s'était détournée d'elle. Pauvre pierre plate et laide, elle avait toujours vécu au milieu d'un torrent, sans être même éclaboussée par ses eaux, et, malgré la vieillesse et les désillusions, il frémissait en elle ce quelque chose qui n'abandonne jamais les humains jusqu'au tombeau, la possibilité d'un dévouement illuminé par l'épreuve amoureuse, le regret de n'avoir pas connu davantage ces splendeurs dont les plus déshérités sentent en eux le lointain passage.

« Oui, ceux qui aiment, poursuivait Malauve, sont en communion complète avec la nature. Ils éprouvent la béatitude universelle. Même amants malheureux, ils ont encore le souverain bonheur. Alors tout s'anime, et le monde devient tressaillant, vibrant, plein d'appels, zébré de tendresse, non plus cette pâte inorganique et grossière que l'habitude fait de lui pour nos sens épais. Alors les cailloux nous émeuvent, un arbre saurait nous faire pleurer. Il défile en nous une multitude de personnages infiniment compréhensifs et sensibles qui tous ont les bras écartés, absorbent ce qu'ils rencontrent et le font participer à leur confiance. Et l'on nous parle d'irréalisation sensuelle. Parbleu ! La réalisation était tout entière dans l'esprit. L'acte amoureux n'est que le hasard d'une fonction physiologique qui certes a son charme et sa grâce ; mais, en face de l'effort idéal, c'est un grain de sable à côté d'un soleil. Les mots mêmes que nous employons ne paraissent que des assemblages de lettres ou de syllabes attirés les uns vers les autres par l'amour, et ce magnifique héraut nous tend ses propres trompettes pour le chanter et l'invoquer. »

Là-dessus Malauve, dont les cheveux frémissaient sous l'influence de la conviction, dont le visage allait jusqu'à

la grimace par l'effort de l'éloquence, conclut d'une voix calme : « Maintenant, gracieuse souveraine, et vous tous mes amis. excusez-moi de briser sitôt la séance, mais j'ai un travail pressant à terminer et quelque fatigue dans la langue. »

Il se leva, mit dans sa poche ses notes inemployées, tandis que, un peu surpris de cette brusque cessation, tout le monde se disait au revoir. La régente s'approcha de son maître : « Je vous parlerai à vous, un de ces jours, bien que vous paraissiez me fuir, ou plutôt, non, je vous écrirai. » Elle sortit au bras de Tronquin. Etter, Westisson et les autres s'en allèrent en un seul groupe discutant, bourdonnant, se bousculant dans l'étroite antichambre.

Comme Malaube montait l'escalier quatre à quatre, sa femme l'arrêta d'un air à la fois résolu et embarrassé : « J'ai à te parler sérieusement, mon ami ; je t'en prie, donne-moi une minute. » Le grand homme eut le désir de chasser cet être disgracieux, maladroit, qui toujours arrêta ses élans. Il la suivit cependant jusqu'à sa chambre, une triste pièce resserrée, emplie de brimborions disparates et sans valeur, petits souvenirs, portraits de son mari jeune et de ses enfants, le tout propre, soigné, mais accumulé comme par une fourmi : « Écoute, j'ai honte de te l'avouer. Il ne me reste rien sur mon mois. J'ai dû faire des charités, traiter beaucoup de monde, notre table est lourde... » Elle haletait, terrifiée. *L'Astre noir* était implacable quant aux questions d'argent : « Ma chère amie, je te donne plus que je ne puis. Si tu dépasses, c'est qu'on te vole ou que tu dilapides. » Elle eut un triste sourire et montra sa robe noire et fanée : « Oh, pas pour toi évidemment. A ton âge cela n'a plus d'importance ; mais il faut que tu aies au moins un mérite, l'économie ; jusqu'ici tu l'avais. A présent, tu t'arranges mal, je ne sais, enfin je ne puis faire pour toi davantage. » Elle lui prit les mains : « Ne sois pas encore dur et cruel. Me voici vieille et tu n'as plus longtemps à me supporter. C'est la première fois que

je te réclame une petite somme d'argent; jusqu'ici j'ai fait des tours de force incroyables pour joindre les deux bouts, ne pas te tourmenter, car nous ne sommes pas riches, te laisser tout entier à ta pensée, à ton travail. Je porte la même robe depuis quatre ans. Mais j'ai eu des dettes, des engagements, d'affreux ennuis, des heures sinistres que je t'ai cachées, jointes aux heures de larmes que je te dois. Qu'est-ce qu'il faudrait donc pour fondre ton cœur? Plusieurs fois, la régente m'a aidée avec un tact, une délicatesse... Elle a cessé brusquement, et je n'ose le lui rappeler. Alors, éperdue, il faut bien que je m'adresse à mon mari. Ah, si tu étais en moi, comme tu souffrirais! » Elle s'assit sur une chaise en pleurant. Toujours cela finissait ainsi : des larmes, des larmes, un torrent de larmes. Malaube s'indigna : « Comment, tu as eu recours à la régente qui déjà a eu pour nous tant de complaisances, qui nous fait la moitié de notre pension! Tu veux donc me ridiculiser à ses yeux, me mettre tout à fait dans la servitude. Ah! malheureuse sotte! Il ne te manquait que de me cacher tes maladroitures... Et tu dis que tu respectes mon travail, mon intelligence! Mais tu as gêné ma vie, tu la gênes encore, tu me ménages à n'importe quel propos des aveux ridicules. Arrange-toi, débrouille-toi, je te donne largement de quoi mener la maison. Il ne me reste presque rien pour mes dépenses particulières, et ce serait encore là une bonne façon d'augmenter mon esclavage! » Et il sortit en claquant les portes.

Après chacun de ces orages que n'importe quel prétexte déchaînait, M^{me} Malaube demeurait déprimée, anéantie. Elle sentait dans son mari un gouffre obscur et profond où elle n'avait pas su descendre. Elle n'avait pas l'éloquence de son cœur. Là, tout à l'heure, peut-être eût-elle pu l'attendrir, si elle avait dit ses angoisses de chaque mois, ses scrupules, ses hontes vis-à-vis des domestiques et des fournisseurs, ses héroïques efforts pour faire face à toutes les charges, aider encore au jeune mé-

nage. Mais non... Le meilleur de son émotion restait en elle. Son sacrifice était voilé.

Clotilde entra soutenue par Louise. Elle s'était doutée de quelque chose et les larmes de M^{me} Malaube redoublèrent quand elle serra dans ses bras ce corps de jeune fille, faible et meurtri lui-même, où ne s'était jamais arrêté le bonheur. Toutes deux restaient assises l'une en face de l'autre. Clotilde vénérât son père mais le trouvait d'une cruauté froide, d'âme peu cohésive, plein de lacunes et de monstruosité. Elles n'avaient pas pris garde à Louise qui, dès les premières plaintes de sa maîtresse, disparaissait en tapinois. Quelques minutes se passèrent dans cet accablement morne. La petite paralytique tenait les mains de sa maman, essayait de la consoler par ce tendre contact plutôt que par des phrases inutiles, quand la Bretonne reparut de son pas de velours. Elle était plus rouge qu'à l'ordinaire et accrocha en passant une console d'où dégringolèrent quantité de petits souvenirs. Cet accident l'interdit. Enfin, concentrant son courage, elle offrit aux deux femmes stupéfaites une grosse bourse usée, entourée de ficelles : « Voilà les économies de Louise. Pas pleurer, madame, pas pleurer... Vous me rendrez au prochain... » Déjà elle se précipitait vers la porte : « Mais es-tu folle, ma pauvre fille ; veux-tu reprendre ton argent tout de suite ! — Non, madame ; puisque vous malheureuse, Louise pas besoin. » Alors ce fut irrésistible : M^{me} Malaube et sa fille appuyée sur elle embrassèrent en riant et pleurant à la fois cette grosse tête paysanne dont la coiffe se froissait ; de force Clotilde remit la bourse dans sa poche ; puis toutes trois ramassèrent les bibelots tombés.

Cependant l'*Astre noir* était monté au second étage à l'appartement de sa belle-fille. Il frappait avec discrétion, et les syllabes du mot « Entrez » faisaient bondir son cœur, dissipaient son énervement. Au milieu d'une pièce élégante et drapée d'étoffes claires, aux meubles laqués d'un goût exquis, dans un lit large et garni de draps fins

reposait la coquette Marie. Elle prenait un tel soin de son joli visage qu'elle restait parfois enfermée des journées entières dans sa chambre, les stores baissés, à l'abri des rayons du soleil, combinant des coiffures ou des fards : « Bonjour, mon père, » dit-elle. Le vieillard approcha un siège et s'assit comme un docteur troublé par les charmes de sa cliente. Il pénétrait juste assez de lumière à travers les persiennes pour placer dans un lointain de pénombre la courbe infiniment gracieuse de cet être délicat qui, tout en parlant, évoluait nonchalamment, souple dans un linge souple : « J'avais la migraine, c'est passé; j'ai bien regretté la lecture, sur quoi ?

— Un sujet grave et doux, Marie : *le Banquet de Platon*, une causerie grecque sur l'amour.

— Alors mes regrets sont doubles. Et avez-vous exposé vos opinions personnelles sur ce thème *grave et doux* ?

— J'ai parlé selon mon cœur, un vieil organe, mais qui bat toujours.

— Montrez, » et d'un geste rapide elle plaça sa petite main sur la large poitrine du philosophe. Quelle finesse dans les doigts, les attaches, et quel mouvement du bras hors de la manchette de dentelles ! le cœur battit plus fort.

« Oh, que c'est drôle ; vous palpitez comme Gaston, voilà qui est héréditaire. » Elle rit d'un joli rire qui creusait de fossettes tout son douillet visage, tandis qu'à l'angle de ses yeux frémissaient de minuscules démons. Malauve couvrit de baisers les doigts roses. En cette minute la métaphysique disparaissait. Tout son organisme était tendu vers la volupté. Cela montait en lui par ondes frénétiques et il se sentit si près d'un saccage qu'il recula de deux pas son fauteuil : « Vous vous écarterez, je vous fais peur ? — Oui, Marie, vous êtes une énigme. Que pensez-vous, que cherchez-vous dans ces après-midi où vous restez seule enfermée ? Moi qui sais où vont tous les esprits, je ne puis deviner les voyages du vôtre, et, quand je suis près de vous, je ne vous vois pas bien, vos traits restent dans l'ombre. »

Marie Malauve passa gaiement la main sous sa tête et tapota les draps autour d'elle, de telle sorte qu'elle devint une statue à peine dégrossie. « Cher beau-père, je suis ravie d'échapper à l'intelligence inéluctable de l'*Astre noir*, que je connais, moi, que j'admire et vois fonctionner minute à minute dans mon petit Eucrate qui sera par bonheur le portrait vivant de son grand-père. Aujourd'hui le temps est beau, vous avez quelque loisir; je saisis l'occasion de vous éclairer sur mon compte. Je suis une dissimulée effroyable. Petite, j'aimais cacher mes joujoux et fausser mes paroles. Ce vice est si fort en moi que je vois tout faux et dévié, que je retourne perpétuellement la médaille. Je m'amusais à mentir et à organiser des scènes entre mes parents, mes frères et sœurs. Maintenant encore, bien que mon teint soit parfait, je le gâte avec du fard. Je déteste l'éclat du jour. Enfin ce qui est cru, net, tranché et droit me déplaît. J'ai subi comme toutes les jeunes filles l'attrait violent de vos œuvres et il y eut en elles quelque chose de dissimulé, de mystérieux qui me ravit. De retour du spectacle je réfléchissais longtemps, cherchant à suivre la trame de vos idées. Car je suis plus dévouée à l'analyse que vous ne pouvez l'imaginer. C'est drôle, n'est-ce pas? qu'une faible femme scrute les causes de ses plaisirs, et, pourtant, c'est ainsi. Je fais des jeux de patience; je mets tout en morceaux, puis je reconstruis, je rapproche les petits cartons. Donc je me suis dit: J'entrerai dans la famille de cet homme-là, je l'étudierai de près, je me rendrai compte. Je me suis arrangée pour rencontrer votre fils Gaston, cet excellent ami, qui est devenu amoureux fou de moi. Quand à cela il m'adore, il est jaloux plus qu'un tigre, et, j'ajouterai, de vous. Oui. Il a cru remarquer des intonations, des approches, c'est étonnant qu'il ne soit perspicace que dans la jalousie, votre ardeur à prêcher l'unique loi de l'amour, à excuser les adultères, incestes, etc. Enfin, il m'a fait, cher beau-père, maintes scènes à votre sujet, bien que ce nous soit,

comme vous pensez, extrêmement pénible. » L'*Astre noir* secouait la tête d'un air de dénégation, surpris d'entendre Marie lui parler de la sorte. Jusque-là elle avait été à son égard discrète et réservée : « J'ai au fond le caractère sérieux. J'ai été heureuse dans cette maison saturée d'intellect, où il y a aux murs des devises arrachées aux meilleurs philosophes. Je m'intéresse prodigieusement à ce qui s'y dit, à ce qui s'y passe, et, par l'intérêt des hommes, je suis presque arrivée à la compréhension de leurs théories, bien que les êtres soient très supérieurs aux spéculations qu'on fait à leur égard. Mais voici le meilleur : à force de vous voir admirer et de vous entendre, je me suis sentie prise moi aussi. Je ne pouvais certes aimer un vieillard ; cela n'est pas dans ma nature, mais j'ai aimé le jeune homme que vous aviez dû être, et Gaston, votre fils, a bénéficié des transports que j'aurais eu à être enlacée par un *Astre noir* jeune et vibrant. J'envie ma belle-mère pour ses premières années. Je crois, pauvre femme, que vous les lui faites payer aujourd'hui. Enfin, elle eut son paradis sans doute. Que c'est curieux ! Je vis sous votre toit près de vous, mais en réalité avec l'image de votre adolescence. Et, quand je reste à m'arranger des coiffures ou à combiner de petites étoffes claires qui réjouissent mon œil, je me fixe dans l'esprit comme avec une épingle votre silhouette, grâce à votre portrait à vingt ans, lequel ne me quitte pas. » Elle prit sous l'oreiller une miniature de l'*Astre* à l'allure audacieuse, visage imberbe et fin : « Là, par hasard, je ne mens point. Étonnez-vous maintenant si Eucrate vous ressemble. »

Pendant que Marie déployait ainsi son intimité, Malaube lui aussi se faisait une représentation sensuelle qui n'était pas sans flamme ni sans brûlure. Quand elle eut fini de parler, il se mit à genoux près du lit. Elle n'eut point l'air inquiet, ne quitta même point sa pose de nymphe au repos, mais joua de la main avec une mèche de cheveux sur sa nuque au grain perlé. « Marie, puisque vous avez

fait une sorte de confession, laissez-moi faire la mienne à mon tour. L'être que vous aimez vit toujours en moi. Vous ne le voyez plus parce que l'âge le recouvre. Pourtant il existe et vous rend votre amour, désespéré par l'impossibilité de vous plaire en l'état actuel, avec sa vieille figure et ses broussailles blanches. Mais, si vous vous dupez avec joie, dupez-vous en regardant l'esprit. Il y a là dans cette tête plus de vigueur qu'autrefois. Les idées qui courent par ce stade et qui s'assemblent ont une légèreté, une force supérieure, et celles qui s'attachent à vous, qu'éveillent vos membres déliés dont je ne verrai jamais la splendeur réelle, les souplesses mouvantes, celles-là surtout me sont chères. Gardiennes fidèles du logis, elles introduisent leurs sœurs les plus abstraites. Votre corps si ravissant, tel qu'il glisse sous ces draps, guide ma métaphysique. N'est-ce point pour vous un noble orgueil? Marie, Marie, quel être nous pourrions animer à nous deux! Contempler nos esprits et joindre... » Elle éclata de rire.

« Ah! illustre beau-père, vous allez vite. Je regrette d'avoir été si confiante. Que voulez-vous joindre, grands dieux, dans l'après-midi, quand votre petit-fils, ou votre fille, ou Gaston lui-même peuvent survenir à l'improviste? Enfin ce serait banal, et, si personne n'entrait, ma pudeur, ma honte de cette chose dégradante entrerait. Oh! ce n'est pas l'idée de l'inceste qui m'arrête! je crois qu'elle aiguise plutôt le plaisir, toute barrière augmentant le désir du saut. Mais, vrai, nous formerions un ensemble assez louche. Si je me donnais au vieillard, le jeune homme ne me dirait plus rien et j'en serais fort triste. S'il faut absolument que l'un me gâche l'autre, j'aime mieux sacrifier le vieillard. En outre, voici l'argument péremptoire: si vous me preniez ainsi, l'existence nous deviendrait insupportable. Je suis un être d'habitude; je me donnerais entre deux portes, sur un canapé, au lit, partout. Il finirait par nous arriver des ennuis, et vous, satisfait de la réalité et moins excité par le rêve, sentiriez décroître cette

ardeur intellectuelle dont vous êtes si fier et que vous me devez, dites-vous. Je ne veux pas non plus abîmer mon cadeau ; augmenter votre puissance cérébrale est un honneur discret que je suis seule à savourer. » Elle sourit encore, tendit vers lui ses bras ronds avec la plus jolie attitude de nonchalance énérvée, tandis que, hébété, il ne trouvait plus ses mots.

Elle reprit après un silence : « Moi, je suis jalouse de Suzanne de Soirre ; celle-là vous l'aimez. Dans la vie on n'a qu'une femme, de même qu'un seul homme nous a. Je couche avec Gaston, mais il ne me possède point. La vraie conquête vous l'avez faite sur le tard et c'est Suzanne.

— Elle n'est pas ma maîtresse !

— Mieux que cela, vous êtes son maître. C'est assez scabreux à vous expliquer, mais nous en sommes aux confidences et à la théorie. Donc il y a dans la possession quelque déféctuosité : le rapprochement, qui crée le contact et supprime la vue. Il faudrait, comment dirais-je... un contact à distance. Autrement, pendant l'acte amoureux, on doit se faire encore une image. Vous me comprenez. De grâce, n'illuminez pas vos yeux de cette façon ; vous m'effrayeriez si j'étais poltronne. Or Suzanne et vous faites coucher ensemble vos intelligences sur un lit de nuages. Elle est en vous, et vous en elle, et vous pouvez vous contempler. Ah, son destin est noble ! Et vous venez, à moi, m'offrir le vil contact !.. Non. Non. Je préfère Gaston. Il est fait pour ça. J'admets que Suzanne vous convienne ; c'est une autre affaire que moi, une mystique, une enthousiaste. Je suis une intelligente et une rouée, nullement une intellectuelle. La philosophie m'attire et m'étonne ; je n'en mange pas. Ma vie est quelque chose d'extraordinaire, une perpétuelle et dévorante fantasmagorie. Je me figure que j'appartiens à des corsaires, à des conquérants, que je suis des tribus nomades, que, pour ma beauté, des empires sont en lutte et des trônes en suspens. Et toujours l'*Astre noir* jeune, mon charmant

beau-père, vous monsieur, prenez les traits des vagabondes folies auxquelles je me dévoue, et il en ressort un amour de moi-même incroyable. Je me plains. Je verse des larmes sur des destinées si changeantes. Je m'admire, je m'adresse une foule de madrigaux. Ah, si toutes mes rêveries se peignaient à mesure sur ces rideaux et ces murailles, nous aurions de belles tapisseries. Ce sont peut-être là mes existences passées ou à venir. Songer que tant de femmes voudraient être à ma place, et qu'ici, dans votre maison, la vie est encore si plate. C'est affreux ! Je pense qu'elle est parfois monotone aussi chez mes bohémiens, mes conquérants et mes corsaires, et qu'il n'existe qu'une seule faculté mobile, l'imagination d'une fantaisiste. Maintenant sauvez-vous vite, je vais me lever. »

Malauve écarta le fauteuil, se pencha vers elle, les mains appuyées sur le lit. « Adieu, Marie, je vous embrasse au front et laisse mon baiser courir où bon lui semble. Mais vous savez que le jeune homme dont le portrait est là, sous cet oreiller, fut un brutal et un irrésistible, et que le vieillard pourrait s'en souvenir.

— Oh, quant à cela, je n'ai pas peur ; vous vous êtes bien retenu pour Suzanne.

— Suzanne, c'est différent. Vous l'avez deviné, elle ne dépasse pas la tête. Mais ici... Il vaut mieux en effet que je m'en aille. Dites-donc, ajouta-t-il, le pouce sur le bouton de la porte, nous avons eu tout de même une drôle de conversation, et, si l'on nous avait entendus, il y aurait eu quelque surprise.

— Oui, mais ne vous habituez point à mes confidences, et refaites-vous à l'idée d'une Marie silencieuse. Je ne sais ce que j'avais aujourd'hui, la migraine, la fatigue nonchalante, puis... peut-être l'agrément de voir un philosophe sur le gril, mon cher beau-père. »

Elle dit cela de l'air le plus enjoué, le plus exquis qui fût possible, et Malauve sentit, en refermant la porte, ce qu'il avait toujours eu en haine, une infériorité. Ainsi un

homme de sa force, de sa position, de son audace ne valait rien près d'une rouée qu'il désirait et trouvait un jour de soleil couchée dans une posture charmante. Ah! le diable était dans la femme! Il descendit machinalement l'escalier, prit par le jardin, et se dirigea vers une sorte de hangar qui faisait son laboratoire de psychologie.

C'était une vaste pièce, un hall encombré d'instruments compliqués et délicats, collection qui s'enrichissait chaque jour grâce aux fines trouvailles de Westisson. Il suffisait que Malaube indiquât à l'Américain la possibilité d'un appareil quelconque destiné à mesurer les impressions sensibles ou la marche de l'idée en mouvement, pour qu'un mois après il reçût un parfait mécanisme tel qu'il l'avait rêvé. Aujourd'hui même Westisson avait déposé là un certain nombre de paquets qui contenaient des nouveautés. Bien que curieux, l'*Astre noir* ne les ouvrit pas. Il regarda distraitemment les arbres et les feuillages à travers les vitres, le poêle éteint, la multitude de verreries, de pendules, de cylindres enregistreurs qui constituaient l'appareil de la science. Il aspira cette odeur vague, particulière aux laboratoires, et qui est comme l'âme de la recherche. Il se trouvait immensément bête. Après l'excitation de tout à l'heure, il plongeait dans une dépression complète. Il était rare que Malaube se sentit ainsi sans grandeur. Il avait pour l'ordinaire une plate-forme d'orgueil tendu et de vanité satisfaite d'où il regardait ses semblables avec complaisance, curiosité. Or il venait d'être puéril, faible, maladroit. Puis l'approche du vicieux et du malsain a quelque chose de dégradant, et l'esprit d'un philosophe a beau affirmer toutes les libertés, il reste encore en lui du préjugé moral.

Au milieu de ces réflexions tristes, il aperçut sa fille Clotilde appuyée au bras de Louise et qui se traînait vers le laboratoire. Elle entra, silhouette martyrisée, renvoya la bonne, lui disant : « Vous viendrez me reprendre tout à l'heure. » Et Malaube, à sa figure encore plus maigre et

grave qu'à l'ordinaire, devina qu'il allait se passer quelque aventure. Il feignit de s'occuper ardemment à une expérience.

« Clotilde, mon enfant, tu tombes mal. J'ai quelque chose de délicat à entreprendre, ne bouge pas, ne me parle pas.

— Mon père, il faut que je vous parle au contraire. Sacrifiez-moi une minute. » Malauve fut étonné de sa voix brisée :

« ... Vous savez que je n'ai point de bonheur. La fatalité m'a refusé ce qui fait la joie d'une femme, mais il me reste vous et ma mère sur qui je porte tant de tendresse que j'espère ainsi remplacer toutes les autres. Pardonnez-moi si, vous désirant toujours plus grand et meilleur, je souffre de la triste vie que vous faites à votre femme et si je suis venue vous le dire. » Sans paraître remarquer la stupeur irritée de son père, elle ajouta vite : « Oh, la pauvre maman, si vous aviez pu entendre tout à l'heure ce qu'elle balbutiait au milieu des larmes, vous auriez pleuré, vous aussi. Mais elle n'ose pas vous parler, elle est maladroite ; les mots ne sortent pas de sa bouche, et vous la glacez, la terrifiez par vos scènes brutales. Moi qui suis dans ses angoisses, je la sais très malheureuse. La maison est lourde avec cette masse de gens qui déjeunent et dînent. Les hommes ne savent pas cela ; vous ne pouvez vous en douter. Augmentez un peu la maigre pension, mon père. Vous n'êtes pas riche et tout votre génie ne peut se monnayer. Mais ce qu'on vous demande est minime, seulement pour éviter dans une petite ville ces têtes de fournisseurs mécontents. Maman qui aime tant ses souvenirs, qui tient tant aux vieilles reliques, a déjà vendu tout ce qu'elle pouvait vendre de bibelots pour boucher les trous. Ce qui lui reste maintenant, ce sont des petits morceaux de son cœur. Elle ne peut pas les perdre. Et je vous jure que nous ne sommes guère coquettes : ça se comprend d'ailleurs. Nous ne sommes

belles ni l'une ni l'autre, et nous sommes vieilles toutes les deux. Mais oui... On est vieille par rapport à la mort et non à la naissance, et je ne suis pas loin de la mort. Oh, papa, vous un large esprit, un puissant, un rayonnant, songez que ces détails abîment la vie si courte. Je vois que vous cédez; je vous aime.

— Je cède pour toi, ma Clotilde, tu te fais du mal, tu m'en fais. » Et il l'embrassa fiévreusement, puis retourna à sa fausse expérience pour cacher son émoi. Tout le temps du discours de sa fille, il avait donné une attention exagérée à des tubes étincelants de mercure. « Je vais me saigner à blanc, et faire travailler encore ma vieille cervelle. Je vous voudrais tant le bien-être; mais à une condition; tu vas être coquette, au contraire, et joyeuse et rire, me planter là tes idées noires et tes vêtements râpés. Qu'est-ce que tu mijotes encore? Un reste de sermon. Achève, pendant que tu es en train de m'ennuyer; qui sait si je me laisserais faire facilement une autre fois.

— C'est que, ici, mon père, — Clotilde parut hésiter — j'ai besoin de toute votre indulgence. La chose est délicate. Il faut que vous regardiez en moi le disciple et non plus la fille. Je m'exprimerai d'une façon détournée comme Méron, Piéval ou Brobers quand ils vous exposent un cas de conscience qu'ils ne veulent rapporter ni à eux, ni à leur entourage. Supposez qu'il y ait dans une maison un très, très grand homme dont la philosophie prêche l'absolue liberté métaphysique et la toute-puissance de l'amour. Sous le même toit habitent son fils marié et sa bru. Le fils est affreusement, ridiculement jaloux...

— Assez Clotilde, dit l'*Astre noir* d'un ton tranchant. Je devine la suite. Il y a aussi dans cette maison une petite fille qui abuse des libertés que son père lui laisse prendre et se mêle de sottises qui ne la regardent pas. Au reste, voici Louise, laisse-moi travailler. »

La pauvre enfant s'était crue trop forte : elle devint pâle, mais ne dit mot et sortit au bras de sa bonne.

Malauve marchait à grands pas dans la pièce, furieux que sa fille eût accepté cette commission stupide. Il cassa un long tube de verre et le piétina. Puis, pour se distraire, il se tourna vers une large bibliothèque qui formait toute la paroi opposée aux vitrages donnant sur le jardin. Là il avait relégué la phénoménale quantité de livres qui donnaient jadis à sa maison l'aspect d'une citadelle de papier. Il songeait avec effroi à la capacité d'une cervelle humaine qui accumule tant de littérature. Car il avait absorbé la plupart de ces volumes. Il regarda des titres à divers niveaux, constatant avec plaisir l'excellence irréprochable de sa mémoire. Il se rappelait non seulement avoir lu tel ouvrage, mais encore dans quelles circonstances, comment il avait interrompu la lecture, le bénéfice qu'il en avait tiré, la forme des pages et des italiques ce jour-là, et comment telle pièce de vers tourne au verso. N'était-ce pas une vie muette et figée, parallèle à la vie vivante ? Si ces caractères d'imprimerie prenaient la parole à la fois, quel immense chuchotement, quel grouillement de foules, de langues et d'époques, et si toutes les pensées se mettaient à être repensées dans les âmes, tous les actes à être agis par les corps, quelle pyramide de siècles et d'espaces ne faudrait-il point pour que pût s'y dépenser la folle énergie ainsi déchainée !... Or tout cela tenait sur un petit amas nerveux, la tête d'un homme bien organisé, et y éveillait des mondes vastes, vastes, dont il n'apercevait pas les bouts, un écroulement d'univers. Comme il y a des mots dont le sens devient tout à fait pénétrant et insolite, il y a des phénomènes en présence desquels l'esprit se stupéfie subitement, surtout lorsqu'ils tiennent à sa trame. Ainsi Malauve fut frappé à la minute devant ses bibliothèques par cette idée que l'imagination était un monstre bien spécial, qui, excité par une lecture, une branche d'arbre, donne aussitôt l'existence à une forêt : « Il suffirait que j'ouvre ce gros volume, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, pour vivre l'âme d'un conquérant, pour en sentir

en moi les convictions, les mouvements sourds, le tumulte d'actes. Si je mettais le nez dans ces voyages, je participerais aux explorations, aux caravanes. Ainsi les grandes facultés naturelles ne sont que des états d'esprit. Il existe un arrangement, une orientation, une sorte de cristallisation des cellules cérébrales, et une symétrie particulière de leurs courants pour le prophète, le fou, l'amoureux, le philosophe, le poète. Un homme de génie tel que moi a sur les autres cette supériorité que, par une influence extérieure, spectacle du monde, causerie ou lecture, son cerveau prendra telle figure désirée, ou se transformera en telle autre, comme un visage diversement ému manifeste des physionomies successives. Il possède la malléabilité universelle. Lorsque je compose un de mes drames, il suffit que je passe à la ligne suivante et que je change le nom de mon personnage pour sentir aussitôt que je change mon visage mental, pour me représenter les vices, les vertus, les héroïsmes du guerrier, du penseur, de la femme qui élève le bras ou la parole. »

Comme Malaube songeait, il se sentit tiré par le pan de son veston et une petite voix malicieuse cria : « Bonjour, grand-père ! » C'était Eucrate. Quelle délicieuse figure avait cet enfant ! Un peu de la dureté fine des traits de l'*Astre noir*, mais tempérée par le charme maternel, les beaux cheveux ondulés de Marie Malaube, l'élégance naturelle du geste : « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu sais qu'il est défendu de déranger grand-père !

— Oh, je sais que je ne te dérange pas et que ça te fait plaisir de me voir.

— Tu ne travailles donc pas ?

— J'ai travaillé.

— Tu ne joues pas avec tes petits camarades ?

— Je les ai laissés chez Le Chaminant. Ils sont tous sinistres dans cette maison-là. Je suis déjà assez triste par moi-même, et comme on ne pense qu'à la santé du vieux, je ne joue plus bien et je m'en vais.

— Comment, tu es triste? — Malauve s'assit, prit le petit bonhomme sur ses genoux. — Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai, j'ai que je vis. Tu crois que c'est agréable d'être jeune et de sentir déjà si fort. Quand je parle au général Tronquin, il ne cause pas beaucoup, mais enfin... Tout à coup il s'arrête, sourit, fait sa grimace de singe et s'écrie : « Ah ! que c'est bête, j'oubliais que tu étais un enfant de douze ans... » Eh bien, il pourrait l'oublier. Je l'oublie bien, moi, Eucrate, petit-fils du célèbre philosophe, porteur de la célèbre tragédie..., etc... Je ris, tu sais, pour m'étourdir ; au fond je vois noir, noir ; ah, que tout est sombre !

— Mais depuis quand as-tu ce pessimisme ?

— Je l'ai toujours eu. Seulement, d'abord je n'étais pas bien sûr. Je n'avais pas encore touché beaucoup d'objets ; je me disais : Tout doit être noir ; et après, à mesure, je vois que c'est vrai. Le monde est lugubre. Les gens s'ennuient ; peut-être parce qu'on travaille. Moi, pourtant, je ne suis pas un paresseux, grand-père ; j'aime le travail, mais il me fait mal. »

Cette dernière phrase fit tressaillir Malauve. Surprise de l'hérédité ! Il l'avait prononcée vers le même âge et dans des circonstances semblables. Tout en ce moment lui paraissait pareil à alors : les livres, la bibliothèque, ce coin de laboratoire, les vitres transparentes. Et il se sentit semblable à cet enfant. Mais pourquoi deux échantillons du même type ? L'un, sans doute, allait disparaître, et ce ne pouvait être que lui, l'*Astre noir*. Ainsi ramené à l'égoïsme, il eut un mouvement de dépit, déposa à terre Eucrate qui resta debout en face de lui.

« Tiens, tu m'ôtes de tes genoux, parce que je te dis que le travail me fait mal. Mais c'est vrai. Quand je travaille, il me semble que ça entre trop loin dans ma tête ; les mots me cuisent comme des petites flèches. Et je ne peux plus me débarrasser d'eux. Il y en a quelques-uns que je répète pour les user, et je ne les use pas. Maintenant je

trouve encore tout bien plus triste. Tu vas rire si je te dis un secret.

— Dis toujours.

— Non, tu vas rire.

— Allons, dis-le.

— Eh bien, je suis amoureux. *Cela a été en moi, au tournant de l'âge, un bouillonnement de cataracte, un éclat de tonnerre, un éparpillement de fleurs.* » Et Eucrate se mit à déclamer une tirade du *Prométhée*. « Grand-père, je suis très amoureux. Il n'y a qu'à toi que j'ose le dire, parce que tu es un vieil homme, et puis un philosophe se moque de tout cela.

— Enfin, se dit l'*Astre noir*, il est temps que l'enfant reparaisse. Et quelle est la dame de tes pensées?

Le petit devint grave : « Je ne peux pas le dire. Ça me gâcherait le plaisir de son nom de savoir qu'un autre le connaît.

— Même en grand secret, je ne le répéterai pas.

— Non.

— Elle est jolie?

— Plus que jolie. Elle est comme dans les rêves.

— C'est-à-dire ?

— Si je pouvais te l'expliquer, ce ne serait plus comme dans les rêves.

— Enfin l'épouseras-tu ?

— Elle est beaucoup trop âgée pour moi, mais je pense à elle tant que je veux et je la vois de temps en temps. C'est drôle, quand je désire bien la rencontrer, je la rencontre. Alors, ça se passe ainsi que dans ta prose, un remue-ménage inouï. Ma gorge devient du feu, j'ai du blanc ardent dans les yeux. Je crois que je vais tomber. Mon cœur me paraît faire un bruit de tocsin ridicule et que tout le monde entend de la rue, et je voudrais accomplir là, tout de suite, devant elle, quelque chose de considérable et d'héroïque, qui la remplirait d'amour. Au lieu de ça, je suis un enfant timide. Que c'est ennuyeux d'être petit !

— Tu grandiras.

— Aurai-je le temps ? Je suis sûr que des bonshommes comme moi passent vite. Je suis triste, vois-tu, parce que je devine que je suis trop avancé pour mon âge. Pense qu'il n'y a que toi, Tronquin, Clotilde ou Ennaïej qui me comprennent un peu. Encore je ne vous dis pas tout. Mais maman, papa, grand'mère, si je leur parle, me ferment la bouche avec des bonbons que je crache d'ailleurs, parce que je n'aime pas les poisses ni les sucres, ni qu'on me croie une bête. Je suis un mioche, c'est vrai, mais qui sort de toi, grand-père. Tu écris pour des gens très forts, et je suis sûr qu'ils ne te comprennent pas aussi bien que ton Eucrate. Les choses que tu racontes, je les ai déjà senties ou je les sens immédiatement, ou je prévois que je les sentirai un jour. Quand je te lis, il me semble que c'est quelque morceau de moi qui parle, et je ne m'étonne pas qu'on t'admire tant si tu donnes comme ça des voix aux muets pour s'exprimer. Il grouille en moi des masses d'affaires que je ne peux rendre par des mots. Ce sont comme ces étrangers qui viennent ici, qui savent un peu de français et qui d'ailleurs s'aident de gestes, mais il y a beaucoup de tes paroles et des plus belles qui ne sont sans doute pour eux qu'un murmure confus. Or, — Eucrate montra son front — il y a là des étrangers assis, et, quand je te lis, tu me traduis ce qu'ils marmottent. Mes petits camarades sont de bons garçons, mais stupides. Ils ne jouent même pas de tout leur cœur. Quand je joue, je veux chasser le triste. Je me mets en nage et je me dis que la sueur c'est la tristesse qui sort ; elle sèche et c'est fini. Quand elle sera toute dehors, peut être deviendrai-je plus gai et moins raisonneur. »

Malauve, sans l'interrompre, considérait ce petit être avec un étonnement mêlé de pitié. Ce mince cerveau portait un trop lourd héritage. Puis il eut un sentiment affreux : au moins il ne resterait pas après l'*Astre noir* quelqu'un d'égal, qui sait, de supérieur à lui. Mais il

chassa aussitôt ce monstre mal bâti et caressa l'enfant.

« Eucrate, tu m'écouteras, moi, parce que, comme tu le dis, je te comprends et que tu es très subtil. Il ne faut pas te monter la tête. Est-ce que tu te figures que ton grand-père qui travaille toute la journée se martyrise ainsi? Pas du tout; je cause, ce qui est ma façon de jouer, avec Caldius, Monlay, Faldati et les autres. Quand on a une idée qui vous préoccupe, on la raconte ou bien on se dit plusieurs fois : « Je ne veux plus y penser »; et elle s'en va. Ou je lis, je prends un de ces volumes. Enfin, je me distrais. Fais de même. Je dirai à tes parents de te laisser sans travailler. Je donnerai ici deux ou trois fêtes d'enfants. Tu verras, mon chéri, comme le monde est gai. »

Survint André, le timide mari de Louise; il ressemblait à sa femme, de même figure rudimentaire et bonne, vernissée. Il appelait le laboratoire de Malaube la *buvette* de monsieur, on n'avait jamais su pourquoi. Il éprouvait à y pénétrer une sorte de terreur superstitieuse, et c'est avec des regards inquiets qu'il tendit à son patron une lettre que celui-ci décacheta nerveusement : « Mon maître, je suis là, je voudrai te voir... Suzanne. » — « Faites entrer M^{lle} de Soirre. Eucrate, va jouer et mets-toi en sueur. »

Si l'*Astre noir* n'eût pas été lui-même préoccupé de cette visite, il aurait remarqué le changement de visage d'Eucrate, le nom à peine prononcé. Le petit sentit au cœur un de ces chocs dont il se plaignait, et il fit le tour du laboratoire par le jardin très vite, sans retourner la tête vers celle dont la vue lui procurait de pareilles secousses. Il avait son projet. Il monta sur un amas de fagots à l'extrémité du hangar. Là se trouvait un terre-plein et une échelle. Il grimpa à l'échelle et, par une étroite lucarne, pénétra dans une sorte de fournil plein de meubles délabrés et de vieilles paperasses. Il se glissa au travers de ces objets qui sentaient le rance et la vermine jusqu'à une épaisse tenture donnant sur une galerie qui faisait le tour de la haute bibliothèque. De là on pouvait

tout entendre et voir sans être vu. Eucrate se mit à plat ventre dans la poussière et souleva légèrement l'angle de la tapisserie. Les voix montaient à lui avec une netteté parfaite.

Suzanne de Soirre était assise en face de Malauve qui parlait chaleureusement. Elle avait une toilette sombre qui la faisait paraître toute mince et qu'Eucrate adorait ; ses yeux gris étincelaient.

« Non, Suzanne, je ne t'abandonne pas. Mais je t'ai dit l'autre jour la défense de la régente. Cette femme est toute-puissante et capable d'un coup de tête. »

Eucrate fut tellement stupéfait d'entendre son grand-père tutoyer la jeune fille qu'il perdit plusieurs phrases de la conversation dont il ne lui resta qu'une louche pantomime et de vagues gestes de l'*Astre noir*. Ce qui lui précisa le spectacle c'est que Suzanne se mit à pleurer.

« Mon maître ! tu m'as trop fait vivre pour me laisser maintenant à moi-même, à mon obscurité. Je me suis penchée à ta source ; j'ai bu tes rayons, mon *Astre noir*, tes beaux rayons sombres qui donnent la fièvre. Arrangeons-nous pour nous voir la nuit. Je me déguiserai.

— Suzette, à mon âge ces choses sont impossibles qu'ex-cuse l'héroïsme du tien.

— Il a fallu que je fusse bien inquiète pour revenir ainsi chez toi malgré ma promesse à Clotilde. Que veux-tu ? Je suis une exaltée. Mes actes tourbillonnent quand ma pensée s'agite, et toi tu es tout mon être. Les paroles que tu me dis circulent en moi, magiques : ne regarde pas si je pleure ; je suffoque. »

Eucrate vivait toutes ces émotions et sanglotait lui aussi derrière sa tenture. Il restait des ténèbres, mais ce qu'il devinait, c'est que Suzanne aimait son grand-père comme lui aimait Suzanne, et qu'il était, lui, malheureux de son malheur, car le grand-père n'aimait guère plus Suzanne que Suzanne n'aimait Eucrate. A cette minute le

vieillard s'efforçait de la consoler, debout près d'elle, passant paternellement la main sur ses cheveux.

« Suzette, ma Suzette, calme-toi : on pourrait entrer ; crois-tu que je n'ai pas souffert aussi de rester plusieurs jours sans te voir ? Tu ne peux avoir ma résignation. Tu as de la vie devant toi pour apprendre à subir.

— Ah la vie qu'est-elle, toi absent !

— Je ne puis pourtant pas être toujours là, folle adorée. Sais-tu ? je t'enverrai Eucrate, ton jeune amoureux. Il a besoin de se distraire. C'est un ardent tel que toi et qui sera bien aise de me remplacer.

— Ne plaisante pas, dit Suzanne avec une mélancolie douce et profonde. Pauvre petit ! Je plains tout l'amour, et, dans le sien, il y a quelque chose d'ailé, comme dans celui qui m'anime.

Les syllabes de *pauvre petit* pénétrèrent le cœur de l'enfant, tels des éclairs trop vifs les regards. Il faillit perdre connaissance. Le laboratoire lui parut tourner avec ses bizarres instruments et les deux personnages qui lui donnaient ce spectacle sensible. Il se sauva à pas de loup, ne voulant plus entendre, voleur subitement aveuglé par le trésor qu'il convoitait, et courut dans le débarras, puis se peletonna à terre, suffoqué de sanglots, petite boule de jalousie, de douleur et de honte.

Cependant Suzanne venait de partir et, seul, Malauve se demandait quelle nouvelle scène allait surgir. C'était la journée des femmes : la sienne d'abord, puis Marie, puis sa fille et enfin Suzanne, Suzanne si indulgente et faible d'ordinaire, qui s'était emportée et à la fin l'avait traité de lâche : il ne pouvait cependant compromettre sa situation pour une petite fille romanesque. Dans cette liaison mystique, où l'orgueil tenait tant de place, la colère de Suzanne avait fait une large trouée. L'aventure devenait banale : passion d'enfant gâtée pour un vieillard glorieux, désir d'en faire son prisonnier sentimental.

Ainsi toutes ces créatures ne veulent qu'accaparer : la régente, jalouse de n'avoir pas son grand homme à elle seule ; Marie, de n'avoir pas eu l'amour mystique ; Suzanne, peut-être de n'avoir point l'amour sensuel.

Malauve entendit tressaillir derrière lui l'imprévu, et, se retournant, il vit distinctement le petit vieillard du soir de sa fête, du soir d'orage. Le gnome répéta du même ton triste et sarcastique : « Monsieur, vous n'avez ni la vérité ni le bonheur, et vous n'en savez pas la route. » Cette fois c'était en plein jour. Il n'y avait pas à douter de la réelle apparition, et l'*Astre noir* subit une angoisse plus forte parce que l'extérieur était moins mystérieux, plus placide. Puis cette prédiction prenait du relief. Cette fameuse route où la trouverait-il ? Dans quel pays ? Plantée de quels arbres portant quels fruits délicieux ? Les premières approches de Suzanne lui avaient été des joies neuves : tant de fraîcheur, de jeunesse et d'abandon, une dévotion si complète embaumait l'âme. Il avait joui d'une correspondance brûlante et mystique, écrite ligne à ligne avec le sang moral de l'étrange vierge. Mais la chose se refroidissait sous l'influence d'un destin moqueur, sous l'aspect de ce petit fantôme grotesque.

Alors Malauve secoua violemment ces pensées accessoires, tout son trouble. D'un bon coup de pied qui fit voltiger la poussière et trembler les tables de verre, il affirma son solide contact avec le sol, et se mit enfin au travail. Il venait d'éprouver une série de mouvements passionnés. Il prit sa température, son pouls et le rythme de son cœur. Ensuite il revécut et résuma ses divers états d'esprit. C'était selon lui l'avantage du laboratoire d'amener, par des besognes matérielles, à des moralités méticuleuses.

Ce crépuscule de fin d'été, tiède et semé d'aventures spirituelles, lui fut extrêmement profitable. Ses divers épisodes et les pensées qu'ils lui suggérèrent, fortement imprimées sur sa sensibilité, servirent de point d'appui à

bien des imaginations brillantes, et l'on en retrouverait les traces ornées à travers ses œuvres ultérieures. Ainsi un grand philosophe donne au transitoire le cachet de l'éternel.

CHAPITRE VI

CATACLYSMES

Vers le milieu de septembre, Monlay et Faldati quittèrent Séneste en promettant de revenir bientôt. L'Anglais avait été averti d'un déballage à Kew de plantes extraordinaires, et l'Italien espérait une place dans la prochaine combinaison ministérielle. Comme compensation à ces deux départs, l'*Astre noir* reçut une lettre du prince de Meudon, une du baron Dupré et une d'Ennaëj lui annonçant leur arrivée prochaine. Malauve avait augmenté légèrement le mois de sa femme. Il avait repris ses leçons avec la régente et faisait à Suzanne des visites espacées, enfin il évitait depuis leur dernière entrevue d'adresser la parole à sa belle-fille à laquelle il gardait une sourde rancune, et la petite Clotilde se réjouissait, attribuant cette retenue paternelle à sa courageuse tentative. Gaston sentait ses sentiments jaloux décroître, et son âme grise n'avait plus rien désormais qui fixât sa propre attention et la détournât du train-train de la vie quotidienne. Eucrate ranimait par son imagination la scène capitale dont il avait été témoin, et, comme sous le jet d'une grosse pierre, les ronds de sa douleur et de ses désillusions s'écartaient peu à peu en silence, car il n'avait parlé de ces choses à personne. Enfin les divers personnages de Séneste étaient dans un calme relatif, depuis Caldius en qui grondait un sourd esprit de révolte et d'ambition qu'il ignorait naguère, jusqu'à Aldébrat tout occupé de ses malades, à Tronquin de ses

fortifications, à la régente et aux disciples de leurs études philosophiques. Mais Le Chaminant avec sa prescience de demi-fou flairait dans cet équilibre quelque germe d'instabilité, et s'écriait en regardant son illustre ami : *Pauvre, pauvre Malauve, le ciel se couvre*, d'un ton inspiré qui faisait fuir au superstitieux grand homme la compagnie de la Sybille.

L'*Astrenoir* ruminait un nouveau drame intitulé *Trois Femmes*. Il le rêvait plus concret que ses œuvres antécédentes. De même qu'au fond de lui ses sens étaient beaucoup plus éveillés maintenant par Marie Malauve que son intellect n'était excité par Suzanne, de même son esprit perdait en abstraction. En vieillissant, la réalité qu'il avait un peu négligée dès sa jeunesse sous l'influence de la métaphysique reprenait tous ses avantages et il avait fait faire au *Prométhée déchainé* des modifications et suppressions de tirades philosophiques qui avaient étonné ses acteurs et Janan. Il attendait la représentation prochaine avec confiance, et de partout lui arrivaient des demandes de places à n'importe quel prix, les millionnaires du monde entier tenant à dire : « J'y étais. » Etter surveillait la partie musicale ; Westisson s'occupait de la publicité avec son tact et son audace habituels.

Un matin délicieux et clair, mais où la brume d'automne commençait à tisser ses légers voiles, Malauve attendit plus que de raison dans l'élégant boudoir de la régente, et, quand celle-ci entra, il devina en elle un orage : « J'ai des névralgies violentes ; je ne prendrai pas ma leçon aujourd'hui, dit-elle en froissant plusieurs plumes d'oie à l'aide desquelles elle se composait une écriture *géniale*. Non, c'est inutile, n'insistez pas, mon cher. Je suis venue tout de même, d'abord parce qu'un illustre personnage comme vous doit toujours être reçu, serait-on à la mort, ensuite pour vous signifier, cette fois définitivement, ma volonté nette. Il y a un mois je vous ai donné à entendre que votre conduite prêtait au scandale et me dé-

plaisait. Plus on est haut placé, plus on doit donner l'exemple. Vous n'avez pas compris, il faut croire, car vos visites à la jeune Suzanne de Soirre n'ont pas cessé. Je vois là avec regret une insubordination grave, et chacun chuchote autour de moi que tout est permis à qui j'admire. Écoutez bien ceci. Choisissez entre elle et votre souveraine. Si une fois, une seule, vous remettez les pieds dans cette maison qui vous ridiculise et où vous retiennent on ne sait pourquoi un gâteux et une exaltée, ce palais vous sera fermé comme à un passant de la route.

— Je vous avais compris, Majesté, riposta Malauve d'un ton grave. Mais vous êtes femme... et je vous croyais pitoyable. Or Suzanne est une sorte de mystique qui se fait de moi une idée incommensurable. Je tiens dans sa vie une place telle que m'en retirer brusquement serait une cruauté inutile. Il n'y a jamais, je le jure, rien eu entre nous que des dissertations qui d'ailleurs commencent à me fatiguer. J'ai voulu faire la rupture en douceur, la ramener au réel, me dégrader à ses yeux, guérir cette âme brûlante. Et vous saccagez mes efforts, vous brusquez tout pour satisfaire à je ne sais quels honteux commérages, inévitables dans une petite ville.

— Mon cher, vous n'ignorez pas que j'ai toujours et avant tout surveillé les vertus domestiques de mes sujets. A plus forte raison dois-je m'occuper de vous et vous préserver des hontes et des excès où tombent les hommes de votre âge et de votre tempérament quand ils perdent la route morale. Puis j'ai bien remarqué que vos forces spirituelles sont accaparées par cette enfant. Moi-même, votre bienfaitrice, vous m'avez négligée, car en cette occasion vous fûtes d'une maladresse remarquable. La passion vous emportait à tel point que vous oubliiez même les convenances. Vous ne me donniez plus mes leçons, prétextant un état de santé qui vous permettait excursions et promenades en compagnie de votre charmante amie. Je puis vous affirmer que vous l'avez échappée belle. Si je ne suis pas

une mystique, je suis une fougueuse. J'ai été sur le point de vous prendre en haine. Oui, il y a eu des heures où je vous ai autant détesté que j'ai eu pour vous d'admiration. Vous m'êtes apparu sans reconnaissance ni humanité, vide et dur. J'ai failli expulser M^{lle} de Soirre de mes États. On a même préparé le décret. Au dernier moment j'ai eu ce retour de pitié dont vous parlez, que vous me niez et que vous n'auriez pas eu à ma place. Ah, vous me trouvez tyrannique et lunatique ! Je sais ; ce sont les expressions dont vous vous servez dans l'intimité avec nos amis communs. Mais si vous étiez le maître, vous seriez pire que moi. un véritable barbare. Enfin voilà : ou rompre, ou ne plus me revoir jamais, et alors la guerre, comprenez-moi, la guerre acharnée et à armes inégales. Au revoir. »

Et après ce déluge de paroles et avant qu'il eût pu ajouter un mot, elle disparut en trombe et referma violemment la porte.

Comme le palais lui semblait hideux, l'heure morose, au grand homme, tandis qu'il franchissait la grille et retournait chez lui par la campagne, sentant le collier et la ficelle restés au château. Son esprit vindicatif criait qu'un jour il se rattraperait et ferait ployer les genoux à cette femme altière et ridicule.

« Partir avec Suzanne. Tout sacrifier, quitter Séneste. Quel scandale ! Quel trouble dans la vie à son âge ! S'affranchir, être libre ? Mais est-on libre quelque part ? Puis il n'avait pas de fortune. Qui représenterait ses pièces ? Non, il n'y avait pas à hésiter. Il fallait abandonner Suzanne. » Et cette certitude lui rendit tout à coup saisissants les attraits supérieurs qui le liaient à cette frêle créature. Elle avait trouvé la vraie voie de son cœur, l'admiration sans bornes. Il s'était rajeuni à cette jeunesse. Il lui devait certes une bien autre reconnaissance qu'à la régente. Clotilde avait eu des bontés pour lui sans doute, mais des bontés de parvenue, de désœuvrée, exagérées par la gloriole, des bontés de femme qui n'aime ses amis que

dans le malheur, qui adore secourir en désespérant. Avait-elle jamais compris un mot, cette dinde, à la philosophie, dont il devait, lui, le père de toutes les ironies, lui donner des leçons par n'importe quel temps, n'importe quelle saison, à six heures du matin!... S'il écrivait un de ces pamphlets par lesquels il remuait le monde, plus virulent que les autres, où éclaterait la force explosive accumulée par vingt ans d'esclavage! Ah, on le félicitait de vivre dans une confédération; on vantait les avantages du petit groupe! Fameux le petit groupe. Une dépendance. Toujours un œil partant du château, fixé sur lui. C'était bon pour Tronquin, l'homme de la discipline, cette sujétion. Maudit Tronquin! que n'était-il l'amant de cette grande blonde, puisqu'il l'aimait? Cela l'eût occupée. Elle n'aurait pas eu le temps de dicter ses minuties à ses subordonnés, et elle aurait eu ce que réclamait sa nature brouillonne, ardente et tâtillonne, un mâle. Tronquin prince consort, c'eût été le salut. Donc il allait briser la vraie divinité, la petite Suzanne. Tant de grâce, de profondeur, et de douceur limpide qu'il devait quitter, se dessinaient sur son désespoir en traits fins et cuisants. Avec cette adorable fille il s'était embarqué pour le rêve. Avec elle il avait eu le sens de la liberté. Près d'elle seule, il s'était savouré grand. Elle était devenue partie de lui-même, et puisqu'on l'appelait l'*Astre noir*, son atmosphère zodiacale.

En même temps fermentait le sentiment de la justice si vif et profond chez Malauve. Ce que lui ordonnait cette tyrannique Clotilde était hors de toutes les règles, de toutes les lois, le dernier mot de l'arbitraire. D'un côté une souveraine courtisée, flagornée, adulée, éprise successivement et par faux enthousiasme de toutes les manifestations de l'esprit; de l'autre une pauvre enfant dont elle allait ruiner la seule joie.

Cette campagne *Tronquinée*, comme on disait par plaisanterie, couverte de forteresses et de travaux guerriers,

parut soudain odieuse au grand et malheureux citoyen de Séneste. Il s'étonnait d'avoir vécu si longtemps, lui, l'amant de la liberté, dans une citadelle du despotisme, de tout ce qu'il abhorrait. Ainsi la vie était contraire à l'idée. Cette opposition primordiale se retrouvait dans les existences les plus petites et les plus hautes.

Il en était là de ces rugissements intérieurs, quand il buta presque contre Caldius qui cherchait par les champs des sujets de poésie : « Toi ici, à cette heure, qu'est-ce que tu fais ? »

— Des vers, maître. Vous venez du palais ?

— Oui. Je viens du palais. Dis-moi, Bilboquet, est-ce un métier agréable celui de valet et de bouffon ? »

La grosse tête du premier disciple fut modifiée tout à coup et comique comme un paysage de féerie : « Maître, pourquoi?... »

— C'est que moi aussi je vais être valet et bouffon, et je veux me renseigner sur la besogne. Tu ne souffres donc pas, imbécile, du rôle que tu joues près de moi de flageorneur, de ramasseur de miettes et de dupe. Quitte cet air stupide. Je ne suis pas fou comme Le Chaminant ; je suis simplement dans une heure de franchise brutale. J'ai besoin de hurler ce que je pense et je te le hurle ; demain je rattacherai le masque... D'ailleurs, idiot, c'était pour rire. »

Et reprenant son empire sur ses nerfs, étonné de cette faiblesse, Malaube s'éloigna, laissant Caldius stupéfait, mais cette fois furieux et blessé à mort. Tandis que l'*Astre noir* continuait ses grandes enjambées, son disciple se disait : « Alors tu crois que je resterai ton esclave. Eh bien, tu verras, tu verras, faux astre en verroterie. » Ainsi se transmettent la fureur et la haine.

Malaube rentra chez lui précipitamment et s'enferma dans sa chambre. La devise du vieillard mystérieux écrite sur le mur lui parut tristement vraie. Il se prit la tête dans les mains, puis il se leva, se promena de long en

large ; enfin il se mit à sa table et écrivit la lettre suivante d'une écriture précipitée, fantastique.

« Ma pauvre Suzanne adorée, une grande épreuve nous accable. La régente cruelle et jalouse me défend de te revoir. Tu sais bien que ce qui m'attache à toi brave les espaces et le temps. Puis les circonstances changeront, je l'espère. Mais ne viens plus chez moi : ce serait notre perte à tous deux. Je n'irai plus chez toi, et, j'ai une grâce à te demander, supprime même notre correspondance. Elle serait forcément interceptée d'une manière odieuse, puis elle ne pourrait qu'aiguïser la vive douleur que je ressens et que tu vas ressentir.

« Notre amour avait quelque chose de trop grand, de trop noble, d'unique. Il devait attirer le destin. Quoi qu'il arrive, ton souvenir embaumera la vie qui me reste. Lors de nos rares rencontres, l'échange de nos regards, qui ne pourront plus vibrer l'un dans l'autre, nous dira bien des choses, et, quand ces heures dures s'amolliront, je t'enverrai périodiquement par Eucrate des gages de ma souveraine et perpétuelle passion.

« Oui, ma Suzette, si la folie de ce vieillard t'a paru douce, si, comme tu le disais de ta voix câline, tu t'es sentie multipliée par ses transports, il peut te jurer que jamais lui n'avait adoré un être semblable à toi, aussi pur, aussi vaste, infini comme l'élément. Ce que tu m'as inspiré est si étrange ! Il me faut un effort pour me représenter que tu es un être et non une image, non le symbole de toute la grâce et de toute la sagesse d'ici-bas. Moi que tout le monde admire, je ne me sentais rien à tes côtés. Tu devinais tout ce que j'avais dans l'esprit, et tu m'y répondais sans parler.

« Suzanne, la vie est vraiment sombre. Mes cheveux gris s'étaient réjouis parfois d'approcher tes cheveux châtain quand nous lisions ou que tu chantais. Mes rides me semblaient disparaître. Il venait de ta jeunesse vers moi des créatures mystiques, parfumées de printemps et

d'ardeur. Maintenant je vais rentrer dans les glaces, relire tes lettres. Relis les miennes et mon œuvre aussi, jusqu'au jour possible et probable où nous nous retrouverons, où nous nous vengerons, où nous revivrons.

« Je joins mon âme à la tienne, j'embrasse ton cœur, la place où il bat, ces mains que j'ai tenues dans l'extase, une extase hors des sens et que peu d'êtres ont éprouvée. »

Depuis bien longtemps un acte de sa vie n'avait causé à l'*Astre noir* pareille émotion. Il lut et relut dix fois la page, changea quelques termes. Il engageait d'abord Suzanne à lui écrire, puis il fut saisi de crainte et il eut l'idée que son repos et toutes ses facultés seraient nécessairement troublées par cet aiguillon de chaque jour. Cette correspondance le fatiguait parfois. Les épîtres, faible trait d'union, permettaient à la jeune fille exaltée de s'épancher librement. Elles épuisaient l'écrivain qui ne se sentait pas toujours au même niveau d'enthousiasme. La lettre terrible et décisive enfin terminée, il sonna Louise :

« Quoi veut monsieur ? »

— Tu vas porter ceci immédiatement chez M^{lle} de Soirre. C'est très pressé. Il y a peut-être une réponse. Tu causeras un peu avec les domestiques jusqu'à ce qu'on te dise quelque chose. Et si on ne te dit rien, tu reviendras.

— Oui bien, monsieur. »

Louise partit et, le sort jeté, Malaube perçut que son destin changeait et eut la sensation du vide. Ainsi il était maintenant seul, spirituellement seul. Il allait, par ce sacrifice, rentrer dans les faveurs de la régente. Mais après... tout reviendrait en état. Il aurait éteint en lui la dernière chaleur qui fait vivre un homme au déclin de l'âge et brisé le cœur de Suzanne.

Soudain, sans qu'il sût comment, avec une vigueur complémentaire, se dressa dans son esprit la figure de Marie Malaube. Si la régente s'était jouée de lui, cette

femme aussi l'avait berné. Le prenaient-elles pour un enfant toutes deux, lui dont le monde entier subissait la suprématie? A sa colère se joignait une de ces bouffées ardentes de désir impétueux, qui le faisaient manœuvrer automatiquement, lui lançaient dans les veines une irrésistible vigueur. L'esprit envahi d'une vapeur impure, il sortit de sa chambre, monta à l'appartement de sa belle-fille, et entra sans frapper. La pièce était en désordre, les fenêtres ouvertes par lesquelles nageaient des flocons de brume dorée, le lit vaste et tiède encore de son contact. Il alla délibérément à la porte du cabinet de toilette, mais elle était fermée :

« Qu'y a-t-il? demanda une voix fraîche.

— Marie, un mot à vous dire.

— Un instant, mon père. »

Il arpenta fiévreusement l'attente. La tapisserie se soulevait : Marie Malauve apparut, éclaircie blanche et rose. Elle avait les bras nus et tendres, la gorge nue battant le corsage et courut à un châle de dentelle négligemment jeté sur une chaise. Mais Malauve l'arrêta par un de ses fins poignets :

« Ah, Marie, j'ai voulu vous dire tout de suite. Je viens de... J'ai écrit à Suzanne de Soirre que nous ne devons plus nous revoir jamais. J'ai fait cela parce que j'ai cru l'autre jour comprendre que vous, jalouse d'elle... » Il parlait sans suite, étranglé d'ondes voluptueuses, tenant et retenant cette belle créature étonnée, frissonnante et légère, dont les épaules avaient la courbe des statues. Les seins charmants à demi comprimés haletaient de curiosité et de vice, les bras duveteux se raidissaient, un peu tendus par le vieillard transporté. Et, pour les unir l'un à l'autre, les puissances sexuelles s'associèrent, les derniers efforts d'une nature riche, passionnée et brutale, la frénésie d'un sang jeune, l'attirant effroi d'un demi inceste, l'admiration, l'amour et l'implacabilité mystérieuse qui arrive à des lois générales par des sacri-

fices particuliers. Depuis si longtemps que Malauve se forgeait des merveilles, jambes modelées, satin nerveux, plis d'extase, il pénétrait actuellement dans ce qu'il croyait assouvir, il touchait à ce point fatal où l'image devient explosive et fait acte, et, comme elle se tordait avec grâce, le cou gonflé de roucoulements, la taille souple et les genoux fondus, il la porta sur le lit, palpitante tourterelle, dans les flots de lumière blonde qui maintenant domptaient la brume, poudraient de rayons la chair frémissante et l'ombre des lourds cheveux noirs.

Ce matin-là, Gaston Malauve ne pouvait travailler. Sa lourde tête avait toujours du mal à se mettre en branle, et il lui fallait un effort pour accomplir la besogne. Aujourd'hui il n'était bon à rien ; il regardait tristement le grand et solennel bureau qu'il occupait au palais, la campagne *Tronquinée*, visible par les larges fenêtres, les piles de ses dossiers, cadastres de Séneste, où il devait mettre de l'ordre. La régente surchargeait de corvées son secrétaire particulier ; si elle aimait la philosophie, elle ne se perdait guère dans les nuages, grondant et s'emportant pour le travail inachevé.

Le brave garçon ne pensait jamais qu'à sa femme. Il songeait donc qu'elle devait s'étirer paresseusement à cette minute, qu'il aurait plaisir à les embrasser le soir, elle et Eucrate. Son fils aussi le préoccupait. Marie, dont sa nature épaisse et droite n'avait jamais démêlé la complexité, il la croyait semblable à lui, épaisse et droite. Mais Eucrate souvent l'étonnait et il demandait au destin d'en faire un honnête homme, non un homme de génie, sachant par expérience quelle déviation l'excès d'intellect apporte à la moralité.

Tout à coup Gaston s'assoupit. Dans sa torpeur il entendit un vacarme. Il eut le sentiment de l'horrible, d'un accident indéfinissable, mais où sa femme était menacée,

et il sortit de cette somnolence par un cri dont la sonorité lui vibra longtemps dans l'oreille. Il était superstitieux. Cet épisode imprévu et bizarre le jeta dans un trouble immense, et, sans plus raisonner, convaincu qu'il se passait chez lui quelque chose d'anormal, il quitta le palais. Le temps qu'il mit à revenir lui parut démesurément long. Sourd mécanisme de l'être ! Gaston était attiré, dirigé, plein de sueur et d'effroi et certain d'une catastrophe. Cependant son âme était obscure et rigide. Il n'avait jamais cherché l'analyse. Il avait toujours subi la vie telle quelle dans son empreinte la plus grossière, et sans démêler la trame délicate des causes. Il arriva, entra comme une bombe, monta quatre à quatre les escaliers, ouvrit avec brusquerie la porte de sa chambre...

Sur le lit, là, en face de lui, sa femme et son père lui parurent jouer un jeu ridicule et fou, infernal. Ce fut l'ébahissement d'un cauchemar obscène. Puis il y eut un tumulte de cris épouvantables, de meubles jetés et fracassés. Marie Malauve s'enfuit. Le père maintint son fils qui lui hurlait des imprécations sans le frapper, les mains tremblantes, les yeux hors du visage. Pour Gaston c'était l'écroulement des écroulements, quelque chose qui nécessitait le meurtre en brisant le courage de tuer. Ces mots : *Ma femme, mon père*, couraient dans son esprit l'un après l'autre et prenaient des formes bizarres. Il gesticulait, la conscience aveugle, sans bien se rendre compte d'autre chose que d'une fureur désespérée. Quant à l'*Astre noir*, il tripotait cet être affolé, affolé lui-même, immonde et rouge et débraillé, ne voyant rien à faire, rien à dire et se demandant par quelle aberration il n'avait pas donné un tour de clef à la porte, pourquoi il était monté ce matin-là, comment Gaston était revenu.

Par une brusque détente, celui-ci se dégagea et saisit son père à la gorge. Tout artifice social disparaissait ; devant le fait brutal sortait la brute. L'*Astre noir* se crut mort, balbutia étranglé : « Malheureux, malheureux, »

mais l'autre serrait davantage. Puis il le lâcha, tourbillonna dans la pièce, poussa d'un coup de pied la porte du cabinet de toilette et traîna sur les genoux Marie déshabillée, terrifiée, implorant grâce.

A cet atroce vacarme, M^{me} Malauve accourut. Eucrate, arraché à son travail, se glissa derrière elle; la maison entière retentissait. Clotilde, seule dans sa chambre, entendant tout ce bruit, entr'ouvrit sa porte et resta appuyée contre, le cœur battant à se briser. Comme le tumulte ne cessait pas, elle se mit à genoux et grimpa en rampant l'escalier jusqu'à l'étage supérieur, à la pièce, théâtre du drame, où elle se traîna accrochée aux meubles.

M^{me} Malauve avait empoigné à bras le corps Gaston chez qui la colère cessait par saccades et retours brusques, tandis que montaient le désespoir et les sanglots. Il prenait peu à peu conscience de son malheur et des circonstances hideuses qui l'accompagnaient. Marie Malauve restait effondrée, mais savourait au fin fond d'elle une joie amère de gâchis, de saccage, de sacrilège, que la femme souhaite dans l'existence et qui la font croire au complet déploiement de la liberté. Clotilde pleurait accotée au mur, car elle avait compris tout de suite. Quant à l'*Astre noir*, il sentait encore sur sa gorge les ongles de la fénésie et de la mort, et ne cherchait plus qu'à sortir le moins mal possible d'une situation honteuse et ridicule. Il fallait d'abord que lui, la cause, disparût. Il s'évada comme un voleur dont on a eu pitié, descendit à sa chambre et s'y enferma pour cuver le désastre à son aise.

Ainsi l'expansion intellectuelle aboutissait là : un scandaleux inceste motivé par le plus bas désir, la plus néfaste trahison ! Dépouillé de tous les éléments de grâce et de passion qu'y pouvaient ajouter les personnes, ce drame devenait un objet méprisable que tous eussent voulu briser et qui souillait les regards. M^{me} Malauve embrassait furieusement son fils, lui murmurant des paroles de

calme, le palpant de ses mains maigres. Clotilde pleurait toujours. Elle aperçut Eucrate dont on avait négligé la présence et dont les regards exprimaient l'indicible épouvante. Elle le fit sortir en douceur. Le petit devinait vaguement des scènes plus monstrueuses que celle de Suzanne dans le laboratoire, et où son grand-père jouait encore le premier rôle. Ici d'ailleurs son père, à la figure changée par la rage, était mêlé, ainsi que sa petite mère, tombée à terre, demi nue, un châle jeté sur ses jolies épaules, parmi les autres tout habillés.

Les quatre personnages restèrent d'abord comme figés : ce fut M^{me} Malaube qui vociféra la première : « Misérable, tromper Gaston si bon, si sage, là, dans la maison, avec ce vieux... » Clotilde lui mit une main devant la bouche, mais lança à sa belle-sœur un regard indigné. Gaston s'était affaissé dans un fauteuil, secoué de hoquets incessants, et murmurait d'une bouche tremblante et visqueuse : « Ah, les monstres ! Ah, la scélérate ! Ah, les monstres ! » Sa voix devenait molle, enfantine : « Marie, tu n'as pas eu pitié de moi, et j'avais une telle confiance ! Ah, la scélérate ! Marie, je t'aimais, comment, tu le sais... Et lui me l'a prise... Marie... Eh, va-t'en, va-t'en ! Non, reste, je veux te parler. Laissez, ma mère, laissez-nous. Il faut que je lui parle.

— Je ne t'abandonnerai pas en ce moment, mon chéri. Reste aussi, Clotilde. »

Même dans les catastrophes, les cycles de l'émotion sont périodiques, la gêne domine, les humains sont inférieurs à ce qui les accable. Quant à Marie, elle avait encore peur, mais elle saisissait les côtés douloureusement comiques de cette scène dont l'acteur principal était absent, où un homme gros et laid sanglotait sur son ridicule, consolé par une mère semblable à lui, et où une pauvre petite infirme, qui ne connaîtrait jamais la passion, se donnait des airs de justicière. Elle pensait aussi que les choses s'arrangeraient peu à peu, car sa préoccupation

était Eucrate qu'elle adorait et dont elle n'eût pour rien au monde voulu se séparer, et, comme l'idée du départ traversa leurs esprits à la fois : « Il faudrait quitter cette affreuse maison et tout de suite, » dit M^{me} Félicie Malauve d'un ton résolu. Sa figure bouillie avait quelque expression de grandeur. Elle sortit entraînant Gaston, qui la suivit comme une chose morte, mais Clotilde et Marie demeurèrent.

« Comment, Marie, avez-vous pu faire une chose pareille ? dit la paralytique, après quelques secondes de silence. Ne me regardez pas avec ces yeux méchants et faux. Vous saviez que mon père suit toujours ses désirs au mépris de tout, et vous l'avez encouragé : c'est bien mal. Voyez-vous, Marie, la vie n'est pas longue. Tout le monde devrait se dire qu'il faut se ménager le bonheur. Vous l'aviez, le bonheur. Vous n'aimiez pas mon frère, je le savais, mais vous aimiez votre enfant. La maison vous était douce. J'étais votre amie. »

Marie s'était relevée peu à peu ; elle s'assit sur le lit fatal, tapota les couvertures. Elle était plus belle que jamais, ses cheveux noirs inondant ses seins irréprochables, vibrante de sa vraie nature, et retenant ce qu'elle eût voulu dire :

« Petite Clotilde, ceci est encore trop récent pour que je vous parle. Je ne suis pas si coupable ; non, je n'aimais pas Gaston. J'ai eu tort sans doute : votre père était insensé, la journée tiède, j'ai cédé. D'ailleurs j'aimais votre père ; c'est horrible, mais vrai, et vous vous en doutiez, Clotilde. Plusieurs fois vous m'avez dit des choses... Enfin, vous êtes bonne, vous, ma chérie. Si vous m'aimiez encore, je vous embrasserais. Mais vous ne savez rien, rien de la vie. Vous êtes une savante.

— Et une infirme, ajouta la pauvre fille. Marie, belle comme vous, choyée comme vous, je crois que j'aurais agi autrement ; si j'avais épousé celui que je n'aimais pas, je lui serais restée fidèle. Pour dix minutes d'abandon, de

folie, faire entrer le deuil dans une maison. Cela c'est méchant, c'est affreux, c'est vil! »

« Non ma mère, criait cependant Gaston à M^{me} Malauve, dans la petite pièce aux mille bibelots où celle-ci l'avait emporté. Je ne pourrais plus quitter Marie. Nous partirons, certes. Cet homme, ce monstre qu'est mon père!... Marie est-elle si coupable? Vivre sans elle, quelle folie! J'aime mieux souffrir tout ce que je pourrai encore souffrir. Maudit pressentiment qui m'a attiré! Comme je préférerais ne rien savoir jamais..., j'étais si jaloux! »

« Le coquin, disait M^{me} Malauve! Aussi, c'est ma faute, j'ai tout supporté toujours. Un génie! c'est du propre!... Je préfère n'importe quel balayeur, quel décrotteur de rues, quelqu'un qui vive dans le vrai, dans l'honnête. Lui, le scélérat, n'a nul remords. Il croit que nous resterons, que nous pardonnerons. Tant qu'il s'est agi de moi, j'ai été un paquet de coton mouillé, mais pour mon fils!... Il ne se doute pas... Je ne veux même plus le revoir. »

Chargé de telles imprécations, l'*Astre noir* dans sa chambre n'était pas tranquille. Il redoutait avant tout le scandale. Le patriarche serait ébranlé. Quel beau prétexte à attaques pour les ennemis et les envieux! Il se mit à sa fenêtre, regarda la campagne. « Que se passait-il là-haut entre sa femme, son fils et sa fille? Pauvre Marie!... Elle connaissait maintenant le danger des confidences et des jeux d'esprit. Il y a vieillard et vieillard. » Comme quand les cœurs sont agités, la nature lui parut d'un calme exceptionnel. Il faisait tiède et beau. Mais les feuilles des arbres étaient rouges, de ce rouge qui précède le jaune et la chute. Une prédiction faisait tenir dans une saison son apogée et son déclin, et sa pensée troublée parcourut des régions tristes. Il ne reverrait sans doute plus Marie. Il avait rompu avec Suzanne... « Bah, j'ai toujours ma tête. » Et cette tête altière s'agita de bas en haut dans un mouvement d'orgueil et de reprise de soi.

On frappa à la porte. Il tressaillit, sentant encore les doigts de son fils crispés sur sa vieille gorge... Quelles conséquences brutales!... Mais ce n'était que Louise. Flairant un drame, la Bretonne pouvait à peine parler. L'essoufflement faisait monter et descendre en cadence son fichu rayé et ses larges épaules : « Monsieur, moi aller chez M^{lle} de Soirre. Rien réponse. Dire que c'est tout.

— L'as-tu vue, M^{lle} Suzanne?

— Non, monsieur.

— Merci. Quoi encore?

— Trois messieurs qui est en bas. »

Malauve saisit les cartes d'Ennaëj, du baron Dupré et du prince de Meudon. Ils tombaient bien! « Dis qu'on m'attende; » il retourna à la fenêtre, prêta l'oreille. On n'entendait rien aux étages supérieurs. Que complotaient-ils? Se préparait-on à l'abandonner? Tant mieux. La régente le soutiendrait, satisfaite de son obéissance. L'humanité était si médiocre que tout s'y tassait rapidement.

Malauve descendit au salon. Les nouveaux arrivés ne purent s'apercevoir qu'il se passait dans cette maison quelque chose d'insolite, tant le grand homme fut aimable et brillant. Dupré apportait tout un carton de correspondances dont quelques-unes fort curieuses. Il avait hâte d'étaler ses richesses. Ennaëj s'informait des nouvelles de M^{lle} Clotilde et d'Eucrate, et le grand prince de Meudon les observait de son air ironique, se félicitait tout haut d'échapper enfin quelques jours aux soucis de la politique, préparait ses racontars les plus délicats; car le rusé diplomate ne laissait rien au hasard. Autant Dupré, enthousiaste pratique, autant Ennaëj, enthousiaste mystique, se laissaient aller à un bavardage heureux et familier, autant le prince, sentant sa prééminence sur ce petit monde, et se croyant même supérieur à l'*Astre noir*, mijotait d'avance ses effets et calculait jusqu'aux pauses

et inflexions de sa voix. Il ponctuait sa conversation aux dents serrées de *mon cher, mon cher*, qu'il prononçait *mon chair*, et qui créaient entre son auditeur et lui comme une sympathie froide, purement cérébrale. Il avait le soin méthodique de tourner toujours ses yeux dans toutes les directions, de faire à chacun des assistants, pendant un temps déterminé, la politesse de son regard :

« Pas trop mal, — répondait Malaube à ce diable d'Ennaïej dont on ne pouvait se débarrasser et qui, respectueusement courbé, blond et blême, semblait un vaste point d'interrogation pris dans les glaces polaires. — Mais ma belle-fille est un peu souffrante. En outre, nous changeons de domestique. Pas Louise ni son mari, non. Oh le couple est inébranlable... La cuisinière... Enfin, nous allons, si vous le voulez, déjeuner au restaurant. Il y a longtemps que cela ne m'est arrivé... »

Ils sortirent. L'*Astre noir* trouvait à sa maison un aspect extraordinaire et nouveau. Les objets se modifient suivant les sentiments des êtres. La place de la petite ville paraissait ironique, féroce, et il admirait, le philosophe, avec un ricanement intime, cette bizarrerie de l'existence qui permet à l'auteur de tant de troubles, d'aller, une demi-heure après, déjeuner tranquillement, accompagné de trois zélés camarades.

En réalité la vieille demeure vivait d'une vie intense. Louise et André se chuchotaient dans la cuisine avec le jardinier ce que leurs esprits frustes pouvaient concevoir et interpréter de l'épisode. Malaube était pour eux une espèce de sorcier supérieur, tel qu'il désirait apparaître à l'humanité, et ces instinctifs se faisaient de ce génie une interprétation assez bonne, quoique grossière : quelqu'un d'excellent à la manière de Dieu, que l'on sert, que l'on prie tous les soirs, et qui se distrait à nous séparer de ceux que nous aimons et à nous accabler des maux les plus divers, tant qu'il reste en nous une goutte de sensibilité à sécher.

M^{me} Malauve, Gaston et Clotilde réunis d'une part, Marie seule de l'autre, se traçaient un dessin plus net de la catastrophe et de leur étonnement ou de leur douleur. Ce qui restait un problème pour Marie, c'était l'inopiné retour de Gaston, si en dehors de ses habitudes, et sa curiosité domptait encore les ennuis et les scènes qu'elle redoutait. Elle le savait d'ailleurs assez mou pour être maté bientôt ; cela l'irritait davantage. Elle aurait préféré qu'il la tuât, savourer l'attente de vengeance raffinées qui l'absoudraient en l'aiguissant. Mais non ; elle voyait son avenir : cet être faible et bon se torturant de jalousie saignante, des crises de désespoir banal, telles qu'on peut les attendre d'un brave homme outragé, et la lente reprise de la vie par-dessus ces obstacles, d'une vie nouvelle et soupçonneuse. Son beau-père dans son esprit n'était pas dégradé par cet acte incestueux. Il avait eu au contraire une grande beauté de sauvagerie, d'adresse décidée, et seul, au milieu de cette scène grotesque, il n'avait pas été ridicule.

M^{me} Malauve exhalait à la fois toutes ses colères et ses rancunes. Sa face bouffie était aussi laide, mais l'indignation lui donnait un fugitif relief. Clotilde souffrait profondément dans sa dignité de fille honnête. Elle ne pouvait plus respecter son père. Le tort cette fois était trop grave : la lie était montée d'un seul coup. Quant à Gaston, cette secousse venait en quelques secondes d'affiner sa nature : d'abord ce pressentiment étrange, puis cet affreux spectacle, l'écroulement de toutes ses illusions. Un être nouveau naissait en lui, d'une souffrance et d'une perspicacité terribles. Comme dans ces rêves où des personnages fluidiques ouvrent des portes battantes sur des lointains mystérieux, il s'étonnait, en son cœur, en son esprit, de vastes avenues et de perpétuelles découvertes. La jalousie réelle commençait. Sa torture subtile repassait ses outils luisants sur son exaltation sentimentale. On faisait les préparatifs du départ, chacun comprenant qu'il fallait

avant tout quitter les lieux imprégnés de ces scènes néfastes. M^{me} Malaue machinalement dérangeait les innombrables bibelots dont sa chambre était encombrée, les compagnons de sa triste existence qui lui avaient vu, dans leurs minces et correctes attitudes, verser tant de larmes. De temps à autre elle jetait ses bras au cou de son garçon plongé dans ses mains chaudes et méditatives, et l'embrassait gloutonnement. Là toute sa vie s'était réfugiée. Sa fille, bien que tendre, était plus vers le père, écartée de la mère par toute la distance d'une imagination aventureuse et nourrie. Avec Gaston elle s'entendait. A Gaston elle avait toujours confié ses peines. Aujourd'hui lui si bon souffrait injustement, par la faute du monstre.

Suzanne vivait dans l'angoisse depuis ses dernières entrevues avec Malaue et surtout la scène du laboratoire. Elle avait senti là qu'une force supérieure brisait son destin. Les dures paroles de reproche, une force supérieure l'avait contrainte à les dire. Son état d'âme était celui d'une croyante dont la foi recule, aux yeux de qui le tabernacle devient petit, la croix perd sa valeur divine, et les vitraux ne sont plus que des images peintes. Quand, dans ses rares visites, l'*Astre noir* lui parlait de résignation, elle devinait l'hypocrisie et la fatigue égoïste. L'idole perdait sa forme, s'affaissait dans un piédestal de boue. Suzanne avait beau lutter, chaque minute rendait sa conviction plus profonde. Alors elle essaya de porter son exaltation sur son père. Hélas, le vieillard acceptait la tendresse exagérée comme il eût supporté la haine. De sa nuageuse atmosphère rien ne pouvait le faire descendre. Un bon sourire plissait perpétuellement sa figure et il prononçait « Suzanne, Suzanne, » d'un accent indéfinissable, tandis qu'il lui baisait les mains. Sa vie réelle s'était réfugiée dans ce doux prénom. Encore était-ce bien à sa fille qu'il le rapportait? Elle se plongea dans des lectures autres que les œuvres de Malaue. Mais elle trouvait

tout faible, décoloré, démodé. Le génie de Séneste marquait seul les battements du cœur actuel. Alors, grâce au contraste, à l'action littéraire, l'enthousiasme renaissait en elle, peu de temps, par flammes excessives et courtes.

Elle était au matin d'un de ces renouveaux, pleine d'espoir, ravie du beau ciel pur de l'automne. Elle s'habillait dans sa chambre tapissée de portraits de l'*Astre noir*, ses amis, ses confidents, auxquels elle avait dit et redit tant de fois ce qu'elle avait dit et redit à leur réalité. Son chat, animal curieux, souple et méthodique, la suivait d'un œil intéressé, tout en faisant lui-même sa toilette. Elle pensait : « Je vais avoir de ses nouvelles. » En effet sa femme de chambre lui apporta une lettre d'écriture bien connue et si chère. Elle l'ouvrit si précipitamment qu'elle en déchira un morceau avec l'enveloppe... Oh, ces lignes noires et serrées ! Les syllabes mensongères lui déchiraient le cœur, la violaient au couteau, lui arrachaient de la chair à poignée et la jetaient par la pièce sur les murs, les rideaux, cet horrible chat, ce démon qui s'enfuit sous un seul regard. Tout yirait autour d'elle une danse obscène et meurtrière, et les portraits du traître souriaient d'une ironie si basse et si méchante qu'elle les décrocha à pleines mains, les dispersa froissés, lacérés, à travers la chambre. Puis elle tomba dans un fauteuil. La bonne remontait : « Y a-t-il une réponse, madame ? » Elle hurla : « Non ! » d'une voix de cauchemar qui la stupéfia elle-même. Aujourd'hui il apparaissait dans sa gloire, l'être auquel elle avait donné bien plus que son corps, toute son idée vitale : un lâche, un ambitieux, prêt à sacrifier sur l'ordre de sa tyrannique souveraine ce que le génie n'obtient que si rarement, une communion douce et sensible. Voilà à quels dieux l'on s'offre, devant qui l'on se prosterne. Suzanne se dit tout haut ces mots dont elle se fit un devoir : « Maintenant je ne peux plus vivre. » Son existence n'était-elle pas aux mains cruelles de ce philosophe qui venaient de la meur-

trir et de la lui relancer brutalement, chose morte et méconnaissable, comme un de ces portraits épars? Ce qu'elle allait supprimer et vite rendre au néant, c'était une loque, une dépouille désespérée, quelque fardeau inutile et mou qui ne servait plus à personne, qui n'était qu'un pauvre automate, comme cette pendule dont le balancier répétait régulièrement *fi...ni...*, *fi...ni...*, *fi...ni*. Oui, fini de la révolte, fini de la honte, du désespoir, de la douleur, de tout. Il y a quelque part un grand trou vide où l'on jette les âmes usées, broyées, la poussière des enthousiasmes, où l'on gaspille avant l'heure ce que le destin commençait à gâcher. Ah! ah! On devance ainsi sa besogne. On lui retire les plus tendres morceaux de sa bouche, et l'on n'est libre que de mourir. » Pauvre Suzanne! Dans sa haine du grand homme, elle oubliait jusqu'à la doctrine. Car sous cette ivresse, ce transport qui mène au suicide par la rage, il se tisse inéluctablement un fil de la nécessité, noir et ténu, mais solide, et l'on ne peut même pas vouloir, ne plus vouloir. Quelqu'un, celui qu'on injurie, encore le veut pour nous.

Allait-elle au moins lui répondre, lui jeter la vérité à la face? Non, l'on ne réfute pas une pierre; la fausseté est inaccessible au vrai. Puis ne savait-il pas son crime? Sa riposte serait plus fière.

Elle mit son manteau, son chapeau avec une hâte tremblée, une précipitation fébrile. Et seulement alors elle pensa à son père, ou tout au moins au souvenir de ce qui restait du vieillard. Il fallait bien lui dire adieu. Elle le trouva emmitoufflé, faisant les cent pas dans la grande salle à manger où se concentrait son existence. Son bonhomme de domestique le surveillait, l'asseyait quand venait la fatigue. Le vieux, la voyant, sourit et dit : « Suzanne. » Puis il ouvrit ses bras où elle se précipitait et où elle l'embrassa profondément, douloureusement, et, avec lui, son père d'autrefois, sa mère, elle-même, son court passé de jeune fille. En cette seconde elle eut le

pressentiment d'une tâche, autrement belle et grande que celle d'exciter son imagination à l'âpre contact d'un génie : guider par la tendresse dans les ténèbres, où elle eût pu sans doute rassembler des restes de lumière, cette âme antique et usée, mais si bonne. Quel bonheur c'était dans la vie de s'appuyer sur un devoir simple ! Elle avait passé à côté, insouciant, et elle s'en allait avec un remords. Remonte-t-on le cours de la fatalité ?

Il semblait que le vieux de Soirre eût l'idée vague que cet embrassement avait quelque chose d'unique et de grave, car il la garda longtemps sur son cœur, caressant ses fins cheveux d'une main vacillante : jadis il faisait ainsi, quand il jouait avec elle à *la voiture*, et que, serrée contre lui, elle avait toute la peur et l'illusion d'un voyage. A cette heure le terrible trajet ne serait plus un jeu... Elle avait son idée et la respectait, parce que dès le début elle s'était présentée nette à son désespoir. Elle se détacha du vieillard :

« Quoi qu'il arrive, ayez-en soin », dit-elle en le montrant au domestique aussi âgé que lui. Aussitôt le mensonge de cette recommandation la fit tressaillir de dégoût. Elle sacrifiait son père à l'effondrement de ses espérances. Pourquoi ces fausses marques d'amour filial ?

Elle courait au but machinalement, sans se rendre compte, et tout au passage la surprenait : l'éclat du jour qu'elle allait perdre, l'or pénétrant de ses rayons, l'air tranquille des êtres et des choses. « N'avaient-ils donc pas tous des raisons de se supprimer, tous les espoirs n'avaient-ils pas été déçus ensemble ? Ces humains qui courent comme elle d'un pas précipité vers la mort peuvent cependant avoir l'air joyeux ! » Elle se trompa de route deux ou trois fois, revint en arrière. Les maisons n'en finissaient plus. Subitement elle eut une terreur, une angoisse affreuse de ce qu'elle allait faire, et elle s'arrêta pour penser au néant, comme si, pour ce spectacle, la marche la gênait. Elle mit la main devant ses yeux. Le soleil cessa

de paraître. Ce serait de même que quand on dort sans rêves, mais sans la conscience sourde qui continue la vie, écheveau brouillé dans la brume. Se peut-il que les choses dont on parle si souvent perdent pour nous tout leur sens? L'avait-elle assez répété ce mot avec l'homme pervers qui le lui rendait aujourd'hui nécessaire et vibrant. Mort! Mort! Elle reprit sa course, talonnée par l'indignation, traversa un carrefour de feuilles mortes, d'arbres agonisants. L'été venait de disparaître. Tout allait s'engourdir. Pourquoi les saisons se réveillaient-elles? N'importe, dans quelques minutes, elle serait plus savante que les plus sages, plus géniale que lui. Peut-être s'exaltait-on par delà la tombe. Mais non; car ces enthousiasmes brisés amèneraient après eux une deuxième mort, et la bonne, la seule suffisait. L'horloge d'une vieille église tinta. Ces sons prolongeaient la pendule, lui répétaient aussi, mais plus lentement, plus profondément : *fini, fi...ni, fi-ni*.

Voilà que comme elle pénétrait dans la campagne, elle vit un petit être lui barrer le chemin : c'était Eucrate. Il avait les yeux si brillants que, malgré son trouble, elle en fut frappée, et elle entendit sa voix puérile, rappel d'une autre tant aimée :

« Suzanne, quel air triste et terrible! Je vous suis depuis chez vous et je vous ai vue vous arrêter à l'instant et pousser de gros soupirs.

— Laisse-moi, mon chéri, laisse, laisse.

— Non, Suzanne, surtout aujourd'hui, je ne peux vous laisser. Il y a trop d'aspects lugubres autour de nous. Voulez-vous que je vous accompagne?

— Eucrate, laisse-moi si tu m'aimes.

— Si je vous aime, vous le savez, Suzanne, et c'est parce que je vous aime plus que tout, ridicule et petit comme je suis, que je ne veux pas vous abandonner. Mon cœur déborde. Il faut que je vous avoue ce qui me vient aux lèvres. »

Cet échange de paroles suffit à ramener Suzanne dans

l'humanité qu'elle avait quittée depuis la lettre, reprise un instant sur la poitrine de son père, et qu'elle venait de perdre à nouveau. Elle regarda le bel enfant, ses petits bras écartés dans un geste classique. Il avait l'air décidé et ardent. Elle se pencha pour l'embrasser ; lui alors la saisit d'une étreinte si tendre que la vierge se sentit rougir. C'était là le baiser d'un amant maladroit, mais où passait une vraie âme. Soudain dans Suzanne se fit un grand tumulte, une tempête de sentiments contradictoires, car il y avait du Malauve dans ce brimborion, et il paraissait effacer Malauve, le remplacer. Quand il se détacha d'elle : « Suzanne, depuis longtemps je vous aime. En vous j'ai toute ma confiance, car je ne crois plus à grand-père et je l'ai vu méchant avec vous. Oui, l'autre jour, j'écoutais au laboratoire. J'ai entendu : vous l'aimez, vous, Suzanne, et j'ai bien vu qu'il ne vous aimait pas autant. Alors, songez comme j'ai souffert. Il vous écrivait aussi, grand-père, et que devenaient mes pauvres lettres à moi ? Vous les déchiriez, n'est-ce pas ? et vous lui en avez montré... C'est mal. »

Ils s'étaient remis en marche côte à côte. La fatalité menait toujours Suzanne à l'endroit qu'elle s'était fixé d'abord et qu'elle avait entrevu, à la lueur de son déchirement, comme le décor nécessaire. Elle y allait sans peur, écoutant les paroles d'Eucrate, dont l'accent profond la traversait :

« Je sais maintenant, Suzanne, que vous ne pourrez jamais m'aimer. Je suis trop petit et vous aimez un autre. Mais vous êtes ma confidente et je vois que vous partez. Eh bien, je pars avec vous, je ne veux pas rentrer chez moi. Oh, chez moi... » Il agita plusieurs fois la tête entre ses mains étroites et des soupirs le secouèrent... « Il faut que je le raconte. A vous c'est comme à un moi-même bien plus beau et que j'adorerais. Je ne sais ce qui s'est passé entre grand-père et maman, mais ç'a dû être affreux, et il lui a avoué aussi, je crois, qu'il l'aimait, car mon père

était dans une grande fureur ; il a failli tuer le vieil *Astre noir*. Clotilde pleurait, et grand-mère, mais maman surtout était désespérée, et elle secouait ses épaules nues, comme cela, dans un vieux châte. Ce qu'on a crié, Suzanne, d'une façon horrible et triste, qui tinte encore dans mes oreilles!... C'est affreux, n'est-ce pas ? Alors je suis parti. J'allais chez vous vous demander de me garder, de me cacher. Je ne veux plus retourner à la maison. »

Suzanne devinait à mesure le drame qui s'était joué le matin, et son dégoût de la vie s'en augmentait : « Pauvre Eucrate ! » Elle caressa de la main son frère amoureux.

« Oui, pauvre Eucrate ! J'étais souvent sombre, Suzanne : d'abord on est sombre quand on aime. On espère ce qui ne vient pas. En ce moment je vois que tout est sinistre, plus même que je ne le sais, et, à mesure que je grandirai, j'apprendrai des choses de plus en plus désolantes. Ce que je respecterai m'apparaîtra laid et vil, comme maman et grand-père tout à l'heure. On ne peut qu'être malheureux.

— C'est pour cela qu'il faut partir, conclut à haute voix Suzanne résolument.

— Partir, où ? Eucrate l'arrêta encore, la regarda avec fixité. « Maudite chose que d'être enfant, de ne rien voir de net ! Suzanne, vous allez accomplir quelque projet qui m'épouvante ! »

Ils étaient loin dans la campagne. Derrière eux la ville n'était plus qu'une petite surface grise. Le soleil éclairait et chauffait la plaine déserte, car c'était l'heure où tous déjeunent. Près d'un bois à demi dépouillé filtrait un mince ruisseau, étincelant comme un mirage ; sur leur droite, à quelque distance, s'élevaient les ouvrages avancés de Séneste, les travaux du Tourbillon, masse noire en plein midi. Tronquin avait dressé ces énormes môles fortifiés au-dessus des cascades naturelles et magnifiques que fait là le fleuve le Serpent.

Suzanne s'étonnait d'être allée droit au but comme une

pierre lancée dans l'espace. « Eucrate, dit-elle, je te plains, car tu sens vivement et la vie te sera dure; mais il faut que je te quitte.

— Où allez-vous?

— Où tu ne peux me suivre.

— Je vous suivrai partout. Tenez, ce n'est pas juste; s'écria l'adorable enfant, croisant les mains avec désespoir: je vous ai donné tout mon cœur et vous me refusez vos secrets.

— Ils sont plus tristes que les tiens. Mais, avant de t'abandonner et ne sachant si je vais te revoir, je peux te le dire, Eucrate, je n'aime plus ton grand-père, et regarde-moi bien, je te parle comme à un homme, c'est toi que j'aime. »

Il s'écarta confondu, pénétré d'une pudeur nouvelle. Elle continua :

« Ce que tu viens de m'avouer me rapproche de toi. Nous souffrons de souffrances semblables. J'oublie que tu es un enfant, car tes paroles sont grandes et sérieuses. Je te le répète, mon Eucrate, je t'aime. »

Cette fois ils ne s'embrassaient point, à distance l'un de l'autre, bouleversés, lui les yeux au sol, elle les regards fixés à cet horizon étincelant et morne, à la bête monstrueuse et accroupie qui la dévorerait tout à l'heure. Un vol strident d'oiseaux raya l'atmosphère limpide. Suzanne ne mentait pas. Elle adorait Eucrate. Dans le désarroi de ses sentiments, cette fine statuette avait grandi. Sa confession l'avait touchée sans exaspérer sa douleur, lui comblant le dégoût du traître. A ce vieillard louche et bestial, elle préférait l'adolescent plein d'avenir, aux yeux amoureux et candides, et qui lui avouait sa passion avec de tels transports.

« Maintenant, je pars, adieu...

— Non, Suzanne, nous ne pouvons nous séparer après ce que vous venez de dire. Ce serait cruel, ce serait infâme. Puis, où courez-vous par là?

— Je serai franche aussi. Je vais, Eucrate, à un endroit d'où nul ne revient. Tu vois qu'il faut que tu m'oublies. »

Elle était grisée par tant d'émotions, le sentiment bizarre et nouveau qui germait en elle, fleur de tombe, sur tout le fumier d'autrefois ! A peine eut-elle parlé qu'elle s'effraya de voir le petit visage se bouleverser, se creuser à la seconde. Le corps changeait avec l'âme, comme le ciel quand un dieu meurt.

« J'aurais dû comprendre, — et la voix était mâle et profonde. — Vous allez mourir, Suzanne, c'est bien cela, vous allez mourir. Voilà pourquoi cette hâte, pourquoi vous ne vouliez pas m'écouter. Et c'est grand-père qui vous tue... Alors il nous aura tués tous les deux, car je vais disparaître avec vous. N'essayez rien, c'est trop tard. Il y a longtemps que j'en ai envie. Je me rappelle, tout petit, avoir pensé bien longtemps aux diverses façons dont on pouvait mourir. Après j'ai pensé à vous, cela m'a changé. Ma Suzanne, cela va être bon de se sauver ensemble, si tu m'aimes ! Laissez-moi pour la fin vous tutoyer, comme le faisait grand-père. Nos amours n'auront guère duré. Viens, Suzanne, emmène-moi. » Elle le regarda stupéfaite : qui lui parlait ? Une voix sœur, une bouche similaire, deux regards ardents et convaincus. Que signifiaient l'âge, les différences ? Elle s'était bien éprise d'un vieillard. Maintenant celui qu'elle aimait voulait se sacrifier à elle : quoi de plus simple ?

« C'est bien. Marchons alors. » Elle lui donna le bras, et serrés l'un contre l'autre, goûtant une joie jumelle, immense et brève, ils gravirent l'étroit sentier qui menait au Tourbillon. On entendait le bruit du fleuve avant de le voir, un grondement sourd et continu qui peu à peu devenait mugissement. Ils ne pouvaient parler. Suzanne sentait l'appui des muscles grêles qui pressaient les siens. Une immense pitié combattait en elle. Était-ce un crime qu'elle allait commettre ? Mais comment revenir sur ses pas ? Et quand elle croisait les regards d'Eucrate, elle les

voyait décidés, implacables : « Crois-moi, cria-t-elle très fort pour dominer le bruit du torrent : reste et vis ; tu es trop jeune. — Non, toi aussi tu étais trop jeune. Je n'ai pas peur. Je suis heureux. »

Ils étaient au tournant du monticule. De là on voyait le *Serpent* se briser, se pulvériser sur des roches noires et luisantes qui hérissaient le fond du gouffre. C'était le *Tourbillon*. Suzanne y était venue avec son maître quelques mois auparavant, et dans quelles extases ! C'était ce souvenir qui la guidait. Ils avaient causé là de choses graves et joyeuses, tel ce ciel bleu mêlé à une nature sinistre.

Le travail humain commençait. Un étroit escalier de fer menait aux vastes cuirasses blindées, percées de meurtrières, qui prolongeaient les remparts naturels du granit. Ils franchirent ce passage. Le bruit des chutes d'eau diminuait. Il fallut monter, monter encore. Eucrate marchait devant, l'air vainqueur, et Suzanne suivait hallucinée. Ils arrivaient ainsi au sommet, à la crête fortifiée. C'était une chaussée assez large, surplombant des deux côtés les abîmes, bordée de canons au repos que séparaient des espaces sans garde-fous.

La vue s'étendait de là, infinie et précise : la frontière française à droite, ornée de bosquets d'arbres et de villages, à gauche Sêneste avec ses fumées, des cris lointains de coqs et des braiments d'ânes qu'apportait l'air si pur. Personne. La voix du fleuve chantait au fond du gouffre, et, sur l'autre versant, les remparts métalliques frappés par un soleil direct descendaient par étages successifs vers la campagne.

La jeune fille et l'enfant s'arrêtèrent, considérant le vaste horizon, et firent provision de vie par les yeux. Une dernière fois Suzanne prit Eucrate sur son cœur, l'y pressa, maternelle amante : « Nous sommes mariés, n'est-ce pas, Suzanne ?

— Oui, mon chéri, nous sommes époux de la mort.

Mais ne regrettes-tu pas cette existence que nous quittons ?

— Ah, elle m'écœure autant que toi. Je viens de vivre, ma Suzette, ce qu'il y a de meilleur en quelques minutes. Je ne pourrais plus que perdre. Que tout est silencieux et beau ! » Se tenant par la main, ils prirent comme pour un jeu leur élan résolu et se précipitèrent ensemble dans l'infini. Mortelle angoisse ! Tout changeait aussitôt. « Mais j'étais jeune. Je pouvais grandir, aimer, vieillir. La vie était bonne, supérieure à tout. J'aurais pu vivre, vivre, vivre ! Souffrirai-je beaucoup tout à l'heure ? Si je m'accrochais dans la chute ? » A travers un chaos de souvenirs, de visions et de terreurs circula un immense regret, tandis que les deux corps tombaient avec une rapidité folle.

Aux pointes des rochers ils se fracassèrent, se déchiquetèrent, puis roulèrent à nouveau et rebondirent jusqu'au torrent. La fatalité les projeta, aux derniers sauts, loin l'un de l'autre. Mais ils étaient séparés depuis cette décision aveugle, brutale, irrésistible que leurs cœurs désespérés avaient prise en commun. On n'entre pas ensemble dans la mort. La terrible déesse, par la courte et longue angoisse qui la précède, brise et disperse jusqu'à l'amour.

Un hasard singulier réunissait justement ce matin-là, dans une des casemates creusées au centre de la forteresse, Tronquin, quelques officiers et des soldats. Ils entendirent un cri terrible, oiseau de désastre, et virent deux masses bondir de roche en roche : l'une, plus grande, comme garnie d'ailes, c'étaient les jupes de Suzanne ; l'autre petite, soit un enfant, soit un paquet, soit un chien.

Aussitôt on prit des lorgnettes, mais les remparts masquaient la vue, et l'on envoya des soldats avec des civières. Après de minutieuses recherches, ils trouvèrent le cadavre de Suzanne troué de plaies, les membres délicats brisés en tant de morceaux qu'ils en étaient partout flexibles : « Ah ben, mon client, elle en a un atout, celle-là ! Ah !

que c'est dégoûtant ! Comment qu'on va faire pour la soulever ? » Ils eurent encore plus de mal à découvrir Eucrate. Pourtant chacun affirmait la chute d'un deuxième corps. Enfin ils ramassèrent dans une anfractuosité granitique une petite bouillie sanglante, où restaient des conjectures de visage et de cheveux, des hypothèses de membres : « Ah, cet homme, qu'il a rapetissé en tombant ! » s'écria un des soldats. Avec beaucoup de précautions et une pitié goguenarde, ils rapportèrent ces débris à la casemate. Malgré les déformations et les blessures, on reconnut Eucrate et Suzanne au milieu d'un  moi et d'un étonnement considérables. Tronquin les fit recouvrir de draps gris et rugueux, les escorta jusqu'à S neste. Les officiers présents à ce drame virent avec stupeur des larmes rapides et qu'il essayait vite sortir des yeux de leur général, tandis qu'il aidait lui-même à l'empaquetage de ces frêles silhouettes broyées.

Malauve, le déjeuner achevé, se débarrassa de ses amis et revint chez lui. Il fallait pourtant bien rentrer. Il avait le vif ennui, après cette scène atroce, de retrouver un endroit connu et des êtres aux dispositions inconnues. Passé la porte, il perçut un vacarme effroyable, des cris et des sanglots. Ainsi les choses continuaient, s'exaspéraient même. Il allait sortir quand Aldébrat et Tronquin débouchèrent brusquement du salon, et, à son aspect, eurent un mouvement indéfinissable, puis se jetèrent dans ses bras : « Mon pauvre vieux ! Mon pauvre ami ! » Ils disparurent vite en le poussant vers la pièce entr'ouverte.

Il entra : c'était un spectacle de désolation, aux attitudes classiques et figées. Sa première impression fut d'une mise en scène. Autour d'une civière, qu'il distinguait d'une façon confuse, et penchées en avant, hurlaient de douleur sa femme, son fils, Louise et André. Clotilde assise tenait les mains de Marie Malauve qui

poussait par alternatives de vastes sanglots, la tête renversée en arrière, et des séries de cris stridents, fulgurants et terribles, pendant lesquels tout son corps était agité de secousses électriques. Alors Malaube, dont personne n'avait paru remarquer la présence, s'approcha, vit cette chose horrible et indistincte qu'était le visage d'Eucrate, comprit, et dans son âme ce fut un trouble immense. Il prit Louise à part : « Comment est-ce arrivé? — S'est tué, monsieur, s'est tué. » Et la pauvre fille, dont les lèvres étaient gonflées d'émotion comme par le scorbut, expliqua tant bien que mal à voix basse la catastrophe, où elle joignit le nom de Suzanne de Soirré et les détails du Tourbillon. Mais le vieillard n'eut pas de remords, presque aucune attention pour la jeune fille. Son petit-fils l'absorbait tout entier. Sensible comme était Eucrate, nul doute que la scène du matin n'eût aidé à le tuer. Ce faible organisme avait subi de l'hérédité et des circonstances des chocs trop violents. C'étaient eux, sous la forme des rochers du *Serpent*, qui lui fracassaient ainsi les membres. Malaube envahi d'une douleur sincère participa à l'ensemble des désespoirs.

De temps à autre on entendait tinter la sonnette et André se précipitait sur la pointe des pieds. C'étaient des amis de toute sorte qui venaient s'inscrire au logis du grand citoyen, l'affreuse nouvelle s'étant aussitôt répandue. L'*Astre noir* s'approchant de la civière, sa femme et son fils eurent un recul. Comment s'étaient-ils donc quittés? La mémoire des faits antérieurs lui échappait. Il eût rêvé un pardon général devant celle qui ne pardonne pas. Réellement son cœur sentait à cette minute la valeur de tant de formules de bénédiction, de soumission et d'humanité qu'il avait employées jadis à l'avenglette : « Gaston, murmura-t-il d'une voix sourde, et toi, Félicie, pardonnez à ton mari et à ton père un moment de folie ; par cet Eucrate que nous chérissions, oubliez, oubliez la honte. Marie, approchez-vous, implorez-les avec moi.

— Oh oui, oui, pardonnez. » Et la suppliante Clotilde, de son fauteuil, tendit ses mains malades pour se joindre à la réconciliation générale. Mais Gaston s'écarta, farouche : « Comment osez-vous ! Non, jamais, entendez-vous, jamais ! Vous ne devriez même pas approcher de ce corps. » M^{me} Malaube n'avait pas bougé, mais son visage devenait fixe et dur, et les larmes s'étaient taries. Quant à Marie, elle sanglotait toujours suivant son rythme implacable, semblait n'avoir rien entendu.

L'*Astre noir* comprit que son effort était vain, qu'il y avait des abîmes creusés entre eux, aussi profonds que ceux du Tourbillon et où reposaient bien des cadavres. Il n'insista plus, ne fit plus un geste, un mouvement et essaya de se représenter la mort. Ce fut la vie qu'il aperçut. Eucrate, c'était lui. Il le voyait dans ce laboratoire, l'interrogeant d'une voix rapide et nerveuse, si impressionnable, ayant juste assez de chair pour recouvrir ses sentiments et ses pensées. Il connaissait bien aussi sa Suzanne, une exaltée. Il imaginait une rencontre de ces deux désespoirs, Eucrate après la scène, Suzanne après la lettre, et la direction même du Tourbillon qu'ils avaient prise lui apparaissait la conséquence fatale de leurs promenades d'autrefois. Le philosophe reconstituait exactement la suite des épisodes et, par son imagination, il replaçait les paroles et les actes dans le paysage, le décor vibrant du soleil et de la solitude. Eucrate avait sans nul doute chanté son amour à Suzanne. Ainsi s'était précipité le double suicide. L'*Astre noir* parachevait cette restitution entachée à peine de deux ou trois erreurs, et il eût pu l'écrire telle quelle. Même il évoquait la chute, le chaos de terreurs et de regrets qui avaient dû séparer alors la jeune fille et l'enfant. Mais tout cela c'était la vie. Au moment du grand passage commençait son indécision. Là l'imagination mourait, elle aussi, puisqu'il y a en elle une force d'expérience, et qu'on n'expérimente pas la mort.

Il en était là quand retentit un coup de sonnette plus violent que les autres. Entra une trombe de larmes et de fleurs, la régente. Son désespoir était si tumultueux, si explosif, orné des plissements et craquements d'une robe de soie à longue traîne, que le chagrin de tout le monde parut petit. Elle couvrit de belles fleurs humides la civière tachée de sang et de restes puérils et l'horreur disparut dans la joie végétale. Elle embrassa tout le monde avec fougue, sauf le grand homme qu'elle fit semblant d'oublier. Elle avait appris le suicide de Suzanne de Soirre, et des remords qu'elle s'appliquait lui rendaient son maître odieux. Ensuite elle se mit à genoux et récita une prière, spectacle ironique dans ce milieu d'incroyants et de la part d'une femme qui faisait profession d'athéisme. A cette vue Louise, la Bretonne, qui en était mentalement à son vingt-cinquième « *Je vous salue, Marie* » s'agenouilla en face d'elle et accompagna son oraison. « Le vrai et le faux, » songeait Malaube considérant les deux attitudes, la femme charmante, harmonieusement courbée sous de belles étoffes, et le corps fruste et taillé à la hache, enveloppé d'un bout de caraco. Sa prière finie, la glorieuse Clotilde se releva, donna un petit coup de fion à ses fleurs, un dernier soupir, celui-là sincère, à Eucrate qu'elle aimait, et partit la tête dans ses mains, d'une façon un peu tragique et voulue.

Gaston, Marie, M^{me} Malaube gardaient une immobilité désolée et funèbre. Ils n'étaient rien, ne vivaient rien, ne pensaient rien. Eucrate, c'était la joie de la maison, le petit sourire frais et charmant de ce milieu noir et pervers, le trait d'union d'êtres qui ne s'aimaient pas. On le chargeait de commissions délicates. Il était choyé de tous. Cruellement tout cessait. « Et moi, songeait Clotilde, moi infirme qui ne sers à rien, on me laisse vivre. Le destin pardonne à ceux qu'il a à moitié cassés et les prolonge dans la douleur ; mais les heureux et les jouets neufs, il, les brise impitoyablement. Oh, mon Eucrate

chéri, que de fois j'ai eu peur en t'entendant parler, en te voyant si précoce et sensible avec tes grands yeux étincelants. C'était la mort, là, derrière toi, qui jetait du bois dans leurs flammes. »

Cette journée était pour tous une telle superposition de sentiments qu'ils finissaient par prendre au hasard du désespoir, de la honte, de la fureur, de la tristesse et du remords, par mélanger ces jeux noirs. Après sa vaine tentative Malauve resta là jusqu'au jour tombant ; puis il monta dans sa chambre où André lui porta son dîner. Il voulait être seul. Il pensait beaucoup à Eucrate, un peu à Suzanne, mais surtout à la terrible analyse qui l'obsédait même aux moments pathétiques et quand battait son vieux cœur, et qui ne lui laissait rien perdre des lois du désespoir, de la cadence de l'angoisse, de la succession naturelle des sentiments et des idées, de la chaîne inévitable des attitudes et des propos. C'était un état moral affreux. Il marcha de long en large et écrivit sur la surface vernie de la muraille cette formule : *Ne pas vivre selon l'automate*. « Allait-il revoir le vieillard énigmatique ? Non. Les fantômes ne surgissent point quand on les appelle. Que n'était-il, lui Malauve, un simple d'esprit ? Il saurait peut-être la route de la vérité et du bonheur. »

Il agitait ces réflexions à la lueur de sa lampe dans cette pièce où il avait tant rêvé, tant eu de cauchemars, nul plus intense que la réalité d'aujourd'hui. « *Nous sommes faits de la même étoffe que nos songes*, » chantait là-haut à droite une devise de Shakespeare. Quand il eut mangé voracement, de cet appétit qui suit les grandes secousses, et pris son café, il se sentit une abondance vitale extraordinaire, et il arpenta l'étroit espace, bousculant les chaises, la table de bois blanc. Sur l'escalier on entendait du remue-ménage, les suites lugubres de la mort, le funèbre attirail par lequel il passerait lui-même. Pouah ! Pourtant l'angoisse cédait à la force créatrice. Son esprit construisait une journée fatidique aux heures violentes et

il rumina plusieurs titres. Une série de personnages lui apparurent, parlant, agitant, échangeant par pièces et morceaux les sentiments qu'il venait d'éprouver, course aux flambeaux dans les ténèbres. Des mots se croisaient, faisaient empreinte. Il se précipita vers sa table, saisit sa plume, ouvrit d'un revers de main le vaste encrier et écrivit : sous une forme splendide, métamorphosée par sa fantaisie, il retraça la scène avec Marie, le semi-viol, la mort d'Eucrate et de Suzanne. Il fixait avec joie ce qu'il avait vécu. Il repassait par la surprise effroyable de cette porte ouverte devant Gaston. Il revoyait sa belle-fille délicieuse, les bras nus : « Si c'était à refaire, comme je le referais ! » Il revoyait son laboratoire, la maison des de Soirre, le Tourbillon. Il prenait par alternatives la place passionnée de tous les acteurs du drame, et celle d'un analyste clairvoyant et glacé, qui suit d'un œil logique la file des phénomènes, entassant des pages sans rature. « Tout cela, pensait-il, créera de l'émotion, soulèvera des âmes, causera peut-être d'autres suicides. Il en sortira des principes nouveaux. Les réalistes verront ces anecdotes sous la forme du réel. Les philosophes philosopheront. D'autres me prêteront une profondeur symbolique. » Ainsi se succédaient des visions grandioses et terribles, des rumeurs de fantômes ; remords, angoisse s'évanouissaient. Il semblait que le papier bût sa sensibilité, qu'elle se déposât dans les phrases pour ne plus renaître par les nerfs. C'était chose desséchée et définitive. Il souhaitait du mouvement, encore, toujours, pour faire de la prose, et, s'arrêtant un instant d'écrire, il eut de fortes songeries : il y avait deux parties dans son œuvre ; l'une qu'il tenait des conversations et des lectures, l'autre que lui apportait le bouillonnement de la vie. Or les livres ne l'exaltaient que sous une certaine forme, dans une direction fixe, au lieu que le réel le saisissait par mille griffes, s'insinuait en lui partout, comme une légion de taupes. Tel fait, entré ici, ressortait dix mètres plus loin et après les sou-

terrains de l'inconscience ou de la demi-conscience, alors qu'il ne l'attendait plus; n'y pensait plus. Un petit acte insignifiant lui avait été quelquefois un éclair, lui apportait toute une belle fantasmagorie. Les êtres comme lui devraient avoir dix existences. C'était peut-être pour ce motif qu'ils étaient environnés de bizarreries et de cataclysmes.

Les idées fermentaient. Il n'avait pas le temps de les écrire qu'il en montait d'autres plus pressées, innombrables. Il avait l'allégresse de la création, de ce monde imaginaire qui se déroulait à mesure, flambant neuf et enthousiaste. Même il poussait ainsi artificiellement ses sentiments de grand-père plus loin qu'il ne les avait éprouvés, se forgeait un désespoir sans bornes au passage de la mort d'Eucrate.

A ce moment la lampe poussa sa flamme plus fort sous l'influence d'un courant d'air. Il regarda la pendule : dix heures du soir. La porte vibrait doucement. Une main se posa sur son épaule. Marie Malaue venait d'entrer.

Elle était belle. Sa figure amaigrie par les larmes et ses yeux pénétrants avaient pris quelque chose de fixe et de dur, de somnambulique. Un ample peignoir noir l'enveloppait et elle avait sur ses épaules le petit châle du matin, frissonnante comme quand on éprouve un chagrin immense et que l'hiver se fait en nous.

Elle s'assit près de Malaue : « Vous travaillez ! Vous avez ce courage ; êtes-vous heureux ! C'est horrible..., horrible..., horrible... » Elle regarda l'espace et eut un mouvement d'épouvante.

« Pauvre Eucrate, mon Eucrate, notre victime !... Ils m'ont chassée. On le met dans le cercueil. L'enterrement sera pour demain. Personne ne me parle que Clotilde. Je suis isolée dans la maison. Il m'a semblé que je devais me rapprocher de vous. Nous sommes les deux criminels. Et cette petite de Soirre !... Vous savez qu'ils sont morts ensemble. Il l'aimait aussi, le pauvre adoré. »

Malauve écoutait, renversé en arrière. Elle parlait bas et ses paroles prenaient une valeur double, sous-cutanée, qui s'insinuait au cœur sans presque passer par l'oreille :

« On n'a rien dit au vieux de Soirre. On a eu raison, il ne peut pas comprendre. Je voudrais être folle, ou enfermée quelque part, au bout du monde ! » Elle eut un geste désespéré. Le peignoir glissa sur un bras admirable qui sortit rond et blanc, telle la lune d'un nuage sombre, et elle promena sur son visage ses mains merveilleuses :

« Aussi comment avez-vous osé ? Et pourquoi me suis-je laissé faire ? Je suis punie de ma lâcheté. Nous avons été tous les deux infâmes. » Elle se pencha vers lui palpitante, égarée, divine. La griserie de Malauve prit soudain un autre caractère. Une idée louche le traversa et plissa imperceptiblement sa figure :

« Non Marie, nous n'étions pas infâmes, mais guidés. Quelque force fatale nous rapprochait et voulait que le grand orage de nos deux cœurs crevât en une terrible aventure. Maintenant la pluie des larmes, la boue du désir et ce petit cadavre là-haut ! Oh !! »

Son *oh* court et profond éparpilla les nerfs de cette femme hors d'elle, secouée par une effroyable tempête, arbre frêle au bord d'un gouffre. « Je suis aussi malheureux que vous, Marie. » Il saisit violemment une des mains dont elle se cachait. Elle eut un recul de tout le corps : « Pourquoi, qu'ai-je fait ? Je vous dis que je suis affreusement misérable ! J'aimais votre enfant comme vous l'aimez, d'abord à cause de vous, puis il était de ma chair... Tenez, dans cette nuit malgré tout apaisante, qui suit l'atroce journée, ne sentez-vous pas bien notre faiblesse ? Vous êtes venue me voir pour qu'à nous deux nous ranimions nos souvenirs, pour chauffer votre remords dans cette pièce froide. Or, en moi, la vie prend le dessus, et je vous vois, vous êtes belle, la beauté dompte tout. »

Il la sentait à la dérive, capable des pires mouvements. Des flots de passion montaient en lui, galopaient le long de ses vieux membres. Elle le laissait s'approcher. A son contact, elle se leva, le repoussa, mais il la ramena contre lui par saccades brusques et pressantes, et il parlait bas, de sa voix rude et chaude : « Nous sommes environnés de la mort ; tout est carnage autour de nous. Tu vas partir, me quitter, nous ne nous reverrons jamais, et tu es ma vie. Nous avons été trop séparés, vois-tu. Il faut encore nous réunir... Si... si... il le faut. Bravons les dieux, Marie. »

Il l'embrassait partout. Elle se blottit sur sa poitrine, éperdue, dans une déroute complète du corps et de l'esprit. Alors, il la prit sur ses genoux, lourde et douce et prostrée ; il la consola de paroles fiévreuses. Sa jeunesse et sa beauté lui paraissaient multipliées de toute l'angoisse ambiante. Ils échangeaient par leurs baisers du sacrilège, de la fureur et de la honte. Le frère Eucrate les rapprochait. Ils voulaient dans leurs caresses engloutir le passé, le présent, l'avenir, disjoindre le temps, la mémoire. Apothéose d'amour dans la crainte!...

« Mais on va venir, entrer dans la chambre !

— Non, personne. Ils veillent.

— Et je ne puis le veiller, moi. Ah ! misérable, c'est ta faute !

— Marie, tue-moi si tu le veux. Ce serait bon. Ces heures qui passent seront bien les dernières de mon existence. O beauté sans pareille, tes mouvements de révolte te parent et t'ennoblissent.

— Ah ! je souffre, je suis folle ! Pourquoi suis-je descendue ?

— Parce que tu me sentais t'attirer, t'appeler.

— Tu es un démon : tu es bien l'*Astre noir*.

— Encore plus près... plus près... Perdons-nous en un seul. Ah ! que ne pouvons-nous rester ainsi toujours, enlacés, portés à travers mes cieus, les délices de ton corps

splendide! » Toute analyse fuyait du cerveau de Malauve. Il exultait. Ses conceptions se dépassaient elles-mêmes. La possession de cette femme exquise, ce triomphe en un pareil moment, lui donnaient à pleines ailes le sentiment de la liberté. Il faisait d'elle ce qu'il voulait, dans ce chaos des lois humaines, malgré ce qui leur restait de conscience. Et la nuit se passa en flammes et en ténèbres, joignant l'enfer au paradis, et, parmi l'extase reposée, il faisait pénétrer dans l'esprit de cette chair si tendre tout ce qu'il y avait en lui de plus riche, de plus ardent, de plus hors nature. Il préservait contre l'oubli chaque minute par une parole et chaque parole par un baiser. Pour la première fois, il se donna tout entier et elle se donna tout entière. Il lui confia l'arrière-fond de ses rêves, de son imagination, de ses désirs. Elle laissa bouillonner vers lui ce flot de passion qui est dans la femme et quelquefois ne sort jamais, et ces étincelles frénétiques incendiaient, éparpillaient de légers voiles de crêpe. Les vivants se vengeaient des morts.

Quand, au petit jour, les chants aigres des coqs pénétrèrent leurs oreilles affinées et qu'une aube livide envahit l'horizon, ils se séparèrent. En hâte revêtue, enveloppée d'une dernière étreinte, elle se glissa frileusement hors de la chambre, sans bruit, comme le fantôme furtif de la volupté. Alors l'*Astre noir*, concentrant sa pensée, revécut les fulgurants détails de la nuit, l'idéal cauchemar

Il avait été décidé par la régente qu'Eucrate et Suzanne seraient enterrés ensemble. La ville était en tumulte. La nouvelle aussitôt apprise, on avait cherché à ce double suicide une masse d'interprétations fantaisistes. Aucune n'approchait encore de la vérité, et tout le monde plaignait Malauve. Les deux cercueils chargés de couronnes furent suivis d'une foule considérable d'admirateurs, de disciples et de citoyens de Séneste, depuis les premier

Méprisards jusqu'aux réfugiés. Une théorie de jeunes filles en blanc marchait derrière le catafalque. Puis venaient les parents et la régente. La musique, dirigée par Etter, joua une marche funèbre admirable.

On vanta le visage défait de Gaston Malaube et le calme héroïque de l'*Astre noir*. Tronquin trotta en grand uniforme à la gauche de la souveraine, et lui demandait pourquoi, contrairement aux usages, elle suivait ainsi à pied le cortège jusqu'au bout. « Parce que j'aimais bien Eucrate. Pas pour le grand homme, par exemple ! En voilà un dont j'ai vraiment assez. » Le duc de Séneste sourit. De qui n'avait-elle pas assez ? Il était stupéfié que la faveur de Malaube eût duré si longtemps. « Pensez-vous qu'il soit pour quelque chose dans ces catastrophes ?

— Je le crains. Je ne veux rien préciser. Je ne pourrais plus le revoir. » Une petite pluie fine tombait d'un ciel bas et gris. On suivait des routes humides, mais le trajet n'était pas long et l'on arriva vite au coquet cimetière.

Sur la tombe, Tronquin prononça de brèves paroles d'adieu. Son émotion n'était guère communicative. On entendit soudain de grands sanglots, et Le Chaminant se jeta au cou de Malaube. L'*Astre noir* n'écouta pas les consolations compliquées et bizarres que lui adressa la Sybille. Il avait la tête occupée. La régente s'était montrée glaciale. Pas un mot, une rapide accolade. Il en serrait des mains connues et inconnues, des rudes, des douces, des violentes, des convaincues, des indifférentes, des hostiles, des compatissantes ! La foule partie, il resta dans le terrain détrempé, à quelque distance de son fils et de sa femme qui ne le regardaient pas plus qu'un étranger et pleuraient côte à côte. Puis, comme il ne sentait ni commisération pour lui, ni de lui pour les autres, il s'en alla mélancolique, rentra seul, dans un double brouillard extérieur et intérieur.

Le lendemain Gaston pardonnait à sa femme et, malgré

une dernière tentative de Clotilde, ils quittaient pour toujours la maison avec M^{me} Félicie Malauve. Quant à la petite paralytique, elle restait près de son père, qui gardait aussi André et Louise. Ennaïej, Dupré, Etter, Meudon et Westisson s'étaient enfuis de Séneste aussitôt après l'enterrement, les premiers ahuris de ces catastrophes, les deux derniers fixés sur la valeur morale de leur illustre ami.

CHAPITRE VII

DÉCLIN

Ces départs précipités mirent Séneste en rumeur. Pourquoi la famille Malaue se dissolvait-elle en pleine détresse? D'ailleurs toutes les interprétations du suicide double de Suzanne et d'Eucrate, dans lesquelles il n'y avait encore que l'hypothèse vraie d'un amour partagé, commençaient par des voies indirectes à converger vers la réalité. Les domestiques des deux maisons avaient parlé. On rapprochait les visites plus rares de l'*Astre noir* à Suzanne des mouvements de mauvaise humeur de la régente. Des scènes qui ont pour témoins deux ou trois personnes arrivent à une rapide publicité. Les anecdotes scandaleuses se diffusent instantanément et leurs déformations suivant les milieux et les êtres sont encore bien plus surprenantes et réjouissantes que celles des idées. Chaque imagination éprouve le désir de se construire un mannequin différent avec les oripeaux qu'on lui apporte. On affirma bientôt que Malaue avait depuis longtemps pour maîtresse Suzanne, que les aveugles seuls avaient pu en douter, mais, et ceci se disait tout bas, qu'il avait aussi bénéficié des faveurs souveraines. La jalousie de la régente le contraignait d'abandonner brusquement la petite de Soirre qui se tuait, entraînant par vengeance Eucrate dans la mort. En outre il s'était joué dans la maison de Malaue un drame terrible dont les causes et les détails échappaient. On supposait que M^{me} Malaue

avait découvert tout à coup une des liaisons de son mari, mais Louise et André questionnés étaient restés d'un silence de roc. De deux choses l'une, ou Clotilde était une bonne fille et alors M^{me} Malaube avait eu le tort de s'en aller sans motifs suffisants, ou elle était une mauvaise fille de rester près d'un père chargé d'un trop grave anathème. On avait remarqué la froideur de la régente pour l'*Astre noir* et la froideur de Malaube au cimetière pour sa femme et son fils. Pourquoi la mère d'Eucrate n'était-elle pas sur la tombe? Et pendant dix, quinze jours, dans tous les milieux, toutes les fêtes, toutes les discussions, ce fut un jeu de société, de devinettes. Les salons des Méprisards, comme les ateliers des artisans, ne causaient point d'autre chose. Les Sénestois sont si ironiques! Les réfugiés défendaient le grand homme et soutenaient que, quoi qu'il eût fait, il avait le droit de le faire, de manifester la plus grande liberté possible. Les acteurs du théâtre formaient un centre de racontars qui circulaient partout. D'anciens récits ressortirent, retenus jusque-là par le respect. On détaillait les aventures de Malaube avec ses actrices. Il avait dit à Marie Lacerna telle obscénité caractéristique. Au fond, chacun éprouvait de la joie à ne plus tant admirer l'*Astre noir*. On avait, surtout depuis la fête du 7 août, une indigestion d'enthousiasme. Et comme il est impossible de tenir la balance exacte, il se forma vite un parti de dénigrement à outrance que vinrent grossir les envieux, les indifférents oisifs. Les premiers avaient si longtemps souffert! Auteurs de travaux inconnus, de pièces négligées, ignorant l'applaudissement et la gloire, ils avaient subi la torture du nom qu'on répète, qu'on tire comme une fusée, des témoignages de recueillement et de vénération vis-à-vis du triomphant vieillard : « *Malaube a dit ceci. C'est Malaube qui l'affirme. Enfin vous n'êtes tout de même pas un Malaube.* » Ils avaient encore dans les oreilles les musiques de cette fête à propos de laquelle ils grinçaient

sourdement : *cabotinage, américanisme*. Maintenant, telle une foule se pressant contre une porte étroite, ils se précipitaient à l'assaut de cette renommée faiblissante, et leur hâte même retardait le mouvement. Éternel fléau de l'envie ! Elle veut aller là et court à l'opposite. Ses effets sont contraires à ses vœux. Les plus terribles, les plus acharnés étaient les camarades d'enfance, ceux qui avaient eu les mêmes espoirs, les mêmes départs fougueux et confiants, et qui, d'un talent moindre ou nul, s'étaient vus tout de suite au quatrième, au cinquième plan, tandis que leur ex-ami continuait sa marche ascendante. A part Tronquin, Aldébrat et Caldius, Malaube n'avait gardé aucune relation de ce temps-là, sachant bien qu'il n'y trouverait que haine et rancune. Aujourd'hui la haine reluisait, la rancune s'accumulait et de toutes parts montait l'orage. On en arrivait à des calomnies où le hors nature jouait son rôle, à des comparaisons avec Socrate, à des équivoques au sujet des disciples et des admirateurs. Ceux que l'*Astre noir* avait bernés, raillés, brisés par ses audacieux pamphlets redressaient la tête. Insensiblement tous ces tronçons hostiles se groupaient, se rejoignaient, formaient corps, un animal rampant qui s'apprêtait à dévorer une gloire. Les Méprisards se rappelaient qu'il n'était pas des leurs : « On a toujours tort d'accueillir un paria. La race ressort à un moment donné. C'est une tare que ne supprime pas l'intelligence. »

Un des gros appoints de résistance en faveur de Malaube eût été la régente; mais la belle Clotilde avec sa nature emportée et toute de revirements avait, comme elle disait, assez de lui. Elle le voyait laid et méprisable. Sans posséder le fin mot sur la grande scène, elle nourrissait d'affreux soupçons. Une conversation avec sa filleule après l'enterrement, le départ brusque de Gaston raconté par les employés du palais, quelques mots de M^{me} Malaube jetaient des lueurs vagues sur ces louches épisodes. D'ailleurs elle en voulait au philosophe d'avoir si mala-

droitement poussé Suzanne de Soirre au suicide. Cela c'était impardonnable, car c'était lui donner des remords. Enfin, il lui avait cédé trop vite. Elle l'eût trouvé mille fois plus noble résistant, emporté, se laissant bannir au besoin. Non, Malaube était loin d'être un grand caractère et sans doute tout près d'être un monstre. Très faible, malgré ses allures indépendantes, la régente subit la pression de cette société qui l'entourait, où elle prenait ses chambellans, ses gardes particuliers, ses demoiselles d'honneur. Dans la sourde conjuration, elle était le point central, le point d'attaque. Elle se laissa prendre et démanteler. Un jour elle se réveilla dans des dispositions de haine et de furie. Comme l'*Astre noir* voulait continuer ses leçons, elle lui écrivit qu'elle était lasse, dégoûtée de la philosophie par les philosophes. Il lui demanda de faire reculer la représentation du *Prométhée déchainé*, par une raison de convenances; elle répondit sèchement que de trop grandes dépenses étaient supportées par Séneste à l'occasion de ce théâtre pour qu'elle les doublât encore. Malaube crut à une boutade, à un de ces mouvements maladifs qui la saisissaient d'emblée, lui faisaient casser quelques objets, puis la quittaient. Il alla trois fois au palais, et trois fois ne fut pas reçu. Alors il se fâcha à son tour et attendit les événements.

Il passait ses journées au travail, se doutant bien des conjurations qui l'entouraient, mais ne voulant point y ajouter d'importance. Sa fille lui servait de secrétaire. Depuis longtemps il n'avait été aussi seul, aussi calme. Des paquets de journaux célébraient sa douleur en toutes les langues, publiaient des portraits d'Eucrate et de Suzanne, des vues du Tourbillon. Clotilde recevait presque chaque jour des nouvelles de sa mère et de son frère, installés dans une petite ville d'Allemagne où, grâce aux recommandations de la régente, Gaston avait tout de suite trouvé des leçons. Elle n'en parlait jamais à son père, qui ne la questionnait point à ce sujet. Personne ne venait

chez eux ; on respectait leur douleur. Louise et André faisaient leur service.

Le refus de la régente de reculer *Prométhée* révolta Malauve. Il craignait que ces événements ne compromissent le succès. *Prométhée* était à ses yeux son œuvre capitale. D'abord c'était la dernière venue. Elle prouverait à l'univers que le gâtisme était loin. Puis il y goûtait une force et une passion extrêmes. L'idée de son travail et de cette représentation l'absorbait tout entier. Il ne pensait plus à Marie, Suzanne et Eucrate que comme à des possibilités de personnages futurs. Clotilde voulait implorer sa marraine, mais il l'en empêcha : « Cette femme luna-tique et burlesque croit me dompter. Laissons-lui son erreur. Quand j'aurai le succès, si je l'ai, tu la verras souple et flatteuse. »

La *Gazette de Séneste* n'était plus dirigée par Le Cham-inant. Le nom restait seul sur la manchette, vestige d'un temps écoulé. L'*Astre noir* la suivait régulièrement, car elle était le moniteur officiel. Il remarquait les chan-gements à son égard. Jadis chaque numéro ne servait qu'à renforcer sa gloire, était un perpétuel dithyrambe. Or celui qui avait remplacé Le Cham-inant à la rédaction, un de ses disciples pourtant, le jeune Brobers, balançait l'en-censoir sans ardeur. Même depuis peu c'étaient des notes aigres-douces, des allusions désagréables. Le nom se fai-sait rare, passait à la quatrième page, près des annonces : « *En dépit des malheurs qui le frappent, notre philosophe reste en bonne santé.* » Bientôt l'*Astre noir* devint l'illustre M. Malauve, puis M. Malauve tout court. Sachant la lâcheté impressionnable de Brobers, garçon malicieux mais incapable d'une aussi grave initiative, Malauve tâtait là le pouls de la régente et la température du palais. Un ma-tin il eut un sursaut. On annonçait pour dans huit jours la première représentation de *Prométhée* et l'on venait à peine d'envoyer aux divers périodiques et aux abonnés d'Europe les réclames, les programmes et les coupons des

places. D'ordinaire un certain intervalle laissait aux voyageurs le temps de s'organiser. Une petite note perfide accompagnait, disant que, « malgré son deuil, M. Malauve ne voulait pas remettre une pièce sur laquelle il comptait beaucoup. » Lui qui redoutait tellement le destin et n'employait jamais de formules de bonheur touchant sa personne ou ses œuvres ! Le lendemain, la *Gazette* consacrait son premier Séneste à Caldius qui faisait paraître à la fois dix volumes, dont sept de poésie et trois de philosophie nouvelle, une révélation. L'*Astre noir* comprit alors pourquoi il n'avait pas revu son secrétaire depuis l'enterrement. Il se reprocha d'avoir si inutilement maltraité ce lourdaud dans lequel il y avait une force, ne fût-ce que l'ambition et la sournoiserie de préparer avec tant de mystère une œuvre de longue haleine. Pour le sonder, il lui écrivit, réclamant des bonnes feuilles, s'étonnant de son silence. Quelques jours après, il recevait les dix volumes, plus une lettre chattemiteuse et contournée où Caldius lui disait qu'il n'avait pu faire ses envois que récemment, évitait de l'appeler maître, et lui donnait du « mon cher ami, » ce qui était une nouveauté stupéfiante. Il continuait en insinuant « qu'on se trompe souvent sur le caractère des admirations que l'on inspire, et qui, n'étant pas de la servilité, cèdent aux petites morales, car les grands hommes n'ont pas toujours les qualités requises par la vraie sublimité, etc. ». C'était signé : l'Ex-Bilboquet.

Malauve demeura rêveur. Ce fut bien pis quand il ouvrit les livres : Caldius était un grand poète. Certes il avait gagné au contact du maître ; le départ brusque, le ton hautain, les affirmations tranchantes, le sarcasme lui venaient de l'*Astre noir*, mais qui eût cru que ce bouffon, ce parasite, eût en lui un véritable démon poétique, une provision d'images abondantes et curieuses. La forme d'esprit s'écartait de la sienne. Elle était simple, pondérée, plutôt frontière française, tandis que Malauve était frontière allemande. Or le fait était grave, car en tout et pour

tout à Séneste les influences des deux voisines avaient une prééminence alternée. Quant au théâtre, l'ex-Bilboquet publiait un beau drame, sorte de retour au classicisme, où les idées modernes dépassaient un cadre un peu étroit, le fameux *Rempart de verre*.

L'*Astre noir* passa quelques mauvais jours de défaillance et de réflexions tristes. Il essaya la lecture de *Cal dius sur Clotilde* dont il connaissait le jugement franc et sûr et qui fut stupéfaite : « Et, s'écriait comiquement son père, pour que nous admirions le talent d'un bonhomme à tête de citronille qui venait ici trois fois les vingt-quatre heures et qui nous servait à tous de repoussoir et de cible, il faut que ce soit rudement bien. Comment diable, moi qui connais les hommes, me suis-je trompé à ce point-là ! Ah, c'est que j'aurais agi d'une manière différente ! » En même temps il se désolait de ne pouvoir déceimment assister aux dernières répétitions de *Prométhée*. Il ne voyait pas ses acteurs, Jalan ne lui donnait pas de nouvelles. C'était bel et bien la disgrâce. Il résolut de ne pas aller à la « première » et de ne recevoir que quelques-uns des visiteurs très variés qui affluaient à cette occasion à Séneste. Il fallait sauver les débris d'apparences patriarcales, éviter les compromissions de tenue et d'étiquette vis-à-vis de la régente. Il expliquait ces détails aux fidèles Aldébrat et Tronquin. Le duc de Séneste n'était guère rassurant : « La souveraine est extraordinairement irritée contre vous, mon cher. Je me demande qui la remonte, mais c'est un joli travail. Cela passera, j'espère. Cette chère Clotilde sait-elle seulement la minute d'après ce qu'elle a dit la minute antérieure ? » Aldébrat le mit au fait des racontars de la ville qu'il lui fallait, au cours de ses consultations, démentir avec une énergie fatigante : « Savez-vous jusqu'ou on a été ? Jusqu'à prétendre que vous étiez l'amant de votre belle-fille. » Malgré sa cuirasse, Malaube pâlit. Comment la vérité filtrait-elle à travers le mensonge ? Les deux visiteurs n'insistèrent pas ; ils étaient

fixés. Puis l'on parla de choses et d'autres. « Imaginez que chacun des dix volumes de ce *Caldius* a déjà cinq éditions. C'est effarant. Je ne les ai pas encore ouverts, mais dans la société je n'entends que des éloges, et grâce à vous nos Sénétois ont le goût assez fin. » Aldébrat souriait : « Est-ce comique ? Ce *Caldius* que nous considérons comme le dernier des ânes, une bonne bête, et qui se révèle à nous comme une mauvaise gale de valeur ! Il est la source principale et empoisonnée des calomnies lancées contre vous. » A ce moment Clotilde entra au bras de Louise. La conversation fut interrompue.

Pauvre Louise ! Un jour elle revint tout exaltée du marché, et confia son désespoir à Clotilde : « Mais quoi donc a fait monsieur ? Ils disent coquin monsieur... coquin !

— Qui ça, Louise ?

— Les domestiques à M^{lle} Suzanne. Ils disent que Monsieur a tué M^{lle} Suzanne. Je répète à André pour qu'il donne gifles. Monsieur si bon. Bientôt tout le monde revenir ici, mademoiselle ?

— Oui, oui, ma bonne, calme-toi, n'écoute pas les bêtises et arrange ton costume qui est sens dessus dessous. » Elle attifa elle-même la brave Bretonne qui riait de plaisir en voyant les mains nerveuses de sa maîtresse remettre son béguin et son fichu en ordre.

Suivant des lois de pesanteur morale aussi sûres que des lois physiques, la colère accumulée avait fait la boule de rage, et maintenant Sénéste n'était plus qu'un tolle contre Malauve, chaque habitant un porc-épic pointes dehors. Chute aussi foudroyante que jadis le succès ! On racontait de lui des histoires épouvantables. On chantonnait des petites plaintes à double et triple sens. Quand on sut que la régente l'abandonnait, ce fut un délire. On s'attaqua à son talent. On s'étonna d'avoir pu admirer si longtemps des œuvres qui ne se tenaient guère. Tous ceux qui ne lisent, ne citent et ne s'enthousiasment que par pose

le renièrent aussitôt. Les autres résistaient un peu, mais des fissures se creusèrent dans leurs sympathies les plus tenaces. Ils cédaient aussi à la pression si forte d'une opinion qui se généralise : « Je plains surtout ma petite filleule de rester auprès d'un pareil père, » avait dit la belle Clotilde d'un air triste. Ce fut le mot de passe de la situation nouvelle. Quand le nom de Malaube fut prononcé, on s'apitoya sur sa fille. Elle devint le martyr des barbaries paternelles; et le seul côté par lequel Malaube, d'ailleurs si coupable, fut sans reproches, fut celui auquel on s'acharna davantage. Il s'y mêla des bruits immondes d'inceste, d'abus de la faiblesse et de la maladie. Ces rumeurs prirent une telle consistance que la justice faillit s'en émouvoir et qu'on débattit sérieusement la question de poursuites contre le philosophe, sans témoignage, sans preuve aucune que des récits déformés, des aventures de Marie Malaube qui avaient transpiré mystérieusement. Les petits enfants s'étonnaient qu'on les fit sortir, quand on parlait de celui qu'on avait jusque-là considéré comme un dieu et qu'on leur avait appris à vénérer. Averti de ce déchaînement, Malaube ne quittait plus sa maison, car il était nerveux et craignait l'atmosphère hostile.

Quelle joie eurent les Méprisards à l'apparition des livres de Caldius que de bons juges déclarèrent d'emblée excellents! On se les repassait. On en lisait des morceaux en famille. Dix volumes parus en bloc. Quelle humilité! Quelle longue et rare patience! Ce n'était pas ainsi que les auteurs avides d'une gloire malsaine agissaient. L'engouement fut général. On trouva mille beautés dans les pièces claires, dix mille dans les obscures. Cette grosse tête de Caldius était pleine de ravissantes pénombres et d'indécisions délicates. C'était un elliptique, un allusionniste aussi. Quelle différence avec les grossiers pamphlets de Malaube. On remarquait notamment la satire d'un grand homme, *le Conquérant de l'idée*, qui renfermait plusieurs pointes acerbes et empoisonnées à l'adresse de

l'ancien maître. Un philosophe aveuglé d'orgueil y maltraitait un subtil artiste qui se laisse faire, dont la verve s'aiguise, qui cultive délicieusement ces amertumes. Tout était tourné vers l'idéal. Plus de ces échappées basement réalistes qui déshonoraient *Eucrate* ou *les Circuits de la Justice*, plus de ces obscénités violentes et voulues au milieu de passages métaphysiques et qui trouaient les nuages d'effigies honteuses, versaient à la jeunesse un mauvais vin. Les conceptions tourmentées de *l'Astre noir* furent regardées comme des autobiographies. Audacieux, excessifs, les actes de ses exorbitants personnages furent attribués à leur auteur qui n'avait pu prendre qu'en lui les images de tant d'infamies. Caldius, au contraire, respirait la pureté, la fraîcheur. Une âme limpide et chantante donnait des eaux d'un tel cristal. *L'Astre noir* avait été beau ; Caldius était plutôt laid, immense avantage aux yeux des hommes. Son attitude sans amour-propre charmait les vaniteux. On avait trop subi le pessimisme de ce Malaube qui jetait un crêpe sur l'existence. L'optimisme de Caldius reposait, rendait joyeux, apprenait à jouir et à apprécier la vie comme dans la pièce déjà célèbre *le Savoureur* où scintillaient l'allégresse des choses, le perpétuel sourire de la nature autour de nous, où le poète conseillait aux êtres de ne pas se préoccuper d'un aléatoire au delà et de saisir ici même les fruits magnifiques qui sont à portée de leurs lèvres. Les analyses de *l'Astre noir* semblaient pédantes et fatigantes. Caldius ne vantait que les plaisirs simples, accessibles à toutes les âmes. Il s'insinuait quand l'autre heurtait ; c'était le miel après l'amer. Par ce perpétuel parallèle répété dans toutes les gammes, traité sous les formes les plus différentes et toujours à l'avantage de Caldius, l'absolue victoire de celui-ci à Séneste fut bientôt une affaire certaine, et le joyeux éditeur retira dix éditions dont les habitants envoyèrent des ballots à leurs parents, amis et connaissances de l'étranger. Il s'ajoutait ce phénomène terrible et

injuste que les idées de Malauve, dont s'étaient nourries les consciences, leur semblaient maintenant banales. Le vieux philosophe avait été détroussé par des subalternes sans vergogne qui vulgarisaient ses procédés, ses formules, ses trouvailles. Les mêmes pilleurs d'épaves allaient maintenant s'acharner à Caldius, car les caldiistes triomphaient des derniers malauviens et les plus chaudes sympathies se refroidissaient autour de l'ex-prophète.

Les choses avaient marché si vite dans ce frénétique pays de Séneste, que la représentation du *Prométhée déchainé* tomba juste au milieu de ces virements d'opinion. Le fait d'avoir été prévenus trop tard, par le subterfuge de la régente, indisposait les étrangers. Beaucoup qui avaient l'habitude de ce pèlerinage n'avaient pu quitter leurs affaires. Chaque train déposait à la gare des groupes de gens connus et inconnus, Anglaises et Anglais aux profils de poissons mornes; Français gesticulants et bavards; épais Flamands; raides, arrogants Prussiens serrés dans leurs redingotes : du Nord, du Sud, d'Europe et d'Amérique débarqua cette cohue bizarre et polymorphe au dedans et au dehors, qui quadruplait en quelques jours la population sénestoise, faisait la joie des hôtels ordinaires, la fortune des loueurs de petites maisons ou de grands caravansérails qui sortaient du sol à ces occasions. La plupart étaient tenus par Jalan, qui joignait les fonctions de propriétaire transitoire à celles de directeur de théâtre.

La pièce et l'interprétation n'avaient pas souffert des récents épisodes. Les acteurs savaient leurs rôles sur le bout du doigt et comptaient sur un succès. Ils avaient vu triompher le maître trop de fois pour ne pas croire qu'il dompterait ces humeurs momentanées. Mais les voyageurs, qui se retrouvaient pour la plupart depuis de nombreuses années et formaient des groupes sympathiques et bruyants, logés, soit à l'hôtel, soit chez l'habitant, et qui arrivaient pleins du désir de la réussite et d'attendrissement sur les

malheurs de Malaube, restèrent stupéfaits des propos qu'ils entendirent. De rares privilégiés, hauts fonctionnaires, chargés d'affaires, ambassadeurs, princes même logeaient au palais. Ceux-là furent prévenus tout de suite. On ne s'étonna pas que Malaube, à cause de son deuil, n'eût pas été invité au banquet traditionnel qui avait lieu la veille du premier spectacle; mais quelle fut l'émotion générale d'entendre la régente, pendant tout le diner, briser à petits coups la statue morale qu'elle avait élevée à la gloire de son illustre sujet. Elle le déclara ingrat, perfide. Les séries de ses allusions, elle les connaissait par cœur, à force de les avoir répétées, et chacun de ses familiers savait aussi où et quand il fallait ponctuer ses outrages, attiser sa colère, doubler la valeur des mots perfides. Les convives célèbres avaient été encadrés de telle façon que d'adroits chuchotements, des demi-confidences présentèrent sous un jour horrible ce dont la souveraine ne donnait qu'un profil dédaigneux.

Les invités apprirent là en une fois le départ de M^{me} Malaube, les détails secrets des drames successifs, les raisons du suicide de Suzanne et d'Eucrate et les fables et légendes parasites de ces réalités. Tronquin et Aldébrat présents n'élevaient point la voix en faveur de leur ami, sachant qu'ils activeraient l'incendie et se contentèrent de noter les attitudes des assistants. Faldati, le prince de Meudon, le baron Dupré, essentiellement lâches, flagorneurs du pouvoir, aplatis devant les titres et la puissance, ne firent, la première surprise passée, que renchérir sur les attaques. Ils lâchèrent Malaube avec grâce. L'Italien manifesta les subtiles ironies de sa race, le Français la mobilité de la sienne. Ce fut, parmi la circulation des cristaux rares, des vins exquis et des pièces merveilleusement parées, un murmure général et confus contre les trahisons de Malaube à l'égard de la régente qui l'avait comblé de tant de bienfaits, dont on se rappelait encore la charmante initiative pour la fête du

grand ingrat, l'été précédent. On citait des dates. On corroborait des suppositions. Les Princes étrangers secouaient la tête avec dégoût. Qui aurait prévu cela? Comment le génie ne concorde-t-il pas avec le caractère? Quelle tristesse d'être forcé de mépriser celui qu'on admire! Après l'homme on passa aux œuvres et des doutes sérieux furent émis sur leur immortalité. Il avait perverti les consciences. Le Chaminant n'avait pas été le seul à subir son influence perniciense. Il était, par son pessimisme, responsable d'une grande désolation en Europe, de bien des suicides. Il avait mis tout son talent au service des pires causes. Il favorisait les révolutionnaires. Les gouvernements, dont quelques-uns étaient représentés à la table royale, feraient bien de prendre garde à la propagation de ces germes néfastes. Il ne fallait pas que la génération montante eût la vie gâtée en venant au monde par un excès d'analyse. Le baron Dupré fit des mots sur son ami qui excitèrent beaucoup de rires, en long, en large, ou des demi-sourires, suivant les nationalités, et montrèrent des dents de valeurs différentes. « Ce n'est plus l'*Astre noir*, c'est l'*Astre terne*, » dit au milieu du brouhaha une voix inconnue et mordante. On s'excusa presque d'être venu à Séneste pour la représentation à laquelle la régente déclara qu'elle n'assisterait pas : « Non, non, je m'en désintéresse, j'aurais trop de douleur. Cela me rappellerait ma confiance, les bontés que j'ai eues pour cet homme. Dire que je lui ai consacré un théâtre despotiquement, envers et contre tous, n'est-ce pas, Tronquin? Ah! je suis bien récompensée, il souille mon règne! Heureusement, je me rattraperai avec le *Rempart de verre*, qu'après la pièce de ce monsieur va monter Jalan sur mon ordre, et à laquelle vous serez tous conviés; je veux qu'il y ait là un beau tapage. »

Elle alluma ainsi la jeune gloire de Caldius, invité au banquet, placé en bonne place, et à qui l'on préparait ce coup de théâtre. Il fut modeste et exquis pendant que l'on

vantait ses mérites, ses vers magnifiques que beaucoup approuvaient de confiance, ne voulant point avoir l'air de les ignorer. Bilboquet défendit faiblement Malauve, juste assez pour le faire accabler davantage : « Rappelez-vous sa conduite envers vous, son fidèle disciple, s'écria la régente. Vous qui avez poussé l'abnégation jusqu'à rester si longtemps dans l'ombre, conscient de votre valeur, pour ne point obscurcir sa gloire usurpée. Dans quelle indignation j'étais à sa fête quand il railla votre pièce en son honneur, trop belle pour lui, en vérité. Je vois encore votre désespoir, brave et grand homme, et les larmes dans vos yeux. Vous aurez votre revanche, cher méconnu, je vous le jure. Vous êtes, vous, non seulement un admirable poète, mais encore un cœur excellent. »

On se leva; tout le monde but au triomphe futur du *Rempart de verre*, et l'on promit d'y venir en masse. « Nous n'avons pas besoin de la foule. Cette élite nous suffit. Et faites pour ce digne sujet, vous tous mes convives bien-aimés, ce que vous avez fait pour un indigne. Apprenez à l'admirer. Influencez vos concitoyens. Prêtez vos forces aux idées nouvelles, saines et réconfortantes de notre Caldius. » Alors Brobers surgit, et, interrompu par des applaudissements enthousiastes, récita une pièce de vers à la louange de Bilboquet.

« Eh bien, murmura Aldébrat à Tronquin, je crois l'affaire de notre pauvre ami réglée.

— O fortune! » répondit le vieux général, avec un plissement sarcastique de son masque sénile.

Ce qui s'était passé en grand au palais se reproduisit en petit par tout Séneste. Du plus riche intérieur au plus médiocre, en quelque endroit que l'on hébergeât des étrangers, ce furent les mêmes imprécations, les mêmes révélations, le même dénigrement de l'*Astre noir*. Puis il y avait là des thèmes émotifs puissants, Suzanne et Eucrate morts, Clotilde martyrisée, emprisonnée. Toutes les femmes en voulurent à Malauve. Celles qui l'admi-

raient le plus le détestèrent d'avoir ainsi brisé l'image qu'elles se faisaient de lui. Ce furent, dans les ménages, bien des discussions où comme toujours les épouses l'emportèrent. Aux critiques influents on raconta la façon dont on parlait d'eux chez l'impudent philosophe, les railleries dont on les accablait dès qu'ils n'avaient pas l'éloge assez prompt. Malaube ne se gênait pas pour dire que quelques-uns d'entre eux étaient payés par la régente, et ce reproche de vénalité leur fut particulièrement sensible ; jusqu'aux reporters qui couraient prendre leurs renseignements à la *Gazette de Sêneste* et qui trouvèrent là le fringant et sémillant Brobers. « Notre ex-grand homme a rendu fou Le Chaminant. Il en rendrait fou bien d'autres si on le laissait faire. Mais, vous savez, son règne est fini. Le vent ne souffle plus de ce côté. Apprêtez-vous à célébrer Caldius, notre nouvelle gloire, jeune et déjà mûre. Nous vous donnerons tous les détails possibles sur *le Rempart de verre* qui succédera vite; espérons-le, à l'œuvre sénile que vous allez entendre. Le *Prométhée déchainé* ! Ah, ah ! En voilà un qui ne tiendra pas l'affiche ! » En même temps Caldius invitait à un repas somptueux tous les représentants de la presse. Jusque dans les couloirs d'hôtel et les chambres meublées on écouta les chuchotements des garçons et filles de chambre qui racontaient à monsieur et à madame les débordements du philosophe. C'était dommage. Un homme qui avait eu tant de valeur ! En cinq jours, grâce à cette agitation des esprits énervés par le voyage, l'attente d'une œuvre discutée à l'avance, les pèlerins venus dans des sentiments bienveillants étaient retournés de fond en comble. En se rendant au spectacle ils savaient et se répétaient qu'ils allaient entendre la mauvaise production d'un méchant homme que ses meilleurs amis avaient abandonné.

Malaube ne bougeait toujours pas de chez lui. Il regardait, par les tristes fenêtres de son logis, aller et venir sur la place des étrangers dont il reconnaissait quelques

silhouettes. Il ne croyait guère à l'insuccès, confiant dans l'animation d'une salle de spectacle qui, bien que prévenue, se laisse aller tout de même à ses élans spontanés, si ce qu'on lui offre est vraiment beau et saisit les cœurs d'une main rude. Il avait appris le souper de la régente, mais depuis quelque temps trop d'amertumes réunies lui donnait un peu de cette philosophie du caractère si différente de la philosophie des idées. Il avait consigné sa porte aux curieux qui d'ordinaire venaient en foule visiter le temple et la divinité. Par leur petit nombre cette année il se rendait compte du sourd travail qui s'accomplissait. Il n'avait reçu les cartes ni de Faldati, ni du prince de Meudon, ni du baron Dupré. Quant aux deux premiers, il s'attendait à toutes les lâchetés. N'étaient-ils pas des diplomates? Le troisième l'étonnait. Il ne vivait que par lui. Il lui devait toutes ses relations. Et puis peut-être était-ce excès de discrétion. Tout se verrait après le *Prométhée*. Il savait la trahison de Brobers. Il était sans nouvelles de Diéman et de son préféré Petit Julvin dont l'absence lui était sensible. A part ceux-là, les autres venaient le voir. Il était reconnaissant à Méron de ne pas avoir suivi son oncle Caldius dans sa défection bruyante.

Il se levait de bonne heure, très énervé et se mettait au travail près de Clotilde. La jeune fille était au courant de tout et souffrait en silence. Ses grands yeux étaient perpétuellement remplis de larmes. Elle avait d'excellentes nouvelles de sa mère et de son frère, mais elle sentait dans leurs lettres la décision irrévocable de ne plus revivre auprès de l'homme qui les avait tant torturés. Aux premiers aperçus de la disgrâce, elle avait écrit à sa marraine un petit mot tendre et suppliant. Elle avait reçu une réponse ambiguë, assez sèche. De ce côté-là encore tout semblait définitivement brisé. Et parfois, regardant le vieillard, songeant au mal qu'il avait fait, elle se demandait s'il ne méritait point l'abandon de tous et cet isolement farouche. Puis le sentiment filial revenait en elle.

Elle avait honte de ses pensées. Sans doute il était coupable, mais il ne pouvait l'être à ses yeux. Son excuse était le génie. Élevée à l'ombre des pensées paternelles, Clotilde en connaissait la grandeur, et, chez cette fille intellectuelle, l'admiration passionnée du vaste esprit dont elle tenait, dominait tout le reste. Une fois, à la réception du courrier, elle se trouva mal. Un anonyme l'avertissait des bruits immondes qui la liaient à la honte paternelle. Louise la fit revenir à elle, éperdue. Heureusement elle ne savait pas lire ; car Clotilde en se réveillant la vit tourner et retourner la cause infâme dans ses mains rugueuses. Elle se précipita sur le papier, le déchira en mille morceaux. « Pourquoi triste ? Lettre de madame, mademoiselle ? — Non, Louise, une lettre du diable. » Elle passa plusieurs jours dans les pleurs, puis il se fit en elle une révolution. Ses souffrances prirent un caractère plus aigu, intolérable, et elle avait des nuits sans sommeil toutes d'angoisse, qui creusaient encore son pauvre visage. Elle eut peur de la mort, une peur affreuse, nourrie de toutes ses lectures, de tous ses doutes. Aldébrat la rassura et lui promit une vie aussi longue qu'aux plus fortunés des humains : « Vous avez votre croix, ma chère enfant, vous la porterez longtemps, longtemps. Le destin conserve ceux qu'il frappe. »

Le matin du grand jour, on entendit les porteurs de la *Gazette* glapissant la représentation. Il tombait des déluges de pluie. Personne dehors, sauf quelques chiens qui s'empêtraient dans une boue infâme. Pour détourner son esprit de cet événement qui devait avoir, au point de vue de sa chancelante renommée locale, une telle importance, Malaube demanda à Clotilde de lui faire des lectures sombres, décourageantes et qui rabaissent l'orgueil. Dans les dispositions d'esprit où tous deux se trouvaient, ils sentirent pénétrer en eux, avec une morsure incroyable, l'eau-forte du grand Pascal, croix vacillante près d'un gouffre, au bas de laquelle un larron détaché se tord de

souffrance, tandis que l'autre en face raisonne et discute. Puis ils écoutèrent le *Sermon sur la mort* de Bossuet, écho magnifique et prolongé d'hyperboles qui vibrent si longtemps à travers la cathédrale du cœur. La liseuse faisait une pause. Il regardait son beau front, ses yeux pénétrants où brillait un douloureux éclair. Des rafales de pluie, issues de nuages désolés, frappaient la vitre, telles une colère et des imprécations liquides ; alors l'*Astre noir* se retrouvait lui-même et il développait à la jeune fille la profondeur des grandes phrases, la série formidable des causes qui font notre perpétuelle angoisse. Un à un il prenait le bonheur, les espoirs, les offrait en holocauste aux statues des hauts penseurs. Les heures couraient vite, frappées d'angoisse.

Vers le soir arriva Piéval. Il raconta en balbutiant qu'on avait de mauvaises nouvelles. On parlait d'une cabale organisée. Le pauvre garçon semblait déconfit. « Hélas, voici mes soutiens, » songeait Malaube, et il rappela l'année précédente, la foule, certaine du succès, encombrant la maison. Piéval ajouta que les disciples viendraient dans la nuit apporter le résultat.

Le père et la fille eurent du mal à tuer le temps. D'ordinaire ils jouaient aux échecs et alors oubliaient tout dans les calculs de ces petites pièces où nous plaçons nos ambitions et qui font de nous pour quelques minutes des conquérants à la volonté énergique et tendue. Ce soir-là, ils ne purent fixer leur attention. Leurs imaginations se représentaient la salle comble, les acteurs jouant, le destin fier de son pouvoir. Malaube entendait toutes les sonorités de la musique d'Etter et de sa prose étincelante. Il savait les moments précis où les cœurs entreraient dans l'étau, où le frisson de l'art zébrerait poitrines et vertèbres. Il suivait minute à minute les épisodes du *Prométhée déchainé*, les gestes de Marie Lacerna et de son partenaire, les changements de décor, l'activité des machinistes. La douce Clotilde comptait mentalement.

Elle allait ainsi jusqu'à 150, puis revenait. 150 lui parut d'abord un nombre de succès. Ensuite elle le pensa mauvais et alla jusqu'à 160. Puis il lui sembla que l'im-pair était préférable, et elle se fixa à 181. Les pas de Louise et d'André les irritaient. Comment se faisait-il qu'un maudit chat miaulât ainsi dans le voisinage ? Le salon tout en bois clair s'illuminait facilement de l'unique lampe près de l'échiquier, et l'on voyait avec netteté les dessins, les gravures de Goya et d'Albert Dürer. Mélancholia symbolisait un pernicieux présage à Clotilde qui détournait ses regards de cette fatidique abstraction.

A partir de minuit, heure de la cessation du spectacle, ils ne respirèrent plus. Le temps serait long à travers cette boue pour venir du théâtre. On n'entendait nul bruit au dehors. Les objets prenaient un aspect ridicule, exaspérant, et les devises grimacèrent. Enfin l'on sonna : Malaube, se précipitant, ouvrit lui-même la porte à un groupe consterné, et tout de suite eut le sentiment du désastre. Avec des mines atterrées et des attitudes lasses, Piéval, Méron, Ennaïej, Von Bauqueinne, quelques autres pénétrèrent dans le salon. Ils étaient crottés et mouillés : « C'est une cabale indigne, une infamie ! s'écria Méron. On n'a pas voulu entendre un mot du troisième acte.

— Racontez-moi cela, mes pauvres enfants. » Et, tandis que Clotilde était bouleversée, Malaube les fit asseoir et se composa un visage stoïque, domptant sa profonde douleur. Alors il apprit, dans un tumulte d'exclamations, de contradictions et de fureur, que le premier acte avait été accueilli froidement. Des chuchotements, le ratage d'une lumière électrique, une corde descendue inopinément des frises au milieu de la scène avaient indisposé un public assez gelé et prévenu. Au second acte, la grande scène de Prométhée offrant son reste de foie aux enfants pauvres avait été huée. Dès lors ç'avait été une bataille, les uns applaudissant, les autres sifflant, toutes les têtes tendues hors des loges, dilatées par des sentiments contradictoires,

et l'on avait à peine écouté le drame. Même cérémonie pour le nom de l'auteur au baisser du rideau, minute ordinairement triomphale. D'abord retenus sur les circonstances de la défaite, puis animés par le récit et par cette fièvre qui pousse à exagérer jusqu'à ce qui est contraire à nos désirs, les disciples accumulaient les détails, les preuves accablantes. D'ailleurs ils consolaient leur maître, lui prédisaient de belles revanches. Mais ces frictions ne réchauffaient guère Malauve. La chute de sa pièce, c'était la catastrophe. Il ne connaissait pas l'insuccès. Certaines de ses œuvres avaient été plus ou moins bien accueillies, toutes avec déférence. Cette fois le respect semblait mort.

On resonna, et l'on vit entrer une masse boueuse qui faisait en marchant des empreintes énormes et déplorables sur le plancher du salon. C'était Le Chaminant. Il embrassa l'*Astre noir*, poussa de profonds soupirs : « Déluge de doute et d'ignorance ! Crotte universelle ! Esprits matérialisés ! » et il montra ses chaussures. Cette accolade de la Sybille apitoya Malauve. Quelques larmes lui brûlèrent l'angle des yeux. Il se contint et regarda Clotilde qui pleurait, la tête dans ses mains. Il y eut un silence. Personne n'avait plus rien à ajouter, mais nul n'osait donner le signal du départ. Enfin Méron dit simplement : « Bonsoir, maître ; nous vous vengerons. » Et tous sortirent à la file.

Resté seul, le grand homme eut un accès de rage. Il jeta par terre une table, la reprit, la brisa en mille morceaux. Sa colère ainsi satisfaite, il se retrouva en face de son orgueil blessé, et une grande tristesse l'accabla. Mais il réfléchit aussitôt qu'il était perdu s'il faiblissait, et qu'il fallait tout de suite se mettre à l'ouvrage, changer le cap au besoin, et tirer parti des derniers événements par une belle satire qui grifferait la lyre de Caldius, la sottise des Sénestois et de la régente. En s'y prenant avec méthode, il était possible de remonter le courant, d'utiliser une attitude de révolte. Tandis qu'il se penchait vers sa fille,

la caressait, des plans s'ébauchaient dans son esprit. Il se demanda si ce lumineux salon, ces empreintes laissées par les disciples et ce vieillard tout chargé de gloire consolant son enfant sur la défaite ne feraient pas un bon début à une œuvre de colère et de flagellation dont il voyait déjà le titre : *le Soir injuste et boueux de la vie*.

Les jours suivants lui prouvèrent qu'il était abandonné par la majorité de ses admirateurs. Les pèlerins quittèrent Séneste. Il reçut un mot de Faldati, car le subtil Italien connaissait les brusques réveils de la fortune et ménageait l'avenir; de Monlay, de Würmer, de Néhier, rien. Westisson ne parut pas et ce furent les journaux américains qui, renseignés les premiers par le télégraphe, publièrent aussi sans commentaires la chute effroyable et stupéfiante du *Prométhée déchainé*, reproduisirent une note sèche et blessante de Brobers dans la *Gazette*. Par les articles de fond des quotidiens et des revues on put voir manifeste l'évolution de l'esprit étranger. C'était des allusions plus ou moins claires à tous les événements d'une grande existence souillée. On s'étonnait que le théâtre de la Gloire représentât encore des œuvres aussi nulles que le *Prométhée*, alors qu'il y avait dans les cartons un chef-d'œuvre, le *Rempart de Verre*, d'un certain Caldius, jeune disciple de Malauve. Partout Bilboquet, malgré ses soixante ans, était ainsi traité d'adolescent et offert à l'enthousiasme des amateurs de nouveautés. Le lâchage était général. A peine quelques-uns çà et là restèrent-ils fidèles à leur admiration d'antan. Mais ils l'exprimaient timidement, comme honteux. On se rattrapait sur la musique, la meilleure partie de la pièce, affirmait le *Phare de Moscou* par la plume perfide de Mégatcheff. Etter bénéficiait du four de son illustre ami. L'*Astre noir*, qu'emportait son amour de l'analyse, s'amusa à suivre ainsi la marche et les changements d'attitude de la presse européenne. Partout, comme à Séneste, les envieux de cette gloire se mirent à

la curée. « Ils l'avaient dit et prédit que l'on reviendrait de cet engouement ridicule. Espérons que maintenant Sêneste ne regardera plus avec mépris l'Allemagne, l'Angleterre et la France. » On expliquait comment cette réputation de l'*Astre noir* était un coup monté, une vaste entreprise dont un Américain, Gestisson ou Lestisson ou Westisson, avait été le Barnum. On reprenait l'œuvre de Malauve. Les plus transportés reconnaissaient leurs exagérations. Il fallait rabattre du mot *génie*. Talent de second ordre. On sonda ses images, elles étaient creuses; plutôt de forme que de fond. Sa métaphysique était faite de pièces et de morceaux. Il avait imité Kant, Hegel, Fichte, Schopenhauer, Leibniz, Spinoza. Sartisse en plein *Figaro* renia son ami, et, avant que le coq eût chanté une fois, les vendeurs emportèrent un premier Paris intitulé *la Salade* où l'illustre plagiaire avait l'audace d'accuser Malauve de piller partout ses ingrédients indigestes, l'huile, le poivre, le vinaigre. Le morceau se terminait par une tirade patriotique et un éloge de Westisson bon pour écouler les produits de Sartisse à Chicago. Enfin dans tous les sens, tous les groupes et tous les pays, ce fut une dégringolade pareille à l'ascension et rythmique. Clotilde se désespérait de ces défections : « J'ai, lui disait son père, ma pénombre de mon vivant. » Et il lui expliquait qu'un rayonnement ne peut durer toujours, qu'il est dans la loi évolutive de jeter aux ténèbres ce qui a plusieurs années accaparé la lumière : « Maintenant, je me démode. On va cesser de me lire et on me niera sans me connaître, de même qu'on exaltera Caldius de confiance. Mais, si j'abandonne la couche des esprits d'élite, celle qui fait le vacarme autour d'un nom, j'arrive aujourd'hui aux médiocres, aux petits qui jusqu'à présent ne se sont pas occupés de moi et pour lesquels je suis la nouveauté. Comme eux grandissent à leur tour et que leurs esprits s'aiguiseront, j'ai là de belles récoltes, Clotilde, en perspective. Ainsi l'œuvre s'enfonce dans les

nations et les sociétés jusqu'à ce que la montée des couches inférieures la ramène au grand jour, mûrie par le silence et l'obscur. J'ai confiance ; c'est l'important. Ce *Prométhée déchainé* sera une pâture pour ceux qui aiment les trouvailles. Méprisé, non joué d'ici longtemps, il sera exhumé un jour, et c'est à lui qu'iront les bravos, car je sens qu'il est ma meilleure œuvre. Va, va, je serai un classique. » D'ailleurs il s'étonnait de voir la Hollande, une des rares contrées qu'il n'avait pas pénétrées jusqu'alors, l'adopter au moment où l'Europe l'abandonnait, le découvrir, et publier sur lui plusieurs de ces études complètes et fortes dont l'admirable Byvanek a fourni des modèles et qui font de ce petit peuple le roi de la compréhension occidentale : « Rassure-toi, ma Clotilde, ajoutait-il ; ton père n'a jamais été plus en possession de son talent. Positivement cette négation a exaspéré mes facultés. Mon intelligence me paraît quadruple. Mon imagination aussi. J'assiste aux débats qui se font autour de mes lauriers. Dans les familles, les jeunes fils m'immolent. Ils apportent triomphants le premier ouvrage de Caldius : — C'est cela, mon père, qu'il faut lire. — Le père parcourt dix lignes, hausse dédaigneusement les épaules : — Rends-moi mon *Eucrate*, malheureux ; ce n'est pas ton poète-reau de Caldius qui remplacera jamais Malauve. — Mais papa, aujourd'hui c'est une affaire réglée. La chute de sa dernière pièce a bien montré qu'il était nul, un vieil idiot, un surfait. — Jeune serin ! Lis-le donc. Je suis sûr que tu ne le connais pas. — Ces scènes se renouvellent partout. Je devine comment les choses se passent. Or tout me reviendra, et de mon vivant, Clotilde. J'aurai ce que peu d'hommes ont eu : une période d'éclipse et, après, un renouveau d'ardeur. Je vais faire le politique, contraindre ma nature. Je sais le mouvement et la forme des grosses vagues intellectuelles qui accourent de l'horizon. Je me laisserai porter par elles. Nous irons loin. » Ce qui lui donnait confiance, c'est que la vente de ses œuvres, loin

de diminuer, augmentait, et depuis le *Prométhée*, pour l'admirer ou le combattre, on avait distribué des milliers d'exemplaires. Les traducteurs s'étaient hâtés.

Celui qui eût pu donner à Malauve le plus de renseignements était le baron Dupré. Tous les intellectuels auxquels il servait de courroie de transmission vers Séneste ignoraient sa rupture avec l'*Astre noir* et manifestaient leur étonnement, leur tristesse. Pourquoi le philosophe ne protestait-il pas contre des calomnies immondes? Dupré embarrassé répondait évasivement. Il ne voulait ni défendre le vaincu, ni avouer son abandon. Bientôt les lettres se firent rares, puis elles cessèrent complètement. Ainsi le baron se trouva rendu à la vie privée et puni de sa lâcheté. Il avait bien essayé de changer sa marchandise et de prôner Caldius à la place de Malauve, mais la gloire de Bilboquet était encore trop fraîche. Puis il y avait en Europe une certaine lassitude de recevoir toujours la lumière de Séneste, et, parce que l'on niait le génie de Malauve, on commençait aussi à moins croire à la supériorité militaire de Tronquin et médicale d'Aldébrat. La petite confédération portait ainsi le poids de la réprobation qu'elle-même avait soulevée contre son grand homme.

Quitter sa patrie à son âge! Malauve n'y songeait pas. Là étaient toutes ses habitudes, puis les colères s'apaiseraient. Il espérait reconquérir ses concitoyens. Il savait qu'une grande partie de sa force était dans le terroir, que transplanté il perdrait de son autorité et même de sa valeur morale. Il connaissait trop le mécanisme de la diffusion glorieuse et la valeur d'un groupement comme celui qu'il avait organisé et qui venait de se dissoudre en quelques jours. C'était cela qu'il voulait reconstituer.

Désireux d'exciter un peu son imagination et de laisser le temps faire son œuvre, il entreprit un court voyage. Il partit en voiture, à petites journées, dans l'Allemagne, avec Clotilde et Louise. Ils traversèrent des campagnes tristes sous la pluie, des villes activées de soleil, d'une

architecture originale et d'une population qui leur semblait gaie par le gris de leurs âmes. Clotilde, qui n'avait jamais changé de place, se distrait et s'amusait de tout et son père était heureux de la voir contente, car un sentiment nouveau d'apitoiement et de compréhension douloureuse germait en lui depuis les meurtrissures de son orgueil. Quand il s'affirmait plus fort que jamais, il sentait surtout grandir une conscience morale dont il avait jusqu'alors magnifiquement dépeint les nuances, mais par intuition seule. Ils couchaient dans des hôtelleries propres et Malauve, d'un pas vigoureux, marchait, quand il faisait beau, à côté de la voiture où sa petite paralytique étendue savourait les délices du changeant paysage que l'automne étreignait de sa luxueuse angoisse. Ainsi, tandis que Louise chuchotait près d'André, cocher par occasion, que les pas lourds des chevaux alternaient avec leurs ébrouements, le grand homme, tenant la main de sa fille devant un splendide aspect de plaines rousses et d'eaux tranquilles, parlait avec mélancolie : « Ma Clotilde, on m'avait prédit cette cadence. Je devais atteindre au zénith en été, puis descendre avec l'automne et l'hiver. Cette aventure m'avait toujours touché ; je trouvais beau de suivre ainsi le rythme des saisons, de parcourir parallèlement ces décroissances de la sève, de la verdure, de la lumière. La journée, quel emblème ! Le matin : l'espoir, le départ, l'allégresse, bouillonnement d'idées par un jour pur ; cela gazouille et frémit. — Midi : la plénitude. Le repas de la gloire ; on mange et l'on savoure. Puis le crépuscule et le soir, la décadence irisée, polychrome. Mais dans les rêves passent encore les plus merveilleux souvenirs, et j'en suis là aujourd'hui, le visage tourné vers les songes, écoutant leurs lointains accords. »

Un matin clair d'arrière-saison, comme ils passaient devant une demeure basse de pleine campagne, en regardant à une fenêtre une vieille dame qui soignait des fleurs, Clotilde eut un léger cri, et elle montra à son

père M^{me} Félicie Malaube qui, au bruit de la voiture, s'était retournée et les reconnaissait elle aussi. L'*Astre noir* ne bougea pas, ne remua pas la tête, et suivit dans les regards de sa fille l'impression triste et poignante de cette séparation à courte distance. Gaston, sa femme et sa mère s'étaient installés là aux portes d'une vieille cité allemande, près d'un bois sauvage et délicieux, et tous trois, sans amour et sans haine, demandaient l'oubli à la nature. Malaube songea à Marie, mais il n'eut pas un tressaillement. La ruine de son ambition l'avait éteint sur bien des choses. Bientôt la maison ne fut plus qu'une mince surface blanche entre les arbres, et Clotilde seule, brisée par la double indifférence de ses parents, agrandit démesurément cette image.

Ils revinrent à Séneste au moment des représentations du *Rempart de verre*. Ce furent là des heures cuisantes. Voir un autre assis sur son trône, lorsque cet autre fut un vassal. Entendre autour de lui les applaudissements qu'il vous vole. La pièce eut un succès local, mais, quels que fussent les efforts faits pour étendre la renommée de Caldius, les étrangers ne se dérangèrent point. Parmi ceux de haute marque qui, lors du fameux souper, avaient promis de faire le voyage, quelques-uns seulement tinrent leurs engagements. D'ailleurs l'Europe allait se passionner pour des questions plus hautes. Le lendemain même du *Rempart de verre*, sur un motif de second ordre, et après insuccès des négociations diplomatiques, la guerre fut déclarée brusquement entre la France et l'Allemagne.

Ce jour-là, Tronquin était chez Malaube, dans une joie vive. Il s'informa à peine du voyage et des santés : « Eh bien, vous savez la nouvelle ? Nous voilà désenguignonnés ; enfin nous allons sortir de ces préoccupations enfantines et ridicules, des papotages et commérages ! Le gros problème de vie et de mort va seul occuper le tapis. » Et la petite vieille frottait ses mains à mitaines, avec une allégresse diabolique : « Devinez qui dirige les troupes fran-

çaises? Mon général, le jeune homme dont je vous ai parlé. Ah, c'est un subtil; il suit mon plan; il nous contourne et leur tombe dessus par trois routes à la fois. Ce garçon ira loin. Je ne suis pas prophète, mais l'Allemagne me paraît dans une mauvaise passe.» — «Tant mieux, songea Malauve, le ciel ne m'a pas complètement abandonné. Voilà une diversion à mon affaire, et les ténèbres pour Caldius. Après ces épisodes qui vont secouer l'attention, ma gloire ressortira peut-être, et je serai, quand on déposera les armes, le grand pacifique tout trouvé.» La voix sèche de Tronquin le tira de ses rêveries : «Quant à vous, mon ami, soyez désormais tranquille. Vous avez eu raison de faire une absence. Les esprits se sont calmés, la régente ne vous persécutera plus.» Il regarda dans tous les sens; à l'autre bout du salon, près de la fenêtre, Clotilde cousait, sans les écouter, avec Louise. Alors il ajouta tout bas, d'un timbre nouveau, timide et fat, comique dans sa personne étroitement nerveuse : «Je suis l'amant de la belle Clotilde, mon cher, je remplace les leçons de philosophie.... Le confesseur de ma souveraine. Le maréchal d'Ancre. Parfaitement... Pourquoi elle céda, l'altière Clotilde? Mon Dieu, plus d'intrigues, désœuvrement, boutade. Je savais qu'elle se ravitaillerait dans ma place, c'était fatal. Maintenant, mon bon, je m'occupe de vous. On vous oublie d'ailleurs. Je suis heureux; mes deux passions se réalisent, cette femme et une bonne guerre. Car, vous savez, ce ne seront pas des escarmouches. Ils ont des explosifs, de quoi faire sauter des montagnes. Si le général français applique à la cavalerie ces sapes de terrains que je lui ai confiées dans l'enthousiasme de son enthousiasme, diable, diable, l'Allemand passera un vilain quart d'heure!»

Le sentiment de Malauve fut de la jalousie. Il n'avait pas eu la régente par une retenue stupide. Cette femme fiévreuse, dans ses frêles peignoirs, c'était une citadelle de carton dans la tempête, et ce petit homme acharné,

patient, méthodique, avait attendu l'heure, la minute, et, de ce trône changé en lit, maintenant le protégeait.

La vie reprit peu à peu son courant. Clotilde et son père se livraient à un travail ponctuel. Leur double esprit, qui ne faisait qu'un par la solitude et la communauté de la besogne, les élevait au-dessus des contingences. Dans les fictions où se plongeait le grand homme et où il entraînait sa fille, ils oubliaient la réalité. *L'Astre noir* vivait chacun des personnages de son nouveau drame, se fatiguait de leurs actes excessifs et s'oppressait à leur angoisse. Il faisait partager sa passion à Clotilde qui copiait les feuilles manuscrites et guettait le plaisir d'une belle image, d'un mot brûlant. Elle menait près de ces êtres-là une existence chimérique à laquelle elle ajoutait encore, ce qui lui faisait du rêve au second degré. Les métaphores étaient ses amies. Parfois elle donnait à Malaube un conseil, toujours juste et d'une finesse aiguë. Il admirait en elle sa puissante faculté d'hypocrisie, car elle n'avait jamais été non plus ni guerrier, ni poète, ni laboureur, et cependant elle trouvait les réponses caractéristiques de ces fictions, brèves et troublantes et telles qu'on ne pouvait ensuite les supposer autres. Comme il n'y a qu'un geste sublime, il n'y a qu'une phrase sublime, fulgurante et rapide, une phrase geste. Tous deux se communiquaient leurs découvertes, s'amusaient des complications où s'engageaient les fils de leurs pensées.

Ils avaient des visites fréquentes. Les fidèles tenaient à affirmer leur constance et suppliaient le maître de reprendre ses lectures et causeries d'autrefois interrompues depuis *le Banquet* de Platon. Mais il résistait, absorbé dans son labeur. Le petit groupe se reconstituait. Von Bauqueinne, Ennaïej et Eïter avaient victorieusement repoussé toutes les tentatives de la faction caldiiste. Qu'importait un versificateur au mathématicien? Il adorait dans Malaube l'enfilade géométrique des raisons, le perpétuel effort

pour tout analyser, effort qui venait d'un amour inconscient des hauts calculs. Il intégrait les âmes. Puis Von Bauqueinne triomphait de la trahison de Monlay et de Würmer. Voilà ce que valaient ces observateurs de la nature et ces gratteurs d'inscriptions ! Tous des lâches et des farceurs abominables ; aucune rectitude dans le cœur, pas plus que dans l'esprit. Ennaïej admettait Malaue dans ses nuages, personne autre que lui, et, de nature généreuse, il méprisait cordialement Caldus. Il faisait la distraction de Clotilde pour laquelle il éprouvait une passion mystique. La petite paralysée lui ouvrait des horizons infinis. Elle lui donnait une partie de son âme qu'elle n'offrait même pas à son père, parce qu'il ne l'eût pas comprise, qu'il l'eût froissée de ses mains trop rudes. Avec Ennaïej elle partait légère vers les cimes éternelles, et ils avaient ces sensations de plein air, de béatitude et d'alacrité que l'on éprouve sur les hautes montagnes après les derniers glaciers. Ce garçon blond et pâle apportait une fraîcheur spirituelle : « *C'est notre iceberg !* » disait en riant Malaue.

Quant à Etter, il tombait à l'improviste, sans saluer personne, et se précipitait au piano. C'était alors un déluge de sons, un écroulement de notes fantastiques ; puis de ce tohu-bohu, de ce chaos se dégageait, se précisait peu à peu, par une formation lente, une mélodie délicieuse, dentelle revêtant toute une splendeur symphonique, Il allait jusqu'à ces limites exquises où le juste voisine avec le faux, accords imprévus qui mêlent tous les timbres en un seul, étrange et divin. C'était l'embryon d'un art nouveau, le tourment d'une âme qui se cherche et ne se trouve jamais. Cette musique frémissait l'avenir. Il jouait les airs du *Prométhée déchainé*, chaque fois avec des regrets et des imprécations. Quand Clotilde et Ennaïej causaient, il leur cherchait des *motifs* mystiques. Il exprimait le cœur de chacun par un accord, et Louise, sans comprendre, riait du sien qui était à la fois adorable et

cacophonique, « goutte d'eau de mer en suspension dans un diamant » formulait Malauve.

Venaient aussi Méron, Piéval, et les disciples demeurés fidèles. Par eux on avait des détails sur les intrigues de Caldius, ses roueries de mauvaise vieille femme, ses infamies à l'égard de son ancien patron. Méron ne ménageait pas son oncle. Il le suivait pas à pas. Il établissait des contrescarpes, des contre-mines et s'amusait follement des tours qu'il pouvait ensuite raconter à l'*Astre noir*. Étant au mieux avec les typographes, il introduisait des coquilles dans la gazette dirigée par Brobers, et une fois le nom de Caldius fut remplacé par Bilboquet, ce qui fit scandale.

Aldébrat se présentait au sortir de ses consultations, accablé de fatigues, bientôt suivi de Tronquin. Le général avait quelquefois de drôles d'air. Sa nouvelle vie n'était pas rose. Au regard malicieux de Malauve, il se sentait compris et déplaît lui aussi son démoniaque et fin sourire. La belle Clotilde était heureuse d'avoir sous la main un petit être volontaire à secouer, agiter, repousser, ramener, haïr et adorer dans la même minute. Tronquin jamais ne se fâchait, ne se rebutait. Il était redouté au palais parce qu'il connaissait toutes les intrigues et ne plaisantait point dans la vengeance. Il avait le génie de l'espionnage. On lui faisait des rapports sur les conversations des domestiques, des chambellans, des dames et demoiselles d'honneur. Il contrôlait les uns par les autres. Il compromettait habilement sa souveraine. La ville entière savait sa bonne fortune et l'en respectait davantage. On estimait la régente de prendre un pouvoir féminin sur le meilleur général de Séneste, qui était aussi le meilleur du monde, et l'on attribuait à la raison d'État ce qui sortait surtout de l'irraison des sens et du désœuvrement.

Enfin la distraction suprême était Le Chaminant. L'ex-directeur de la *Gazette* était demeuré d'une constance inébranlable. Quand on disait en sa présence du mal de son

grand ami, il s'écriait d'un ton inspiré : « Fumez, fumez de rage, misérables bûches ! » Chaque soir il entraînait, s'asseyait, tenait des discours dont les uns s'adaptaient à la circonstance, les autres discordaient étrangement. Dans tous il y avait une impression curieuse, ou une anecdote, ou une calembredaine, une recherche baroque de sonorités semblables. Som imprévu faisait rire. On mettait la Sybille sur son trépied et on lui demandait de conjecturer l'avenir. Il faisait des réponses ambiguës. Ses paroles avaient un double, un triple sens, une quantité d'interprétations possibles. Il y était souvent question d'un banquet, de cris d'enfants, de lumières éteintes. Là avait commencé sa folie, dans ce jardin qu'il observait d'un vague regard, la tête appuyée aux vitres du salon.

Les courriers et revues de l'étranger arrivaient en moins grand nombre, et Malauve avait pris le parti de ne point les lire. Il s'en voulait des stériles accès de tristesse où le plongeait parfois telle injustice, telle stupide calomnie née à Séneste et propagée partout grâce aux voies de communication que, victime de ses propres habiletés, il avait lui-même établies. D'ailleurs les hostilités engagées entre la France et l'Allemagne prenaient maintenant le premier plan. Les arts disparaissaient derrière la rude et bruyante silhouette de la guerre. Tronquin devenait bavard. Il couvrait les tables de plans sur lesquels il promenait des petits soldats et il expliquait à ses amis ce que faisait le jeune général français, ce qu'il aurait dû faire, la campagne qu'il fallait mener. Ennaïej et Clotilde le suivaient avec une curiosité passionnée. C'est qu'à ces moments le duc de Séneste était animé par un démon intime. Sa physionomie s'éclairait : ses yeux devenaient tisons. Ses jambes s'agitaient de saccades perpétuelles et menues. Il gardait et tripotait dans sa main fine ses éternelles mitaines. Oubliant la qualité de ses interlocuteurs, il se croyait à un conseil de guerre où lui-même jouait tous les personnages à la fois, s'irritait, se persuadait, s'a-

paisait, ne demandait qu'à se laisser convaincre : « Pourquoi ne prenez-vous pas du service dans l'une des deux armées ? lui disait Ennaïej.

— Ah, jeune homme, Allemands et Français me l'ont proposé chacun de son côté. Je sais ce qu'il en est. J'ai déjà servi de cette manière en Turquie. Les soldats ne vous obéissent point. Ils doivent sentir que l'homme qui les conduit est de leur race. C'est stupide, mais c'est ainsi. Autrement il y a des courants magnétiques qui ne s'établissent pas. Puis l'on est toujours un subalterne. Ce qu'il me faut à moi, c'est un commandement en chef sous ma responsabilité propre ; ne dépendre que de moi-même.

— A qui donneriez-vous la préférence ? Aux Allemands ou aux Français ?

— Que m'importe ! Un bon général n'a pas de patrie. Il aime la guerre parce qu'elle est la guerre, le tumulte ordonné, les jeux de la mort et du hasard, le déploiement au paroxysme de toutes les forces humaines, un volcan de fatalité qui lancerait des laves de vouloir. Cela se fait avec des hommes ; que ces hommes appartiennent à telle ou telle nationalité, c'est indifférent. Quand j'étais petit et que je jouais aux soldats de plomb, je ne faisais jamais attention à leurs couleurs.

— Pourtant, objectait Ennaïej de sa voix de rêve, vous fortifiez votre pays ?

— Parce que j'y vis et qu'il n'y a que lui qui m'occupe. Mais croyez-vous que mon destin soit heureux ? M'être toujours renfermé dans la théorie, ou dans cette demi-pratique de la guerre, qu'on appelle les fortifications et qui ne sont que de la guerre morte. Ceux qui dirigent des forces énormes, des fleuves humains, ceux-là existent. Grâce à la hiérarchie, cette causalité en action, ils font pénétrer leur vouloir jusqu'au dernier échelon de la pâte qu'ils triturent, et, tout à coup, un mouvement minuscule dans cet immense organisme, la révolte d'un rouage mal graissé les contraint à modifier tout de suite leurs plus

chères, leurs plus hautes conceptions. Voilà ce qui s'appelle vivre!» Et les petits genoux s'entre-choquaient et Tronquin faisait des gestes saccadés, tel un soldat qui marche dans un rang idéal.

Cependant Malauve causait dans un autre coin avec Aldébrat et Méron. Il leur expliquait ces pénombres où tombent les réputations : « Les générations qui viennent, mes chers amis, ont une tendance à tout renouveler et chaque vingt ans croit avoir la vérité dans sa poche. Il faut passer par là. Aussi les devanciers semblent odieux et ridicules et absolument fermés au nouveau. Pour ceux qui comme moi ont été toujours de l'avant, il est difficile de les attaquer. Mais il y a un procédé plus simple. On ne les lit plus. Il arrive un moment où la réputation est telle qu'un génie est toujours admiré de confiance. On enseigne son respect aux enfants. C'est là une forme charmante de la gloire, le mirage du nom. Un tel l'a dit. Alors le grand homme devient un dogme, mais il subit toutes les vicissitudes de la foi, des croyances religieuses. Il est facile aux générations nouvelles de secouer cette admiration qui ne repose plus sur une connaissance exacte du sujet. Ils la rejettent aussi aisément qu'ils l'avaient acceptée, et cette routine de la jeunesse s'appelle : *Marcher de l'avant, se débarrasser des préjugés*. Les épisodes de Séneste n'auraient guère pu me nuire, s'ils n'avaient diaboliquement coïncidé avec le point où ma réputation au zénith ne pouvait plus que décroître : c'était fatal ; cela s'est fait. Quand j'ai vu ce lâche de baron Dupré, des snobs comme Meudon et Faldati m'abandonner, ç'a été la pierre de touche ; j'ai compris ce qui allait se passer. Donc on va m'enterrer vif. Je serai la tête de Turc. On extraiera de mon œuvre des citations tronquées qui toutes auront l'air de sottises. Me traiter de vieille bête sera un brevet de supériorité. Je ne crois pas Caldus appelé à me remplacer. Il n'a pas le coffre solide et les jeunes gens n'admirent que les jeunes gens ou des vieux

ratés qu'ils s'imaginent découvrir. Puis le tour d'esprit change actuellement. On court vers un certain mysticisme langoureux : sainte Thérèse au pays du Tendre. Ceux qui possèdent cette marque en bénéficieront. Ainsi les auteurs de toutes les époques et de tous les tempéraments sont à peu près certains d'avoir leur heure, suivant que la roue des opinions humaines amènera un chiffre correspondant à celui que la fortune avait tiré pour leur génie. Donc, quant aux générations montantes, mépris pour leurs prédécesseurs immédiats, et surtout ignorance de leurs efforts. Ils ne savent pas ce qu'ils attaquent. C'est là leur puissance, c'est là qu'ils puisent l'injustice nécessaire. Mais laissez-les grandir ; alors ils se diront : Tiens, tiens, si je regardais un peu ce qu'il y a dans ce Malaube que j'ai tant dénigré, dans cette vieille bête que savaient par cœur mes parents et qu'on m'obligeait à apprendre. Ils lisent d'un œil libre ; ils s'abordent, stupéfaits de leur découverte : Sais-tu que nous étions fous ! C'était beau ce Malaube. La nouvelle court de bouche en bouche ; il se fait des articles, un vacarme de réviviscence. La machine à gloire refonctionne. Oh, que je vois nettement cette suite de phénomènes !

— Mais, mon maître, objecta Méron, cette thèse est peut-être valable pour Séneste ; pour l'étranger, la question se complique.

— Nullement. » Et Malaube, activé par la démonstration, formait un curieux contraste à Tronquin, grand, le buste droit, la figure hérissée de ces poils de chat qui semblaient des projections intellectuelles, et qu'on s'attendait à voir grésiller électriques sous le feu des regards, quand leur porteur s'animait. « Suis-moi bien : les étrangers acceptent nos gloires avec un certain retard. Elles prennent chez eux plus de stabilité. Ils ont les originaux ou les traductions. Dans le premier cas, tout lecteur est reconnaissant à l'auteur et fier de la peine qu'il a prise lui-même, porté à le trouver sublime, à en faire sa chose, un piédestal

de sa vanité. Quand arrivent les traductions, les différences de tours d'esprit entre les peuples créent à elles seules une marque originale. Tous les rétrogrades crient à la sottise et à l'obscurité. Belle occasion pour les avancés de prendre la défense d'un chef-d'œuvre qu'ils se flattent de comprendre à fond. Et il est avéré que les révolutionnaires l'emportent toujours à un moment donné, parce qu'ils sont l'avenir. Ainsi les réputations ont plus de durée, de certitude à l'étranger que dans leur pays propre. Mon cas à moi est particulier. J'ai, grâce à Séneste et à sa forme confédérative, pu créer ici un petit organisme, machine extrêmement délicate et qu'il m'eût été impossible d'établir dans un grand État. De même Tronquin n'eût pu fortifier la France et l'Allemagne comme il a fortifié nos frontières. Ainsi les communications sont bien plus sensibles et retentissantes qu'elles ne le sont à l'ordinaire, et ma renommée, ma fortune subissant une atteinte violente à Séneste, cette atteinte a un écho soudain au dehors.

— D'ailleurs, ajouta Aldébrat, il y a là des raisons physiologiques. Les admirations sont des forces d'épuisement. Si les générations admettaient toutes celles des temps antérieurs, elles deviendraient improductives. Il est nécessaire qu'elles en secouent violemment quelques-unes, qu'elles ne se nourrissent que successivement de cette forte substance intellectuelle dont l'abondance est dangereuse à l'esprit. »

A ce moment Le Chaminant prit la parole et tout le monde, soumis à une sorte d'action magnétique, l'écouta. Son allure inspirée, sa verve de prophète portaient ses mots jusqu'au fond des âmes : « C'est pourquoi j'ai crié, vous rappelez-vous, que j'étais en proie aux philosophes. Messieurs ! que j'ai souffert ! Notre Malauve causa ma folie. Il remplit ma tête, cette courge — et il prenait son crâne à deux mains — de pépins extraordinaires ; chacun était un monde d'autres pépins. Tous nous sommes de pauvres

fruits avec une peau toute mince. Dans les pépins sont les démons. Ils ont des formes humaines, ou de lecture et de souvenir. Ils peuvent rentrer les uns dans les autres. Messieurs, j'avais une instruction solide et courte, conforme à ma capacité, une besace suffisante pour mes épaules. L'*Astre noir* m'a passé de son bagage à lui. Vrai Dieu, quelles nuits ! Les philosophies battaient la chamade dans ma cervelle. C'était comme un appartement où des gens grossiers clouaient à la hâte des rideaux à grands coups de maillet et apportaient de beaux meubles en les fracassant. J'ai tant accumulé d'idées qu'elles sont sorties en mouvement, en épilepsie, en gambades ; maintenant je suis à la phase sibyllique. La lueur que les pensées laissent en s'en allant m'éclaire l'avenir, puis, cette lueur disparue, je redeviendrai la bonne bête appliquée de jadis.

« Tra la la la la la la, oh oh. » Etter interrompit la conversation par une bacchanale retentissante qu'il accompagnait d'une voix de basse, chaudronnante et comique.

Quand Tronquin ne s'occupait pas de la guerre et ne faisait pas pour la centième fois le tour de ses casemates, émoustillé par les nouvelles belliqueuses et l'odeur de la poudre, il se livrait à la musique avec Clotilde. Tous deux s'étaient remis à la harpe et à la flûte sous l'œil bienveillant et mouillé d'Ennaëj. Mais d'autres jours le duc de Séneste voulait parler à Malauve seul. Il lui racontait son amour pour la régente, le martyre délicieux d'être aux mains de cette exaltée qui changeait de toquade vingt fois par jour, qui lui avait cédé par caprice et pouvait se reprendre de même, et l'extraordinaire lutte qu'il était obligé de soutenir. Il vantait à son ami les délices physiques de cette blonde enthousiaste, de cette liane jeune et vigoureuse, pourtant experte et façonnée, d'une chair qui connaissait le plaisir et ses plus subtils aiguillons. Dans une seule chose elle persistait, sa colère contre l'*Astre noir* : « Je fais les plus grands efforts pour la ramener à

vous ; c'est inutile. Je crois que vous l'avez offensée d'une manière plus obscure que nous ne pensons. »

Ces récits enflammaient Malauve. Jadis il avait ses actrices et des relations parmi les femmes des Méprisards, heureuses de satisfaire les passagers caprices du grand homme. Il se comportait en sultan intempestif avec une joyeuse imprudence ; Marie Malauve et Suzanne de Soirre occupaient son imagination. Mais depuis les derniers drames il n'avait la possibilité de satisfaire ni l'ange ni la bête. C'était peu à peu la torture. Aussi redoutait-il ces entrevues où Tronquin, avec une persistance sénile, détaillait les attraits de sa maîtresse. L'*Astre noir* connaissait la fausseté de la théorie qui fait de la chasteté une condition de la vigueur intellectuelle, ayant écrit ses plus belles œuvres, les plus nourries, en pleine ardeur des sens, quand il menait de front cinq ou six aventures, et dans les voyages de jeunesse où s'était dépensée sa frénésie. Depuis la vingtième année, il était, à ce point de vue, resté le même, Sa vaillance n'avait point décréu. Il se sentait aussi transporté que jamais, aussi capable de ravir d'extase un être jeune que lors de ses premiers rendez-vous avec la charmante Sénestoise dont la maison touchait à la sienne. Il n'avait dédaigné personne. Il se rappelait encore telle servante modeste et rude qu'il avait haussée par hasard jusqu'à son glorieux contact. Mais, quand il regardait la bonne Louise, ses joues rouges, ses fortes lèvres, ses yeux sans lumière et son air effaré, il se mettait à sourire. Il se trouvait dans la situation d'un petit enfant pas sage auquel on refuse ses plaisirs habituels et cette situation menaçait de se prolonger, car Tronquin lui apprenait les nouvelles théories de la régente sur la continence de ses sujets, théories qui naissaient sans doute du contraste avec son inconduite présente. Clotilde se proposait de ne tolérer à Séneste nul relâchement des mœurs qui entrave le mariage et nuit à la population. Effrayée par la quantité chaque jour décrois-

sante de ses sujets, elle voulait faire des lois rendant la vie aussi insupportable aux célibataires qu'aux prostituées. Dans son entourage immédiat elle n'admettait nulle liaison ; elle venait de casser son jeune secrétaire, le successeur de Gaston Malaube, pour un commencement d'intrigue avec une demoiselle d'honneur. Tout était à la chasteté.

Le résultat le plus net de cet état d'esprit fut un ouvrage sénile écrit par l'*Astre noir*, nate de luxure et de philosophie, qui plus tard, joint à son œuvre, devait, grâce à un inquiétant mélange, troubler les jeunes imaginations.

Il ne pensait plus à Marie Malaube. Il ne parlait pas à sa fille des lettres toujours semblables qu'elle recevait des disparus et, par opposition avec son ardeur réfrénée, son souvenir se reporta sur la pure image de Suzanne. Il résolut un pèlerinage qu'il projetait depuis longtemps. Accompagné d'Aldébrat, il fit le trajet qu'il avait parcouru si souvent, dans des états d'âme bien divers. Les gens qu'il croisait sur la route évitaient de le reconnaître ou le dévisageaient avec une curiosité haineuse : « Chose singulière que l'opinion publique ! murmurait Malaube à l'oreille de son courageux compagnon. Sentir contre soi l'hostilité de toute une ville. Je ne m'en explique point les causes. Les reproches d'immoralité ne sont pas sérieux : Caldius n'est point capable d'avoir retourné à ce point les esprits : non, sans doute au delà des raisons banales que nous pouvons découvrir, il en est d'autres d'ordre plus subtil, une sorte d'électricité positive ou négative que certains cerveaux dégagent. »

Ils arrivèrent chez les de Soirre. L'*Astre noir*, qui s'observait, ne sentit pas d'émotion. Le petit perron lui fit l'effet de quelques marches de pierre usuelles. L'escalier ne fut pas plus évocateur. Le philosophe souffrit. Il se demanda si la faculté d'analyse qu'il avait poussée à ses dernières conséquences, au perpétuel miroir de ses actes, de ses mobiles, ne lui enlevait décidément pas toute émotion, ne lui rendait pas toute secousse morale désor-

mais impossible. La servante, d'abord troublée, mais impressionnée par la présence d'Aldébrat, les mena à la chambre de *Mademoiselle*. Personne n'y était entré depuis le drame. Tout était couvert d'une poussière qui fit aux deux amis l'effet d'une cendre triste. Malaube remarqua que ses photographies avaient disparu. La petite table, le buvard, l'encrier où elle cherchait les inspirations à ses lettres d'amour, rien n'avait changé de place. Ces objets familiers restaient là comme des gestes figés, des mouvements lugubres. La pitié ne venait toujours pas. Tout à coup l'*Astre noir* eut un regard d'effroi. Il semblait que le rideau de la fenêtre s'animât d'un mouvement humain. Il allait et venait comme si des doigts le secouaient par le bas. Les deux visiteurs eurent la commotion brève du surnaturel, et le chat de Suzanne sortit des plis fragiles. L'animal aimait à rester dans cette pièce où il passait jadis sa vie heureuse, pelotonné près de sa maîtresse. A la vue d'étrangers son poil se hérissa et, frôlant les murs, il bondit vers la porte.

Aldébrat et Malaube se firent conduire à la salle à manger. Là le vieux de Soirre regardait des images près de son domestique. Il avait changé... Ce n'étaient plus des rides, mais de gros creux qui labouraient sa figure et il était en proie à une trépidation incessante et menue de tous les membres. Comme il se levait à leur entrée, le médecin le fit rasseoir et lui montra l'*Astre noir*. Le père de Suzanne tendit les mains avec une joie confiante et le dur philosophe eut enfin sa secousse. Il resta fixé à sa place, regardant ces bras vides qui tremblotaient dans sa direction, sentant sur lui les yeux ironiques d'Aldébrat : « Voilà, mon cher, chuchota celui-ci, la preuve que tout pardon n'est que gâtisme. Pour que le monde vive, il faut la haine et la vengeance. C'est bien, mon pauvre vieux, c'est bien, » et il rabattit contre ce corps vibrant les longues antennes ridicules. Le vieux secouait toujours la tête avec béatitude. Son domestique jetait à Malaube de

furieux regards. Mais celui-ci ne les voyait pas. Il était maintenant au passé. Les panneaux de la salle à manger paraissaient éteints. Le ciel était gris; l'amour mort. Tristes et désastreuses circonstances! Aldébrat s'informait près du serviteur si le maître réclamait Suzanne : « Quelquefois, monsieur le docteur, il dit son nom et puis il pleure. Mais pour ça, il se cache. Ça n'est jamais devant le monde; on dirait qu'il a honte. » Les deux amis quittèrent cette maison d'agonie, l'âme froide et les nerfs inquiets.

Quelques jours après, Louise tomba malade. Comme elle avait oublié son fichu pour partir au marché, par une pluie grise de novembre, elle revint toussante et frissonnante et se coucha. Aldébrat appelé l'ausculta, hocha la tête, prescrivit quelque chose et revint le lendemain. La situation était telle qu'il ne la cacha ni à Malauve ni à sa fille. Louise était perdue.

Clotilde passait des heures près du lit de fer, dans la petite chambre minable, ornée de quelques bizarres photographies représentant la fête de l'été dernier, les députations, la place encombrée de musique et l'arrivée de la régente. Louise formait une masse pelotonnée et toujours grelottante, ses pauvres cheveux de couleur indécise collés aux tempes par la sueur de la fièvre, et ses mains sèches crispant les draps rugueux. Sur le col bis de sa chemise pendaient quantité de médailles qu'avait jointes là la foi bretonne, et, quand elle n'avait point le délire, elle marmottait des prières infinies, les frêles sauvegardes entre les doigts. André, son mari, venait de temps en temps, les yeux agrandis de stupeur. Il se penchait vers elle comme un phoque sur sa compagne avec une gaucherie sinistre : « Va bien, Louise ?

— Mieux, mon homme. »

Quelques mots de patois breton, rudes comme les draps, gris comme la chemise, rauques comme la toux, et André partait sur la pointe des pieds avec de touchantes

précautions qui n'empêchaient point les grincements et criailleries de ses rustiques chaussures.

Clotilde se désespérait. Elle adorait Louise. Celle-ci faisait partie de la famille. Elle avait pris dans la maison une place considérable; puis entre la petite infirme et cette paysanne sur le gros bras de laquelle elle s'appuyait s'étaient faits des échanges obscurs. Les parties opposées de cette nature subtile et raffinée et de ce cœur fruste aux battements si nobles s'étaient jointes. Toutes deux s'entendaient à la muette par le contact d'un doigt, un regard. Et maintenant cette main de malade, que Clotilde sentait par intervalles la serrer fiévreusement, lui disait bien des choses : Pitié pour toutes deux; regrets de quitter la vie; fidélité de chien mourant. Pendant une accalmie, Clotilde la vit se dresser vers elle, de grosses larmes dans les yeux : « Qu'as-tu, ma bonne Louise ? Ça va mieux ; tu tousses moins.

— Mademoiselle bien malheureuse et André aussi quand Louise plus là.

— Comment ? qu'est-ce que tu nous chantes, grosse bête !

— Oui, Louise partir, mademoiselle, et prier bon Dieu de vous appeler bien vite. »

L'*Astre noir* entra. Louise l'intéressait comme une image vivante du devoir et de la droiture instinctive dans une intelligence abolie. Debout devant elle, cherchant par les yeux de l'intuition l'âme de cette chose agonisante, il se demandait comment extérioriser cette splendeur intime. Le dévouement obscur, l'infatigable esprit de sacrifice sont merveilles enfermées, sans reflet. Le plus beau de la nature humaine se cache et meurt dans une toile grossière.

« Quoi donc au monde, dit-il tout haut, se parlant à lui-même, quoi de plus grand que Louise ? Elle suit sans raisonner une loi qui jamais ne l'abandonne, une ligne qui jamais ne devient courbe. Nous autres, qui nous

croyons forts et hardis, sommes ici de malheureux, d'impuissants hâbleurs. Voilà la grande, la vraie prière : demander aux parties frustes et nobles et instinctives qui résident au profond de nous de se développer, de prendre le pas sur les facultés desséchantes d'analyse, d'observation toujours fausse, facultés mauvaises de haine et de flétrissure. » Pendant ces paroles, oubliées de la circonstance, prononcées d'une voix vive et persuadée. Aldébrat et André étaient entrés dans la pièce. En même temps Louise, échappant aux mains de Clotilde terrifiée, s'était brusquement rejetée en arrière, et regardait désormais le mystère qui fixe lui aussi les yeux détruits des morts. Le transport de Malaube prit fin dans les larmes et le bruit sourd des genoux d'André tombé religieusement près du lit.

Exaltation triomphante de la mort ! Ils comprirent tous à cette minute qu'il y avait dans la maison quelque chose de terrible et d'empesté. On n'y vivait point normalement. Clotilde se rappelait malgré elle les paroles de son père sur la douleur, et la douleur réelle qu'elle ressentait en était moins sincère, doublée d'une contemplation coupable. L'esprit d'Aldébrat voguait ailleurs : « Où était donc celui de Louise et quel point très spécial, en se désagrégant, entraînait aussi la chute du système ? » Voilà ce que cherchait toujours le médecin : « Nous ne voyons pas la vraie naissance, songeait-il, puisque l'enfant est déjà formé lorsqu'il vient au jour, et nous voyons la mort. Mais peut-être y a-t-il aussi une fin plus intime et que nous ne voyons pas, et la disparition du cadavre par la putréfaction n'est-elle pas d'ailleurs une seconde mort ? » Quant à Malaube, il avait à la fois le sentiment de ces choses et de bien d'autres. Il sentait flotter par la pièce au-dessus du corps de Louise, qui déjà devait se refroidir et se crispier, toutes les opinions des hommes, faibles et vacillants en face de ce spectacle trop fort pour eux, allumant en vain de pauvres cierges dans la tempête. Il vivait tour à tour

et avec une vertigineuse rapidité la vie des êtres présents, comme si leur contact lui laissait une empreinte. Il se figurait même qu'il pouvait vivre la mort de Louise, et, par un retour inévitable, il déplorait cette malléabilité universelle qui faisait de lui une machine à penser et à transformer les émotions en notions. Ainsi, devant ce cadavre d'un être simple et bon, que tous avaient aimé, la complexité intellectuelle empêchait la communion sentimentale ; et la figure du philosophe, après ces circuits, se plissa dans un abominable rictus.

Il eut encore cette impression plus vive le lendemain, dans une causerie avec André. C'était la première fois qu'il adressait à ce campagnard plus de trois paroles de suite, et il le fit venir moins pour le consoler que pour essayer de lire un peu, dans un livre à grosses lettres enfantines, quelques phrases du chapitre douleur. L'aspect d'André était terrible, maigre, creusé, plombé, le dos voûté, la démarche incertaine. Son maître essaya de l'enhardir. André fut gêné ; des larmes lui vinrent. Malaube continua. Il eut beau mettre toute son habileté. Il sentait que ses mots restaient des mots, qu'ils ne portaient point ; si simples qu'ils fussent, ils étaient encore dans un assemblage incompréhensible pour le malheureux qui le regardait mouvoir les lèvres, sans paraître entendre ce qu'il disait : « Et moi, ruminait le vieux philosophe, ne suis-je pas souvent dans cette situation ? J'ai créé en moi un autre être qui m'observe, me parle, m'interroge, si subtil et raffiné que mon autre, mon André, ne le comprend pas. »

A quelque temps de là Malaube était à travailler dans sa chambre au crépuscule quand André lui passa la carte d'Ennaïej. Le Suédois demandait au maître la permission de lui présenter quelques-uns de ses amis réfugiés, et de l'entretenir d'une affaire pressante. Étonné de tant de façons chez un commensal qui avait ses entrées libres,

Malauve alla au-devant des nouveaux venus. Ils étaient une dizaine et lui parurent bien davantage, emplissant l'étroit escalier. Ils entrèrent, précédés d'Ennaïej, dans la pièce un peu exigüe pour leur nombre et où ils durent rester debout : « Maître, dit le Suédois, je vous amène les meilleurs des nôtres qui ont à vous faire une grave proposition. Avant tout, sommes-nous seuls ici ? »

— Vous le voyez, mon cher, absolument, » répliqua en souriant l'*Astre noir*, et il regardait avec curiosité ces figures de conspirateurs dont quelques-unes ne lui étaient pas inconnues ; d'énormes barbes, des fronts exaltés, des regards ardents. La plupart bruns. Le plus petit, au visage mince et couvert de taches de rousseur, prit le premier la parole :

« Illustre camarade, pardonnez, mais nous ne devons jamais dire maître à personne, nous savons votre situation. Les Sénestois vous détestent, et la régente est contre vous. D'autre part vous êtes une force et beaucoup de gens vous admirent, vous respectent et gémissent de vous voir en quelque sorte prisonnier dans votre maison, abandonné de vos ex-amis et dans un état indigne de vous. Nous sommes ici une députation des réfugiés de Séneste. Tous nos camarades parlent par ma bouche. Nous ne sommes pas nombreux, un millier environ, mais passionnés pour la liberté. Les circonstances sont favorables. La France et l'Allemagne se dévorent. Les garnisons de Séneste peuvent être d'une heure à l'autre occupées. Le bourgeois est craintif ; le général Tronquin est vieux. Donc coup de main tout préparé. Soyez notre drapeau. C'est pour vous l'unique occasion de mettre vos doctrines en pratique. Ce sera le signal de la délivrance pour nos camarades des autres pays. Il sera beau que l'*Astre noir* ait pris la tête de ce mouvement. Nous vaincrons ou nous périrons avec gloire, et pour la plus noble des causes. Nous vous avons choisi comme notre père intellectuel, et parce qu'Ennaïej nous a presque assurés de votre accep-

tation. Dans vos œuvres nous avons appris la révolte et le zèle pour la liberté. Nous l'avons perdue nous et vous. Voulez-vous la ressaisir ensemble? »

Il y eut un murmure approbatif. Malaube était ému et troublé, mais en lui la timidité d'action se préparait déjà à dompter l'idée aventureuse. Son audace était toute dans le cerveau, et rien ne passait dans les muscles. A peine le petit roux eut-il fini son discours qu'Ennaïej se leva solennellement : « Maître, j'ai pensé que vous diriez oui à tous ces braves gens qui viennent avec moi vous offrir de briser nos communes chaînes. Nous allons créer à Séneste ce gouvernement idéal qui est l'absence de gouvernement, et vous serez le pouvoir de notre absence de pouvoir. On l'a dit avec raison, vous êtes le père de ces doctrines qui tendent aujourd'hui à devenir un fait, et quel fait, quel grandiose exemple donné par le créateur même! Vos livres ont enflammé nos esprits. Nous avons dégagé la pensée sourde qui vivait sous vos belles phrases : vous vouliez que l'homme fût complètement libre. Votre vie d'ailleurs, qu'on incrimine aujourd'hui, n'est-elle pas la preuve que vous réclamez toutes les indépendances? La fable, l'étroite morale de convention qui, comme partout, règne à Séneste, veut vous briser, parce que vous l'avez narguée, dominée. Aussi, maître, nous attendons votre réponse avec impatience et orgueil. »

Alors un orateur différent par la stature et la barbe se détacha du groupe à la fois arrogant et timide qui faisait dans la petite pièce un amas sombre et fruste, quartier de roc où se trouvait enganguée une pierrerie magnifique, et, marchant en marin, il vint cabin-caha se planter droit devant l'indécision de Malaube.

« Camarade, ils ont dit la vérité (il montrait Ennaïej et le petit roux). Nous voulons tout chambarder. On ne peut pas faire encore ça sur un gros pays. Ça nous désole. Ici, c'est possible. On se servira des travaux du Tronquin contre lui. La machine est prête, allume la mèche. Nous,

chefs des groupes réfugiés, on jure de ne pas reculer d'une semelle et de suivre ton mot d'ordre non comme chef, mais comme homme libre. Voilà. » Il tendit en arrière une main large et rugueuse, et, sans un seul mot, une dizaine de palettes semblables, porteuses de callosités et de serments, s'élançèrent. La pièce fut pleine de doigts tendus, tels de grossiers et fantastiques oiseaux immobiles. Puis elles se rabattirent d'un mouvement unanime et sec.

« Amis, répondit l'*Astre noir* avec assurance. son parti pris et la malle faite de ses arguments, merci d'abord pour la confiance que vous placez en moi. Certes j'aurais été heureux de participer à une libération du monde et de réaliser ce que vous appelez mes doctrines. Certes Séneste fut injuste envers moi, et, hors du sentiment d'orgueil, il eût pu y avoir ici le sentiment de représailles; mais je veux dompter tout cela. Il est d'un homme libre précisément de secouer sa passion comme une besace enflammée. Alors, ne songeant plus qu'à vous, je vous dis que les temps sont prématurés, que les fruits rouges de la délivrance ne sont pas à point, et qu'à vouloir les cueillir trop tôt vous les gâterez peut-être. Songez aux désastres, aux massacres terribles. Si j'ai parlé pour la liberté, j'ai parlé aussi pour la bonté.

— Vous avez écrit ceci, interrompit le petit roux : *Quand la bonté et la liberté seront en conflit, sacrifiez toujours la première, car la vie de la liberté sera mère de bontés futures et la mort d'une bonté ne tue pas la liberté.*

— Enfin, mes amis, je ne suis point un partisan de la violence intempestive. J'ai ici une pauvre enfant qui m'a été confiée, dont je suis le père et que je dois préserver.

— Quant à cela, maître, ne craignez rien. Nous mettrons M^{lle} Clotilde à l'abri de tous les dangers; et le romanesque Ennaïej fit du regard le tour des réfugiés pour s'assurer de leur vaillance et de leur résolution.

— Comment, vous n'êtes pas partisan de la violence ! cria le petit roux. N'avez-vous pas écrit dans les *Circuits de la Justice* : *Toute la société est une transformation de forces qui s'accumulent, puis font explosion. Or la violence est la manifestation physique et légitime de ces forces.* »

L'*Astre noir* était troublé. Ces citations de son œuvre par des gens qui la connaissaient dans ses plus petits détails et qui tiraient sur lui avec ses propres cartouches le désarçonnaient. Il fit aussitôt volte-face sur le terrain philosophique :

« Voyez-vous, mes amis, les choses se déforment en passant par les esprits ; j'ai exalté la liberté parce que je crois que le monde meurt d'oppression. C'était un argument moral. La brusque interprétation physique de mes théories risquerait de les fausser étrangement. Je ne crois guère à un anéantissement des conditions actuelles de la vie. Car, quand ces conditions n'existaient pas, c'était bien l'État que vous rêvez et où il n'y a plus d'État. Or, si vous réalisiez votre rêve, il redeviendrait donc au bout de peu de temps la société d'aujourd'hui, puisqu'il suffirait d'un transfuge, d'un seul, pour rompre tout l'équilibre par rupture de contrat. Je suis partisan du cataclysme, mais seulement à l'heure où l'idée de justice aura pénétré tous les hommes.

— La semaine des quatre jeudis, » grommela un des conjurés. Et l'on sentit passer parmi eux le souffle de la méfiance, cette plaie des sociétés secrètes.

« Maître, s'écria Ennaïej d'un ton désespéré, comment la justice pénétrerait-elle dans une société qui n'est qu'injustice, et où les transactions matérielles reposent sur cette idée que l'argent produit de l'argent, les transactions morales sur cette autre que la loi du riche n'est pas la loi du pauvre ?

— Enfin, ajouta le roux dont les pommettes s'échauffaient à mesure, enfin, illustre camarade, pour qui donc

et pour quoi avez-vous écrit? Votre œuvre est tombée à son heure. Les riches y ont trouvé un délassement, de belles images, le confort et le luxe de l'esprit. Mais ce n'est pas cela qui a fait sa grandeur. Croyez-vous qu'on domine rien qu'avec des phrases? Non. Les pauvres furent vos soutiens. Ils admirèrent dans vos écrits leurs revendications précisées, justifiées, appuyées sur de hauts exemples. Ils se réjouirent de voir élucidées leurs confuses aspirations. Ils savaient vaguement qu'il y avait un trésor caché quelque part. Vous leur avez montré l'endroit et le moyen de s'en rendre maître. Donc vous ne pouvez renier vos fils et vos garants! »

Nouveau grognement d'approbation. Les barbes, filles de l'*Astre noir*, remuèrent dans des hochements de tête.

Malauve fit la comédie de réfléchir quelques minutes, bien que sa résolution fût prise dès le début; puis avec explosion : « Eh bien non, mes amis, non. C'est hors ma doctrine. Je sais les contradictions. Mais elles ne sont que des aspects de l'esprit, et comme les divers profils d'un visage étonné qui cherche le vrai dans l'espace. Ce que vous m'avez dit m'a touché, non convaincu. L'heure d'un pareil labeur n'est pas sonnée. Je serais responsable de votre désastre.

— C'est bien alors. Je crois que vous le regretterez, maître. » Et Ennaïej donna le signal d'un départ déluré et simple du petit groupe beaucoup plus agile à sortir qu'à entrer. Ils s'en allaient, étonnés de ce refus, saluant gauchement le philosophe qu'ils avaient cru un drapeau et qui leur semblait maintenant un mouchoir mouillé de toutes les sentimentalités bourgeoises.

Seul, Malauve s'interrogea. C'était cela la doctrine! On avait de pareils fils! On parlait pour une foule anonyme, on croyait lancer en l'air des arguments sans autre portée qu'une force sonore, puis des figures se précisaient, des âmes de doute et d'anxiété comprenaient d'une certaine manière, adaptaient les hypothèses à leur condition, tour-

naient les allusions en révolte. Elles traduisaient dans un sens passionné. Il avait donc eu la visite de quelques-unes de ses propres pensées matérialisées. Ses accès de fureur contre la tyrannique oppression des peuples étaient désormais chair et os. Un mystique eût vu en ces conjurés des mots détachés de la page, pleins d'une ardeur grammaticale. Ainsi se mêlaient les deux vies, celle du livre et celle de l'acte, la première prêtant à la seconde, la seconde rendant à la première, et des hommes comme lui étaient des condensateurs et des accélérateurs de ce perpétuel mouvement et, devant le monde, de grands responsables. L'autorité... L'autorité... La responsabilité... Il regarda ces termes abstraits, rudes, géométriques, en fit le tour au point de vue moral, frappa leurs lettres une à une pour s'assurer de la solidité du sens, et les trouva presque beaux, majestueux, recouvrant bien des problèmes encore. Tout de même quels singuliers disciples, ces barbes ! Quelle surprise pour la régente de voir Séneste devenir un volcan ! Et la colère de Tronquin. Ses fameux préparatifs n'eussent servi qu'à la guerre civile. Néanmoins on n'est pas tout à fait mort quand on peut déchaîner une révolution. Que devenaient Caldius, ses vers à la guimauve ? O métaphysique, orage dont les échos de l'univers retentissent, dont les éclairs illuminent enthousiastes, réfractaires, indifférents, dont la pluie détrempe ici et féconde là ! Ces idées générales, qui paraissent vaporeuses, se condensent tout à coup en une formidable nuée noire, artillerie céleste. Le philosophe est un Jupiter.

Clotilde entra au bras de la nouvelle bonne, courte servante à l'œil rusé. Malauve la serra longuement dans ses bras, essayant de se dire que c'était pour elle et non pour lui-même qu'il avait pris une résolution timide.

CHAPITRE VIII

DERNIÈRE LEÇON

A quelque temps de là, un soir anormal du milieu de novembre, il faisait une température d'été. Depuis plusieurs jours, avec le crépuscule, montaient au ciel de vastes rougeurs attribuées à une lointaine éruption. Elles se dissipaient, lentes, énigmatiques, et la nuit venait par une porte d'or.

Malauve avait réuni à dîner ses fidèles. La causerie bourdonnait. Il ouvrit les baies du salon : « Quelle merveilleuse douceur ! Ce beau lustre nous inspirera. » Il montrait le fourmillement d'étoiles fixes traversé d'innombrables filantes. Il y eut des exclamations : on installa des chaises au jardin où descendirent Aldébrat, Le Chaminant, Etter toujours fredonnant, Ennaëj suivi d'un des réfugiés, le petit roux, le mathématicien Von Bauqueinne, Trouquin donnant le bras à Clotilde et enfin l'*Astre noir*, qui fermait la marche et s'assit le dernier.

« Il paraît, mes amis, commença-t-il d'une voix un peu sourde, masque de velours sombre dont il savait la mystérieuse valeur, que de pareils cieux, que ces aurores nocturnes présagent de grands désastres. Ainsi, avant la mort, souvent notre cœur s'illumine tout à coup ; ainsi mon pauvre petit Eucrate promettait des richesses brillantes quand déjà le Tourbillon l'attirait. — Clotilde tressaillit ; il était bien rare que son père rappelât ainsi le souvenir du drame. — Laissons s'épanouir en nous le charme de la

nuit. Le Dieu de la nature descend en qui l'invoque, lui prête sa cadence, ses attributs. Pourtant je veux l'injurier aujourd'hui, le meurtrir avec des mots humains, car il nous donne l'esclavage.

— Comment, comment ? dit Von Bauqueinne que ces sautes imprévues déroutaient toujours.

— En faisant de nous des automates. Nous touchons à une époque étrange, malade et terrible que nos œuvres ne font qu'entrevoir.

— Au dehors et au dedans, désastres ! s'écria Le Chaminant le visage inspiré. Dans cette petite chambre qui est l'homme, les carreaux voleront en éclats. Dans sa cervelle se creuseront des fulgurites, tomberont des holidés, graviteront des cellules nouvelles. Et je souffre déjà de cela, moi, je sens l'avenir, l'énorme avenir dont on voit les gestes à travers le brouillard. Ses mains vers moi sont plus longues. Elles me tiennent et m'emmènent à la chambre fatale, aux éclairs, aux fulgurites, aux holidés. Je suis assis à un banquet d'où tout le monde se lèvera en hurlant.

— L'esprit humain, poursuit l'*Astre noir*, touche à un changement complet. On ne croit point à ces évolutions parce qu'on n'en a point encore l'image ; pourtant, si nous jugions mieux l'histoire, nous verrions dans certaines époques comme des précurseurs d'une version totale. Il n'y eut pas une seule Renaissance, mais deux, trois Renaissances. Cette fois il ne s'agit plus d'un retour à l'antique, d'une marche vers l'art. Non : le problème est plus grave. L'art, fils du vouloir vivant et de la liberté, désirait la lumière, supposait les membres sveltes, l'esprit agile regardant au dehors par ses fenêtres ensoleillées. Il augmentait les ressources des cœurs. Il était la pénétration de cette morne nature extérieure qui s'étend au-dessus de nos têtes par là nature intime et indépendante. La science, au contraire, n'étudie que la mort et elle est la pénétration de nous-mêmes par la nature que j'incrimine, par toutes

les forces répandues autour de nous et qui sont venues à nous en foule, qui nous encagent, nous oppressent, bientôt nous tueront. Est-ce que jamais la science a augmenté la vie? Est-ce qu'elle a donné de la vie des explications autres que celles des fleurs coupées, des animaux crucifiés, des hommes malades, des astres trop loin pour qu'on les voie?

— Et les mathématiques! s'écria Von Bauqueinne.

— Et les mathématiques elles-mêmes, que sont-elles, sinon le déchet de la vie, la trame usée du possible, le canevas sec, infini et menteur de l'avenir, du présent et du passé fixé sur le métier de l'espace par un observateur de la mort. Elles n'aiment que les cadavres minéraux, que les poussières, que les angles durs. Leurs formes sont homicides. Elles triomphent dans la guerre, Tronquin et Von Bauqueinne! Elles sont le règne du pointu, du tranchant, de la section. L'intrusion des mathématiques et de leurs symboles dans la vie, que nous a-t-elle donné? La Finance; c'est-à-dire la ruine, l'anonymat, les droits de l'humanité méconnus. Ces hommes qui calculent des chiffres se soucient bien de l'existence. Vous, Von Bauqueinne, vous vous moquez de la liberté. Vous ne cherchez qu'à conditionner, à déterminer. Si nous avons ici notre astronome ordinaire Clouin, un des nombreux qui n'aiment point la disgrâce, il vous dirait comme la question de la vie sur les astres lui est indifférente. Non, la science hait l'existence. Elle est le jeu de cerveaux exubérants sur des tombes, la danse macabre des temps modernes.

— Mais, mon maître, objecta Piéval auquel les ténèbres donnaient un peu plus de courage puisque l'on ne voyait point ses paroles, la science a des applications pratiques.

— Ah vraiment! Je sais... la recherche des simples, l'art de l'ingénieur et de l'architecte. Mais la vraie science, celle qu'on appelle la désintéressée, la noble, où sont-elles ses applications pratiques? Demandez à Aldébrat et à Tronquin : la vivisection, la guerre, la machinerie et la

finance, voilà les quatre grands résultats : ils sont beaux !

— Vive l'art, chantonnait Etter ; cela soulage d'entendre parler ainsi ; la seule bonne science est dans les symphonies.

— Vive surtout la liberté, mon Etter. C'est pourquoi, moi Malauve, j'accuse la nature. Quand celle-ci attaque l'homme, la capitulation de l'homme s'appelle la science, et, quand l'homme l'attaque, la capitulation de la nature s'appelle l'art. Insensés qui croient que la science est une façon d'utiliser, de dompter la nature ! C'est là une fourberie de celle-ci pour mieux s'insinuer en nous. Elle amène le cheval fatal chargé des guerriers mannequins, et l'invasion commence. Oh ! c'est très peu de chose d'abord : des mathématiques, quelques lois vagues, quelques classifications de fleurs, de plantes, d'insectes. Mais gare ! dès que les notions commencent, l'homme est pris dans un engrenage. Ensuite la médecine, Aldébrat. Permission de regarder les cadavres. Maudit soit le premier qui fendit un ventre humain et souleva le rouge et bulleux poumon, le foie, brun compagnon des côtes ! Il était l'effigie, le symbole de l'horrible esprit que la nature, domptant l'homme à l'aide de la science, devait forger en nous, *l'esprit d'analyse*. Regardez où tendent tous ces efforts : à nous faire nous connaître nous-mêmes. Tandis que grâce à l'art nous nous répandions au dehors, que le musicien, comme le dit Etter, multipliait la nature, inventait mille vies nouvelles, tandis que le peintre la fixait dans son imprécision charmante, éphémère et mobile et qu'il l'humanisait sur ses toiles, tandis que le poète donnait des ailes aux pierres dures et proclamait la liberté par d'étranges assemblages de mots, un verbe hagard et majestueux, un hasardé tourbillon d'images, tandis que la philosophie même n'était qu'un vague souffle de l'âme passant sur toutes les forêts mentales, accaparant tous leurs parfums, et faisant chanter tous leurs arbres, tandis que

ces choses se passaient, la science redoublait ses efforts. Elle avait un but certain : l'analyse. Après avoir compté des cailloux et des astres, dissous, mêlé, pesé des eaux, des gaz et des solides, partagé l'espace en un gâteau compliqué, la géométrie, dont elle distribue les parts à l'algèbre, cette inquiète philosophie du nombre, disséqué des arbres, des fleurs et des cadavres, elle a groupé toutes ses forces vers la grande besogne, l'esprit humain. Elle nous a enseigné que cet esprit c'était le cerveau, qu'il avait telles dimensions, qu'il était construit de telle manière. Désormais l'humanité était atteinte dans ses œuvres vives et la nature triomphait de l'homme. Il ne pourrait plus penser sans savoir pourquoi il pense, comment il pense, ce qu'il pensera ensuite. Il ne pourra plus avoir une douleur sans connaître les causes de cette douleur, la marche des causes, et comment deux brindilles de bois croisées, foulées d'un pied négligent, deviennent un crucifix sur lequel on expire sans rédemption. Il ne pourra plus avoir une pitié, un amour, une terreur, une joie sans qu'aussitôt dans son cerveau se dresse un miroir, un second miroir, un troisième, une suite infinie de miroirs où se reflètent les plus petits mobiles des divers sentiments qui l'agitent. Le flux et le reflux de la passion est certain. Et voilà le triomphe de l'analyse. On étudie les religions, les sociétés, les empires. Partout on saisit les concordances. Les sciences se prêtent leur appui pour l'attaque. La sociologie s'aide des mathématiques et de la physiologie, celle-ci de l'anatomie et des mathématiques, etc., etc. L'art lui-même est atteint jusqu'au fond ; la science l'accapare et l'obsède. On sait pourquoi l'on imagine, pourquoi l'on est inspiré tel jour et non tel autre, on sait comment décomposer la symphonie, le monument, le tableau. On sait que toutes ces tentatives furent guidées, ordonnées, nécessaires. Tous nous devenons, mes amis, de tristes, de définitifs, de conscients automates. Nul plus que moi n'a souffert de cet automatisme. Je ne puis faire un pas sans

me dire : voici ce qui a déterminé ce pas, voici ce qui le continuera. Je vois la forme et la distance du pas suivant. J'ai pesé, décomposé mes larmes, compté à tout jamais les battements de mon cœur. La question de l'immortalité de l'âme se réduit pour moi à une question de balance. Tous les plus hauts problèmes sont ainsi desséchés, rapetissés, ramenés à rien par la forme nouvelle de notre raison. L'automate humain, vaincu par la nature, circule triste et morne dans un paysage désolé où tout porte l'empreinte de l'esclavage. Considérez ces astres au-dessus de nos têtes. Von Bauqueinne vous expliquera leurs rapports. Il hasardera entre eux des lignes géométriques. On ne pourrait, sans elles, s'y reconnaître. Cette étoile filante qui passe décrit telle courbe sans doute. Ah ! j'ai vraiment mérité mon surnom de *l'Astre noir*, ce surnom jadis glorieux que me refuse aujourd'hui la *Gazette* ! Je suis le type de l'être de l'avenir, un astre éteint et froid soumis à des mouvements qu'il n'éclaire plus, dont on ne soupçonne plus la place, qu'on ne devine même point dans les cieux, car on ne connaît que la lumière. Seuls les astres brillants existent. Si je voulais me refaire soleil, si je le pouvais, je secouerais, je briserais cette toile de l'analyse, subtilement tissée dans mon âme et je me réjouirais en pleine liberté.

— Mais, cher ami, insinua le duc de Séneste, votre mal est exceptionnel et tout le monde ne sent point l'automate.

— Détrompez-vous, Tronquin, chacun le sent plus ou moins. Il se dessine en nous comme le squelette quand le corps maigrit. Je ne suis, je le répète, qu'un type de l'avenir.

— C'est de l'avenir qu'il faut s'occuper, puisque nous courons à lui ; préparons-le splendide, plein de gloire ! » Ennaïej leva les bras comme s'il s'envolait vers les étoiles.

Elles scintillaient multiples et vivaces, perpétuelles ou momentanées, impassibles au-dessus de cette activité de

quelques hommes soucieux des grands problèmes dans un petit jardin. Les derniers reflets de l'artificielle aurore avaient disparu ; l'obscurité triplait ses crêpes :

« Écoutez comme il fonctionne, l'automate, reprit Malauve dont la voix se cuivrait peu à peu : Je prononce une phrase : elle est composée de mots. Aussitôt sautent dans mon esprit toutes les hypothèses et tous les souvenirs sur le langage. Je repasse des formes verbales. En moi défilent mentalement des séries d'idiomes et de dialectes. Je rattache aux autres mots les mots que je viens d'articuler. Il se noue en moi une chaîne nouvelle. J'augmente ainsi mon esclavage, et ce travail, que je mets quelques secondes à vous dire, s'accomplit en un éclair. Je cause à mes amis et je sais leurs pensées au moment où les sons de ma bouche frappent leurs oreilles, car je connais leurs tempéraments, je les ai analysés comme moi-même, je prévois leurs objections, non de la façon antique et platonicienne, encore vague et charmante, mais sur le mode moderne, précis, net, inéluctable. Le Chaminant dira telle chose. Tronquin telle autre, Aldébrat telle autre et devant mon mannequin vous êtes d'autres mannequins dont je vois parfaitement fonctionner les ficelles. Où sommes-nous ? A Séneste, une confédération. Qu'est-ce qu'une confédération ? Une foule de voix différentes me chuchotent : c'est ceci, c'est cela. Le monde ancien ignorait jusqu'à sa position géographique. Nous savons nous autres notre position ethnographique et psychologique. Ce n'est pas tout. Je sais que je suis dans Séneste, l'action que j'y exerce, comment pour un homme tel que moi une confédération est plus avantageuse qu'un point de séjour centralisé, ce qu'on en peut dire et déduire, ce qu'on peut objecter. Je pense à mon œuvre. Je me la rappelle distinctement. Il n'en est pas un élan, pas un tour, pas une image que je ne puisse rapporter à tel petit fait dont j'ai la mémoire. Je m'intéresse à tout, je suis presque au courant de tout, et cette encyclopédie ne fait que développer

mon mécanisme. Comme je me vois soumis à des lois nécessaires et fatales, je vois la nécessité circuler dans les sociétés. L'histoire m'apparaît une série de répétitions d'actes très peu divers les uns des autres. Poussant plus loin ma réflexion, je me dis que toutes ces réflexions sont des résultantes de ma forme d'esprit qui elle-même est une résultante. Or, je songe que déjà le monde souffre, étouffe et se plaint; et les automates ne font que commencer! Car leur punition c'est, étant supérieurs aux autres, d'être opprimés et d'opprimer et de soulever des révoltes. La science confère un mauvais pouvoir dont s'énervent ceux qui le subissent. Les sociétés craquent de partout. Il n'y en a pas de signes que dans les astres. Il y en a aussi dans ces astres rampants et terrestres qui sont les groupes humains.

— Bravo! cria le réfugié. Libérons-nous par la pitié et par la violence! »

On entendit ricaner Tronquin.

« Non, reprit Malaube avec vigueur. Ni la pitié ni la violence ne sont des mères de liberté; elles ne sont que des réactions. Là encore, la fatalité triomphe. L'automate se rend très bien compte qu'il n'a pitié que parce qu'il y a oppression, injustice, et par des comparaisons du bonheur au malheur. La violence aussi n'est qu'une explosion de forces vives accumulées par l'injustice et la passivité. Or tout travail sorti de l'automate, qu'il s'appelle pitié ou violence, est mauvais et ne peut qu'augmenter l'oppression. Puis les révolutions apparaissent par périodes. La révolte qu'elles expriment suit des lois inéluctables. Elles ne sauraient donc libérer de l'affreux cauchemar, puisqu'elles en ont les caractères.

— Votre révolte même, mon maître, dit Piéval, n'est-elle pas aussi un artifice de l'automate?

— Certes; mais on peut concevoir un excès du mécanisme dont la tension brise la machine et ramène à la liberté. C'est là que je veux venir : puisque l'analyse est

un mal indéniable, qu'elle gâche la vie, qu'elle ôte joie et courage, il faut la combattre. Les armes sont rares, difficiles à manier. Cependant, de même que l'analyse va se simplifiant chez les esprits simples, qu'on pourrait encore en trouver certains qui se croient libres tout en bas de l'humanité, et qu'il en restera peut-être quelques-uns pour conserver cette salutaire et préservatrice croyance, de même il est probable que les remèdes, difficiles pour nous autres, s'adapteront à de moins malades, les guériront à moins de frais. C'est ainsi qu'on a conseillé l'amour, l'amour du prochain, de l'humanité tout entière pour s'évader de la prison automatique. Ce serait la clef merveilleuse qui fait tourner les cœurs. Selon moi, la formule est incomplète et il y faut joindre l'esprit de sacrifice. Ainsi la sensibilité se libère, et les simples, dont la sensibilité seule fonctionne, peuvent vraiment arriver à la liberté rien que par l'esprit de sacrifice. Mais il faut que cet esprit soit spontané et qu'il ne repose point sur l'idée de justice. Chez un homme supérieur qui se sacrifie, le sacrifice n'est plus une liberté, car il se dit : « Il y a dans le monde une certaine quantité de justice circulante, laquelle ne peut ni se créer ni se perdre ; c'est la plus inéluctable des lois. » Déjà ce mot *loi* lui fait entrevoir la servitude, et il est enchaîné par les chaînes des raisonnements qui sortent frénétiques de son esprit éperdu, comme les fils du ventre de l'araignée en fuite. Certes, la justice est la plus belle de toutes les lois, mais elle est le summum de la fatalité. Quand on en a, comme je l'ai, la compréhension profonde, on ne s'indigne plus, on comprend. On rapporte ses désastres à soi-même. L'homme lance des flèches qui reviennent à leur point de départ à travers des circuits plus ou moins grands. Tout acte est un boomérang, cette arme australienne qui, après avoir frappé, retourne à la main du guerrier.

— Quelquefois les contre-coups de la justice étonnent

néanmoins, interrompit Aldébrat, et ressemblent furieusement à l'injustice.

— Mon cher Aldébrat, poursuit avec feu l'*Astre noir*, l'injustice est inconcevable. Elle n'est qu'une incompréhension de l'homme. Nous nous étions fait de la justice une idée étroite et fausse. Nous nous figurions qu'elle devait s'appliquer à l'individu. Pas plus à l'individu qu'à la famille ou à la race. Il y a échange de justice. Tel subit injustement sa punition sur une route, semble-t-il, qui commit le crime sur une autre. Mais l'équilibre social avait été rompu. Il s'était produit une fissure de contre-coup dont il se trouve atteint à son tour sur un point différent de son acte. Le monde moral est un immense cristal composé d'un nombre indéfini de parcelles dont chacune reproduit l'ensemble. Donc, pour les esprits supérieurs, le sacrifice n'est point un gage de liberté, parce qu'ils connaissent la justice et attendent ses bons effets. Escomptant l'avenir et les lois humaines, ils se soumettent ainsi à la fatalité. Ils sont des automates supérieurs, mais encore des automates. Au lieu que le sacrifice des simples, qui ne calculent point les conséquences, est vraiment un acte spontané, un acte libre. Par ce merveilleux échange ils brisent leurs ficelles et n'obéissent plus qu'à eux-mêmes. Ce sont là des vies émouvantes et magnifiques. J'en eus un exemple ici-même. Louise, notre servante qui vient de mourir, était une personne libre, et je la regardais parfois avec étonnement. Sa vie était un perpétuel et spontané sacrifice, et son bonheur lui venait librement de la liberté, et bienheureusement du bonheur des autres. Voilà ce qui est admirable et rare. En outre, elle avait la foi ; mais la foi, si elle ajoute à la béatitude, n'ajoute point à la liberté, et, si nous considérons la foi comme une chose belle et respectable, nous devons surtout mettre le sacrifice au-dessus d'elle ; et nous verrons vite qu'au début de toutes les fois il y eut des sacrifices et que les religions, par ailleurs si détestables, sont restées

cependant embaumées de l'arome de liberté qui parfumaient leur naissance. Regardez comme avec le dogme la fatalité et la laideur augmentent. La vie se retire avec la liberté. Tout repose sur des formules sèches. Les religions sont des masses mortes et mécaniques où il n'y a plus que quelques faibles parties vivantes qui donnent une apparence de vie à la mécanique de la masse morte. Louise était une de ces parties. Considérez les races nomades, les migrations, l'expansion individuelle, puis la fixation, les coutumes devenant lois, la multiplication des lois, la complexité d'un dogmatisme moral d'autant plus étroit que la morale est plus faible. Les sociétés les plus rejointes ne sont-elles pas les plus corrompues?

« Mon opinion est faite : *nous aboutissons pour les humbles à l'excellence du sacrifice comme ouverture à la liberté.*

« Quant aux esprits cultivés, à ceux qui ont été saisis par le fatal engrenage de la pensée scientifique, depuis son échelon le plus bas jusqu'au complet triomphe de l'analyse, quel sera le remède? Sommes-nous condamnés à tourner dans nos cages en hurlant sans jamais en sortir? Ou peut-on s'évader? Le sacrifice, la bonté, l'amour, tout ce qui touche à la sensibilité ne peut valoir pour des intellects purs. Le remède ne s'adresse pas au mal. C'est donc l'intellect lui-même, source de tous nos maux, qui doit aussi nous racheter. Et, je vous prie de me croire, *quand nous nous pensons libres, nous sommes libres.*

— Qu'est-ce que se penser libres? demandèrent presque en même temps Méron et Piéval.

— C'est regarder à la façon bouddhique une série d'événements tirés de notre propre existence, au moment même où nous les pensons, regarder la série des causes qui les enchaînent, nous dire que cette série n'est qu'en nous, que cette fatalité résulte de la pénétration de notre esprit par la nature, qu'elle est un dépôt, une sorte de rouille. Supposons ces événements détachés les uns des

autres et ne formant plus une série continue ; supposons-leur une discontinuité que notre esprit coud ensemble. Or la motricité même de notre esprit est libre. Il a choisi ce qui lui plaisait. C'est de lui-même qu'il a pris l'esclavage. L'habituelle idée de liberté, qui gîte dans les cerveaux plus simples, n'est donc que le refuge d'une liberté primordiale, et comme le mirage d'une liberté future. Au bout de quelques minutes de cette réflexion contemplative nous avons une bonne image de la liberté, nous arrivons à une sorte de nirvanah où éclate le sentiment profond du libre arbitre joint à une allégresse. C'est là le paradis des intellectuels. A ceux qui se livreront à cette gymnastique mentale, je prédis de fortes jouissances, s'ils sont semblables à moi que la fatalité obsède. De cette manière, je me suis libéré. *Donc et pour conclusion, je voudrais que l'humanité se sauvât de l'analyse de la manière suivante : les humbles d'esprit par le sacrifice, les fiers d'esprit par le perpétuel effort vers une conception de plus en plus claire de la liberté métaphysique, c'est-à-dire dépouillée de toutes les contingences qui nous font croire à la fatalité.*

« Je vous le dis, médecins, mathématiciens, révolutionnaires, utopistes et poètes, c'est un immense labeur qu'il faut accomplir pour se libérer par l'esprit, plus grand, plus continu peut-être que par le sacrifice et la sensibilité. Vos études et aspirations spéciales nous ont rempli la pensée de lois, de théories qui, à leur tour, sont des dogmes. La science est comme la foi ; elle impose de tyranniques *credo*. Elle remplace la connaissance par un tas de formules qu'elle préfère à l'aveu de l'ignorance, qui forment un piédestal de papier à quelques belles statues de plâtre... Le socle s'effondre, sinon le sculpteur passe et brise la statue pour en refaire une autre. Ainsi vous considérez comme des vérités des hypothèses, comme des lois de la nature de simples artifices de l'esprit. Prenez la loi de l'évolution. Qu'est-elle autre chose

qu'un moyen en quelque sorte mnémotechnique pour retenir non des mots désignant des êtres, mais des idées biologiques sur l'enchaînement des règnes? Essayez cependant de vous représenter le monde sous la forme de la liberté, et voyez comme le décor change : au lieu du triste défilé de l'œuf en être, de l'être en œuf, rythmé par la mort, bridé par l'hérédité et diversifié par la sélection, vous avez une série de formes sortant spontanément et au hasard de la nature, ou, si vous aimez mieux, un seul être, dont l'effort vers la liberté est apprécié par une autre partie de lui-même sous diverses formes qui aboutissent à une continuité. Les minéraux, les végétaux, les animaux, ce sont nos propres stades que notre esprit fait défiler et projette sous des aspects réels et de fatalité, alors que le centre, le noyau de toute cette fantasmagorie, est un être libre. Toute cette série aboutissant à nous, et dont la minéralogie, la botanique et la zoologie nous donnent des images successives, n'est qu'un cas particulier de l'infinité des cas possibles que le hasard remuait dans sa vaste incertitude. La liberté était à l'origine de ces nécessités qui nous terrifient.

« De même ce ciel étoilé, ce magnifique et géométrique assemblage de soleils et de planètes que nous voyons ou devinons au-dessus de nous, n'est qu'un cas particulier de toutes les combinaisons cosmiques possibles. Bien plus, on perçoit à cette distance un certain désordre dans ces amas de nébuleuses, dans ce fouillis de mondes et de matière. C'est notre esprit qui le coordonne et fait sa cohésion ; mais ces chaos sont libres : ils furent lancés librement dans l'espace. Ce que nous appelons Dieu n'est en somme que la liberté. Habitons-nous à voir sous cette forme divine. Tout est discontinu. Chaque parcelle est libre dans un ensemble libre. Le continu n'est qu'un cas hasardeux du discontinu ; les phénomènes du ciel et de la terre, un hasard réalisé, environné d'une multitude de possibilités réalisables. Nous sommes éperdument libres.

« Alors, et à ce point qu'est l'imagination? La faculté par laquelle nous arrivons à concevoir la liberté. Sans elle et bornés aux seules facultés d'observation, nous tournons dans les cercles compliqués, dans les infinis labyrinthes du déterminisme; ce qui manqua aux plus grands apôtres du nécessaire, ce fut l'imagination, car, par elle, dépassant le moment, le fragmentaire, nous pouvons nous faire une courte et fulgurante image de l'ensemble. Comme la liberté est mère de forces, le monde est aux imaginatifs. On parle souvent des volontaires. Que serait un volontaire sans imagination? Un homme qui ne croirait qu'au fatalisme et qu'à sa volonté guidée ne saurait plus agir. Il n'aurait plus d'énergie, plus d'influence. Un homme qui par l'imagination de la volonté libre arrive à croire qu'il dominera les faits, les domine. Il secoue et brise la croûte de la morne fatalité, il fait bouillonner des actes libres et donne un coup de barre au navire univers. Dans l'ordre de la recherche, les imaginatifs seuls font les grandes découvertes. Leur esprit n'est pas limité. Ils sont universellement, follement curieux. Ils se meuvent sans murs et sans barrières. Là où la réalité cesse, le vrai commence, le vrai métaphysique, qui montre dans le réel un cas particulier du possible et développe l'univers dans cet univers qui est l'esprit d'un homme supérieur. Ainsi la grande faculté libératrice est l'imagination.

— Ce qu'on appelle mon incohérence est liberté, s'écria Le Chaminant. Je sens, je vois, je parle libre. Bienfaisant désordre! Adorable chaos d'étoiles et de mobiles! »

La voix du réfugié se fit entendre; appuyé par Ennaëj, il réclama, au nom de ces théories, des applications révolutionnaires et la destruction complète de la société actuelle, tellement encrassée par la fatalité que la justice n'y circule plus que fort difficilement et avec de tels détours qu'elle devient injustice.

Malauve alors l'interrompit: « La liberté, c'est l'amour

et le sacrifice; la fatalité, c'est l'esclavage et la haine. Puis, lorsqu'on détruit, il faut toujours s'arrêter dans la destruction et alors une réaction fatale amène un recommencement. Si l'on bouleversait de fond en comble la société, ses tronçons violemment séparés se rejoindraient vite, cette action matérielle ne vaincrait pas les attractions morales, et au bout de quelques années tout serait à refaire. Certes, les grands États tels que la France, l'Allemagne et l'Angleterre sont des formes sociales mauvaises. La Fatalité les entraîne. Le Léviathan, l'idéal de Hobbes, devient un immense et despotique automate, formé d'une multitude de minuscules automates. Cependant la liberté réclame ses droits par la bouche des plus opprimés, des victimes. Ainsi des séries de révolutions deviennent inévitables, lesquelles, excessives, amènent les réactions, et ainsi toute l'histoire de ces États n'est qu'un débat inconscient autour de la question qui nous occupe. Un pays tel que Séneste, petit, mais riche et admirablement fourni en intelligences, est organisé pour la vraie vie. Ce qu'il faudrait c'est une série de confédérations, de groupements analogues au nôtre, où chaque citoyen serait un peu partie agissante de l'État, et où partout circuleraient l'esprit de sacrifice et l'absolue croyance à la liberté. Cette croyance grandirait par le libre exercice de toutes les forces composantes. Chacun ne serait tenu qu'à une chose, le travail; mais le travail serait compris alors comme devant servir à la communauté, car sans cela il favorise l'égoïsme et la fatalité et n'est qu'une des formes de l'oppression. Ainsi le travail de tous les valides assurerait et au delà la richesse et la joie. L'art, étant un levain de liberté, y serait favorisé le plus possible. Quant à la science, elle périliterait. De bonnes mesures hygiéniques c'est tout ce que, pratiquement, elle peut nous donner. Chaque confédération vivant sur un petit espace, il n'y aurait pas besoin de moyens de communication rapides. Toute cette fièvre n'est point bonne pour les

humains. Elle active le désir et le désir se porte sur les jouissances, leur réalisation brutale. La finance n'existerait pas. Dans une communauté basée sur le travail-sacrifice, il serait absurde de trafiquer l'argent.

« Il est certain que, l'égalité n'étant qu'une conception de l'esprit, dans chaque petit groupement humain se produiraient d'autres groupes; mais ou ils seraient d'esprits obscurs ou d'esprits éclairés. Les premiers, d'après notre thèse, n'obéiraient qu'à l'esprit de sacrifice, et les seconds penseraient la liberté. A mesure que, par la transfusion, des esprits du premier ordre arriveraient au second, ils s'éclaireraient davantage, ils se mettraient à l'unisson et se penseraient libres sans cesse. De même, ceux qui, par un retour inverse, descendraient l'échelon intellectuel, cesseraient de se penser libres, mais, tombant dans un milieu tout de sacrifice, ils subiraient vite sa pression, et connaîtraient ainsi à nouveau le bonheur d'être libres. Tout serait modifié quant aux échanges actuels qui ne reposent que sur la science et créent un état d'esprit international, soit de riches, sous forme de financiers, soit de pauvres, sous forme de révolutionnaires, qui tous deux sont en lutte et cherchent à s'entre-dévorer. Cela, c'est le comble de la fatalité et de la haine. Les imaginations, occupées à penser à la liberté et aux créations artistiques, seraient peu aptes à la production de conquérants et de prophètes, comme il arrive dans les États actuels où la fatalité produit nécessairement des germes de fatalité. Ainsi peut-être arriverait-on au bonheur.

— Hypothèses et chimères, dit doucement Tronquin. Les mondes et les sociétés forment une boule lancée sur une pente et que rien ne peut plus arrêter. Nous irons Dieu sait où. »

Les contradictions se croisèrent. Cependant au-dessus de ces vaines agitations scintillaient toujours les brillantes étoiles sur leur corsage de satin noir. L'air était tiède comme au printemps, mais il n'y avait pas d'oiseaux,

et les silhouettes minces des arbres les plus proches, entrevues dans l'ombre confuse, racontaient l'atteinte de l'hiver.

L'arrivée d'André, porteur d'une dépêche qu'il remit au duc de Séneste, interrompit la conversation. Une lampe fut apportée et les spectateurs de cette scène purent voir, l'enveloppe fébrilement déchirée, le visage du général s'éclairer d'une joie prodigieuse : « Voici, messieurs, ce que je reçois d'un de mes agents étrangers : *L'armée française définitivement victorieuse est en marche sur vos États. Il ne sera plus tenu compte de votre neutralité. Le dessein des Français est d'occuper Séneste et d'y conclure les préliminaires d'une paix qui leur donnerait tout votre territoire et les provinces du Rhin. Vous avez, d'après les probabilités, quatre jours devant vous. Les débris de l'armée allemande se concentrent et livreront une dernière bataille au voisinage de la Forêt-Noire. Mais, vu l'affaissement moral des troupes germaniques et l'élan du général français, l'issue n'est pas douteuse.*

« Messieurs, nous allons combattre pour notre indépendance et vous verrez que la guerre a du bon. Certes, la partie n'est pas égale, et nous courons le risque d'être dévorés. N'importe. Dès maintenant Séneste est en état de siège. »

Il se leva au milieu d'un tumulte effaré et disparut d'une allure guerrière. Alors un brouhaha de voix secoua les ténèbres; tout parut modifié, menaçant, funeste. La vie, encore une fois, l'emportait sur la philosophie.

CHAPITRE IX

NOUVEAU SYSTÈME

Le 7 décembre au matin, dans la casemate la plus abritée des forteresses du Tourbillon, éclairée d'une lumière crue par un petit fanal à l'électricité grésillante, le général duc de Séneste, assis devant une carte de la frontière, y marquait des repères au crayon. Autour de lui ses aides de camp gardaient le silence. On entendait un grondement ininterrompu. Depuis trois jours en effet les troupes françaises revenant d'Allemagne avaient opéré leur jonction, contourné l'État neutre et commencé l'attaque sur un point différent de celui que l'on supposait. Tronquin, prévenu par ses espions, n'avait point eu de surprise, seulement une déception légère, car la défense était ainsi plus difficile.

Séneste formant un immense et redoutable camp retranché, cette guerre devenait un véritable assaut. Du côté du Tourbillon trois lignes concentriques de forts défendaient l'investissement. Tous les hommes valides avaient été levés. Cela formait une masse de trente mille combattants. Les ennemis étaient environ trois cent mille, c'est-à-dire dix contre un. Mais ils connaissaient les puissants travaux de Tronquin; aussi se tenaient-ils à distance respectable, dans l'ordre le plus dispersé possible et leur ligne d'attaque formait un long ruban qui occupait la presque totalité de la frontière française.

Le duc de Séneste n'ignorait pas que derrière ce ri-

deau se massaient continuellement de nouvelles troupes, et qu'un mouvement général aurait lieu contre le Tourbillon. Il avait fait le sacrifice de la première ligne défendue par une faible garnison. Dans l'intervalle de la première à la seconde et de la seconde à la troisième, où lui-même se trouvait, il *avait de quoi* supprimer cent mille hommes; mais, malgré l'épaisseur des blindages, des caponnières, la résistance des matériaux et la distance de l'endroit où *la chose se produirait*, le général n'était pas sans inquiétude sur sa propre situation et celle de son état-major. Il comptait donc abandonner le Tourbillon et se replier sous la zone d'investissement de réserve qui comprenait toute la campagne entre la ville et la frontière. Si par malheur l'ennemi forçait les deux enceintes, la partie serait définitivement perdue; on n'aurait plus qu'à se rendre.

De minute en minute la porte de la petite pièce terreuse s'entr'ouvrait; une estafette venait aux ordres; un aide de camp se détachait du groupe. Alors on entendait l'épouvantable vacarme extérieur. Mais rien ne dérangeait Tronquin. Il marmottait à voix basse quelques paroles que les plus proches de lui ne saisissaient qu'en se penchant, et son étroite figure était encore plus ratinée qu'à l'ordinaire. Son uniforme très simple tranchait sur les broderies et les dorures des jeunes gens qui l'entouraient. Ainsi cet être bizarre aimait chez lui les ornements et les détestait dans le service. L'armée de Séneste était toute encadrée d'officiers de vingt à quarante ans. Son chef le voulait ainsi, affirmant qu'un général jeune l'emportera toujours sur un vieux, et que la force d'initiative décroît, sauf de rares exceptions, avec l'âge.

Les aides de camp chuchotaient entre eux. Ils se racontaient la dernière nuit, nuit terrible, où la faible garnison de la première zone avait été décimée par des obus explosifs que précédaient de grands jets de lumière des-

tinés à éclairer le tir. Il semblait qu'un démon promênât son œil monstrueux sur le champ du carnage. On avait riposté ferme du côté de Séneste et les pertes des Français avaient dû être considérables; leur ligne d'attaque s'était considérablement raccourcie.

La porte s'ouvrit toute grande. Il y eut du tumulte; sur un signe de la régente, chacun se retira. Car c'était elle, l'altière Clotilde, dans un costume de circonstance : une amazone de fantaisie, avec une petite cuirasse d'or et un casque penné. Elle était élancée et belle, comique et imposante. Tronquin, absorbé par son travail, ne s'était aperçu ni du départ de son personnel ni de l'entrée de sa souveraine. Il fallut qu'elle appuyât sur son épaule pointue sa main fine et gantée d'acier pour qu'il tournât la tête; il eut un sursaut : « Vous, vous ici, c'est de la dernière imprudence ! Qui vous a laissé passer ? Il faut de suite rentrer au palais. » Et il baisa les doigts nerveux qui frémissaient dans leur dure enveloppe. » Eh bien, où en sommes-nous ? » Elle prit un air majestueux où passaient les souvenirs des attitudes de toutes les héroïnes. La courbe de son corps était vraiment charmante.

« Voilà. L'ennemi est ici. La première ligne n'étant presque pas défendue, s'il se lance sur elle, il n'en fera qu'une bouchée. Mais les malheureux qui.... Dans les conditions actuelles il ne restera guère des assaillants après l'assaut. » Et un petit ricanement appuya cette certitude. « Je les attends à l'intervalle. » Tronquin montra sur la carte l'espace qui séparait la première ligne des forts de la seconde, et, d'un autre geste, il désigna vers le mur de la casemate deux espèces de boutons d'air placide.

— Seraient-ce là les fameux ?...

— Parfaitement; moi seul connais les mots qui permettent de les mouvoir : *désastre* et *cataclysmes*. Eh ! eh ! ce sont nos camarades, nos ultimes espérances. Je laisse l'ennemi s'engager à fond, et au moment où il pré-

pare un effort décisif, quand il a bien disposé ses batteries, massé ses colonnes, je pousse *désastre* et tout saute; le terrain est miné, cela peut détruire une armée. S'il continue, pareille surprise l'attend au deuxième intervalle. Je doute que ce qui aura échappé à *désastre* résiste à *cataclysmes*. Cependant nos batteries de réserve à longue portée n'ont pas encore donné. Elles sont chargées d'obus à éclatement qui, passant sur nos têtes, iront faire là-bas une pluie mémorable. On verra que Séneste est défendu.

— Tu es beau ainsi, général, s'écria la régente enthousiasmée par le contraste du petit homme placide et logique et des catastrophes qu'il allait produire; puis, changeant de ton: « Notre sort est entre vos mains. » Un aide de camp entra. Il s'arrêta interdit devant la régente: « Approche, qu'y-a-t-il? »

— Général, l'ennemi donne l'assaut de la première enceinte.

— Bien, bien. Réunis ici tout le monde. Majesté, partez au nom du ciel. Vous gêneriez nos opérations et seriez vous-même en péril. Si nous nous rendons, ce sera, croyez-le, avec tous les honneurs.

— Mais vous-même êtes exposé ici, mon noble duc.

— Nullement, nullement. Si le danger se rapproche, je porterai mes pénates ailleurs. Je ne tiens point à mourir; soyez tranquille; je vous suis trop utile encore. »

La blonde guerrière disparut, toute joyeuse d'avoir été aux remparts et de les quitter, d'avoir côtoyé l'héroïsme et de rentrer dans un décor plus calme.

Les uniformes arrivèrent en foule. La nouvelle était confirmée. Les Français préparaient l'attaque. On ne savait si leur général les commandait en personne.

« Très bien; qu'on téléphone au commandant de la première enceinte de l'abandonner à l'ennemi et de se replier en toute hâte sur la seconde. Qu'on téléphone à la seconde de cesser momentanément ses feux. Qu'avant de

partir, le commandant de la première enceinte fasse donner une dernière fois toutes ses pièces, et notamment les obus à Tronquinite. — La Tronquinite était une substance explosive nouvellement inventée et d'une puissance supérieure à toutes les précédentes. Que seconde par seconde je sois prévenu de la marche de l'ennemi. Installez-moi mon pantoscope. »

Tronquin se leva, quitta des yeux sa carte et conversa à voix basse en allemand avec un grand jeune homme blond. Celui-ci lui détaillait les récentes opérations des Français sur le Rhin, leurs victoires successives. Cependant trois soldats descendaient du plafond de la casemate un châssis de verre, une grande glace, ouvraient dans la muraille une minuscule ouverture, dressaient une sorte de télescope compliqué dont le cuivre étincelait sur la terre battue. On replia la carte. On baissa encore l'électricité. La pièce fut plongée dans une obscurité presque totale de nouvelle lune ou de cauchemar.

« C'est fait, mon général. » Tronquin s'approcha du miroir phosphorescent qui faisait comme un lac d'argent sur l'espace sombre. Il vit une forteresse où se mouvait précipitamment une multitude de fourmis. A côté d'elle s'étendait une plaine large, vide et menaçante, et dans le ciel c'était un vol continu de grosses mouches qui paraissaient à un moment donné se disperser dans le vide, retomber en poudre légère. Grâce au pantoscope, il allait avoir ainsi sous les yeux le spectacle de l'assaut sans bouger de sa retraite. « Tenez maintenant cette porte fermée, » dit-il d'une voix sèche, impérieuse. En effet le moindre entrebâillement, outre qu'il laissait pénétrer un énorme vacarme, éteignait aussitôt le miroir. Il se rassit, posa à côté de lui sa montre lumineuse, tel un médecin qui va tâter le pouls : « Ah ça, il a donc neigé ? s'écria-t-il en fixant la glace révélatrice ?

— Toute la nuit, général.

— C'est donc cela que je vois des noirs luisants sur la

plaine et la surface d'intervallation. Nous réchaufferons ces pauvres diables. »

Dans l'esprit de Tronquin s'élançait la joie orgueilleuse. Quelle que fût la gloire que lui eussent donnée ses travaux en Europe, elle était demeurée virtuelle. Il n'avait jamais eu l'occasion de montrer ses ressources. En ce moment au moins il pouvait se déployer. Mais cela ne lui suffisait point encore. Il jalousait ce jeune général français qui promenait ainsi et déchainait la guerre. Se défendre, c'était bien ; attaquer est plus beau. Si lui, duc de Séneste, avait ainsi fortifié l'État et restreint son génie à la question des camps retranchés, c'était faute de mieux. Combien il eût préféré mener des troupes à la victoire, diriger de grandes batailles. Pas un instant l'idée de Patrie n'entraît en jeu dans ses songes. Il se moquait bien de ces *balivernes* : sans oser se l'avouer, il souhaitait une victoire de l'ennemi, qui ne pourrait méconnaître ses talents et lui donnerait peut-être un commandement effectif. Avec deux cent mille hommes dans la main on réalise bien des choses. Qui sait le hasard des combats ? Un vieillard dure quelquefois plus qu'un adolescent. Alors, conduire des armées ardentes, réaliser les plus folles aventures, atteindre à la renommée d'Alexandre, étonner le monde par la puissance de ses conceptions militaires. Et Tronquin n'était pas satisfait, trouvait les murs de sa casemate étroits, ses aides de camp peu nombreux, son autorité faible. Bien humain en cela, car le désir augmente avec la réalisation, se distance toujours lui-même.

Cependant, tout autour de lui, dans le mystère de l'obscurité, des têtes curieuses se penchaient, suivaient les événements sur le miroir. Tronquin sentait des souffles dans sa nuque. Malgré ces perfectionnements, il n'avait pas supprimé les anciens moyens d'information, pensant que mille garanties valent mieux qu'une. Les estafettes se succédaient, annonçaient les événements avec un retard de quelques minutes sur leur marche que les yeux appré-

ciaient au pantoscope. Maintenant ces émissaires entr’ouvraient à peine la porte et se glissaient vivement par l’interstice. Cela suffisait pour surprendre les oreilles par de déchirantes décharges, alors que dans l’intervalle de ce brouhaha frénétique on entendait le même roulement continu comme d’une multitude de chariots circulant sur les casemates. Parfois un choc plus violent ébranlait la pièce. C’était un des gros canons qui tonnait. Tronquin regardait toujours sur le miroir les petites mouches de mort monter d’un vol droit, puis retomber hors du champ de vision, en quels éclats incomparables !

Ses ordres avaient été ponctuellement suivis. Il voyait la première enceinte abandonnée, libre de fourmis. Cela durait depuis environ un quart d’heure quand à la crête du fort d’autres fourmis apparurent, celles-ci plus nombreuses, un infini grouillement qui couvrit bientôt toute la surface réfléchissante d’une sorte de cendre mobile. Les mouches cessaient de voler, les deuxièmes bastions suspendaient leurs feux. La zone qu’occupait le général s’abstint de tirer. Il y eut une accalmie.

Tronquin s’adressait à ses aides de camp qu’il devinait autour de lui sans les voir : « Attendons la suite. Messieurs, lequel de vous sait les noms de mes camarades, ces deux menaçants boutons lumineux, là dans la cloison de droite ? Personne. C’est une force de garder un secret dix ans, avouez-le. Nous aurons ici tout à l’heure — il tapota les bords du miroir — un spectacle singulier et muet. Ces Français sont d’une imprudence ! Ma réputation cependant était vieille. — Sans doute, sans doute, répondit-il à un interprète qui lui annonçait l’occupation par l’ennemi de la première enceinte. Ce que je crains c’est, quand l’instant sera venu, une grosse secousse pour mon pantoscope. Quel malheur que cet appareil ne nous donne pas un agrandissement plus considérable ! Je ne puis vraiment distinguer... Tenez, messieurs, voilà qui prouve bien la fatalité et fait voir les hommes comme des insectes :

observez les mouvements de l'ennemi. N'ont-ils pas quelque chose de nécessaire, d'automatique, de commandé par le destin ? Sur cette glace polie on ne conçoit nulle liberté. Notre illustre ami Malauve aurait ici fort à faire. Songez que dans l'action chacun de ces petits bonshommes se croit libre. Je suis dans un état d'esprit mêlé : si le général subit *désastre* avec les autres, j'en serai heureux pour Séneste, mais désolé pour mes contemporains. Nous manquions de conquérant, en voici un ; et je vais peut-être le supprimer brutalement... Oh, comme ils se dépêchent ! Est-ce que déjà ils recommenceraient l'assaut ! Que tout le monde rentre dans les casemates. » Les fourmis étaient groupées en plusieurs masses. Elles traînaient des sortes d'œufs noirs, les canons, et paraissaient dans une agitation extrême.

« Il n'y a plus qu'à laisser faire, ajouta le duc de Séneste. Je vais causer un massacre effroyable et je n'aurai nul remords. Non que je sois soutenu par l'idée de patrie, messieurs, laquelle ne supprime point l'idée d'humanité, mais cette dispersion d'une nuée d'individus noiera tout remords possible. Je n'aurai pas la vision nette du gâchis, de la sale tristesse, de la boue sanglante, et rien ne ternira mon miroir moral. Je suis sûr que le meurtrier d'une foule a la sensibilité beaucoup moins travaillée que le criminel simple, que l'assassin d'un seul. Il n'est que la réalité qui trouble. Les conquérants sont au fond des idéologues, n'en déplaît à la grande ombre de Bonaparte ; ce sont des métaphysiciens de l'acte. »

Personne ne répondait. On était haletant, tous les invisibles regards tournés vers le pantoscope. On laissait monologuer le général et les mots qu'il prononçait arrivaient à peine aux esprits, traversaient difficilement la couche d'attente et d'angoisse. Lui, penché sur son appareil, restait calme comme un opticien qui raccommode une lentille à la lampe. Il y avait en lui du philosophe et de l'ouvrier minutieux.

Ce n'était plus douteux : l'ennemi, après une courte hésitation, donnait de suite l'assaut à la seconde enceinte. Le grondement reprit au dehors : la casemate en était secouée et les murs de terre semblait recéler des monstres préhistoriques, murés pendant de longs siècles, aux beuglements réviscents. La minute était solennelle. Les mouches recommencèrent à voltiger sur le miroir et toutes les fourmis descendirent vers la surface fatale entre les deux rangées de forteresses.

Tronquin se leva, écarta son entourage à l'aveuglette et s'approcha du premier bouton phosphorescent qu'il fit manœuvrer avec lenteur : « Messieurs, articula-t-il d'un ton haut, inhabituel, nous touchons au but. Toute la plaine où s'engage l'ennemi est minée. Ce bouton commande la décharge. Elle se produira dix minutes après que je l'aurai repoussé, et, selon mes calculs et la marche actuelle des Français, au moment où toutes leurs forces seront sur le point dangereux. Le mot est *désastre*. D,É,S,A,S,T,R,E ; — huit cliquets grincèrent. — Toutes les lettres y sont. — Il revint au miroir. — Les premières pièces d'artillerie, nos anciennes pièces, qui doivent servir contre nous, pénètrent en ce moment dans le fossé de circonvallation. Je retire le bouton ! — La menaçante poignée lumineuse sortit de la muraille et proémina. — Maintenant, suivons sur la montre et sur le pantoscope. »

Alors, dans le noir silence soumis au seul ronflement extérieur, le temps se déroula avec une paresse infinie. A mesure que les minutes battaient, les fourmis arrivaient à la surface neigeuse, leur grouillement se faisait tumultueux et hâtif. La première et la deuxième ligne de forteresses semblaient désertes, abandonnées : « J'espère, dit Tronquin, que la secousse ne sera pas assez forte pour nous masquer le phénomène ; néanmoins je ne puis rien vous promettre, car je n'ai rien expérimenté. » Cette angoisse étroite, resserrée, rendit l'atmosphère plus périlleuse encore, et, par la faiblesse de l'égoïsme humain,

l'intérêt quitta les adversaires pour se concentrer tout entier sur les précieuses personnes des assistants. L'aiguille de la montre marchait : « Il n'y a plus que trois minutes... Deux minutes... Une... » Soudain un déchirement furieux, irrésistible, comme mêlé de la foudre et du tremblement de terre, une secousse forte suivie de deux ou trois plus faibles... La casemate vibra toute, mais le miroir, sur lequel chacun se penchait autour de Tronquin, ne bougea pas. On put croire que la glace se fendait par un brusque déplacement des images. La surface oscillante fut couverte de débris virtuels et minuscules correspondant à quelque atroce et majestueuse réalité. Plus de fourmis ni de mouches; une pluiè de cendres voltigeantes. Au bout de plusieurs secondes, un abîme poussiéreux, grenu, sorte de paysage lunaire, s'excava entre les deux enceintes intactes. Un immense effroi circula devant cet aveugle travail de *désastre* qui luisait toujours là-bas sur le mur. La montre était arrêtée... Aussitôt la porte s'ouvrit; la lumière entra avec le tumulte, et tous se précipitèrent au dehors, fuyant ces images réduites de la terreur et du carnage

Quelques heures après, le gros des forces ennemies, le conquérant à sa tête, envahissait par surprise et par une imprévue diversion l'État de Séneste du côté de la frontière allemande, et Tronquin, désespérant enfin de la résistance, envoyait des parlementaires aux Français pour traiter de la reddition

L'*Astre noir* s'était calfeutré chez lui depuis le commencement des opérations. Cet analyste imperturbable des sentiments humains en éprouvait un par synthèse, la peur. Forgeant des conceptions outrancières, il n'avait de la vie que des conceptions tranquilles. Déjà bouleversé par les propositions des réfugiés, il l'avait été plus encore par l'annonce de cette guerre terrible, des horreurs auxquelles

il savait Trouquin décidé et pour lesquelles il craignait les représailles des Français. Aussi, depuis ce jour, *il avait peur*. En vain essayait-il de détourner son esprit, de le porter sur des objets brûlants, des souvenirs, des hypothèses. Rien n'y faisait. Toujours un fil tendu et vibrant le ramenait de l'inquiétude à l'angoisse. Il recevait des visiteurs qu'il écoutait à peine. La crainte universelle avait fait oublier sa disgrâce, les récents événements, la faveur de Caldius, et les infidèles, les ingrats, les transfuges se rapprochaient de leur ancienne sauvegarde par la force de l'habitude et l'ignorance de l'avenir. La *Gazette* ne paraissait plus, tous les jeunes gens valides étant occupés aux remparts. Clotilde s'inquiétait de ne plus recevoir de lettres de sa mère ni de son frère et se demandait si la région qu'ils habitaient n'avait point souffert du passage des troupes françaises.

Le jour de l'assaut, le bruit des obus qui n'arrivaient point à la ville, mais dont on entendait les terribles grondements, augmenta encore les angoisses du grand homme. Il s'était retiré dans sa chambre tout seul. Un peu plus il se serait caché sous le lit comme un petit enfant, et il regardait machinalement les devises altières ou majestueuses et qui semblaient braver la mort. Dans son cerveau vide l'imagination fermentait, lui représentait toutes les atrocités d'un pillage, les flammes, les massacres confus, les hurlements des victimes et des soldats ivres, la force des projectiles dans les poitrines. Il comprenait à merveille les fuites éperdues, fuites de rêves, ... se terrer n'importe où, à l'abri, pendant qu'on massacre les plus chers et que la maison brûle, les agenouillements, les honteuses prières à l'adversaire brutal et toute la bassesse possible. En même temps il avait une rage contre les armées, les révolutions, les frénétiques, les dérangeurs de l'ordre établi, les revendications malsaines des faibles contre les puissants, des pauvres contre les riches. Il trouvait ridicule la résistance d'un petit Etat tel que Séneste vis-à-vis

d'un vainqueur farouche. Oh ! l'orgueil, la vanité stupide de Tronquin ! Ces hommes de guerre étaient des enfants amoureux du joujou carnage, n'adoraient que les poupées cassées. Les Français lui paraissaient déjà préférables, éminents, supérieurs ; leur victoire opérait.

Ainsi cet homme qui toute sa vie avait parlé pour la liberté, la justice, pôles positifs de l'individu, se livrait maintenant au pôle négatif, devenait un farouche conservateur, sous l'idée de sauvegarde personnelle, et préférait l'esclavage au péril... Tout à coup une secousse plus violente le fit tressaillir... « Encore une machinerie de Tronquin, pensa-t-il, l'imbécile ! » Il s'approcha de la fenêtre. La campagne était couverte de neige et il neigeait encore. Ce calme, cette blancheur s'étendaient jusqu'à l'extrême horizon où se passaient tant de choses invisibles et menaçantes ; tel un manteau dont la longue traîne paisible suit à distance un roi furieux. « Je voudrais être la nature, songeait le philosophe, tomber candide et menu ainsi que cette neige indifférente, me transformer en eau, en glace ; en boue, j'y suis hélas ! Qu'allons-nous devenir ? Que serons-nous demain ? Que ne suis-je un désert comme ce paysage ! » En effet, il n'y avait personne dans la campagne. Tout était muet, intact et blême. Il ne sortait pas de fumée des maisons. Les animaux ne criaient plus, ni coqs, ni ânes, tous effrayés, tapis sans doute, semblables à lui, leur ennemi et leur frère, écoutant la terreur des obus, avertis du danger par des sens plus fins que les siens. « Ils sont lâches, eux aussi ; bah, chacun est lâche, chacun craint la mort. Ceux qui s'y jettent, contraints par la discipline ou le ridicule sentiment de l'honneur, sont des gribouilles, des fanfarons du néant. Mais on n'entend plus la canonnade. Que se passe-t-il ? » Cette cessation de tout bruit était encore plus impressionnante et Malaube eut le frisson. Il claquait des dents quand Ennaïej entra.

« Maître, on capitule. Séneste se rend à l'ennemi : c'en

est fini d'elle et de ses libertés. Le vainqueur arrive. Ce misérable Tronquin est un traître. » Le Suédois était bouleversé ; sa tête blonde flambait d'un feu de révolte ; sa démarche et ses gestes étaient extatiques et raides.

« Chut, chut, calmez-vous, notre duc ne peut trahir. S'il se rend, c'est qu'il juge la résistance inutile. D'ailleurs la garnison était si peu nombreuse. » Une joie immense envahit Malaue. La peur cessait. Un adversaire auquel on se livre n'est jamais bien redoutable. —

« On a fait sauter la première enceinte. J'étais aux remparts. L'ennemi donnait l'assaut et il a volé dans l'air, éparpillé. Ce fut magnifique ! Ainsi se défend un peuple libre. Cependant le conquérant envahissait la frontière allemande et de ce côté le général n'avait pris nulle précaution. Que penser d'un tel oubli ? N'est-il pas volontaire ? Qu'allez-vous faire, mon maître ?

— Nous verrons, mon enfant, nous verrons. L'avenir n'est plus pour moi. A d'autres les inquiétudes. Mais cette maison m'obsède et cette campagne immobile m'irrite. Je veux sortir dans la ville à votre bras, me rendre compte de ce qui se passe.

— Ce qui se passe, maître ? Rien ; l'apathie. Quand on a su que le général envoyait des parlementaires, tout le monde est demeuré tapi chez soi. La cité semble morte sous la neige. Les soldats sont revenus des remparts.

— N'importe ; je veux voir, venez. » Et il entraîna son disciple par la petite place morne, les rues mornes. Des silhouettes, derrière les fenêtres, guettaient quelque chose qui n'arrivait pas.

Le bruit de la reddition s'était répandu partout et l'on craignait l'entrée du despote, car des histoires de sac et de représailles couraient sur son compte. Tronquin n'avait-il pas *tronquiné* trente mille de ses hommes par l'explosion de la première enceinte ?

Ennaïej racontait les terribles détails de ce volcan humain à Malaue : mais celui-ci était distrait. Il jouissait

de n'avoir plus de terreurs, il méprisait celles des autres et dans cette ville inquiète, sous ce ciel bas et jaune, il se considérait comme un empereur qui fait le tour de ses États abandonnés, mais le plus grand de tous, celui de la solitude.

Des enfants s'amusaient à se lancer de la neige. Ne savaient-ils pas les événements, ou ceux-ci, trop considérables, passaient-ils à côté d'eux comme les grosses boules que projetaient leurs mains maladroites, ou dans toutes les circonstances graves et sinistres ne faut-il pas, pour le mouvement de la vie, que quelques mioches continuent le jeu et l'insouciance? Malauve s'arrêta devant eux. Il n'écoutait plus les lamentations d'Ennaïej qui déformait la situation avec ses élans mystiques, voyait la liberté perdue, l'avenir mort, enseveli sous une neige morale, engourdi par le froid de la fatalité.

Ils arrivèrent ainsi aux premières maisons du quartier des Méprisards. Ils les dépassèrent, formes biscornues et blanches, tels des monstres couverts d'hermine; ils traversèrent les faubourgs : chez les riches comme chez les pauvres, chez les pauvres comme chez les riches, solitude angoissante et funèbre. Un désert d'attente. Là-bas vers la campagne on apercevait les célèbres travaux, désormais inutiles et grotesques, armes compliquées qui n'avaient pu servir, défaite de l'habileté et de l'industrie devant l'élan moral, la marche irrésistible du nouvel Alexandre. La vraie force guerrière est dans le cœur des héros. Là réside la victoire.

Subitement, au détour d'une ruelle, ils aperçurent un gros d'hommes qui s'avançaient rapidement le long de l'avenue, confus, noir et sinistre sur la neige. On ne pouvait distinguer les visages. On n'entendait nul bruit de voix ni de pas foulant l'ouate céleste. A quelque distance du groupe cavalcadait un officier de la garnison. Quand il passa devant l'*Astre noir*, il fit le salut militaire, et, sans être interrogé, articula d'un ton dur : « Ces misé-

rables révoltés ont tenté de soulever les troupes. On va les fusiller près d'ici. » Puis il poussa sa monture, le regard brillant et féroce. Alors la masse se rapprocha. Ennaïej et Malaube reconnurent les têtes des réfugiés. Ils étaient encadrés par des soldats à la mine résolue, implacable. Eux-mêmes marchaient à la mort d'un air calme. Ils étaient là, tous ceux qui étaient venus peu auparavant demander à Malaube de diriger l'insurrection. Quand ils avaient appris qu'on envoyait des parlementaires aux Français, ils avaient essayé de l'agitation, péroré dans les régiments, tiré quelques coups de fusil. Tronquin prévenu avait donné l'ordre de les fusiller en bloc. On les emmenait donc, creusés de fatigue et de faim, avec leurs barbes noires plus noires encore sous le ciel jaune, leurs fronts extatiques, leurs yeux vagues et qui regardaient au delà du but, très haut, vers leurs chimères. Ils marchaient, troupeau de victimes, du même pas que le troupeau des meurtriers, désarmés, les mains libres, et les rangées droites des fusils faisaient autour d'eux une cage menaçante dont chaque barreau enfermait leur court et cruel destin.

Quand ils furent tout, tout près, ils le reconnurent. Le petit roux était là lui aussi. Il ôta son triste chapeau et cria d'une voix forte : « Vive la liberté ! Vive l'*Astre noir* ! » Les compagnons, d'un seul mouvement, l'imitèrent, et un cri glorieux et prolongé de : « Vive la liberté ! Vive l'*Astre noir* ! » courrouça les visages de l'escorte. Ainsi, au moment de périr, ils le revendiquaient pour maître et il y avait quelque chose de lui dans leur décision, dans leur allure. Le philosophe eut un grand coup au cœur. Passant par son orgueil, une pitié mêlée d'admiration l'envahit, tandis que défilait ce cortège de gars vigoureux, passionnés pour un rêve et qui allaient, héros tranquilles, arroser de leur sang leurs doctrines, donner leurs personnes à l'idée.

Aussitôt dans Ennaïej, âme sœur de la leur, il se fit une

vaste attraction ; un désir soudain, immense et contagieux de la mort s'éleva, et, avant que Malauve pût le retenir, il bouscula un sergent de l'escorte, se précipita au milieu des réfugiés en hurlant : « Et moi aussi, avec vous, avec vous, pour la liberté, je veux mourir ! A bas la guerre ! A bas la patrie ! A bas Tronquin ! » Les rangs farouches se refermèrent sans qu'un seul mot de grâce fût prononcé sur cette nouvelle et volontaire victime. L'atmosphère était impitoyable : *ceux qui veulent en finir finiront* devenait la devise de Séneste. L'*Astre noir* fit quelques pas en avant, jeta un regard désespéré sur la silhouette maintenant lointaine de l'officier à cheval qu'il ne pouvait plus rejoindre, tenta d'arrêter un soldat qui le repoussa brutalement. Et il resta stupide sur la neige, tandis que le groupe s'éloignait, entraînant son disciple expiatoire, l'infortuné, l'heureux Ennaïej.

Alors, seul dans ce faubourg désert, blanc comme un drap mortuaire, sous ce ciel étroit, le grand homme, pénétré de douleur, de faiblesse, demeura immobile, se demandant si tout n'était point un songe : cette guerre, ce siège, cette caravane macabre, la fatalité qui l'avait amené au bras du Suédois sur son parcours, l'élan du malheureux garçon, sa paralysie à lui-même. Courir après les bourreaux ; arriver à l'endroit du supplice : les yeux et les paroles brèves de l'officier lui prouvaient l'inutilité de toute tentative. Ennaïej avait voulu la mort au bon moment, et lui, l'apôtre de la liberté, n'aurait jamais celle de revenir sur sa décision... Le cortège était hors de ses regards, s'était évanoui comme un souvenir dans la passion. Anéanti, terrifié, l'*Astre noir* reprit le chemin de sa maison.

Combien l'acte est plus fort que l'image ! Des idées, il en avait semé à foison. Elles avaient partout enflammé des esprits, convaincu des intelligences rebelles, pénétré par effraction des cerveaux frustes, et s'étaient gravées d'autant plus profondes sur ces cires vierges de connais-

sances. Ces révoltés l'avaient choisi pour drapeau, un drapeau lâche qui flottait à l'abri, le régiment massacré. Malaube était plus secoué par cette marche courageuse au supplice que par ses conceptions les plus hautes. L'acte avait l'énergie ; il était un centre de bouillonnement aux ondes incommensurables ; et comme l'esprit de l'*Astre noir* était habitué à tout concevoir aussitôt sous la forme éternelle, il se fit de cette situation vivante une représentation artistique. Il se jura à lui-même d'immortaliser cette petite troupe votive.

Quand le philosophe, la tête assourdie par les contradictions qu'un farouche spectacle venait de soulever en lui et qui parlaient et discutaient comme autant de personnages distincts, rentra dans sa demeure, il trouva Le Chaminant près de Clotilde. Il ne voulut point raconter à sa fille ce qu'il avait vu, de peur de l'impressionner terriblement. Elle avait pour Ennaïej une affection très grande. Mais son aspect était sans doute révélateur, car elle s'écria : « Grands dieux, mon père, qu'avez-vous ? Vous êtes pâle et tremblant.

— C'est le froid. »

Non, ce n'était pas le froid ; mais, descendu des régions abstraites vers une réalité hallucinatoire, il semblait à Malaube entendre le crépitement de la fusillade. Il était un misérable, un poltron. Il aurait pu sauver Ennaïej, le faire passer pour fou, intercéder même pour les réfugiés.

La voix de Le Chaminant traversa ses remords : « J'ai rencontré des gens qu'on menait au supplice. C'est notre liberté qu'on enchaîne. Ami, crois-moi, Séneste est morte. Malheureux pays ! — Puis le vieillard leva plusieurs fois les bras avec des gestes tragiques. — Moi, le fou, il y a longtemps que je savais, que *je voyais* les désastres. Ils entraient, se penchaient à mon oreille, me disaient leurs projets. Aucun de vous ne m'a cru. Les hommes ne croient qu'eux. S'ils se taisaient, ils entendraient l'avenir.

— Écoute, Le Chaminant, — Malaube le prit par les épaules, — tu te plains et tu es le plus heureux de nous tous. Tu vis à moitié hors du monde. Bénis ce banquet où ta raison est morte, bénis-le, mon vieux camarade. Nous vivons dans un temps atroce pour ceux qui ont l'esprit net. »

L'autre ne répondit point. Il était déjà ailleurs sans doute. De grosses larmes roulèrent dans ses yeux ; il embrassa Clotilde et sortit.

Derrière lui André se précipita effaré, essoufflé : « Monsieur ! Monsieur ! Le Français qui arrive avec le duc Tronquin. Eh oui, ici, dans la maison.

— Qui t'a raconté cela ?

— Un homme tout brodé d'or. Dis à ton maître, qu'il m'a dit, que les généraux vont venir. Et puis, monsieur, on sort dans les rues. C'est la paix ! Quel bonheur ! »

Malaube, sur lequel s'appuyait Clotilde, se dirigea vers les fenêtres. L'animation renaissait dans Séneste. Des gens passaient et repassaient en hâte sur la place. On balayait les rues. Un carillon de cloches se mit à tinter. Elles chantaient toutes dans tous les timbres avec une vivacité joyeuse, et, stupéfait de ces nouvelles, du brusque changement de toutes choses, l'*Astre noir* serra sa fille contre lui, considéra la petite place blanche où les fourmis humaines à nouveau s'agitaient, écouta sans entendre la volée des cloches locales qui bannissaient la crainte du cœur des citoyens, les prévenaient qu'ils échappaient au sort terrible du pillage.

A ce moment des sonneries de trompettes éclatèrent, stridentes et dominatrices, annonçant l'approche d'un héros. A toutes les fenêtres se groupèrent des têtes curieuses. De chaque rue des badauds accoururent, pressés, bousculés, pour mieux voir. A ce bruit, et sachant qu'on se dirigeait vers sa maison, Malaube laissa Clotilde dans la chambre, descendit bien vite au salon. Il était ressaisi par l'ambition. *Chez lui*, c'était chez lui que venait sitôt

après la reddition ce célèbre, ce victorieux général français ! Donc son nom attirait encore ! Fête nouvelle, de réviviscence, de lauriers jeunes !...

Il y eut du tumulte et la voix sèche de Tronquin cria : « Que les aides de camp restent dehors ! » La porte s'ouvrit. Le duc de Séneste apparut rayonnant à côté d'un jeune homme aux yeux de flamme, à la bouche mince, au nez droit, petit et de gestes fébriles. C'était le conquérant :

« Général, dit Tronquin, voici notre grand homme, mon excellent ami Malauve.

— Ah oui, l'*Astre noir* ! » affirma le Français nerveusement. Il toisait de la tête aux pieds le philosophe qui, pour la première fois de sa vie, se sentit inférieur à quelqu'un, tant ce jeune victorieux savait dès l'abord faire d'un interlocuteur un subalterne. « J'ai lu vos œuvres, monsieur, continua-t-il d'une manière brève et fort nette. J'en ai même annoté quelques-unes. Vous êtes un poète, et nous avons besoin de poètes. Plutôt que de rester à Séneste, aujourd'hui simple province de notre empire, suivez-nous à Paris. Nous centralisons. Je fais de vous le grand maître de mon Université. Vous aurez pleins pouvoirs, absolue liberté, à condition bien entendu que vos doctrines ne choqueront ni la religion ni l'État. Oui, — ajouta-t-il très vite devant une sorte d'hésitation de Malauve ; — je dis la religion à dessein. Un empire grand et autoritaire comme celui que nous allons fonder ne peut vivre sans elle. Vous l'avez attaquée, mais bah ! la philosophie n'en est pas à une contradiction près ; nul doute que vous ne trouviez pour la protéger autant d'arguments merveilleux.

— Je vais être général des armées françaises, ajouta Tronquin avec un sourire. Croyez-vous, cher ami, que je n'appliquerai pas aussi scrupuleusement mon zèle contre nos compatriotes, s'ils le méritent, que j'en mettais, il y a quelques heures, à les défendre. »

L'*Astre noir* restait immobile, indécis ; une masse de

choses complexes s'agitaient en lui. Le conquérant marchait de long en large, d'une fenêtre à l'autre. A un moment il vira tout d'une pièce : « Acceptez-vous ?

— J'accepte et je vous remercie, général — et Malaube sentit qu'il inaugurerait un destin nouveau.

— Voilà qui va bien. Vous êtes un homme de sens en même temps qu'un homme de génie, chose rare. Général Tronquin, vous connaissez ces devises ? Quelques-unes sont curieuses. » Et le petit homme montra d'un doigt agile les lettres gravées au plafond, aux portes et sur les murs :

La liberté est le plus grand des biens. Le bien, la plus grande des libertés.

« Hum, hum ! opinion d'adolescent ! — ajoutait le conquérant qui devait avoir d'ailleurs trente ans de moins que les deux autres. — La discipline d'un cœur noble est aussi un grand bien. Je suis ravi de vous voir, monsieur Malaube, et de vous poser une petite question qui m'a plusieurs fois tourmenté : Pourquoi, dans le drame d'*Eucrate*, votre héros, tirailé par des incertitudes pendant trois actes, prend-il au quatrième une décision haute et courageuse ? Il me semble que toute hésitation est un petit recul et qu'une série prolongée d'hésitations amène à une lâcheté. Je voyais Eucrate sortant de ses doutes par la porte basse et l'escalier des domestiques. Vous lui faites prendre la porte cochère. C'est une faute.

— Cela dépend, général, dépend du tour d'esprit, répondit le philosophe interloqué de l'objection précise. Eucrate prend une décision haute parce que sa nature change brusquement.

— Ah, vous admettez... Mais non, c'est impossible. On ne doit pas changer brusquement. Les hommes sont des projectiles. Ils ont leur courbe fixe. Toujours vos idées de liberté, de bousculer les choses fatales. J'ai connu déjà bien des hommes. Je ne les ai jamais vus changer. Et vous, Tronquin ? » Il se tournait avec familiarité vers celui qui n'était plus que son premier aide de camp.

« Général — et le duc de Séneste s'inclina — j'ai défendu maintes fois notre point de vue à nous autres hommes d'action dans ce logis de philosophe. Si les murs pouvaient parler, ils vous répéteraient des arguments qui, j'en suis sûr, seraient les vôtres.

— C'est là en effet le gros point, dit le Français se remettant à marcher fébrilement, les mains derrière le dos, silhouette entêtée et bizarre. Vous autres gens de pensée dédaignez les maîtres de l'action. Savez-vous qu'il y a de la pensée dans nos actes? Seulement nous ne pouvons nous laisser aller aux songes creux, et ce que nous pensons est réel. »

Malauve ressaisissait peu à peu son assurance: « Dans votre pensée, général, il y a les trois quarts de songe.

— Allons donc! Ce que ma main touche, ce que mon œil voit, ce que ma décision guette est bien à moi; en moi ou au dehors, qu'importe, pourvu qu'en mon pouvoir. Puis ces discussions-là abrutissent. Vous êtes des paralytiques, cher monsieur, chez qui la pensée tue la pensée. Mais dans les meilleurs d'entre vous il y a de grandes forces disponibles. Bien guidées, elles peuvent faire le bonheur d'un peuple; mal guidées, son malheur. C'est une affaire de canalisation. Je ne veux pas d'une philosophie qui énerve les esprits ou les gonfle outre mesure. Je ne veux pas d'une philosophie qui énerve, forcément et toujours négative, parce qu'elle vit de démolitions. Je veux une philosophie traditionnelle, qui ne sape point ce qui est reconnu bon depuis qu'il y a des sociétés qui fonctionnent, une philosophie claire et conforme au pays qu'elle anime, une philosophie où le légiste, le savant, le lettré puisent l'eau nécessaire à leurs travaux et que l'eau ne soit pas croupie ni empoisonnée. C'est parce qu'il y a cela en vous, monsieur, que je vous choisis pour grand maître de l'Université de Paris.

— Mais, sire, interrompit l'*Astre noir*, — se servant d'une dénomination nouvelle, flatteuse, qui fit sourire

Tronquin et parut satisfaire le conquérant, — pourquoi centraliser? pourquoi ne point me laisser à Séneste? Là je peux fonder une doctrine. Là j'ai ma force et ma vigueur. Ce pays me parle, m'inspire. Puis vous aurez de la vie jusqu'aux extrémités des membres de votre royaume, si vous laissez quelques confédérations purement intellectuelles comme celles-ci au lieu de...

— Je sais, je sais; mon opinion là-dessus est faite, et sans l'indécision d'Eucrate. Quand on veut créer un État, cher idéologue, il faut centraliser. La France était éncrêvée, discutante, ergotante, commençait à se fractionner entre gens du Nord, du Midi, de l'Ouest, de l'Est, et tout cela sous couleur de confédération intellectuelle comme vous dites. Nous étions dans de beaux draps, les villes se disputant entre riches et pauvres, et les campagnes se remettant à parler patois. La barbarie, vous m'entendez, la barbarie. Moi j'arrive et je dis: Halte-là. Il y aura un seul langage. Les sociétés bretonnes, méridionales, etc., etc., tout ça va se dissoudre ou aller coucher en prison. Quant à mes villes, personne n'y mourra de faim, car elles reproduiront le type de ma cité, Paris, où je ferai telles, telles, telles réformes. « Un État, c'est un outil. On ne l'a bien en main que quand toutes ses parties sont cohésives, qu'il possède un manche, la *capitale*; je ne veux plus de confédérations. Elles existaient avant Louis XI, les confédérations. A quoi est-ce que je sers, moi? A refaire la société, à centraliser. Voilà. »

Malauve sentit qu'il n'y avait qu'à courber la tête. Il avait accepté, il ne pouvait plus se dédire. Le conquérant conclut : « Vous entrerez de suite en fonction, monsieur le grand maître. Je vous donne comme pouvoir, honneurs et subalternes tout ce que vous pourrez désirer. Ne craignez rien des militaires. Ils doivent céder le pas aux civils. Je les briserai. Vous êtes désormais très au-dessus des sabres et des baïonnettes, et, sur un signe de vous, j'irais jusqu'à fourrer à la salle de police mon actuel bras droit, votre

glorieux ami Tronquin. Eh, général, vous allez me travailler aussi mes frontières. C'est égal, j'ai de bons espions. Je savais que vous aviez fait une mine, et, pendant qu'un de mes corps d'armée sautait en l'air, il fallait bien détourner votre attention, j'entrais de l'autre côté. Avouez que l'offensive est toujours supérieure à la défensive; avouez-le. — Le duc de Séneste contracta encore d'un rictus les mille plis de sa figure ratatinée. — Et croyez-vous que je le gâte, dit le conquérant s'adressant à Malaube, — car tous trois, rapprochés peu à peu de la porte, y formaient un groupe sympathique. — Je lui donne la main de sa régente, la belle Clotilde, qu'il aime depuis si longtemps, m'a-t-on dit. Je le fais *prince du Tourbillon*, en souvenir de mes pauvres trente mille hommes massacrés, et je lui consacre une pension de 300 000 francs par an, plus un château de Touraine bien plus beau que ce palais que j'ai vu en passant et qui est tout entouré de fortifications. Diable, il faut aimer la guerre, mais, quand je m'éveille entre les bras d'une jolie femme, je ne veux point voir de canons par ma fenêtre... Monsieur Malaube, je suis heureux que vous ayez accepté mes propositions. Vous serez logé dans ma Sorbonne. Vous aurez aussi maison de ville et maison de campagne, et 100 000 francs de traitement, 300 000 francs de frais de représentation, car vous donnerez des fêtes universitaires auxquelles j'assisterai; j'espère que vous ne regretterez pas trop ce gentil salon, ce jardin et toutes les devises des murailles. Je vous demande seulement, si vous faites graver des axiomes à Paris, de ne pas choisir ceux qui accablent les tyrans, car il faut ici-bas de la bonne tyrannie. »

Et Malaube serra une petite main parfaite et fine, encore plus menue que celle de Tronquin, qui, tout heureux, lui donna l'accolade... Il fut d'un bond à la chambre de Clotilde, lui raconta l'entrevue et son acceptation. Les trompettes sonnaient au dehors. Le conquérant et Tronquin, environnés d'aides de camp chamarrés, de gardes,

de soldats, remontaient à cheval sur la petite place au milieu des acclamations populaires. Dans le crépuscule prématuré on commençait d'allumer les lanternes de couleur et de planter des drapeaux aux fenêtres. On savait les conditions de la paix, la réunion à la France, mais, la crainte des pires maux cessant, on acceptait gaiement l'esclavage. La neige tombait à nouveau et le noir se mêlait au jaune. Vibrations guerrières, soir d'hiver, joie et changement, brouhaha de foule, tout envahissait le cœur de l'*Astre noir*. Il admirait dans la vie l'entrecroisement des nécessités, ce fatalisme qui est, comme la multitude, une jonction des destins individuels, chacun subissant l'effort de la masse et y participant pour autrui.

« Père, murmura Clotilde avec douceur, puisque vous allez à Paris, je retournerai près de maman. »

Il la regarda, maigre, souffreteuse. La pitié l'envahit, paternelle, infiniment tendre.

« Tu me quittes, Clotilde, tu me laisses seul. Je suis bien vieux et ta mère a Gaston près d'elle. »

— Songez, père, à ce nouveau genre de vie. Je suis malade, faible et triste. Je ne pourrai m'y habituer. Ah ! le bon temps de jadis, cette maison où j'étais petite, où mes souvenirs sont dans tous les coins. »

Elle sanglotait. Il l'embrassa, la câlina, puis la quitta pour rêver lui-même, se ressaisir au milieu de tant d'épisodes.

Il pensait à son avenir. C'était une volte brusque et complète. Il avait accepté les fers. Désormais, il n'en pouvait douter au ton et au geste du conquérant, la liberté était morte. Il lui faudrait renier ses croyances, en accepter, en tolérer d'autres, voir des injustices sans parler. Mais aussi quelle puissance ! quelle autorité ! Sur sa renommée finissante et son crépuscule commençant, froid et sombre comme celui qu'il entrevoyait par la fenêtre, une aurore se levait pleine de promesses. Aucun de ses ennemis n'oserait plus prendre la parole. Ses disciples lui

reviendraient sous une autre forme, plus servile et plus sûre. Roi d'un grand centre intellectuel, il allait bénéficier de moyens d'expansion qu'il n'avait jamais eus. Le fond de tyrannie qui était dans son cœur allait fleurir et grandir. Il imposerait ses opinions, car il aurait derrière lui la force, cette force que la pensée cherche toujours et que seule donne l'action. Et le souvenir de ses humiliations récentes, de la chute de sa pièce, de l'indignité de sa souveraine, de la mort d'Eucrate et de Suzanne, des abandons, des trahisons, de la solitude, lui remontant au cœur en nausée, il éprouva une joie immense à se dire qu'il changeait de forme, qu'il rajeunissait, qu'il quittait Séneste, que partout il verrait des visages nouveaux, des cœurs et des esprits neufs à émouvoir, des foules plus compactes, des auditeurs innombrables. Du passage de ce jeune homme ardent et décidé, frémissant d'avenir, il lui restait dans le sang une jeunesse et un plaisir vague d'être dirigé, guidé. Oui, la discipline était bonne. La confédération cessait : *Venez, nous centralisons*. Il partait au son des trompettes et rentrait frais et dispos dans la carrière, derrière les pas d'un irrésistible vainqueur. Pauvre petite Clotilde ! souvenir d'une époque misérable, vestige de son dernier sentiment humain, elle pouvait après tout le quitter. Il faut qu'à un moment le génie change son axe et vive deux vies au lieu d'une seule.

Il perçut un ricanement sec, et, se retournant, il entrevit dans l'agonie livide du jour le vieillard périodique et grêle : « Monsieur, vous n'avez ni la vérité ni le bonheur et vous n'en savez pas la route.


— Bah, s'écria l'*Astre noir*, toi non plus, larve, ni personne. Je me moque des apparitions. » Il saisit une chaise d'une main vigoureuse, la lança vers le fantôme. Mais la chaise retomba par terre dans le vide, et Malauve, seul avec lui-même, déroula la suite de ses pensées.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	I ^{er} . Splendeur et zénith	1
—	II. Femme. — Jeune fille. — Cité	48
—	III. L'astre lui-même.	110
—	IV. Satellites et rayonnement.	139
—	V. Grondements sourds	177
—	VI. Cataclysmes.	214
—	VII. Déclin.	255
—	VIII. Dernière leçon	304
—	IX. Nouveau système	321



DERNIÈRES PUBLICATIONS

	PAUL BRULAT	
L'Âme errante.		1 vol.
	ANDRÉ DANIEL	
L'Année politique (1892)		1 vol.
	ALFRED DUQUET	
Paris (La Malmaison, Le Bourget)		1 vol.
	THEODORE DURET	
Histoire de France (1870-1873)		2 vol.
	GUSTAVE FLAUBERT	
Correspondance (Tome IV et dernier).		1 vol.
	J.-L. FORAIN	
La Comédie parisienne		1 vol.
	THÉOPHILE GAUTIER	
La Nature chez elle. — Ménagerie intime.		1 vol.
	PAUL GINISTY	
L'Année Littéraire (1892).		1 vol.
	EDMOND DE GONCOURT	
La Guimard (Les Actrices du XVIII ^e siècle).		1 vol.
	G. MACE	
Un Cent-Garde		1 vol.
	HECTOR MALOT	
Anie		1 vol.
	CATULLE MENDÈS	
La Messe rose		1 vol.
	OSCAR MÉTENIER	
Le beau Monde.		1 vol.
	JEAN REIBRACH	
Aller et Retour.		1 vol.
	JEAN REVEL	
Ascension.		1 vol.
	JEAN RICHEPIN	
L'Aimé.		1 vol.
	AURÉLIEN SCHOLL	
Les Ingénues de Paris.		1 vol.
	STENDHAL	
Souvenirs d'Egotisme.		1 vol.
	ADOLPHE TABARANT	
L'Aube.		1 vol.
	ANDRÉ THEURIET	
Jeunes et Vieilles Barbes.		1 vol.
	J.-J. WEISS	
Combat constitutionnel.		1 vol.
	ÉMILE ZOLA	
Le Docteur Pascal.		1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due





a39003 003500971b

CE PQ 2607
.A8A7 1893
COO DAUDET, LEON ASTRE NOIR.
ACC# 1232888

